



ALEXANDER KENT

---

A l'honneur  
ce jour-là

roman

PHÉBUS

ALEXANDER KENT

À L'HONNEUR  
CE JOUR-LÀ

---

BOLITHO-17

Traduit de l'anglais par  
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

*Illustration de couverture :*  
John Chancellor *A Touch of Comedy* (détail)

Titre original de l'ouvrage :  
*Honour This Day 1987*

# AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Je crois que l'époque de la marine à voile, celle des marins de la marine de guerre des dix-huitième et dix-neuvième siècles, a toujours exercé sur moi une certaine fascination. Cela remonte peut-être même à mon enfance, lorsque je visitais le *Victory* de Nelson en essayant d'imaginer la fureur d'un combat naval.

Pendant la dernière guerre et alors que j'appartiens à une famille qui a toujours servi dans l'armée de terre, j'ai rejoint la marine sans hésitation aucune. Cela me semblait la seule chose à faire, comme si c'était ce que l'on attendait de moi. J'ai participé à la bataille de l'Atlantique, puis à celles qui se sont déroulées en Méditerranée et enfin en Normandie. Mais, pendant toute cette période, je n'ai jamais perdu de vue mon affection pour ces jours anciens, lorsque seules les « murailles de bois » se dressaient entre l'Angleterre et ses ennemis.

Dix ans après être devenu écrivain de métier, j'ai pu me plonger dans cette existence avec Richard Bolitho, sa vie, son époque. A présent, lorsque j'effectue des recherches de matériaux historiques, en collaboration avec Kim, ma femme d'origine canadienne, je pense sincèrement que nous pouvons revivre la vie de ces vaisseaux magnifiques et si rudes, ainsi que celle des hommes qui, volontaires ou enrôlés de force, ont servi à leur bord avant de mourir avec eux.

*Pour Kim, avec tout mon amour*

*Pleure, Angleterre, pleure et lamente-toi  
Sur les hommes du brave Nelson  
Qui sont morts ce jour-là  
Sur le grand Océan.*

CHANSON POPULAIRE, 1805

**PREMIÈRE PARTIE**  
**ANTIGUA 1804**

# I SOUVENIRS

Port-aux-Anglais et, pour tout dire, l'île d'Antigua dans son ensemble, donnait le sentiment d'une terre inanimée, comme écrasée par le soleil à son zénith. L'air humide était étouffant ; on pouvait deviner, çà et là, perdus dans une brume épaisse, de nombreux vaisseaux à l'ancre, semblables à des objets aperçus à travers une lunette embuée.

On était aux premiers jours de ce mois d'octobre 1804, en pleine saison des ouragans, et celle-là était l'une des pires que l'on eût jamais connues. Plusieurs navires s'étaient perdus en mer ou échoués dans quelque passe délicate.

Le port abritait le quartier général de la flotte des Antilles et jouait donc un rôle important, pour ne pas dire essentiel, aux îles du Vent comme aux îles Sous-le-Vent. Il offrait un bon mouillage et possédait un arsenal capable de mener à bien carénages et réparations de première urgence. Mais, en temps de paix comme en temps de guerre, la mer et le mauvais temps restent constamment des ennemis et, si presque tout pavillon étranger représentait un danger potentiel, on ne pouvait pas tenir pour nulle non plus l'insécurité venant de ces eaux mêmes.

Port-aux-Anglais se trouvant à une douzaine de milles de Saint John's, la capitale, la vie sociale, tant dans le port qu'aux environs, se bornait à assez peu de chose. Sur la terrasse dallée de l'une des plus belles demeures bâties à flanc de colline, derrière le port, quelques personnes, auxquelles un air immobile avait ôté tout ressort, regardaient s'approcher un vaisseau de guerre. Il s'agissait principalement de personnalités officielles venues là avec leurs épouses. Le nouvel arrivant avait mis un temps fou à prendre matière et forme dans cette brume vibrante, mais on le distinguait bien à présent, qui faisait cap

droit sur la terre, les voiles presque flasques contre vergues et haubans.

Les bâtiments de guerre étaient chose si commune que personne ne s'en souciait plus. Après des années de conflit avec la France et ses alliés, un tel spectacle faisait partie du quotidien.

Celui qui arrivait était un bâtiment de ligne, un deux-ponts, dont la grosse coque arrondie, trapue et noire, se découpait nettement sur les eaux laiteuses et un ciel rendu incolore par cette chaleur implacable. Le soleil qui brillait derrière la colline au Moine était entouré d'un halo argenté : quelque part en mer, la tempête n'allait pas tarder à éclater. Mais ce vaisseau était différent de tous ceux qui allaient et venaient d'habitude, pour une raison très simple : le canot de rade avait indiqué qu'il arrivait d'Angleterre. Pour les spectateurs de cette lente et interminable approche, ce seul mot *d'Angleterre* évoquait une foule d'images. C'était la promesse d'une lettre, le récit d'un marin de passage. Les temps étaient incertains, tout le monde devait supporter diverses restrictions, chaque jour apportait la crainte de voir les Français traverser la Manche et débarquer. Les causes d'inquiétude étaient aussi variées que cette terre qui abritait une campagne exubérante, mais aussi une ville d'une saleté repoussante. Parmi ces hommes et ces femmes qui assistaient à l'arrivée du deux-ponts, bien peu auraient hésité à échanger Antigua contre un bref séjour en Angleterre.

L'une des dames se tenait un peu à l'écart des autres, totalement immobile, sinon que sa main agitait, et encore très mollement, un éventail destiné à animer un tant soit peu l'air torride.

Tous ces gens qui parlaient pour ne rien dire, qu'elle ne connaissait que trop bien et dont elle n'acceptait la compagnie que contrainte et forcée, voilà longtemps qu'ils la fatiguaient. Et puis, il y en avait qui étaient tout enroués, avec ce vin atrocement chaud qu'ils avaient déjà ingurgité alors que l'on n'était même pas encore passé à table !

Elle se détourna un peu pour cacher son malaise et remettre légèrement en place l'étoffe de sa robe couleur ivoire qui lui

collait à la peau. Mais tout cela sans cesser un seul instant d'observer le vaisseau. *D'Angleterre...*

On aurait cru que le navire avançait à peine, n'était la petite vague écumeuse qui se soulevait sous la figure de proue dorée. Deux chaloupes le remorquaient vers la terre, une de chaque bord ; la jeune femme n'arrivait pas à déterminer si elles étaient reliées ou non à leur vaisseau par une ligne de touage. Les deux embarcations semblaient presque immobiles. Seul le lent battement cadencé des pales, blanches comme des ailes, dénotait et le but fixé, et l'effort fourni.

La jeune femme s'y entendait, en matière de vaisseaux. Elle avait à son actif des centaines de lieues en mer, peu de détails échappaient à son œil exercé. Une voix venue de loin passait et repassait dans son esprit, lui affirmant que l'homme n'avait rien créé de plus beau qu'un navire. Et la même voix mâle ajoutait : « Et c'est aussi exigeant qu'une femme. »

Derrière elle, quelqu'un laissa tomber :

— Encore une tournée de visites officielles en perspective, j'imagine ?

Mais personne ne releva, il faisait trop chaud, ne fût-ce que pour faire preuve d'imagination. Des bruits de pas sur les marches de pierre, puis la même voix reprit :

— Prévenez-moi lorsque vous aurez des nouvelles.

Le domestique s'empressa de suivre son maître, qui ouvrait le message griffonné qu'on venait de lui apporter de l'arsenal.

— C'est *l'Hypérion*, un soixante-quatorze, capitaine de vaisseau Haven.

La jeune femme fixait toujours le vaisseau, mais son esprit avait été alerté par ce nom. Pourquoi lui faisait-il cet effet ? Une autre voix nota :

— Mon Dieu, Aubrey, mais je pensais qu'il était réduit à l'état de ponton. A Plymouth, n'est-ce pas ?

Des verres tintaitent, la jeune femme ne bougea pas davantage. Capitaine de vaisseau Haven ? Ce nom ne lui disait rien.

Elle aperçut le canot de rade qui s'approchait lentement du gros deux-ponts. Elle aimait à regarder les navires qui arrivaient, l'activité qui régnait sur le pont, les préparatifs

apparemment désordonnés du mouillage jusqu'à l'instant où l'ancre plongeait dans la mer. Les marins étaient sans doute occupés à regarder l'île, pour certains c'était probablement une découverte. Voilà qui les changeait des ports et des villages de leur Angleterre. Mais la même voix reprit :

— Oui, il était à Plymouth. Mais avec cette guerre qui fait rage de tous côtés et avec nos bonshommes de Whitehall qui brillent, comme toujours, par leur prévoyance, il faut croire qu'on a rappelé au service toutes les épaves échouées sur nos rivages.

Un autre répondit d'une voix pâteuse :

— Oui, je m'en souviens maintenant. Il s'est battu et s'est même emparé d'un gros trois-ponts en combat singulier. Pas étonnant qu'on ait mis ce pauvre malheureux à la retraite après tout ça, non ?

La jeune femme regardait toujours, sans même songer à cligner des yeux. La silhouette du deux-ponts s'allongeait, il brassait sa voilure et se balançait mollement au moindre souffle de cette faible brise.

— Ce n'est pas un bâtiment isolé, Aubrey, dit son mari, qui, poussé par la curiosité, s'était rapproché de la balustrade. Bon sang, mais il porte une marque d'amiral !

— De vice-amiral, le corrigea son hôte. Voilà qui est très intéressant. A première vue, il porte la marque de Sir Richard Bolitho, vice-amiral de la Rouge.

L'ancre fit jaillir une colonne d'embruns en tombant du capon. La jeune femme posa la main à plat sur la balustrade, jusqu'à ce que la pierre brûlante eût réussi à la calmer.

Son époux avait dû se rendre compte de son émoi.

— Qu'y a-t-il ? Le connaissez-vous ? Si la moitié de ce que l'on écrit est vérifique, c'est un vrai héros.

Elle serra plus fort son éventail contre sa poitrine. *Il fallait donc qu'il en fût ainsi !* Il était à Antigua. Après si longtemps, après tout ce qu'il avait enduré...

Il était bien naturel qu'elle se souvînt encore du nom de ce bâtiment, avec tous les récits qu'il lui avait faits, si pleins d'amour, sur son vieil *Hypérion*. C'était l'un des tout premiers qu'il eût commandés comme capitaine de vaisseau.

Elle se surprenait elle-même de l'émotion qu'elle ressentait et, sans doute encore davantage, de la facilité avec laquelle elle avait réussi à la dissimuler.

— Oui, j'ai fait sa connaissance il y a plusieurs années.

— Un peu de vin, messieurs ?

Elle réussit lentement à se détendre, un muscle après l'autre. Elle avait l'impression que sa robe était trempée, elle sentait chaque pouce carré de son corps.

Mais elle se reprocha immédiatement sa stupidité. Rien ne serait plus comme avant, *jamais plus*.

Et, tournant le dos au vaisseau, elle sourit à ceux qui se trouvaient là. Mais ce sourire lui-même n'était que mensonge.

Richard Bolitho était debout au centre de la grand-chambre de poupe, ne sachant trop comment s'occuper. Il tendit l'oreille pour écouter tambouriner les pieds nus au-dessus de lui, sous le tillac. Tous ces bruits si familiers se concentraient dans la chambre, des voix étouffées qui criaient des ordres jusqu'aux grincements des poulies. On brassait les vergues carré. Et pourtant, il ne percevait pour ainsi dire aucun mouvement. On eût dit un vaisseau fantôme. Les rais de lumière dorée se déplaçaient lentement sur les cloisons, seul indice prouvant que *l'Hypérion* se balançait doucement dans la brise de mer.

Il pouvait observer la terre qui se découpait en vert dans une rangée de fenêtres de poupe. *Antigua*. Ce seul nom lui causait un choc au cœur et réveillait chez lui tant de souvenirs, tant de visages, de voix...

C'était ici même, à Port-aux-Anglais, qu'il avait pris son premier commandement, celui d'une minuscule corvette, *L'Hirondelle*. C'était un navire d'un type très différent, mais cette guerre-là contre les rebelles d'Amérique était elle aussi fort différente. Comme cela lui paraissait loin ! Les vaisseaux, les visages, et la souffrance et l'exaltation...

Il repensa à la traversée qu'ils venaient d'effectuer depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre. Il était difficile de faire mieux : trente jours, le vieil *Hypérion* avait marché comme un vrai pur-sang. Ils avaient fait route en compagnie d'un convoi de navires marchands dont plusieurs étaient bourrés à craquer de soldats,

renforts ou relèves destinés à toutes les garnisons anglaises aux Antilles. Et la relève était plus probable que le reste, songea-t-il amèrement. Les soldats étaient connus pour tomber comme des mouches, dans ces parages, emportés par une fièvre ou par une autre. Tout cela sans avoir seulement entendu un seul coup de mousquet tiré par un Français.

Il s'approcha lentement des fenêtres de poupe en se protégeant les yeux de la brume aveuglante. Une fois encore, il mesurait toute sa rancœur, et combien lui répugnait la mission qui l'amenaît en ces lieux. Il savait que la situation allait exiger de lui tout un déploiement de diplomatie et d'étiquette qu'il ne se sentait guère d'humeur à mettre en œuvre. Cela avait déjà commencé avec les salves protocolaires de salut, échangées à intervalles réguliers entre canon du bord et batterie côtière la plus proche, au-dessus de laquelle le drapeau ne se ridait même pas dans l'air moite.

Il distinguait le canot de rade, comme posé sur son image dans l'eau, avirons immobiles. L'officier de garde attendait que le deux-ponts eût jeté l'ancre.

Bolitho n'avait pas besoin de se trouver sur le tillac ou sur la dunette pour se faire une image précise de ce qui se passait là-haut : les hommes aux drisses et aux bras, d'autres encore alignés le long des vergues, parés à s'emparer de la toile pour la ferler proprement. De la terre, on pouvait s'imaginer que la moindre surface de voile s'évanouissait d'un coup sous l'emprise d'une seule et unique main.

*La terre.* Pour le marin, cela a toujours une allure de rêve. De nouvelles aventures.

Il jeta un coup d'œil à la vareuse de cérémonie accrochée au dossier d'un fauteuil, parée pour l'entrée en scène. Lorsque, bien des années plus tôt, on lui avait confié le commandement de *L'Hirondelle*, il n'aurait jamais imaginé que pareille chose fût possible. Il aurait pu mourir dans un accident, se faire tuer d'un coup de canon, il aurait pu connaître la disgrâce ou encore le manque de chance qui vous fait perdre toute occasion de vous distinguer et de gagner les faveurs d'un amiral. Tout cela faisait de l'avancement une dure escalade.

Et voilà que cette vareuse était bien réelle, avec ses deux épaulettes dorées ornées de deux étoiles d'argent. Pourtant... Il leva la main pour chasser la mèche qui lui tombait sur l'œil droit. Comme la cicatrice qui s'enfonçait profondément dans la raie de sa coiffure, là où un coutelas avait bien manqué mettre un terme à ses jours. Depuis lors, rien n'avait changé, pas même les incertitudes du lendemain.

Mais il avait cru qu'il parviendrait à la rejoindre, cette marche, même si le dernier pas, celui qui séparait les galons du commandement des étoiles des amiraux, était le plus haut. Sir Richard Bolitho, chevalier du Bain, vice-amiral de la Rouge, plus jeune officier général de la liste navale immédiatement après Nelson. Il esquissa un sourire. Le roi ne connaissait même pas son nom lorsqu'il l'avait anobli. Bolitho avait également fini par admettre qu'il ne serait plus jamais responsable de la vie quotidienne à bord d'un bâtiment, de *tout bâtiment* sur lequel flotterait désormais sa marque. Quand il était enseigne, il jetait souvent un coup d'œil à l'arrière, à la silhouette lointaine du commandant. Et, faute de lui inspirer tout uniment du respect, du moins l'un après l'autre lui inspiraient-ils de la crainte. Devenu commandant à son tour, il était bien souvent resté éveillé, rongé d'inquiétude, allongé sur sa couchette, résistant à l'envie de monter sur le pont lorsqu'il pensait que l'officier de quart ne se rendait pas compte des dangers qui menaçaient de toutes parts. Déléguer est chose difficile, mais au moins ce bâtiment était le sien. Pour l'équipage d'un bâtiment de guerre, le commandant est le seul maître après Dieu, chose dont on a pu faire, au mépris de toute charité, une simple question d'ancienneté.

Lorsque l'on devient officier général, il faut se tenir à l'écart et mener les affaires de ses commandants, disposer ses forces là où elles auront la plus grande efficacité. Votre pouvoir est grand, certes, la responsabilité qui pèse sur vos épaules l'est tout autant. Et rares sont les amiraux qui oublient le sort qui fut réservé à l'amiral Byng, tombé sous les balles d'un peloton d'exécution à bord de son propre vaisseau amiral, pour lâcheté.

Sans les vicissitudes de sa vie intime, il se serait peut-être habitué à son grade et à ce titre auquel il ne parvenait pas à se

faire. Il chassa cette pensée et passa lentement les doigts sur son œil gauche. Il se massa doucement la paupière puis essaya de fixer la rive verdoyante : il y voyait soudain plus nettement. A Londres, le chirurgien l'avait prévenu : il avait besoin de repos, d'un traitement adapté, de soins réguliers. Cela aurait signifié rester à terre – et pis encore, se retrouver affecté à l'Amirauté.

Dans ces conditions, pourquoi avait-il donc demandé, non, presque exigé, une nouvelle affectation à la mer ? Peu importait où c'était du moins ce qu'avaient cru comprendre Leurs Seigneuries de l'Amirauté.

Trois de ses supérieurs lui avaient déclaré qu'il avait amplement mérité une affectation à Londres, même avant d'avoir remporté sa dernière et grande victoire. Et pourtant, lorsqu'il avait insisté, Bolitho avait eu le sentiment qu'ils étaient finalement assez contents de le voir décliner leurs propositions.

Le destin – c'était sans doute le destin. Il se détourna pour examiner sa grand-chambre : le vaste plafond peint en blanc, le cuir vert clair des fauteuils, les portières de toile qui délimitaient la chambre à coucher ou qui le séparaient de cet univers fourmillant, plus bas, dont il était préservé par le factionnaire qui veillait à sa tranquillité jour et nuit.

*L'Hypérion* – encore un coup du destin, sans doute.

Il se rappelait la dernière fois qu'il l'avait vu, après l'avoir ramené à Plymouth. Les foules qui se pressaient sur le front de mer et sur le Hoe<sup>1</sup> pour acclamer celui qui rentrait chez lui en vainqueur. Tant d'hommes avaient péri, tant d'autres étaient restés infirmes à vie après le triomphe qu'ils avaient remporté sur l'escadre de Lequiller dans le golfe de Gascogne et la capture de son gros vaisseau amiral, un vaisseau de cent canons, *La Tornade*. Ce vaisseau que Bolitho avait plus tard commandé lui-même comme capitaine de pavillon d'un autre amiral.

Mais c'était ce bâtiment-ci qu'il n'oublierait jamais. *L'Hypérion* un soixante-quatorze. Il avait longé le bord du bassin, ce jour horrible au cours duquel il lui avait fait ses

---

<sup>1</sup> Célèbre place de la ville, sur laquelle Sir Francis Drake jouait aux boules lorsqu'on lui annonça l'arrivée de l'Invincible Armada. (Toutes les notes sont du traducteur.)

adieux définitifs. Du moins était-ce là ce qu'il croyait. Ravagé, à moitié ouvert par les coups, voiles et gréement réduits en morceaux, le pont déchiqueté strié de grandes marques sombres, celles du sang répandu par ceux qui s'étaient battus là. On pensait qu'il ne retrouverait jamais plus sa place dans la ligne de bataille. Plusieurs fois, ils avaient dû se démener pour réussir à le ramener au port par un temps de chien et avaient cru qu'il finirait par sombrer comme quelques-uns de ses adversaires. Tandis qu'il le contemplait de la sorte, au bassin, il lui avait presque souhaité de trouver une paix éternelle au fond de la mer. Mais la guerre avait gagné en ampleur, et l'*Hypérion* avait été reconvertis en entrepôt flottant. Démâté, ses ponts autrefois bruissants d'activité et maintenant couverts de tonneaux et de caisses, il se trouvait réduit à l'état de vulgaire annexe de l'arsenal.

C'était son premier commandement de vaisseau de ligne. Il était alors, et il l'était toujours, amoureux des frégates. L'idée de commander un deux-ponts l'avait donc consterné. Mais à cette époque encore et pour d'autres raisons, il frôlait le désespoir. Il n'était pas encore remis de la fièvre qui avait manqué le tuer dans les mers du Sud et on l'avait affecté à terre, dans la flotte du Nord, pour s'occuper de recrutement. La Révolution française s'étendait sur le continent comme un feu de forêt. Il se revoyait encore rallier son nouveau bâtiment à Gibraltar, c'était hier. Il était vieux, fatigué, mais il l'avait pourtant attiré comme si, d'une certaine façon, ils ne pouvaient plus désormais se passer l'un de l'autre.

Il entendit les trilles des sifflets, puis un grand plongeon : l'ancre tombait à l'eau, dans ces eaux qu'il connaissait si bien.

Son capitaine de pavillon n'allait pas tarder à se présenter pour prendre ses ordres. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à considérer le capitaine de vaisseau Edmund Haven comme un meneur d'hommes ni comme un conseiller en qui il pût avoir confiance.

C'était un homme assez insipide, sans couleur. Et pourtant, quand il pensait à lui, il savait qu'il se montrait injuste. Bolitho avait embarqué quelques jours seulement avant leur appareillage pour les Antilles. Pendant les trente jours qui

avaient suivi, il était resté presque complètement à l'écart dans ses appartements, suffisamment en tout cas pour qu'Allday, son maître d'hôtel, allât jusqu'à montrer quelques signes d'inquiétude.

Cela tenait sans doute à une phrase que lui avait dite Haven pendant qu'il visitait pour la première fois le bord, la veille de l'appareillage.

Haven avait visiblement jugé bizarre, sinon excentrique, qu'il prît envie à son amiral de voir autre chose que sa chambre ou le tillac, sans parler de l'intérêt qu'il avait manifesté pour le pont supérieur et l'entrepont.

Le regard de Bolitho s'arrêta sur le râtelier à sabres fixé près de la portière. Le vieux sabre, celui qui lui appartenait en propre, et le magnifique sabre d'honneur. Comment Haven *aurait-il pu* comprendre ? Ce n'était pas sa faute. Bolitho avait pris pour une insulte personnelle le peu d'enthousiasme que suscitait apparemment chez lui son nouveau commandement. Il avait rugi :

— Ce vaisseau est peut-être hors d'âge, monsieur Haven, il en a pourtant remontré à bien d'autres qui étaient plus jeunes ! La Chesapeake, les Saintes, Toulon et le golfe de Gascogne — la liste de ses trophées se lit comme une histoire de la marine !

C'était injuste, mais Haven aurait dû se renseigner.

Chaque pas qu'il avait fait lors de ce tour du bord faisait revivre chez lui une foule de souvenirs. Seuls les visages et les voix juraient. Mais le bâtiment était resté le même : des mâts tout neufs, le plus gros de l'armement principal remplacé par des pièces de plus fort calibre que lorsqu'il avait dû faire face aux bordées de *La Tornade*. La peinture luisait, les coutures de pont goudronnées étaient impeccables. Rien ne pouvait changer son *Hypérion*. Il fit des yeux le tour de sa chambre, il la revoyait comme elle était alors. *Et ce navire avait trente-deux ans !* Lorsqu'on l'avait mis en chantier à Deptford, on avait choisi les plus beaux chênes du Kent. Cet âge de la construction navale était définitivement révolu. A présent, la plupart des forêts avaient été dépouillées de leurs plus beaux arbres pour satisfaire les besoins de la flotte.

Chose assez amusante, *La Tornade*, qui était un vaisseau tout neuf, avait pourtant été transformée en ponton quatre ans plus tôt. Il effleura une fois de plus son œil gauche et pesta intérieurement : le voile qui le brouillait revenait. Il songeait à Haven, à tous ceux qui servaient à bord de ce vieux vaisseau jour et nuit. Savaient-ils, ou avaient-ils deviné, que celui dont la marque flottait au mât de misaine avait l'œil gauche plus qu'à moitié mort ? Il serra les poings en songeant à ce moment où il était tombé sur le pont, aveuglé par le sable projeté d'une balle réduite en morceaux par un boulet ennemi.

Il attendit d'avoir recouvré son calme. Non, Haven ne se rendait apparemment compte de rien dès lors que cela débordait sa mission.

Il effleura l'un des fauteuils, songeant à la longueur et au maître bau de son navire amiral. Il y avait laissé tant de lui-même ! Son frère était mort sur le pont, il s'était sacrifié pour sauver son fils unique, Adam, même si l'enfant qu'il était alors ne savait pas qu'il avait encore son père. Et ce cher Inch, qui avait fini par devenir second de *l'Hypérion*. Il le revoyait, avec ses grimaces, sa tête chevaline, son air toujours un peu inquiet. Lui aussi était mort, et avec lui tant d'autres parmi les « heureux élus ».

Et Cheney, elle aussi, avait arpentré ces ponts... Il repoussa le fauteuil et se dirigea vers les fenêtres grandes ouvertes, soudain irrité.

— Vous m'avez appelé, sir Richard ?

C'était Ozzard, son garçon, avec sa tête de taupe. Il n'y aurait plus eu de bâtiment du tout sans lui. Bolitho se retourna. Il avait dû parler tout haut. Combien de fois cela lui était-il déjà arrivé ? Et combien de temps devrait-il encore souffrir ainsi ?

— Je... je suis désolé, Ozzard.

Mais il se tut.

Ozzard croisa ses deux battoirs sous son tablier et se détourna pour observer le mouillage pailleté de mille scintillements.

— C'était le bon vieux temps, sir Richard.

— Oui — et, avec un soupir : On était mieux à l'époque, pas ?

Ozzard prit la pesante vareuse aux épaulettes dorées. De l'autre côté de la portière, Bolitho entendait les trilles des sifflets, le grincement des palans. On mettait à l'eau les embarcations.

L'atterrissement. Autrefois, ce mot était proprement magique.

Ozzard s'occupait de la vareuse, mais ne touchait jamais aux sabres. Allday et lui s'entendaient comme larrons en foire, contrairement à ce que l'on pensait un peu partout d'eux, à les voir si différents. Et Allday n'aurait laissé à personne le soin de fixer le sabre en place. Un vieux navire, se dit Bolitho : il était taillé dans le meilleur chêne d'Angleterre et, s'il disparaissait, personne ne pourrait prendre sa place.

Il imaginait le dépit d'Ozzard, fâché de voir qu'il avait choisi ce vieux deux-ponts quand il n'aurait eu qu'à dire un mot pour avoir le vaisseau de premier rang de son choix. A l'Amirauté, on lui avait même gentiment glissé que, même si *l'Hypérion* était paré à reprendre la mer, il ne se remettrait jamais vraiment de la dernière bataille épouvantable à laquelle il avait pris part.

Chose amusante, c'est Nelson, ce héros que Bolitho n'avait jamais croisé, qui avait décidé de la chose. Quelque membre de l'Amirauté avait dû toucher un mot au petit amiral de la requête de Bolitho. Il avait répondu à Leurs Seigneuries avec la brièveté qui lui était coutumière.

*Donnez à Bolitho le vaisseau qu'il a envie d'avoir. C'est un marin, pas un éléphant*<sup>2</sup>.

Voilà qui amuserait fort Notre Grand Nel, songeait Bolitho. On avait fait de *l'Hypérion* un ponton avant de le réarmer, quelques mois plus tôt, et il avait maintenant trente-deux ans.

Nelson avait mis sa marque à bord du *Victory*, un premier rang, mais quand il l'avait revu, il était en train de pourrir comme une vieille épave. Il avait senti, à sa manière à lui, si étrange, qu'il lui fallait ce bâtiment amiral. Et si sa mémoire était exacte, Bolitho croyait se souvenir que le *Victory* était encore plus âgé que *l'Hypérion*, de huit ans.

D'une certaine façon qu'est-ce qui empêchait ces deux vieilles baines de trouver ensemble un regain de vie ? On les

---

<sup>2</sup> Terme péjoratif dont les marins affublent les « terrestres ».

avait bien mises au rancart sans trop de ménagement, après tout ce qu'elles avaient accompli.

La portière de toile s'entrouvrit, et Daniel Yovell, l'écrivain de Bolitho, passa la tête. Il avait l'air sinistre.

Bolitho se força à se détendre. Il ne leur avait pas rendu la vie facile, avec ses humeurs et ses hésitations. Même Yovell, un homme rond aux épaules carrées et qui se dévouait tant à la tâche, avait essayé de rester à bonne distance pendant ces trente derniers jours de mer.

— Le commandant va arriver, sir Richard.

Bolitho enfila les manches de son manteau et se tortilla pour essayer de se ménager une position plus confortable qui lui éviterait de sentir la sueur lui dégouliner le long de l'échine.

— Où est mon aide de camp ?

Bolitho sourit soudain. Au début, il avait eu du mal à se faire à cette idée, avoir un aide de camp qui lui fût affecté personnellement. Mais désormais il en était au troisième, et la chose lui paraissait facile.

— Il attend l'arrivée du canot. Après cela, ajouta-t-il en haussant les épaules, vous rencontrerez les notables de l'endroit.

Il interprétrait le sourire de Bolitho comme le signe que la bonne humeur revenait. Avec son esprit un peu simple de Dévonien, il avait besoin de retrouver des marques connues.

Bolitho laissa Ozzard se hisser sur la pointe des pieds pour lui ajuster sa cravate. Pendant des années, il avait dépendu d'un amiral ou de quelque supérieur, où que ce fût. A présent, il avait encore du mal à croire que nul cerveau plus haut placé ne serait là pour lui dicter sa conduite ou lui demander des comptes. Il était l'officier le plus ancien. A la fin des fins, naturellement, cette règle non écrite en vigueur dans la marine s'appliquait toujours : s'il avait raison, d'autres en tireraient tout le crédit. Et s'il avait tort, c'est lui qui en porterait la responsabilité.

Il jeta un coup d'œil dans la glace et fit la grimace. Il avait toujours le cheveu aussi noir, n'était cette mèche rebelle grisonnante assez laide qui tombait sur sa vieille cicatrice. Aux commissures des lèvres, les rides étaient un peu plus marquées. A se regarder ainsi, il croyait revoir le portrait de Hugh, son

frère aîné, accroché à Falmouth. Comme tous ces tableaux de Bolitho qui ornaient la vieille demeure de pierre grise. Il essaya de dominer le désespoir qui le prenait soudain : à présent, en dehors de Ferguson, son fidèle majordome, et de quelques domestiques, la maison était vide.

*Mais je suis ici. C'est ce que je voulais.* Il jeta un coup d'œil circulaire dans la chambre. *L'Hypérion. Dire que nous avons bien failli périr ensemble !*

Yovell se retourna et son visage rougeaud avait pris l'air un peu pincé :

— Le commandant, sir Richard.

Haven pénétra dans la chambre, sa coiffure sous le bras.

— Le bâtiment est paré, amiral.

Bolitho acquiesça d'un signe de tête. Il avait demandé à Haven de ne pas lui donner son titre, sauf lorsque le protocole l'exigeait. Il y avait déjà bien assez de distance entre eux comme cela.

— Je monte.

Une ombre passa devant la portière et Bolitho surprit la réaction ennuyée qui était venue fugitivement à Haven. Eh bien, songea-t-il, il fait des progrès, il oublie de temps en temps son air compassé.

Allday passa devant le capitaine de pavillon.

— Le canot est à couple, sir Richard.

Puis, s'approchant du râtelier, il resta là à regarder les deux sabres, l'air songeur.

— Lequel prendrons-nous aujourd'hui ?

Bolitho se mit à sourire. Allday avait ses propres soucis, mais il les garderait pour lui tant qu'il en aurait décidé ainsi. Maître d'hôtel ? Ami fidèle serait plus juste. Haven regardait certainement d'un sale œil qu'un homme d'aussi basse extraction pût aller et venir ainsi comme il lui plaisait.

Allday s'accroupit pour ceindre l'amiral du vieux sabre des Bolitho. Le fourreau de cuir avait été plusieurs fois refait, mais la garde ternie était d'origine, et la lame d'un autre temps était bien affûtée.

Bolitho tapota le sabre qui pendait le long de sa cuisse.

— Voilà un autre excellent ami.

Leurs regards se croisèrent. Bolitho se dit que leur intimité était presque physique. Toute l'influence que lui conférait son rang n'était rien à côté de leur relation.

Haven était un homme de stature moyenne, plutôt trapu, les cheveux roux et frisés. Il avait à peine plus de trente ans et ressemblait à un avocat ou à un négociant. Il affichait pour l'heure l'air tranquille de quelqu'un qui attend la suite sans rien montrer. Bolitho était entré une seule fois dans sa chambre et avait remarqué une miniature, une jolie femme aux cheveux longs entourée de fleurs. « Ma femme », lui avait dit Haven.

Et au ton de sa voix, on devinait clairement qu'il n'en dirait pas plus, même à son amiral. Un homme étrange, songeait Bolitho. Mais son vaisseau était convenablement mené, encore que, avec tous ces nouveaux embarqués et autres éléphants, on eût pu en attribuer pour une bonne part le crédit à son second.

Bolitho franchit la porte, dépassa le fusilier de faction immobile et se retrouva en plein soleil. La roue abandonnée et solidement amarrée dans l'axe faisait une impression bizarre. Chaque jour, lorsqu'ils étaient en mer, Bolitho avait fait sa promenade solitaire du bord au vent, sur la dunette ou le tillac. Il observait le maigre convoi et sa frégate d'escorte tout en faisant des allers et retours sur le pont usé, évitant d'instinct les palans et les anneaux de pont qui se trouvaient sur son chemin.

Des paires d'yeux se braquaient sur lui, mais, si les siens leur rendaient leurs regards, les têtes se baissaient immédiatement. Il avait fini par tolérer ce comportement ; mais de là à l'apprécier...

Pour l'heure, le vaisseau était au repos, manœuvres lovées sur le pont. Les officiers mariniers se promenaient entre les hommes au torse nu pour s'assurer que le navire, et pas n'importe lequel, un bâtiment amiral, était dans l'état où l'on s'attendait à le voir, en quelque lieu que ce fût.

Bolitho leva les yeux vers l'entrelacement de haubans et de gréement. Les voiles étaient soigneusement ferlées, de minuscules silhouettes s'activaient encore loin au-dessus du pont pour contrôler que tout allait bien dans les hauts également.

Quelques enseignes reculèrent un peu lorsqu'il monta sur la dunette pour regarder les rangées de dix-huit-livres qui avaient remplacé les douze-livres d'origine.

Il voyait des visages flotter au milieu de toutes ces silhouettes très occupées. Comme des fantômes. Des bruits montaient par-dessus les ordres que l'on crieait et les claquements des palans. Ponts déchiquetés par les coups et comme arrachés par de gigantesques tenailles ; hommes qui tombent, qui meurent en appelant à l'aide, alors que nul ne peut venir à leur secours ; Adam, son neveu, livide et étonnant si décidé du haut de ses quatorze ans, tandis que les deux vaisseaux s'embrassent dans une dernière étreinte à laquelle ils ne pourront échapper.

— Le canot de rade est le long du bord, amiral, annonça Haven.

D'un geste, Bolitho lui montra le pont derrière lui :

— Vous n'avez pas fait monter les tentes, Haven ?

Mais pourquoi ne parvenait-il donc pas à l'appeler par son prénom ? *Qu'est-ce qui m'arrive ?*

Haven haussa les épaules :

— Cela ne ferait pas un très beau spectacle, vu de la terre, amiral.

Bolitho se tourna vers lui :

— Oui, mais donnera un peu d'air aux hommes dans l'entre pont... Faites-les monter.

Il essayait de dominer son irritation, envers lui-même tout d'abord, envers Haven ensuite, qui n'avait pas songé un instant à la fournaise que ne tarderait pas à devenir l'entre pont surpeuplé. Le pont supérieur de l'*Hypérion* mesurait cent quatre-vingts pieds de long, son équipage se montait à six cents personnes, officiers, marins et fusiliers confondus. Avec cette chaleur, on pouvait les compter pour le double.

Tandis que Haven hurlait quelques ordres à son second, celui-ci jeta à Bolitho un coup d'œil entendu : oui, il avait compris pour quelle raison il faisait mettre les tentes en place.

Ce second lui aussi était un drôle d'oiseau, n'avait pas tardé à se dire Bolitho. Avec sa trentaine bien sonnée, il était plutôt vieux pour son grade. Il avait déjà commandé un brick jusqu'au

jour où l'on avait désarmé son bâtiment, et il était retourné à son état antérieur. Il était de bonne taille, mais, contrairement à son commandant, c'était un homme plein d'enthousiasme et d'heureux caractère. Grand et de teint sombre comme il l'était, il faisait penser à un gitan et rappelait à Bolitho quelqu'un qu'il avait connu autrefois sans qu'il pût dire son nom. Toujours prêt à rire, il était visiblement très aimé de ses subordonnés. Le type même de l'officier auquel les aspirants rêvent de ressembler un jour.

Bolitho se tourna vers l'avant. Sous la guibre, il apercevait les larges épaules de la figure de proue. Depuis qu'il avait laissé le navire à Plymouth, ce détail-là lui restait dans l'esprit avec une grande netteté. *L'Hypérion* était en si mauvais état, si endommagé, qu'il était difficile d'imaginer à quoi il avait pu ressembler. Mais la figure de proue donnait une autre version de l'histoire.

Sous la couche de peinture dorée, la sculpture était bien abîmée elle aussi. Pourtant, les yeux bleus perçants qui fixaient les lointains droit devant sous la couronne en forme de soleil étaient toujours aussi fiers. Un bras noueux menaçait l'horizon de son trident. Même lorsqu'il la voyait de si loin, Bolitho puisait des forces nouvelles dans la contemplation de cette silhouette familière. Hypérion, l'un des Titans, avait refusé avec indignation le sort ignoble qu'on lui avait fait en le transformant en ponton.

Allday observait Bolitho avec la plus grande attention. Il avait surpris son regard et il savait ce qu'il signifiait : l'amiral était tout ébranlé. Allday ne savait pas trop s'il partageait ou non son humeur. Mais il l'aimait comme nul autre au monde, et serait mort pour lui sans hésitation aucune. Il annonça :

— Canot paré, sir Richard.

Il avait bien envie d'ajouter que l'armement n'était pas exactement ce que l'on avait vu de mieux. *Pour l'instant...*

Bolitho s'avança lentement vers la coupée et jeta un coup d'œil au canot qui l'attendait le long du bord. Jenour, son nouvel aide de camp, avait déjà pris place à bord. Et Yovell en avait fait autant, une serviette bourrée de documents posée sur ses genoux grassouillets. Un aspirant, raide comme une

baguette de fusil, se tenait dans la chambre. Bolitho se retint de l'observer de plus près : tout ceci appartenait au passé, il ne connaissait personne à bord de ce bâtiment.

Il détourna brusquement les yeux. Les joueurs de fifre humectaient l'embouchure de leurs instruments et les fusiliers tenaient la bretelle de leur arme, parés à lui rendre les honneurs lorsqu'il passerait le bord.

Haven et son second étaient présents, ainsi que beaucoup d'autres dont il ignorait le nom, officiers en uniforme bleu et blanc, fusiliers à la tunique rouge, marins hâlés qui admiraient le spectacle. Il avait envie de leur dire : « Je suis certes votre amiral, mais *l'Hypérion* est toujours mon bâtiment ! »

Il entendit Allday descendre à bord. Il n'avait pas besoin de regarder pour savoir, quoi qu'il pût prétendre, qu'il le surveillait, paré à se précipiter pour le retenir si son œil le lâchait et s'il perdait l'équilibre. Il souleva sa coiffure et aussitôt fifres et tambours entonnèrent un air entraînant. La garde se mit au présentez-armes, le major salua de l'épée.

Les sifflets sonnaient, Bolitho se laissa descendre le long de la muraille et atteignit le canot.

Mais le dernier regard qu'il lança à Haven le surprit. Les yeux du commandant étaient froids, hostiles. Il allait devoir s'en souvenir.

Le canot de rade s'écarta pour attendre le canot et le précéder au milieu des vaisseaux à l'ancre et des embarcations. La main en visière, Bolitho commença à examiner la terre.

Un nouveau défi l'attendait. Mais, pour le moment, il avait envie de s'enfuir.

## II

# UNE HISTOIRE DE MARIN

John Allday fit la grimace : les yeux à l'abri du bord de son chapeau avaient remarqué que le canot de rade déviait de sa route à cause du courant côtier. Il relâcha légèrement la barre, et le canot tout frais repeint de vert suivit docilement l'autre, sans le moindre accroc dans la cadence. La réputation d'Allday, bosco personnel du vice-amiral, l'avait précédé.

Il observait attentivement l'armement du canot, mais son regard restait impénétrable. Ils tenaient l'embarcation de leur dernier bâtiment, *l'Argonaute*, un vaisseau pris sur les Grenouilles, mais Bolitho avait déclaré qu'il laisserait à son bosco le soin d'en sélectionner l'armement en puisant à bord de *l'Hypérion*. Il avait trouvé cela étrange. Tous les anciens se seraient portés volontaires pour passer à bord de *l'Hypérion*, car dans le cas contraire ils avaient bien peu de chances de pouvoir aller embrasser des êtres chers. Il laissa tomber son regard sur les silhouettes assises dans la chambre. Yovell, qui, de simple secrétaire qu'il était, avait été promu écrivain en titre. Le nouvel aide de camp était installé près de lui. Ce jeune officier semblait sympathique, bien qu'il ne fût pas issu d'une lignée de marins. Tous ceux qui saisissaient la chance d'une telle affectation y voyaient le moyen le plus sûr d'accélérer leur avancement. Il était pourtant trop tôt, se disait Allday. A bord, lorsque même les rats ne s'étaient pas encore fait leur place, mieux valait ne pas prononcer de jugement trop hâtif.

Son regard s'arrêta sur les épaules bien carrées de Bolitho et il essaya de se détendre. Depuis leur retour à Falmouth, il s'inquiétait pour lui. En dépit de ce qu'ils avaient subi et souffert pendant leur dernière bataille, ce retour aurait dû être grandiose. Même cette blessure à l'œil gauche paraissait moins

terrible lorsque l'on pensait à tout ce qu'ils avaient vécu et surmonté ensemble. Cela remontait à environ un an. A bord d'un petit cotre, *Le Suprême*. Allday revivait chaque jour, la convalescence qui n'en finissait pas, l'énergie de cet homme qu'il aimait tant et qu'il servait depuis si longtemps, qui s'était battu pour remporter ce nouveau combat, pour cacher son désespoir et conserver la confiance des hommes placés sous ses ordres. Depuis vingt ans et plus qu'ils se connaissaient, Bolitho n'avait pas manqué une seule fois de le surprendre ! Comment pouvait-il rester un point sur lequel le surprendre encore ?

Une fois à Falmouth, ils étaient partis à pied du port et s'étaient arrêtés à l'église, ce membre de la famille Bolitho, pouvait-on dire. Elle portait la mémoire de générations entières, naissances et mariages, victoires navales et morts violentes y compris.

On était en été. Allday était resté près des grandes portes de l'église silencieuse. Avec un étonnement mêlé de tristesse, il avait entendu Bolitho prononcer son nom à voix haute : *Cheney*. Il n'avait rien dit d'autre et pourtant c'était si lourd de sens ! Allday voulait encore croire que, dès qu'ils auraient gagné la vieille demeure grisâtre en contrebas du château de Pendennis, la vie reprendrait son cours normal. Lady Belinda, si jolie, et qui, physiquement du moins, ressemblait tant à cette *Cheney* disparue, saurait le réconforter dès qu'elle verrait la gravité de son état. Elle réussirait peut-être à soulager la blessure morale qui le tourmentait et dont il ne parlait jamais, mais qu'Allday avait su discerner. Et si son autre œil était touché à son tour au combat ? Voilà ce qui emplissait de terreur tant de marins, tant de soldats. Se retrouver ainsi, impuissant, bon à être mis au rebut. Tout le monde était là pour les accueillir. Ferguson, le maître d'hôtel de la demeure, qui avait perdu un bras aux Saintes il y avait si longtemps ; Grâce, sa femme, les joues toutes roses, et les autres domestiques au complet. Rires et cris de joie avaient fusé, mais il avait coulé des larmes aussi. Pourtant, Lady Belinda était absente, ainsi que la petite Elizabeth. Ferguson expliqua qu'elle avait laissé une lettre où elle donnait les raisons de son départ. Dieu sait s'il est courant qu'un marin qui revient trouve sa famille dans l'ignorance de ses allées et venues, mais

le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi ni atteindre plus profondément Bolitho.

Et même son jeune neveu, Adam, entre-temps devenu commandant du brick *La Luciole*, ne pouvait le réconforter. On lui avait ordonné de repartir pour compléter ses vivres et faire le plein d'eau douce.

*L'Hypérion* était bien réel, lui. Allday jeta un coup d'œil à un nageur qui venait de donner un coup de pelle malheureux, faisant voler quelques embruns par-dessus le plat-bord. Foutus nageurs ! Il allait leur apprendre une ou deux petites choses, dût-il leur faire la leçon un par un.

Ce vieil *Hypérion* ne lui était pas étranger, alors que son équipage l'était. Était-ce voulu de la part de Bolitho ? Ou bien avait-il besoin qu'il en fût ainsi ? Allday ne savait trop.

Si Keen était resté capitaine de pavillon – l'idée fit sourire Allday –, ou bien encore ce pauvre Inch, les choses lui auraient semblé moins bizarres.

Le capitaine de vaisseau Haven était un pisse-froid. Son propre maître d'hôtel lui-même, un Gallois trapu nommé Evans, lui avait confié un jour qu'ils buvaient le coup que son patron manquait totalement d'humour et qu'il n'était sensible à rien.

Allday se retourna, il voyait les épaules de Bolitho. Entre eux, ce n'était pas du tout pareil. Ils avaient connu un bâtiment puis un autre, sillonné des eaux diverses ; une seule constante : l'ennemi. Et Bolitho l'avait toujours traité en ami, en *membre de la famille*, ainsi qu'il le lui avait dit un jour. Il avait fait cette remarque comme en passant, mais, pour Allday, cette simple phrase était un trésor qui valait plus que l'or.

C'était assez amusant quand on y pensait. Quelques-uns de ses vieux camarades de poste l'auraient même taquiné s'ils n'avaient pas craint ses poings. Car Allday, tout comme ce manchot de Ferguson, avait été racolé de force au service du roi et embarqué à bord du bâtiment de Bolitho, la frégate *Phalarope* : pas trop de quoi là-dedans fonder une amitié. Allday était toujours resté depuis lors avec Bolitho, depuis la bataille des Saintes, au cours de laquelle son précédent maître d'hôtel avait péri.

Il avait été marin toute sa vie, à l'exception d'une courte période à terre, lorsqu'il était berger. Rien d'autre. Il ne savait pas grand-chose de ses origines et de son enfance, et ne se souvenait même pas de ce à quoi pouvait ressembler sa maison. Maintenant qu'il se faisait vieux, cela le troublait de temps à autre.

Il observa attentivement les cheveux de Bolitho, le catogan attaché à la base du cou sous le chapeau galonné d'or. Ils étaient d'un noir de jais, et d'ailleurs il avait encore l'air très jeune. Parfois, on le prenait pour le frère du jeune Adam. Allday, pour ce qu'il en savait, avait le même âge que lui, quarante-sept ans, mais alors qu'il s'était empâté et que ses cheveux châtain devenaient poivre et sel, Bolitho donnait l'impression de ne pas changer.

Quand il était en paix, il pouvait être replié sur lui-même et grave. Mais Allday connaissait presque toutes ses facettes : un vrai lion au combat, un homme capable de s'émouvoir aux larmes lorsqu'il constatait l'étendue du massacre et des souffrances après la bataille.

Le canot de rade entama une boucle pour passer sous le boute-hors d'une jolie goélette. Allday poussa sur la barre, mais retint subitement son souffle en sentant sa blessure à la poitrine qui le brûlait. Elle le laissait rarement en paix. La lame de l'Espagnol qui avait surgi de nulle part, Bolitho qui s'était dressé pour le protéger avant de jeter son sabre, prêt à se rendre pour lui sauver la vie.

Cette blessure le gênait, il avait souvent du mal à dégager les épaules sans que la douleur lui élançât, cruelle réminiscence.

S'il était arrivé à Bolitho de lui suggérer de rester à terre, ne fût-ce que pour un temps, il ne lui proposait plus de quitter cette marine qu'il avait si magnifiquement servie, sous peine de lui faire bien plus de mal qu'il n'en avait déjà du fait de sa blessure.

Le canot pointa son étrave vers le môle le plus proche et Allday vit Bolitho serrer le fourreau du vieux sabre qui reposait entre ses genoux. Tant de batailles ! Tant d'occasions au cours desquelles ils s'étaient émerveillés d'en sortir vivants quand tant d'autres étaient tombés !

— Paré devant !

Il surveilla d'un œil critique le brigadier qui, posant son aviron, se levait avec sa gaffe, prêt à crocher. Les hommes avaient assez fière allure, il devait bien en convenir, avec leurs chapeaux cirés et leurs chemises à carreaux toutes neuves. Mais la peinture ne suffit pas à vous faire voguer un navire.

Allday lui-même était un homme assez imposant, encore qu'il n'en fût guère conscient, sauf lorsqu'il attirait l'œil d'une fille ou d'une autre. La chose arrivait plus souvent qu'il ne voulait bien l'admettre. Il portait sa belle vareuse bleue à boutons dorés, celle que lui avait offerte Bolitho. Avec son pantalon en nankin blanc, il collait tout à fait avec le personnage de *Cœur de chêne*<sup>3</sup>, qu'on a si souvent applaudi sur scène, voire dans les représentations de plein air.

Le canot de rade s'écarta un peu, l'officier qui était à son bord se leva, chapeau bas, et ses hommes matèrent les avirons.

Allday sursauta en voyant Bolitho qui levait la tête dans sa direction et protégeait de sa main son œil sensible. Il ne prononça aucun mot, mais ce regard avait une signification muette, aussi nette que s'il avait parlé. C'était comme une prière, un signe de connivence destiné à lui seul et qui, l'espace de ces quelques secondes, avait exclu tous les autres.

Allday était un être simple, mais ce regard le poursuivit longtemps après que Bolitho eut quitté le canot. Il était à la fois ému et inquiet, comme s'ils venaient de partager quelque chose de précieux.

Quelques-uns des nageurs le regardaient. Il grogna.

— J'ai vu des mathurins meilleurs que vous se faire foutre à la porte d'un bordel, mais, pardieu, je vous garantis que vous ferez mieux la prochaine fois, c'est moi qui vous l'dis !

Jenour descendit à son tour, riant de voir l'aspirant qui rougissait du coup de gueule du bosco. L'aide de camp n'était au service de Bolitho que depuis un mois, mais il avait déjà discerné l'étrange charisme qui émanait de son chef, un homme

---

<sup>3</sup> Chanson populaire de 1759, musique de Boyce et paroles de David Garrick.

qu'il considérait comme un héros depuis qu'il avait l'âge de cet aspirant timide. La voix de Bolitho le tira de ses pensées.

— Allons, venez, monsieur Jenour. Le canot peut attendre, pas des questions de guerre ou de paix !

Jenour réprima un sourire.

— Bien, sir Richard.

Il songeait à ses parents, dans le Hampshire ; ils avaient hoché la tête en l'entendant dire qu'il voulait devenir « un jour » l'aide de camp de Bolitho.

Bolitho, qui avait surpris son sourire, sentit l'accablement le reprendre. Il devinait les sentiments du jeune officier pour avoir eu les mêmes autrefois. Le versant privé de la vie d'un marin consistait à faire flèche de tout bois pour nouer et entretenir des amitiés. Quand le camarade tombait, c'était chaque fois la perte d'une partie de soi-même ; survivre ne consolait nullement du deuil – cela ne se pouvait jamais.

Il commença à grimper les marches du quai en pensant au second de *l'Hypérion*. Cette bonne tête de gitan, mais bien sûr ! C'était Keverne qu'il lui rappelait. Keverne tout craché. Charles Keverne, ancien second de *l'Euryale*, tué devant Copenhague alors qu'il était son capitaine de pavillon.

— Tout va bien, sir Richard ?

*Mais bien sûr ; bon sang !*

Bolitho se retourna brusquement et, posant la main sur le bras de Jenour :

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-il. Le grade confère un certain nombre de priviléges, mais pas le droit d'être un butor.

Yovell, qui suait en grimpant les marches de pierre, poussa un soupir. Ce jeune lieutenant de vaisseau avait encore bien des choses à apprendre. Restait à espérer qu'il en aurait le temps.

La grande pièce paraissait divinement fraîche lorsqu'on avait subi la chaleur qui régnait de l'autre côté des fenêtres voilées.

Bolitho était assis dans un fauteuil à dossier droit et dégustait un verre de vin du Rhin, tout étonné que quelque chose pût rester si froid. Le lieutenant de vaisseau Jenour et Yovell étaient installés à une autre table couverte de dossiers

remplis de notes et de rapports. Dire que c'était dans le même bâtiment, mais dans une aile plus austère, que Bolitho avait attendu anxieusement des nouvelles de son premier commandement !

C'était un blanc excellent et limpide. Un serviteur noir l'avait déjà resservi, manifestement, et il savait qu'il lui fallait demeurer sur ses gardes. Bolitho ne refusait pas un bon verre à l'occasion, mais il avait sans peine échappé à ce travers, fréquent dans la marine, qui pousse les gens à boire plus que de raison. On ne comptait plus ceux que cela avait conduits à connaître de sérieux ennuis en cour martiale.

Il se revoyait encore, au cours de ces sombres journées qu'il avait passées à Falmouth, lorsque, de retour, il s'était attendu à... à quoi, au juste ? Comment pouvait-il sincèrement éprouver dépit et amertume, alors que son cœur était resté à l'église, avec Cheney ?

La demeure était d'un calme de mort. Il avait déambulé sans relâche entre les ombres qui s'assombrissaient. La chandelle qu'il brandissait à bout de bras laissait errer des lueurs sur les portraits sévères qu'il connaissait depuis qu'il avait l'âge d'Elizabeth.

Lorsqu'il s'était réveillé, il avait la tête posée sur une table, au milieu de flaques de vin. Sa bouche était sèche, il se sentait rempli de dégoût. Il avait contemplé longuement les bouteilles vides, sans réussir à se rappeler qu'il était allé les chercher à la cave. Toute la maisonnée devait être au courant. Lorsque Ferguson était arrivé, il avait constaté qu'il portait toujours ses vêtements de la veille. Il lui avait fallu se traîner pour chercher de l'aide.

Bolitho avait dû contraindre Allday à lui dire la vérité. Il ne se souvenait plus de lui avoir donné l'ordre de quitter la maison et de le laisser seul avec ses tourments. Et en fait, il pensait lui avoir dit bien pis encore. Plus tard, il avait appris qu'Allday lui aussi avait passé sa nuit à boire dans la taverne, cette taverne où la fille du tenancier l'attendait et espérait.

Il leva la tête et comprit soudain que l'autre officier s'adressait à lui.

Le commodore Aubrey Glassport, responsable de l'arsenal d'Antigua et, jusqu'à l'arrivée de *l'Hypérion*, officier de marine le plus ancien sur place, était en train de lui décrire la situation, ainsi que la façon dont avaient été disposées ça et là les patrouilles locales.

— La zone maritime est vaste, sir Richard, nous avons du mal à chasser et à arraisonner les briseurs de blocus et tous les autres. D'un autre côté, les Français et leurs alliés espagnols...

Bolitho tira la carte vers lui. Toujours la même histoire : pas assez de frégates, trop de vaisseaux de haut bord que l'on expédiait ailleurs pour renforcer les flottes de la Manche et en Méditerranée.

Il venait de passer une heure à étudier différents rapports, les données obtenues, qu'il fallait évaluer en fonction de l'investissement en journées, en semaines, mises à patrouiller parmi ces îles et îlots innombrables. De temps à autre, un capitaine un peu plus audacieux risquait sa vie et sa carcasse pour tenter une incursion dans un mouillage de l'ennemi. Il y faisait parfois une prise, il exécutait de temps en temps un bombardement éclair. Si cela faisait des pages agréables, c'était loin de contribuer à diminuer un ennemi très supérieur. Il pinça les lèvres : supérieur, peut-être, mais seulement en nombre.

Glassport prit son silence pour de l'approbation et poursuivit. C'était un homme rond, bien en chair, le cheveu rare, dont la face de lune disait assez qu'il passait sa vie à prendre du bon temps plus qu'à se battre avec les éléments ou contre le Français.

Voilà bien longtemps qu'on aurait dû le mettre à la retraite, s'était laissé dire Bolitho, mais il entretenait de bons rapports avec les gens de l'arsenal, si bien qu'on l'avait laissé à son poste.

A en juger par sa cave, il entretenait également les meilleures relations du monde avec les responsables de l'approvisionnement.

Glassport continuait :

— Je suis parfaitement au fait de vos exploits, sir Richard, et vous ne sauriez croire combien je suis *honoré* de vous voir rendre visite à mon établissement. Je crois bien que, lorsque vous êtes venu ici pour la première fois, l'Amérique se battait

également contre nous avec ses nombreux corsaires, en même temps que la flotte française.

— Que nous ne soyons plus en état de guerre avec l'Amérique, fit observer Bolitho, ne signifie pas nécessairement qu'elle ne représente pas une menace et ne réduit pas le risque de la voir fournir ravitaillement et navires à l'ennemi – et, reposant la carte : Pendant les semaines qui viennent, je désire que l'on prenne contact avec tous les vaisseaux en patrouille. Disposez-vous d'un brick courrier ?

Son interlocuteur laissa paraître un certain étonnement ; il hésitait. Il voyait venir la fin d'une petite vie tranquille et assez confortable.

— Je veux voir chaque commandant individuellement. Pouvez-vous m'organiser ces rencontres ?

— Eh bien, euh... c'est-à-dire... oui, sir Richard.

— Parfait.

Il prit son verre et observa attentivement le soleil qui se reflétait sur le pied. Qu'il le déplaçât très légèrement sur sa gauche, et... Il attendit un peu, conscient du regard attentif de Yovell, de celui, plus curieux, de Jenour. Il ajouta :

— On m'a dit que l'inspecteur général de Sa Majesté se trouvait encore aux Antilles...

— Mon aide de camp, murmura faiblement Glassport, doit savoir exactement ce qui...

Bolitho se raidit : le verre se brouillait devant ses yeux, comme un rideau vaporeux qui tombait. Cette fois-ci, le phénomène avait été plus brutal, ou bien était-il obnubilé au point d'imaginer que son état s'aggravait ? Il s'exclama :

— Ma question est très simple : est-il ici ou non ?

Il baissa les yeux sur sa main posée entre ses jambes, elle tremblait sans doute. Remords, colère, non, ce n'était pas cela. Comme sur le quai, lorsqu'il s'en était pris à Jenour. Il reprit plus calmement :

— Cela fait plusieurs mois qu'il est dans les parages, il me semble ?

Il releva la tête, anxieux à l'idée que son œil pourrait se brouiller une fois encore.

— Le vicomte Somervell se trouve ici même, à Antigua, répondit Glassport. Je crois, ajouta-t-il, méfiant, qu'il est satisfait de ses investigations.

Bolitho resta silencieux. L'inspecteur général risquait de ne constituer qu'une gêne supplémentaire alors que la guerre était un fardeau bien suffisant. Il paraissait absurde de voir un personnage si grassement payé occupé à inspecter les Indes occidentales, quand l'Angleterre, dressée seule contre les flottes française et espagnole, craignait chaque jour d'être envahie.

Les ordres que Bolitho tenait de l'Amirauté étaient clairs : joindre sans retard le vicomte Somervell, dût-il se rendre dans une autre île, même à la Jamaïque.

Mais il était sur place. C'était toujours autant de gagné.

Bolitho se sentait las. Il avait rencontré la plupart des autorités, les responsables de l'arsenal, il avait inspecté deux cotres à hunier que l'on équipait pour les intégrer à la flotte, il avait fait le tour des batteries côtières. Jenour et Glassport avaient eu du mal à suivre son rythme.

Glassport le regarda terminer son verre avant de dire :

— Il y aura une petite réception ce soir en votre honneur, sir Richard... — puis, après une hésitation due aux yeux gris se posant sur lui — quelque chose de bien modeste, mais nous l'avons organisée à la dernière minute lorsque... euh... votre vaisseau amiral a été annoncé.

Bolitho remarqua cette hésitation. Encore un qui ne comprenait pas le choix de son bâtiment.

Glassport devait craindre une rebuffade, car il insista :

— Le vicomte Somervell *compte absolument* sur vous.

— Je vois — et, avec un coup d'œil à Jenour : Prévenez le commandant.

Comme l'officier s'apprêtait à disposer, Bolitho ajouta :

— Faites porter le message par mon bosco. J'ai besoin de vous *ici*.

Jenour s'arrêta avant d'acquiescer. Décidément, c'était un jour où il ne cessait d'apprendre.

Bolitho attendit que Yovell eût posé une nouvelle pile de papiers sur la table. Cela le changeait de son commandement, de la conduite au jour le jour d'un vaisseau et de ses affaires. Un

bâtiment ressemble à une petite ville, à une famille plutôt. Il se demanda comment Adam s'en sortait avec son nouveau commandement. Il cherchait, mais la seule réponse qui lui venait était l'envie. Adam vivait exactement ce qu'il avait lui-même vécu. Plus insouciant peut-être, mais aussi méfiant envers ses supérieurs.

Glassport le regarda feuilleter la liasse, tandis que Yovell attendait à distance respectueuse.

Ainsi, il l'avait sous les yeux, l'homme qui était devenu une légende vivante, le nouveau Nelson, à en croire certains. Encore que Nelson, dans les hautes sphères, ne fût pas précisément en odeur de sainteté... C'était l'homme de la situation pour mener une flotte. Un homme indispensable, mais après ? Il scrutait le visage penché de Bolitho, la mèche rebelle qui pendait sur son œil. Un visage grave, expressif, songeait-il, mais difficile à imaginer dans les batailles dont il avait lu les relations. Il savait que Bolitho avait été grièvement blessé à plusieurs reprises, qu'il avait manqué succomber à la fièvre, mais guère davantage.

Un chevalier du Bain, issu d'une vieille famille de marins, que le peuple anglais considérait comme un héros. Tout ce que Glassport aurait aimé être et avoir.

Alors, pourquoi donc était-il venu à Antigua ? Il n'y avait pas d'activité particulière en vue pour une flotte et, à condition qu'on leur fournît des renforts pour leurs flottilles, ainsi que la relève pour... Il s'était assombri lorsque Bolitho avait mis le doigt sur ce point précis, comme s'il avait pénétré ses pensées, avec ses yeux calmes et gris.

— Les Espagnols se sont emparés de la frégate *La Conserve* ?

Cela sonnait comme une mise en accusation.

— Cela fait deux mois, sir Richard. Elle s'est échouée en combattant. L'une de mes goélettes a réussi à récupérer la plus grosse partie de son équipage avant que l'ennemi s'en empare. La goélette s'est fort bien comportée, j'ai pensé que...

— Le commandant de *La Conserve* ?

— Il est à Saint John's, sir Richard. Il attend que la cour martiale se réunisse.

— Vraiment ?

Bolitho se leva et se retourna en entendant Jenour qui revenait.

— Nous partons pour Saint John's.

Jenour avala sa salive.

— S'il y a une voiture, sir Richard...

Il regardait Glassport, espérant trouver un soutien.

Bolitho prit son sabre.

— Deux chevaux, mon garçon.

Il essayait de cacher l'excitation qui le prenait soudain. Ou bien tentait-il seulement de masquer son inquiétude ?

— Vous venez du Hampshire, *c'est bien cela* ?

— Oui, répondit Jenour, *c'est-à-dire*...

— C'est donc entendu. Deux chevaux, immédiatement.

Glassport les regardait tour à tour.

— Mais... la réception, sir Richard ?

Il avait l'air horrifié.

— Cela me donnera de l'appétit – et, avec un grand sourire : Je reviendrai.

Il pensait à la patience dont savaient faire preuve Allday, Ozzard et les autres.

— *En route* !

Bolitho, après s'être attentivement examiné dans le miroir ouvragé accroché au mur, chassa la mèche de son front. Il apercevait dans la glace Allday et Ozzard qui l'observaient non sans inquiétude. Jenour, son nouvel aide de camp, se massait la hanche après leur chevauchée jusqu'à Saint John's et retour.

Si chaleur et poussière avaient été au rendez-vous, ils s'étaient en revanche bien plus amusés que prévu et, ne fût-ce que pour le spectacle des passants qui les voyaient passer au galop en plein soleil, ils ne regrettaiient pas le déplacement.

Il faisait nuit maintenant, le crépuscule tombait vite dans ces îles, et Bolitho dut remettre de l'ordre dans sa tenue. On entendait le son des violons, le murmure étouffé des voix qui provenaient de la grande salle où allait être donnée la réception.

Ozzard lui avait rapporté du bord une paire de bas propres et Allday avait pris le joli sabre d'apparat à ceindre en lieu et place de la vieille lame.

Bolitho soupira. La plupart des bougies étaient protégées par de grands verres pare-vent, si bien que la lumière n'était pas trop vive. Cela dissimulerait un peu sa chemise froissée et les marques laissées par la selle sur son pantalon. Il n'avait pas eu le temps de repasser à bord de l'*Hypérion*. *La peste soit de ce Glassport et de sa réception !* Il aurait préféré rester dans sa chambre pour réfléchir, après tout ce que le commandant de la frégate venait de lui apprendre.

Le commandant Matthew Price était bien jeune pour se trouver à la tête d'un aussi beau vaisseau. *La Conserve*, un trente-six, se trouvait au milieu des récifs lorsqu'elle avait été prise sous le feu d'une batterie côtière. Elle était trop près de terre et elle s'était malencontreusement échouée. Glassport lui avait fait un rapport fidèle. Une goélette avait recueilli à son bord la plus grande partie de l'équipage, mais avait dû s'arrêter et s'enfuir en voyant arriver des vaisseaux de guerre espagnols.

Le commandant Price était si jeune qu'il n'était pas encore confirmé, et si une cour martiale le condamnait, ce qui était plus que probable, il aurait tout perdu. Au mieux, il serait rétrogradé à son ancien grade de lieutenant de vaisseau. Et au pis, mieux valait n'y pas penser.

Price avait été placé en résidence surveillée dans une petite maison, propriété du gouvernement, en attendant de passer en cour martiale. Là, il avait eu le temps de réfléchir. Et il se disait qu'il aurait mieux valu pour lui être fait prisonnier ou tomber au combat. En effet, son bâtiment avait été remis à flot et servait à présent sous le pavillon de Sa Majesté Catholique à La Guaira, dans la mer d'Espagne<sup>4</sup>. Les frégates n'avaient pas de prix, et la marine en manquait cruellement. Lorsque Bolitho avait navigué en Méditerranée, il n'y avait que six frégates disponibles de Gibraltar au Levant. Le président de la cour qui jugerait Price risquait peu d'omettre cet élément dans ses attendus.

A un moment, désespéré, le jeune commandant avait demandé à Bolitho ce qui selon lui l'attendait.

---

<sup>4</sup> Ancienne dénomination de la zone comprise entre les côtes du Venezuela et les Antilles.

Bolitho lui avait répondu qu'il avait toutes chances de voir son propre sabre pointé vers lui lors de l'audience<sup>5</sup>. Faire courir un péril à son bâtiment était une chose, laisser un ennemi détesté s'en emparer était une tout autre affaire.

Promettre à Price qu'il pourrait tenter quelque chose pour influer sur les conclusions de la cour n'aurait pas eu de sens. Price avait pris de gros risques pour découvrir les intentions des Espagnols. Sans parler de ce que Bolitho savait déjà, la valeur de ce qu'il avait appris serait peut-être inestimable. Mais cela n'allait guère aider le commandant de *La Conserve*.

Bolitho finit par dire :

— Je pense qu'il est l'heure – et, jetant un coup d'œil à la grosse pendule : Nos officiers sont-ils toujours ici ? ajouta-t-il.

Jenour acquiesça d'un signe de tête avant de faire la grimace. Ses cuisses et ses fesses étaient douloureuses. Bolitho était un cavalier exceptionnel, mais lui aussi. Ou du moins était-ce ce qu'il avait cru après la plaisanterie de Bolitho sur les gens du Hampshire, qui avait eu sur lui l'effet d'un coup d'éperon. Pourtant, Jenour n'avait jamais réussi à suivre son train. Il répondit :

— Le second est arrivé avec les autres tandis que vous vous changiez, sir Richard.

Bolitho baissa les yeux sur ses bas immaculés et se souvint de l'époque où, jeune officier subalterne, il n'en possédait qu'une seule et unique paire, qu'il réservait à des occasions comme celle-ci. Il avait porté les autres si souvent que c'était miracle s'ils étaient toujours entiers.

Cela lui laissa le temps de penser à la réaction du capitaine de vaisseau Haven, qui avait demandé à rester à bord. Il avait argué qu'une tempête pouvait se lever sans crier gare et l'empêcher de rentrer à temps pour prendre les mesures nécessaires. L'air était lourd et humide, le soleil avait été rouge sang à son coucher.

Le maître pilote de *l'Hypérion*, Isaac Penhaligon, un pays cornouaillais – au moins de naissance –, avait insisté et assuré

---

5 Cérémonial resté en vigueur dans la marine jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

qu'une tempête était hautement improbable. On aurait dit que Haven préférait rester seul, même si certains pouvaient considérer son absence à la réception comme offensante.

Si seulement Keen avait encore été son capitaine de pavillon ! Il lui aurait suffi de demander, Keen serait venu. Fidélité, amitié, amour, il y avait un peu de tout cela.

Mais Bolitho l'avait pressé de rester en Angleterre, au moins le temps de régler les problèmes de sa bien-aimée, Zénoria. Si Keen souhaitait une chose plus que toute autre, c'était d'épouser sa jeune fille aux yeux sombres et aux cheveux châtain. Ils s'aimaient, ils étaient si évidemment amoureux l'un de l'autre que Bolitho ne voulait pas risquer de les séparer si peu de temps après qu'ils s'étaient trouvés.

Ou bien, était-ce qu'il comparait leur amour avec ce qui se passait dans son propre foyer ?

Il s'arrêta net dans ces pensées. Elles auraient pu l'effrayer. Encore une chose que Bolitho avait trouvée dure à admettre déjà du temps qu'il était commandant. Lorsqu'il mettait pour la première fois le pied à bord d'un nouveau commandement, il essayait de cacher sa nervosité et son appréhension. Ce n'est que bien plus tard qu'il avait compris à quel point l'équipage avait beaucoup plus de raisons de se faire du souci sur ce que *lui* pourrait faire. Jenour demanda respectueusement :

— Partons-nous, sir Richard ?

Bolitho avait envie de tâter son œil gauche, mais, au lieu de cela, il fixa le verre de lampe le plus proche et le léger filet de fumée noire qui montait vers le plafond. L'image était nette. Pas d'ombres, pas ce voile qui le trompait et lui faisait perdre l'équilibre.

Il jeta un coup d'œil à Allday. Il lui parlerait sous peu de son fils. Allday n'avait pas soufflé mot sur son compte depuis que le jeune homme avait débarqué de *l'Argonaute* lors de leur retour en Angleterre. *Si j'avais eu un fils, peut-être aurais-je trop exigé de lui. J'aurais peut-être espéré le voir s'intéresser aux mêmes choses que moi.*

Des laquais, invisibles dans l'ombre, ouvrirent en grand les deux battants d'une porte magnifique.

La musique et le brouhaha des conversations faisaient autant de bruit que le ressac sur un récif. Bolitho sentit tous ses muscles se tendre, comme s'il s'attendait à recevoir une balle de mousquet.

En avançant le long du corridor orné de colonnades, il s'interrogeait sur l'imagination qu'on avait dû déployer et le travail qu'il avait fallu fournir pour bâtir cette demeure sur une île aussi minuscule. Un endroit qui, au gré des circonstances, avait fini par devenir un atout vital dans la stratégie navale de l'Angleterre.

Il entendait les talons de Jenour frapper le sol, et sourit à demi en se rappelant ses efforts pour rester à sa hauteur, encolure contre encolure. Ils ressemblaient davantage à deux gentilshommes campagnards qu'à des officiers du roi.

Il aperçut les couleurs variées des robes de ces dames qui, les épaules nues,jetaient des regards curieux au fur et à mesure qu'il s'approchait de la masse des gens. Personne n'avait été prévenu longtemps à l'avance de son arrivée, Glassport le lui avait dit, mais il devinait que tout officiel en visite, tout navire en provenance d'Angleterre constituaient des événements bienvenus.

Il remarqua quelques officiers du carré de *l'Hypérion*. Leurs tenues bleu et blanc faisaient contraste avec les uniformes écarlates des militaires et des fusiliers marins. Une fois encore, il dut se retenir de chercher des visages familiers, d'essayer de reconnaître une voix, comme s'il espérait encore qu'on lui serrerait la main ou que quelqu'un lui ferait un petit signe de reconnaissance.

Il fallait monter quelques marches entre deux piliers massifs. A l'autre bout du tapis, il aperçut Glassport qui le regardait, visiblement soulagé de voir qu'il était rentré à temps de sa chevauchée. Au centre se tenait une silhouette, un homme à l'air débonnaire, très élégant, vêtu de blanc des pieds à la tête. Bolitho savait fort peu de chose de celui à qui il venait se présenter. Le très honorable vicomte Somervell, inspecteur général de Sa Majesté aux Antilles, ne portait apparemment rien qui parût s'accorder à ses fonctions. Il faisait des apparitions régulières à la cour et aux réceptions où il convenait

de se montrer, on disait de lui que c'était un joueur invétéré et un escrimeur renommé. Ce dernier point était avéré et on racontait que le roi lui-même était intervenu en sa faveur après qu'il eut trucidé un homme en duel. Pour Bolitho, c'était là malheureusement chose aussi habituelle qu'attristante. Mais tout cela ne le qualifiait guère pour se trouver ici.

Un valet de pied muni d'une longue canne frappa le sol et aboya :

— Sir Richard Bolitho, vice-amiral de la Rouge !

Le silence qui se fit brutalement avait quelque chose de palpable. Bolitho se sentit le point de mire de l'assemblée tandis qu'il s'avançait sur le tapis. Il remarqua les camées ; les musiciens qui gardaient leurs fifres et leurs violons figés à mi-course, un jeune officier de marine qui donnait un coup de coude à un camarade puis baissait piteusement les yeux lorsqu'il sentit Bolitho le foudroyer du regard ; le coup d'œil effronté lancé par une dame dont la robe était coupée si courte qu'elle aurait tout aussi bien pu se passer de s'habiller, un autre d'une jeune fille qui lui sourit timidement avant de se cacher derrière son éventail.

Le vicomte Somervell ne fit pas un mouvement pour venir à sa rencontre. Il resta piqué là, une main posée négligemment sur la hanche en agitant mollement l'autre le long du corps. Il arborait un petit sourire pincé qui pouvait être d'amusement aussi bien que de lassitude. Ses traits étaient ceux d'un jeune homme, mais ses yeux troubles évoquaient l'homme revenu de tout.

— Bienvenue à...

La brusque volte-face de Somervell gâta sa pose étudiée, et ses yeux lancèrent l'anathème sur la table roulante couverte de chandeliers qu'on voiturerait dans son dos.

Ce supplément de clarté aussi soudain qu'aveuglant, juste à hauteur d'homme, prit Bolitho à contre-pied, au moment précis où il enjambait la première marche. Une dame en noir, qui jusque-là se tenait immobile près du vicomte, s'élança pour lui saisir le bras, cependant que lui, à travers la forêt de chandelles, ne voyait dans toutes ces faces qui le dévisageaient que surprise

et curiosité, rendues avec l'art d'un peintre ayant fixé sur sa toile un cercle de badauds.

— Je vous demande pardon, madame !

Bolitho retrouva son équilibre et essaya de résister au retour du voile sans se protéger les yeux. Il avait le sentiment de se noyer, de couler dans des eaux de plus en plus profondes.

— Je vais bien, fit-il enfin.

Il s'arrêta sur la robe de cette dame. Elle n'était pas noire, non, mais d'un vert merveilleux, une soie moirée qui semblait changer de couleur dans les plis et les courbes comme le lui avait révélé la lumière qui avait fini par l'aveugler. La robe était ample, le décolleté profondément découpé. Les cheveux, qu'il revoyait encore si nettement, longs, aussi noirs que les siens, étaient coiffés en macarons au-dessus des oreilles.

Tous les visages, le murmure des voix qui reprenait, ces gens qui s'interrogeaient, tout cela disparut d'un coup. Il venait de reconnaître Catherine Pareja. *Kate*.

Il en oublia sa cécité d'un instant et la dévora des yeux. Ce furent les siens qu'il vit en premier, rongés d'inquiétude, mais qui se rassérénaien petit à petit à force de volonté. Elle le savait chez eux ; lui seul était surpris.

La voix de Somervell semblait venir de très loin. Il avait retrouvé son calme et toute la maîtrise de lui-même.

— Mais bien sûr, j'avais oublié, vous vous êtes déjà rencontrés.

Bolitho prit la main qu'elle lui tendait et s'inclina. Jusqu'au parfum : elle portait toujours le même...

Il l'entendit qui répondait :

— Oui, cela fait bien longtemps.

Lorsque Bolitho leva les yeux, elle avait repris un air étrangement lointain, avec beaucoup d'assurance. D'indifférence, presque. Elle ajouta :

— Comment pourrait-on oublier un héros ?

Elle tendit le bras à son mari et se tourna vers les visages qui les observaient.

Bolitho sentit une violente douleur au cœur. Elle portait les longues boucles d'oreilles en or, celles qu'il lui avait offertes dans cet autre univers, à Londres.

Des laquais arrivaient, chargés de plateaux et de verres étincelants. Le petit orchestre reprit vie.

A travers le verre de vin, sans se soucier des visages rouges et compassés, leurs yeux se rencontrèrent. Ils étaient seuls.

Glassport lui parlait, mais il n'entendait rien. Après ce qui venait de se passer, ce qu'ils avaient vécu revenait s'interposer entre eux. Il fallait éteindre ce souvenir avant qu'il ne les détruisît tous les deux.

### III

## LA PART DU ROI

Bolitho se recula sur son siège pour permettre à la main gantée de blanc de débarrasser l'assiette encore presque pleine et de la remplacer immédiatement par une autre. Il ne se souvenait plus du nombre de plats qu'on avait bien pu lui servir, ni du nombre de fois où l'on avait rempli les coupes et les verres magnifiques.

L'air bruissait d'une rumeur confuse, celle de la quarantaine de personnes, à vue de nez, en train de converser, officiers et notables accompagnés de leurs épouses, sans compter, répartie parmi eux, la petite délégation de *l'Hypérion*. La longue pièce et l'immense table étaient éclairées à grand renfort de bougies, parmi lesquelles des ombres dansantes semblaient vivre de leur propre vie. De nombreux domestiques et laquais allaient et venaient sans relâche pour servir les vins et les mets.

Bolitho se fit la réflexion qu'on avait dû rameuter des serviteurs de plusieurs demeures. Et, à entendre le maître d'hôtel frotter sauvagement les oreilles de son monde, quelques désastres étaient à déplorer entre les cuisines et la table.

On l'avait placé à la droite de Catherine. Les conversations et les rires faisaient rage autour d'eux, mais il ne voyait qu'elle, alors que, de son côté, elle ne laissait rien paraître de ce qu'elle éprouvait. Il apercevait de loin son mari, le vicomte Somervell, qui sirotait son vin en écoutant d'une oreille distraite ce que lui disait le commodore Glassport de sa grosse voix épaisse. De temps à autre, Somervell regardait ce qui se passait à l'autre extrémité de la table en se concentrant exclusivement sur sa femme et sur Bolitho. Simple intérêt, inquiétude ? C'était impossible à dire.

De temps en temps, les portes battaient pour laisser passer une procession de serviteurs. Les bougies commençaient à trembler dans l'air enfumé. Mais, pour le reste, il y avait très peu de mouvement. Il s'imaginait Haven, seul dans sa chambre peut-être, en train de rêvasser à ce qu'il pourrait devenir plus tard. Il allait devoir faire preuve d'un peu plus d'énergie lorsqu'il saurait ce que l'on attendait de lui et de son bâtiment.

Elle tourna soudain la tête et, s'adressant directement à lui :

— Vous êtes bien taciturne, sir Richard, lui dit-elle.

Il croisa son regard et sentit toutes ses défenses tomber. Elle était toujours aussi séduisante, plus belle encore que dans ses souvenirs. Le soleil avait doré son cou et ses épaules, il voyait son cœur palpiter doucement dans un pli de la robe de soie.

L'une de ses mains était posée près de son verre, comme abandonnée, près d'un éventail replié. Il mourait d'envie de l'effleurer, pour se rassurer, ou bien pour faire la preuve de sa propre stupidité.

*Mais que suis-je ? Si rempli d'orgueil, si naïf que j'imagine qu'elle est encore attirée par moi, au bout de tout ce temps ?* Au lieu de cela, il lui dit :

— Cela doit faire sept années.

Elle restait impassible. De l'extérieur, n'importe qui se serait dit qu'elle s'entretenait de l'Angleterre ou du temps qu'il faisait.

— Sept ans et un mois, pour être précis.

— Et ensuite, vous l'avez épousé, dit-il, désignant de la tête le vicomte qui riait à quelque remarque de Glassport.

La remarque avait jailli de sa bouche comme un reproche amer et il la vit qui remuait les doigts, comme s'ils écoutaient de leur côté.

— Etait-ce si important ?

— Richard, lui répondit-elle, et même le simple fait de l'appeler par son petit nom réveillait une vieille blessure, vous vous illusionnez. Non, ce n'était pas si important.

Elle soutint son regard lorsqu'il se tourna vers elle. Méfiance, crainte, il y avait de tout cela dans ses yeux sombres.

— J'ai besoin de sécurité, tout comme vous avez besoin d'être aimé.

Les conversations s'étaient tues, et Bolitho osait à peine respirer. Il eut l'impression que le second le regardait, qu'un colonel, son verre à demi levé, essayait de surprendre leur échange. Il avait beau se dire que ce n'était qu'une impression, cela ressemblait furieusement à une conspiration.

— L'amour ?

Elle hocha lentement la tête sans le quitter des yeux.

— Vous en avez besoin, comme le désert a soif de la pluie.

Bolitho avait envie de détourner le regard, mais elle l'hypnotisait. Elle poursuivit du même ton sans émotion :

— C'est vous que je désirais alors, et j'en suis presque venue à vous haïr. *Presque*. J'ai suivi de loin votre vie et votre carrière, qui sont deux choses bien différentes, pendant ces sept années. J'aurais accepté n'importe quoi qui vînt de vous, vous êtes le seul homme que j'aurais aimé sans lui demander la sécurité du mariage. Et au lieu de cela, poursuivit-elle en effleurant son éventail, vous en avez choisi une autre, une femme que vous vous imaginiez être un substitut. Je le *savais*, ajouta-t-elle, voyant immédiatement que le coup avait porté.

— J'ai souvent pensé à vous, répondit Bolitho.

Elle lui sourit, mais cela lui donnait l'air triste :

— Vraiment ?

Il se mit un peu de côté pour mieux la voir. Il savait que cela ne passerait peut-être pas inaperçu, car il donnait l'impression de la regarder en face, mais les lueurs tremblantes et les silhouettes mouvantes gênaient son œil gauche.

— Votre dernière bataille, reprit-elle. Nous en avons entendu parler voici un mois.

— Vous saviez que je venais ?

— Non, répondit-elle en secouant la tête. Il ne me dit pas grand-chose de ses affaires.

Elle jeta un rapide coup d'œil à l'autre bout de la table et Bolitho la vit lancer un petit sourire de connivence. Il fut étonné de constater à quel point ce signe de familiarité avec son époux l'atteignait.

Elle lui rendit son regard :

— Vos blessures, est-ce... ? — et le voyant tressaillir : Je vous ai aidé un jour, vous ne vous en souvenez pas ?

Bolitho baissa les yeux. Il s'était figuré à l'époque qu'on lui avait dit, à moins qu'elle ne s'en fût rendu compte par elle-même, qu'il ne la distinguait pas parfaitement. Tout cela revenait brusquement, comme un mauvais cauchemar. Sa blessure, la poussée de fièvre qui avait manqué le tuer. Sa nudité diaphane lorsqu'elle avait laissé tomber sa robe pour se blottir contre son corps haletant, tout tremblant, qu'elle lui murmurait des mots sans suite et le serrait contre sa gorge pour apaiser les tourments de la fièvre.

— Je ne l'oublierai *jamais*.

Elle le regarda en silence pendant un long moment, scrutant sa tête baissée : la mèche rebelle, ces traits burinés par le soleil, les petites rides qui marquaient à présent la commissure des yeux. Elle était heureuse que lui ne pût deviner sa tristesse et son insatisfaction dans son propre regard.

Juste à côté de lui, le major Sebright Adams, fusilier de *l'Hypérion*, racontait ses aventures à Copenhague et la boucherie de la bataille. Parris, le second, appuyé sur un coude, faisait semblant d'écouter. En fait, il se penchait plutôt vers la jeune femme d'un des gros bonnets de l'arsenal et avait posé son bras sur son épaule. Elle ne faisait rien pour le repousser. Comme les autres officiers, il était momentanément délivré des exigences du service et des contraintes, de la réserve qu'il impose.

Bolitho ressentait plus vivement que jamais sa solitude, le besoin de partager ses pensées, ses craintes. Et il était en même temps révolté de constater sa faiblesse. Il répondit :

— La bataille a été rude. Nous y avons perdu bien des hommes de valeur.

— Et *vous*, Richard ? Qu'avez-vous donc perdu que vous n'ayez déjà abandonné ?

— N'en parlons plus, Catherine, répliqua-t-il vivement. C'est le passé – et, levant les yeux : Il doit en être ainsi ! dit-il en dardant sur elle un regard intense.

Une porte latérale s'ouvrit, livrant passage à de nouveaux domestiques, sans assiettes cette fois. Il serait bientôt temps pour les dames de se retirer et pour les hommes de se relâcher un peu avant de déguster cognac et porto. Il songea à Allday. Il

devait être dehors, dans le canot, avec l'armement qui l'attendait. N'importe quel officier marinier aurait fait l'affaire, mais il connaissait son Allday. Il n'aurait jamais laissé à personne le soin de l'attendre. Ce soir, songea-t-il encore, il aurait été dans son élément. Bolitho n'avait encore jamais vu celui qui aurait pu se vanter de faire rouler Allday sous la table, chose qu'il n'aurait pu dire de tout le monde, ce soir-là.

La voix de Somervell tonna par-dessus la table jonchée des reliefs du festin, mais il n'avait pas besoin de se forcer pour se faire entendre.

— J'ai appris que vous aviez vu le commandant Price aujourd'hui, sir Richard ?

Bolitho sentit presque physiquement celle qui se tenait près de lui retenir son souffle, comme si elle flairait le piège derrière cette remarque d'apparence anodine. Est-ce que cela se voyait tellement, qu'il se sentait coupable ?

Glassport grommela :

— 'sera pas commandant très longtemps, m'est avis !

Plusieurs des convives se mirent à ricaner.

Un laquais noir entra dans la pièce et, après un coup d'œil furtif à Somervell, s'approcha du siège de Bolitho, un petit plateau d'argent à la main avec une enveloppe.

Bolitho la prit, en espérant que son œil n'allait pas profiter de ce moment pour le torturer.

Mais Glassport revenait à la charge :

— Ma seule et unique frégate, pardieu ! Je ferais l'impossible pour savoir...

Il se tut, brutalement interrompu par Somervell :

— Qu'y a-t-il, sir Richard ? Pourrions-nous le savoir ?

Bolitho replia le papier et jeta un regard au laquais noir. Il eut le temps de surprendre un bref éclair de sympathie sur le visage de l'homme, comme s'il était au courant.

— Commodore, le spectacle d'un brave officier déshonoré vous sera sans doute épargné !

Il parlait d'une voix dure, qui était censée ne s'adresser qu'à un seul interlocuteur, mais se faisait entendre de toute la table.

— Le commandant Price est mort (*grand brouhaha*), il s'est pendu. Etes-vous satisfaits ? ne put-il se retenir d'ajouter.

Somervell s'écarta de la table.

— Je crois qu'il serait convenable que ces dames se retirent, suggéra-t-il avant de se mettre debout sans autre forme de procès, par devoir plus que par civilité.

Bolitho se tourna vers elle. Il vit ses yeux briller d'inquiétude, comme si elle brûlait de lui faire part de quelque chose. Au lieu de cela, elle lui dit :

— Nous nous reverrons... — puis, quand il se fut redressé après une rapide courbette — bientôt, ajouta-t-elle. Sur ces mots, dans un froissement de soie elle se fondit dans la foule.

Bolitho se rassit et regarda sans le voir le verre plein que l'on posait près de lui.

Ce n'était pas leur faute, même pas celle de cet insensé de Glassport.

*Qu'aurais-je pu faire ?* Rien ne devait interférer avec la mission qu'il avait l'intention de mener.

Cela aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre eux. Il imaginait Adam à la place de Price, assis tout seul et se représentant les visages sévères de la cour, le sabre posé sur la table, pointé droit sur lui.

Il était étrange que le message qui faisait part de la mort de Price eût été envoyé directement de Saint John's à *l'Hypérion*, son vaisseau amiral. Haven avait dû en prendre connaissance et réfléchir avant de le faire porter à terre en le confiant à quelque aspirant qui, à son tour, l'avait remis au laquais. Il ne serait pas mort de le porter lui-même ! se dit-il.

Il s'aperçut soudain que tous les autres s'étaient levés, verres levés, pour lui porter un toast.

Glassport annonça d'une voix maussade :

— A notre amiral Sir Richard Bolitho. Puisse-t-il nous rapporter de nouveaux lauriers !

Même avec tout le vin qu'il avait absorbé, il ne parvenait pas à cacher l'humiliation que l'on entendait dans sa voix.

Bolitho se leva, s'inclina, non sans avoir remarqué que la silhouette vêtue de blanc, à l'autre bout de la table, n'avait pas touché à son verre. Il sentait son sang bouillir, comme lorsque les huniers de l'ennemi découvrent ses intentions, comme lors

de ce jour où, à l'aube, il s'était battu en duel. Puis il revit ses yeux, entendit le dernier mot qu'elle avait prononcé. *Bientôt.*

Il leva son verre : *qu'il en soit ainsi.*

Les six jours qui suivirent l'arrivée de *l'Hypérion* à Port-aux-Anglais furent, du moins pour Bolitho, d'une activité trépidante.

Chaque matin, une heure après le passage du canot de rade venu déposer à bord messages ou notes venus de la terre, il prenait place dans son propre canot et, accompagné de son aide de camp étonné, se consacrait personnellement aux affaires des bâtiments et des marins placés sous ses ordres. Tout compte fait, l'état de ses forces n'était guère impressionnant. Même en tenant compte des trois vaisseaux légers envoyés en patrouille, la flottille, car il ne s'agissait guère d'autre chose, semblait particulièrement inadaptée à ce qu'elle avait à faire. Bolitho savait que les ordres succincts de Leurs Seigneuries, enfermés dans son coffre, lui laissaient supporter tous les risques et responsabilités qui résulteraient d'ordres donnés à un commandant ancien ou à un jeune comme Price.

Le gros de l'escadre d'Antigua se composait de six vaisseaux de ligne. Eparpillés dans le nord-ouest des Bahamas, ils devaient probablement sonder les intentions de l'ennemi ou faire une démonstration de force destinée à dissuader les briseurs de blocus en provenance d'Amérique de tenter le passage. Bolitho connaissait l'amiral, Sir Peter Folliot, officier digne d'estime que l'on disait miné par la maladie. Tout cela n'offrait pas les meilleures ressources qu'on pût imaginer pour mener des actions offensives contre les Français et leurs alliés espagnols.

Le matin du sixième jour, Bolitho se dirigeait sur une mer clapoteuse vers le dernier de ses bâtiments à inspecter. Il réfléchissait aux conclusions qu'il pouvait déjà tirer de ses visites et de ses premières réflexions. En dehors du *Tenace*, un vieux soixante-quatorze, qui réparait dans l'arsenal les avaries essuyées au cours d'une tempête, il disposait au total de cinq bricks, d'une corvette, et du *Thor*, une galiote à bombes qu'il avait gardée pour la fin. Il aurait pu convoquer à son bord ses

commandants l'un après l'autre ; c'était la démarche normale de la part d'un officier général, surtout lorsqu'il jouissait de la réputation d'un Bolitho. Ils allaient rapidement comprendre qu'il préférait se faire une idée des choses par lui-même et se former son opinion sur les hommes dont il était le chef, à défaut d'en être l'inspirateur.

Il songeait à Somervell, qui n'était finalement pas venu lui rendre visite à bord de l'*Hypérion* comme il le lui avait promis après la réception. Le faisait-il droguer exprès, histoire de le remettre à sa place, ou bien était-il simplement indifférent aux plans qu'il échafaudait et qu'il leur faudrait bien discuter ensemble avant que Bolitho passât aux actes ?

Il regardait les avirons se lever et s'abaisser, la façon qu'avaient les nageurs de détourner les yeux lorsqu'ils sentaient son regard peser sur eux, la grande ombre d'Allday s'étendant sur les marins impeccables, les navires qui passaient, ceux qui étaient au mouillage. Antigua avait beau être une possession britannique, si puissamment défendue qu'elle n'avait pas besoin de davantage de vaisseaux, il n'y en avait pas moins quantité de navires de commerce et de caboteurs qui, sans être rigoureusement des espions, auraient été tout prêts à communiquer à l'ennemi des renseignements intéressants, si cela pouvait faciliter leur libre navigation.

Bolitho s'abrita les yeux pour examiner sur la liane de la colline la plus proche une batterie armée de grosses pièces. On ne distinguait qu'un parapet sommaire surmonté d'un pavillon qu'aucun vent n'animait. La défense est une chose, mais seule l'offensive permet de remporter une guerre. Il aperçut un nuage de poussière sur la route côtière, des gens qui se déplaçaient, et songea une fois de plus à Catherine. Elle ne sortait que rarement de ses pensées, et il savait bien au fond de lui-même qu'il avait beaucoup pris sur lui pour contenir ses sentiments personnels et ne pas les laisser se mêler au reste.

Peut-être avait-elle raconté à Somervell tout ce qui s'était passé entre eux. A moins qu'il ne l'eût contrainte à le lui avouer, qui sait ? Il chassa immédiatement cette dernière pensée. Catherine avait trop de caractère pour qu'on la forçât ainsi. Il se rappelait son premier mari, un homme deux fois plus âgé

qu'elle, mais qui avait fait montre d'un courage étonnant en essayant d'aider les hommes de Bolitho à défendre un navire marchand attaqué par des corsaires. Catherine le haïssait. Et leurs sentiments réciproques étaient nés de cette animosité, comme l'acier se forme dans la fournaise d'une forge. Il ne savait toujours pas très bien ce qui leur était arrivé, ni où cela aurait pu les conduire.

Ce bref apogée avait été atteint lorsqu'ils s'étaient revus près de l'Amirauté, ou Bolitho venait d'être nommé commodore de son escadre.

*Sept ans et un mois.* Catherine n'avait rien oublié. Qu'elle eût réussi à suivre sa carrière et sa vie l'irritait et l'émouvait à la fois. Deux choses bien différentes, comme elle l'avait souligné.

Allday lui souffla :

— Ils ont rappelé la garde sur le bord, sir Richard.

Relevant un peu son chapeau, Bolitho leva les yeux vers la galiote. Le vaisseau de Sa Majesté britannique *Thor*.

C'était un bâtiment de taille modeste à côté d'une frégate ou d'un vaisseau de ligne, mais qui donnait une impression de puissance et de solidité. Il était conçu pour bombarder la terre et autres choses du même genre. L'armement principal du *Thor* consistait en deux énormes mortiers de treize pouces. De tels vaisseaux devaient posséder une structure assez robuste pour résister au recul des mortiers, qui tiraient presque à la verticale. Avec ses dix grosses caronades et quelques pièces plus légères de six livres, le *Thor* faisait un assez mauvais marcheur. Mais, à l'inverse de la plupart de ses homologues plus récents gréés en ketch, il portait trois mâts, et le plan de voilure était plus équilibré, ce qui pouvait présenter quelques avantages par vents contraires.

Bolitho s'assombrit soudain. Après avoir débarqué de *l'Hypérion*, Inch avait pris le commandement d'une galiote.

Lorsqu'il releva la tête, Allday le regardait. C'était invraisemblable. Allday lui dit :

— Cette vieille *Hekla*, sir Richard. Vous vous rappelez ?

Bolitho hocha la tête sans s'apercevoir de la mine du lieutenant de vaisseau Jenour. Il avait du mal à admettre qu'Inch était mort. Comme tant d'autres.

— *Sur le bord !*

Les sifflets lancèrent leurs trilles et Bolitho s'accrocha des deux mains à l'échelle pour se hisser à la coupée.

Les vaisseaux auxquels il avait déjà rendu visite avaient semblé surpris de son arrivée. Leurs commandants étaient tous jeunes, la plupart d'entre eux étaient encore lieutenants quelques mois plus tôt.

Le commandant du *Thor* ne manifestait pas tant de nervosité, songea Bolitho en se découvrant face à la modeste dunette.

Le capitaine de frégate Ludovic Imrie était un homme grand et aux épaules effacées, si bien que son unique épaulette dorée semblait sur le point de tomber. Il mesurait plus de six pieds et, lorsque l'on considérait la hauteur sous barrots du *Thor*, soit quatre pieds et six pouces dans certaines tranches, cet homme devait avoir bien souvent le sentiment d'être en cage.

— Bienvenue, sir Richard.

Imrie avait une voix étonnamment basse, avec une pointe d'accent écossais qui rappelait à Bolitho sa mère. Il lui présenta deux lieutenants de vaisseau et quelques officiers subalternes. Petit équipage. Il avait déjà noté leurs noms et les sentit gênés à l'idée de susciter de l'intérêt ou simplement de la curiosité.

Imrie fit rompre la garde et, après une brève hésitation, conduisit Bolitho dans sa modeste chambre de poupe. Comme ils se baissaient pour passer sous les énormes barrots, Bolitho se souvint de son premier commandement, une corvette. Son second s'était excusé du manque de place et Bolitho avait trouvé la chose plaisante. Lorsqu'on a connu l'étroite couchette d'un enseigne à bord d'un vaisseau de ligne, l'endroit ne pouvait paraître qu'un vrai palais.

Et le *Thor* était encore plus petit. Ils s'assirent l'un en face de l'autre tandis qu'un garçon mal bâti leur apportait une bouteille et des verres. On était bien loin de la table de Somervell, songea Bolitho.

Imrie parlait sans effort de son bâtiment, qu'il commandait depuis deux ans. Il était visiblement très fier du *Thor* et Bolitho perçut immédiatement le sentiment de rancœur qui l'habitait

lorsqu'il lui laissa entendre que les bombes avaient joué un rôle fort modeste sur les différents théâtres d'opérations.

— Si l'on m'en donnait l'occasion, amiral — il fit la grimace en haussant ses maigres épaules —, je vous demande pardon, *sir Richard*, j'aurais dû savoir.

Bolitho savourait son vin, qui était remarquablement frais.

— Savoir quoi ?

— J'ai entendu dire, répondit Imrie, que vous mettiez vos commandants à l'épreuve en leur posant une ou deux questions...

Bolitho eut un sourire.

— Et cela a bien marché cette fois-ci.

Il revoyait quelques-uns de ceux qu'il avait rencontrés à Antigua. Il avait ressenti comme une impression d'hostilité, pour ne pas dire de dégoût. A cause de Price, peut-être ? Après tout, ils le connaissaient, ils avaient travaillé de conserve avec sa frégate. Ils pouvaient penser qu'il s'était donné délibérément la mort parce que Bolitho avait refusé d'intervenir. Et Bolitho se rappelait les nombreuses occasions au cours desquelles il avait pensé la même chose.

Imrie leva les yeux pour observer le ciel vide à travers la claire-voie.

— Si je pouvais me placer près d'un bon objectif, amiral, je ferais tomber dessus une telle avalanche, l'ennemi croirait que l'enfer lui dégringole sur la tête. Les Espagnols n'ont jamais connu... — et, après avoir marqué un temps d'hésitation : Je veux dire, ajouta-t-il comme en s'excusant, enfin, si jamais nous devions nous battre contre les Espagnols...

Bolitho le fixait tranquillement. Imrie avait tout trouvé par lui-même. Et pourquoi son amiral se serait-il donné la peine de l'interroger ? Les exploits de Price, le désastre subi dans la mer d'Espagne, tout cela rapproché des atouts évidents du *Thor* dans les récifs où *La Conserve* s'était mise au sec, il s'était forgé tout seul sa propre opinion.

— Voilà qui est fort bon, Imrie. Je vous demande de garder vos réflexions pour vous.

Il était surprenant qu'aucun des autres, pas même Haven, ne se fût interrogé sur les raisons de leur présence ici.

Bolitho se frotta la paupière gauche, puis retira vivement sa main.

— J'ai pris connaissance des rapports, j'ai relu les notes prises par mon aide de camp lors de mon entretien avec le capitaine de vaisseau Price.

Imrie avait la figure allongée, la mâchoire osseuse, et l'on devinait qu'il pouvait être un adversaire formidable en toutes circonstances. Mais ses traits se radoucirent lorsqu'il entendit Bolitho. Peut-être parce qu'il avait appelé le défunt par le titre correspondant à son grade. Cela lui redonnait un peu de sa dignité, bien au-delà de sa tombe solitaire sous le fort de l'Est. Bolitho reprit :

— Les approches sont trop bien protégées pour ce que j'ai en tête. N'importe quelle artillerie convenablement placée peut détruire sans peine un vaisseau qui fait route à faible vitesse et, à boulets rouges, l'effet est désastreux.

Imrie se frottait le menton, le regard perdu dans le vague. Comme Bolitho l'avait déjà remarqué, il avait les yeux vairons : l'un foncé et l'autre bleu pâle. Il finit par dire :

— Si nous pensons tous deux au même endroit de la côte, sir Richard, et bien sûr, nous ne pouvons être sûrs de *cela*...

Jenour les regardait, fasciné. Ces deux officiers, chacun expert dans son domaine, pourtant capables de parler de choses qu'il comprenait à peine, et qui riaient comme deux écoliers qui conspirent ! C'était incroyable.

Bolitho acquiesça.

— Mais *si par hasard*...

— Même le *Thor* pourrait être obligé de mettre en panne trop au large pour pouvoir faire usage de ses mortiers, sir Richard. Nous ne calons guère moins que *La Conserve*, ajouta-t-il en le scrutant pour voir si son visage révélait quelque signe de dépit ou de désaccord.

Un canot raguait le long du bord et Bolitho entendit Allday qui aboyait pour appeler quelqu'un, en lui demandant d'interrompre la réunion.

Puis son visage apparut par la claire-voie. Il annonça :

— 'vous d'mande pardon, sir Richard. Message de *l'Hypérion* : « Inspecteur général à bord. »

Bolitho essaya de contenir son excitation. Somervell avait tout de même succombé à la curiosité. Ou bien était-ce lui qui se faisait des idées ? Cela dénotait-il un début de rivalité entre eux ?

Il se leva et fit la grimace en se cognant la tête contre un barrot.

Imrie s'exclama :

— Crédieu, sir Richard, j'aurais dû vous mettre en garde !

Bolitho attrapa sa coiffure.

— Cela me rappelle des souvenirs, mais ça fait moins mal que je ne craignais.

Sur le pont, la garde était rassemblée et Bolitho aperçut le canot de *l'Hypérion* qui regagnait déjà son bord. Allday, fulminant, se précipita dans le sien. Il avait envoyé au diable cet aspirant tout rose après lui avoir dit deux mots. Un jeune chiot. Il s'en prit à ses nageurs :

— Et mâtez là-dedans, bon sang de bois !

Bolitho se décida soudain :

— Dites à votre second de vous remplacer, Imrie. Je souhaite que vous m'accompagniez sur-le-champ.

Imrie en resta bouche bée :

— Mais, sir Richard...

Le second les observait.

— Il meurt d'envie de prendre le commandement, même si c'est l'espace d'une journée – les seconds sont tous les mêmes !

Son humeur enjouée le surprenait lui-même. C'était comme si un barrage s'était rompu, laissant se déverser tous les soucis qui le préoccupaient, sur place ou chez lui, hors de vue.

Il se pencha pour examiner de plus près l'une des caronades de vingt-quatre livres, avec son museau camus. Cela lui laissa le temps de se masser l'œil pour chasser le voile que la lumière du soleil avait fait revenir, comme pour l'inquiéter encore.

Imrie murmura à Jenour :

— Quel homme, non ? Je crois que je le suivrais en enfer *et* retour !

Jenour regardait s'éloigner Bolitho.

— Bien d'accord, commandant.

Ce n'était qu'une hypothèse, mais il pensait être celui qui connaissait le mieux Bolitho, en dehors d'Allday et des garçons. Chose étrange, le sujet n'était jamais venu entre eux, et pourtant l'oncle de Jenour, médecin à Southampton, lui avait parlé de quelque chose de ce genre. Jenour avait déjà vu Bolitho perdre l'équilibre, comme au moment où la ravissante épouse du vicomte s'était précipitée pour l'aider ou en bien d'autres occasions à la mer.

Mais personne n'en parlait jamais. Il devait s'abuser.

Bolitho passa tout le temps de la traversée à réfléchir à sa mission. S'il avait des frégates, fût-ce une seule, il se sentait capable d'imaginer un plan pour surmonter cet obstacle formidable.

La Guaira, port espagnol sur la façade continentale de la région caraïbe et point de passage vers Caracas, était imprenable. En tout cas, personne ne s'y était encore aventuré. Il voyait bien qu'il avait aiguillonné la curiosité d'Imrie et était content d'avoir rendu visite au *Thor* avant de discuter la chose avec Haven et les autres.

Imrie était un homme d'action, pas un va-t-en guerre. Price avait cru pouvoir réussir, même si c'était pour des raisons différentes. S'il était arrivé à ses fins, il aurait rendu quasi impossible pour le plus minuscule des bateaux de pêche de s'infiltrer dans les défenses des Espagnols.

Allday glissa entre ses dents :

— Il faut qu'on passe de l'autre bord, sir Richard.

Il paraissait nerveux. Bolitho devinait qu'il s'inquiétait toujours de son fils, évanoui aussi vite qu'il était arrivé.

Jenour se leva et tangua un peu.

— Les allèges sont amarrées le long du bord, sir Richard. Dois-je leur signaler de dégager pour vous laisser la place ?

Bolitho tira sur sa veste.

— Restez donc assis, jeune impatient – il savait que sa réprimande allait faire sourire le jeune officier. Nous avons besoin d'eau douce et *l'Hypérion* n'a que deux bords !

Ils firent le tour des bossoirs et du trident brandi. Bolitho jeta un coup d'œil en passant à la fière figure de proue, avec son regard de feu. Plus d'un homme avait dû l'apercevoir dans la

fumée des pièces et ressentir une dernière frayeur avant de tomber.

Il trouva à bord un Haven agité et sans doute inquiet à l'idée que Bolitho pût le réprimander.

— Je suis désolé pour ces allèges, amiral ! Je ne vous attendais pas !

Bolitho traversa le pont en baissant les yeux. Une fois de plus, pour mettre son œil à l'épreuve, pour le préparer avant l'ombre glacée qui régnait dans l'entrepont.

— Peu importe.

Il remarqua bien que Haven regardait Imrie avec suspicion et ajouta :

— Le capitaine de frégate Imrie est mon hôte.

Il posa les mains sur la lisse chauffée par le soleil pour examiner l'allège la plus proche. Des coques larges, à fond plat et non pontées, remplies de gros fûts pleins d'eau. Une première rangée de tonneaux avait déjà été hissée et déposée à bord au palan. Bolitho aperçut Parris, le second, un pied posé négligemment sur une hiloire de descente. Il observait Sheargold, leur commis au nez aquilin, qui vérifiait chaque futaille avant qu'on la descendît dans les fonds. Il était sur le point de s'en aller, mais nota :

— L'allège est encore dans ses lignes d'eau et pourtant, il reste tous ces fûts de l'autre bord.

Haven le regarda d'un air excédé, l'air de sous-entendre que Bolitho était resté trop longtemps en plein soleil.

— Elles sont construites ainsi, amiral. Impossible de leur faire prendre de la bande.

Bolitho se redressa et, s'adressant à Imrie :

— *Voilà ce qu'il vous faut.* Une plate-forme pour vos mortiers !

Et, sans faire attention à leur air éberlué :

— Allons-y, je dois m'entretenir avec l'inspecteur général !

Le soleil répandait ses rayons brillants en ce milieu de matinée superbe. Le très honorable vicomte Somervell était installé dans un fauteuil au dossier de cuir et écoutait sans mot dire. Il portait un costume de brocart vert très clair, orné de

dentelles au crochet à faire pâlir d'envie un prince. Vu ainsi de près, dans cette lumière aveuglante, Somervell paraissait plus jeune, à égale distance de trente et de quarante ans, son âge à elle, ou peut-être moins encore.

Bolitho essayait de ne penser à rien d'autre qu'à ses plans, mais il avait l'impression que Catherine rôdait dans la grand-chambre comme une ombre, comme si elle aussi se livrait à des comparaisons.

Bolitho s'approcha des fenêtres de poupe et observa des bateaux de pêche qui passaient. Le mouillage était calme et sans vague, mais la brume se levait du côté du large et la flamme en tête de mât d'un brick se soulevait de temps à autre au gré d'une faible brise. Il commença :

— Le capitaine de vaisseau Price...

Il s'arrêta, s'attendant à être interrompu par Somervell, ne serait-ce que sous la forme de quelque commentaire un peu aigre, mais non.

— ... avait coutume de patrouiller dans cette portion de la mer d'Espagne, où il a finalement été contraint d'abandonner *La Conserve*. Il avait soigneusement noté tout ce qu'il voyait et, au fil des jours, a trouvé ou détruit là-bas une vingtaine de navires ennemis. S'il en avait eu le temps...

C'en était trop pour Somervell :

— Cela lui a été fatal.

Il se pencha en avant dans son fauteuil. Ses yeux clairs ne cillaient pas, en dépit du soleil.

— Et vous avez vraiment *discuté* ces différents sujets confidentiels avec... euh... un certain capitaine de frégate Imrie...

Il avait prononcé ce nom de façon détachée, sur le même ton indifférent qu'emploie un propriétaire pour parler d'un pauvre laboureur.

— ... ce qui fait courir un risque supplémentaire ?

— Imrie est un officier intelligent, répondit Bolitho, plutôt astucieux. Lorsque j'en ai parlé un peu plus tôt aux autres commandants, j'ai eu l'impression qu'ils étaient convaincus que je voulais couler *La Conserve*, ou plutôt *l'Intrépido*, comme ils l'ont rebaptisée.

Somervell joignit les mains.

— Vous avez vraiment fait du fort bon travail, sir Richard !

Bolitho poursuivit :

— Imrie aurait deviné immédiatement que j'avais autre chose en tête. Il sait aussi que le *Thor* est trop lourd et trop lent pour mener ce genre d'opération.

— Je suis soulagé d'apprendre que vous ne lui avez rien dit de plus, pour l'instant.

Bolitho baissa les yeux sur la carte, agacé que Somervell pût le percer à jour si facilement.

— Tous les ans, des convois espagnols quittent la mer d'Espagne pour transporter la part d'or qui revient au roi. Entre deux convois, l'Eglise et l'armée mettent le continent en coupe réglée, mais le roi d'Espagne n'en a pas besoin de moins d'or pour autant. Ses maîtres français veulent être certains de recevoir leur part.

Somervell se leva et s'approcha négligemment de la carte. Il semblait tout faire avec cet air désabusé, sans se presser, mais sa réputation d'escrimeur montrait assez que ce n'était qu'une apparence.

— Lorsque je suis arrivé ici sur *ordre exprès* de Sa Majesté...

Il s'essuya les lèvres avec un mouchoir de soie, et Bolitho se dit que c'était pour dissimuler un fin sourire.

— ... je jugeais que s'emparer d'un pareil trésor n'était qu'un rêve. Je sais bien que Nelson a été en partie favorisé par la fortune, mais c'était en mer, là où la probabilité de mettre la main sur un tel butin est encore plus mince.

Du bout du doigt, il esquissa quelques traits sur la carte.

— La Guaira est bien défendue. C'est là qu'ils auront conduit *La Conserve*.

— Sauf votre respect, vicomte, permettez-moi d'en douter. La Guaira est l'avant-port de Caracas, la capitale, mais elle n'est pas équipée pour remettre en état un bâtiment de guerre, et il est probable que notre frégate a subi bien des avaries lors de son échouement — et, sans laisser à Somervell le temps de répliquer : Ici, milord, fit-il en désignant la côte qui s'étendait à partir de La Guaira, Puerto Cabello, à soixante-dix milles dans l'ouest. Cet endroit me semble bien plus convenable.

— Humm.

Somervell se pencha sur la carte, et Bolitho nota qu'il avait une cicatrice livide sous l'oreille. Le coup n'est pas passé bien loin, songea-t-il, amusé.

— C'est assez proche de la zone d'opérations que vous envisagez, répondit Somervell. Mais je ne suis pas vraiment convaincu — il se leva et commença à arpenter la chambre, comme s'il suivait un rectangle. Price a vu des vaisseaux à l'ancre, et l'on m'a rapporté que les galions utilisaient La Guaira. L'endroit est bien défendu, avec au bas mot trois forteresses et, depuis que *La Conserve* a reconnu la côte, nous savons qu'ils ont rajouté quelques batteries pour faire bonne mesure, sans doute de l'artillerie montée. Je n'aime pas cela, poursuivit-il avec un mouvement de tête sceptique. Si nous avions encore une frégate, les choses pourraient — je dis bien *pourraient* — être différentes. Si vous attaquez et que les Espagnols vous repoussent, nous aurons perdu tout le bénéfice de la surprise. Le roi d'Espagne aimerait mieux perdre une flotte entière que de renoncer à son or. Je ne suis décidément pas convaincu.

Bolitho le fixait, étrangement calme. Dans sa tête, ce plan encore assez flou venait de se préciser, telle une ligne de côte se dessinant dans la brume de l'aube. La guerre en mer comporte toujours des risques. Il y fallait plus que du talent et un courage sans faille, il y fallait ce que son ami Thomas Herrick appelait l'aide de Dame Fortune. Son ami ? l'était-il encore après ce qui s'était passé ?

— Je suis prêt à courir ce risque, milord.

— Bien, mais moi, je ne le suis pas ! — et, faisant brusquement demi-tour, le regard dur : Ce n'est pas seulement la gloire qui est en cause dans notre cas !

— Je n'en ai jamais douté, milord !

Ils se faisaient face, chacun pesant les intentions de l'autre.

Somervell reprit soudainement :

— Lorsque je suis arrivé dans ce fichu pays, je m'imaginais qu'on allait envoyer quelques capitaines compétents et suffisamment braves à la recherche des galions avant de s'en emparer (il avait presque craché le mot *galions*). On m'a

informé qu'en fin de compte une escadre allait venir pour couper le passage à ces mignons d'espagnols lors de leur traversée jusqu'aux Canaries et à leurs ports de destination – puis, tendant le bras comme s'il allait s'incliner : Et, au lieu de cela, *c'est vous* que l'on a envoyé, une sorte d'avant-garde, pour donner un peu plus de consistance à cette affaire, pour la mener à bien *quoi qu'il dût advenir*. Comme ça, si nous échouons, la victoire de l'ennemi n'en paraîtra que plus grande !... Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Bolitho haussa les épaules.

— On peut fort bien réussir.

La chose lui paraissait évidente, comme un cri soudain dans la nuit. Plus que tout autre, Somervell avait besoin d'un succès. A cause de sa disgrâce à la cour, ou bien parce qu'il connaissait des difficultés telles qu'une part de prise pourrait y remédier ?

Bolitho ajouta froidement :

— Nous n'avons pas de temps à perdre, milord. Si nous attendons que des renforts arrivent d'Angleterre, et je dois souligner que je n'attends rien d'autre que trois vaisseaux de ligne, tout le monde nous tombera dessus. Une victoire pourrait faire du bien à nos finances, mais je puis vous assurer qu'elle causera surtout de gros dégâts à l'alliance franco-espagnole.

Somervell revint s'asseoir et remit soigneusement sa veste en forme pour se donner le temps de réfléchir. Il finit par dire, assez irrité :

— Le secret sera éventé, de toute manière.

Bolitho le voyait gonfler les lèvres et s'efforçait d'en repousser la vision au contact de sa nuque, de sa poitrine...

C'est alors que Somervell sourit, ce qui lui donna l'espace d'un instant l'air un peu vulnérable.

— Dans ce cas, j'approuve. Faisons comme vous l'entendez. Je suis autorisé à vous apporter toute l'aide dont vous avez besoin. Mais je ne puis vous aider si...

Bolitho hocha la tête, plutôt satisfait.

— Oui, milord, ce *si* peut signifier bien des choses pour un officier de marine.

Il entendit une voix qui hélait une embarcation, le choc des avirons tout proche, et devina que Somervell avait prévu l'heure de son départ, comme sa visite, à la minute près.

— Je préviens immédiatement le commandant Haven, fit Bolitho.

Somervell n'écoutait qu'à moitié, mais il conclut :

— Dites-lui-en aussi peu que possible. Quand on partage à deux un secret, ce n'est plus un secret.

Il se tourna vers la portière de toile. Ozzard arrivait, tenant à la main son chapeau avec un soin étudié. Il ajouta lentement :

— Je suis content que nous nous soyons vus. Encore que, sur ma vie, j'aie peine à imaginer que vous ayez pu revendiquer cette mission. Désir de mourir, peut-être ? demanda-t-il en le regardant d'un œil inquisiteur. Vous n'avez certainement pas besoin d'ajouter encore à votre gloire.

Et, tournant les talons, il quitta la chambre.

Arrivé à la coupée, il jeta un regard indifférent aux fusiliers figés au garde-à-vous et à la garde d'honneur, ainsi qu'à Imrie qui se tenait près d'une échelle de poupe, haute silhouette efflanquée.

— J'imagine que Lady Belinda n'est pas trop contente de vous voir cette soif de devoir après votre récente victoire ?

Et, avec un dernier sourire narquois, il passa la coupée sans lui accorder le moindre regard.

Bolitho regarda le joli petit canot pousser et quitter l'ombre de *l'Hypérion*, en réfléchissant à ce qu'ils venaient de se dire, mais aussi à ce qu'ils ne s'étaient pas dit.

Cette référence à Belinda, par exemple. Que voulait insinuer Somervell ? Ou bien était-ce simplement qu'il n'avait pu s'en empêcher, alors que ni l'un ni l'autre n'avait fait la moindre allusion à Catherine ?

Bolitho regardait le brick le plus proche au mouillage, *Le Défenseur*, très semblable à celui que commandait Adam.

Haven s'approcha et le salua :

— Avez-vous des ordres particuliers, sir Richard ?

Bolitho sortit sa montre et en souleva le couvercle. Il était midi pile, et pourtant il n'avait pas vu le temps passer depuis qu'il s'était rendu à bord du *Thor*.

— Merci, commandant.

Leurs regards se croisèrent. Bolitho sentait bien que l'autre restait sur la réserve, la tension était presque physiquement perceptible.

— Je souhaite voir tous les commandants à mon bord après le quart de l'après-midi. Vous les ferez conduire à mes appartements.

Haven déglutit péniblement.

— Les autres bâtiments sont toujours en mer, amiral.

Bolitho jeta un coup d'œil autour de lui, mais on avait fait rompre la garde et il ne restait plus sur place que quelques désœuvrés et le pilote de quart.

— J'ai l'intention de lever l'ancre dans la semaine, dès qu'il y aura assez de vent pour gonfler les voiles. Nous mettrons le cap au suroît vers la mer d'Espagne et patrouillerons au large de La Guaira.

Haven avait des joues rouges, tannées par le soleil, qui s'accordaient assez bien à la couleur de ses cheveux, et pourtant il paraissait tout pâle.

— Mais cela représente six cents milles, amiral ! Avec ce bâtiment, sans soutien, je ne suis pas sûr...

Bolitho le regarda de haut.

— Et alors, vous n'avez pas assez d'estomac pour cela ? Ou bien essayez-vous de prendre une retraite prématuée ?

Il se détestait de lui parler ainsi, sachant bien que l'autre ne pouvait répliquer. Il ajouta simplement :

— J'ai besoin de vous, et ce vaisseau également. Cela doit vous suffire.

Et il se détourna, désarçonné par ce qu'il devinait dans son regard. Remarquant Imrie, il l'appela :

— Venez donc, vous allez m'aider à réfléchir.

Il cligna des yeux, gêné par un rai de lumière qui filtrait à travers les enfléchures d'artimon. Pendant ces quelques secondes, il s'était retrouvé totalement aveugle et il dut se retenir de hurler.

Un désir de mort, lui avait dit Somervell. Bolitho s'enfonça dans la pénombre sous le tillac. Il se sentait amer. Trop de gens

étaient morts par sa faute, ses amis eux-mêmes souffraient de leur intimité avec lui.

Imrie le suivit en courbant la tête et le rejoignit dans la lumière faiblarde de l'entrepont.

— J'ai réfléchi, sir Richard, il m'est venu quelques idées...

Il n'avait pas senti le désespoir de son amiral, il ne pouvait pas deviner davantage que ses remarques toutes simples étaient pour lui comme une ligne de vie. Bolitho lui répondit :

— Allons étancher notre soif pendant que je vous écoute.

Haven les regarda quitter la dunette, puis appela l'aspirant chargé des signaux. Il indiqua au jeune garçon les messages à transmettre et l'heure à laquelle il faudrait convoquer les commandants à bord. Il se retourna en voyant le second accourir vers lui.

Avant que le lieutenant de vaisseau eût eu le temps de dire un mot, Haven s'en prit à lui :

— Et faut-il encore que ce soit moi qui fasse votre travail, bon sang ? Pardieu, ajouta-t-il en s'éloignant, si vous n'êtes pas capable de faire mieux, je veillerai personnellement à ce qu'on vous débarque !

Parris le regarda s'en aller. Seuls ses poings serrés disaient la violence de ce qu'il éprouvait, colère et ressentiment.

*Va te faire foutre, toi aussi !*

Il s'aperçut que l'aspirant le regardait les yeux ronds, et se demanda s'il n'avait pas parlé à voix haute. Il fit une drôle de grimace et lui dit :

— C'est une bien belle vie que la nôtre, Mirrieles, tant qu'on sait tenir sa langue !

Au huitième coup de cloche, ce soir-là, on hissa le signal. Les choses sérieuses commençaient.

## IV

# AVIS DE TEMPÊTE

Bolitho se tenait au centre du hangar désert. Il laissa à ses yeux le temps de s'habituer aux formes et aux ombres. Le bâtiment était une grande et solide construction qu'éclairaient, si l'on peut dire, quelques fanaux à la flamme tremblotante pendus à de longues chaînes au bout desquelles ils se balançait, pour limiter les risques d'incendie. Ces mouvements vous donnaient l'impression d'être à bord.

La nuit tombait, mais, contrairement aux autres soirs, l'obscurité était peuplée de bruits divers, craquements et claquements secs des palmes, clapotis irrégulier des vaguelettes sous le plan incliné où l'on avait placé l'allège pour la préparer avant la longue traversée vers le sud. Le hangar était une vraie ruche. Des charpentiers et des marins luttaient contre la montre pour mettre en place des pompes de cale supplémentaires et fixer des jarres contre le bordé. On pourrait ainsi les déplacer en faisant la chaîne si cela était nécessaire.

Après sa marche le long du rivage, Bolitho avait du sable dans ses chaussures. Il avait repassé ses plans dans sa tête pour la centième fois. Jenour était resté avec lui, mais respectait son besoin d'être seul, au moins avec ses pensées.

Il écoutait le clapot, le doux bruissement du vent sur le toit en mauvais état. Ils avaient fait des vœux pour que le vent se levât ; à présent, il risquait de forcir et de se retourner contre eux. Si l'allège était pleine à ras bord avant qu'ils eussent atteint le point de rendez-vous, il aurait à décider de la conduite à tenir. Ou bien il envoyait le *Thor* près de la côte sans soutien, ou bien il reportait l'assaut. Il revoyait les yeux de Somervell, son air dubitatif. Non, il n'allait pas renoncer à attaquer ; songer à l'autre éventualité n'avait pas de sens.

Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui aux ombres noires et immobiles. Squelettes de vieilles embarcations, carcasses d'autres bateaux en cours de construction. L'air sentait la peinture, le goudron, le chanvre. Chose étrange, ces senteurs le remuaient toujours autant, après toutes ces aimées passées en mer.

Il se rappelait les abris à bateaux de Falmouth, là où Hugh, son frère, lui-même et parfois leurs sœurs exploraient tous les recoins secrets. Ils jouaient aux pirates et aux princesses en péril. Il sentit un pincement au cœur en songeant à sa fille, Elizabeth. Lorsqu'il l'avait prise dans ses bras pour la première fois, avec tant de gêne, elle avait joué avec ses épaulettes et ses boutons dorés.

Au lieu de les rapprocher, Belinda et lui, cette enfant avait eu l'effet inverse. L'une de leurs disputes était née lorsque Belinda lui avait annoncé qu'elle voulait une gouvernante pour sa fille ainsi qu'une nurse pour s'occuper d'elle. Cela, et son intention d'aller s'installer à Londres, avait mis le feu aux poudres.

Un jour, elle s'était exclamée :

— Ce n'est pas parce que vous avez été élevé à Falmouth avec les enfants du village que vous devez me refuser de donner à Elizabeth une chance de se hisser plus haut, de tirer parti de ce que vous êtes devenu.

La délivrance avait été difficile, Bolitho était en mer. Le médecin avait déconseillé à Belinda d'avoir un autre enfant. Une certaine froideur s'était installée entre eux, froideur que Bolitho avait du mal à admettre et à comprendre. Une autre fois, elle lui avait dit d'un ton sec :

— Je vous avais prévenu dès le début, je ne suis pas Cheney. Si nous ne nous étions pas ressemblées à ce point, j'imagine que vous seriez allé chercher ailleurs !

Bolitho avait bien essayé de briser cette barrière, de la ramener à lui et d'apaiser ainsi son angoisse. Il aurait aimé lui dire l'exacte vérité sur l'état de son œil et en tirer éventuellement les conséquences.

Au lieu de cela, il l'avait retrouvée à Londres, dans une ambiance d'hostilité, d'amertume que tous les deux allaient regretter.

Il effleura ses boutons, ce qui le fit se souvenir d'Elizabeth. Elle avait tout juste seize mois. Il regarda autour de lui, saisi soudain par le désespoir. Elle ne jouerait donc jamais dans un hangar à bateaux comme celui-ci ? Elle ne gambaderait donc jamais dans le sable pour rentrer sale et crottée dans une maison où elle serait aimée et cajolée ? Il soupira, et Jenour réagit immédiatement :

— Le *Thor* a dû faire une bonne partie de la route, sir Richard ?

Bolitho hocha la tête. La galiote avait appareillé au cours de la nuit précédente. Dieu seul savait si des espions avaient déjà glané quelques renseignements sur la mission qui lui était assignée. Bolitho avait fait en sorte que la rumeur se répandît : le *Thor* devait prendre l'allège à la remorque pour la conduire à Saint Christopher. Glassport lui-même avait mis un mouchoir sur sa rancœur. Il lui avait fourni quelques caisses sur lesquelles on avait indiqué en évidence le nom de l'officier qui commandait là-bas et le port de destination.

Mais peu importait, il était trop tard. Il était peut-être même déjà trop tard lorsqu'il avait insisté pour devancer son escadre, afin de trouver à sa façon le moyen de procurer au roi l'or dont il avait besoin. *Un désir de mort*. Cette idée le tourmentait comme une épine. Il finit par répondre :

— Imrie doit être bien content d'être en mer.

Jenour regardait la haute silhouette. L'amiral avait ôté sa coiffure et dénoué sa cravate, comme pour tirer tous les bienfaits de la promenade qu'il venait de faire en bord de mer.

Bolitho n'avait pas remarqué qu'on l'observait. Il pensait à ses commandants. Sur un point au moins, Haven avait raison. Les trois autres vaisseaux de sa petite escadre n'étaient toujours pas rentrés à Port-aux-Anglais. Ou bien la goélette de Glassport n'avait pas réussi à les retrouver, ou bien les commandants avaient décidé chacun de son côté de prendre tout leur temps. Il songea aux visages de ceux qu'il avait réunis dans la grand-chambre. Thynne, du vaisseau de troisième rang *Le Tenace*, qui

finissait de réparer les avaries causées par la tempête. C'était le seul capitaine de vaisseau ancien. La première impression qu'il avait laissée à Bolitho avait été la jeunesse, en second lieu était venue celle de nonchalance polie. Ils connaissaient tous feu Price et peut-être considéraient-ils la stratégie de Bolitho comme du vol, un vol dont leur amiral entendait tirer profit.

Il montrait à Jenour davantage d'intérêt. Non pas que son jeune aide de camp eût l'expérience et la sagesse nécessaires pour se livrer à des commentaires judicieux, mais parce qu'il avait besoin de partager ses réflexions avec quelqu'un en qui il eût confiance.

Jenour avait insisté, sans surprise :

— Ils connaissent tous vos faits d'armes, sir Richard. Ils suffiraient à n'importe qui !

Bolitho l'observait. Un jeune homme agréable, plein d'allant, qui ne lui rappelait personne de connu. Peut-être était-ce précisément pour cette raison qu'il l'avait choisi. Pour cette raison, et également pour sa connaissance agaçante de ses exploits, de ses vaisseaux, de ses combats.

Les trois bricks, *Le Défenseur*, *Le Tétrarque* et la *lestā*, devaient lever l'ancre le lendemain, avant de reprendre la mer avec leur navire amiral. Il fallait espérer qu'ils n'allait pas se jeter dans les bras des frégates ennemis avant même d'avoir atteint la mer d'Espagne. A eux trois, ils ne totalisaient que quarante-deux pièces de petit calibre. Si seulement la corvette avait reçu le signal qui lui donnait l'ordre de rentrer ! La *Phèdre*, elle, au moins, ressemblait à une frégate légère et dans des mains expertes pouvait accomplir la besogne de deux. Ou bien songeait-il une fois encore à son premier commandement, à la chance qu'il avait connue à son bord ?

Il se dirigea lentement vers l'extrémité de la cale de lancement qui plongeait dans le clapot assez rude. L'eau était noire comme l'ébène, on apercevait ça et là quelques ombres et les reflets des feux, ou, pour *l'Hypérion*, les rangées régulières des sabords ouverts. Une brise tiède soulevait ses basques, et il essaya de se souvenir de la carte, de ces six cents milles jalonnés par des faux-semblants de balises, au plus haut point aléatoires.

Il essayait de garder son calme lorsqu'il songeait à Haven. Ce n'était pas un lâche, mais on le sentait marqué par d'autres peurs plus profondes. Il pouvait bien croire au fond ce qu'il voulait sur le fait d'avoir reçu le commandement d'un vieux cheval de retour comme *l'Hypérion*, Bolitho avait une expérience différente. Le navire, quelle que fût son ancienneté, se montrait meilleur marcheur que bien d'autres. Il eut un sourire triste en se rappelant le jour où, jeune capitaine de vaisseau, il en avait pris le commandement. Il avait navigué si longtemps sans bénéficier du moindre carénage qu'il se tramait lamentablement. En dépit de sa doublure de cuivre, il traînait derrière lui des algues longues de plusieurs yards, si bien que, toute la toile dessus, il se traînait à la moitié de la vitesse de ses conserves.

Il était exceptionnel qu'un commandant se permît de s'opposer à son amiral, qu'il le détestât ou non. Gravir les échelons était déjà suffisamment difficile pour que l'on n'y ajoutât pas des obstacles supplémentaires. Haven déjouait toutes les tentatives qu'il faisait pour établir un contact personnel ; ainsi, pendant leur traversée qui les amenait d'Angleterre, au mépris de la tradition qui aurait voulu qu'il s'assît à sa table, il était resté dans son coin tandis que Bolitho invitait quelques-uns des officiers subalternes. Il songea au portrait de cette jolie jeune femme, l'épouse de Haven. Etait-elle la cause de sa mauvaise humeur ? Il fit la grimace dans l'ombre. Voilà une chose au moins qu'il comprendrait fort bien.

Un petit bateau de pêche noyé dans l'obscurité passait près du plus proche des bricks au mouillage. Il pouvait aussi bien aller porter un message à l'ennemi. Si les Espagnols découvraient ses intentions, l'amiral de La Havane allait faire appareiller toute une escadre dès qu'il aurait été informé.

Il était temps de regagner le quai où l'attendait son canot, mais il rechignait à rentrer. Tout était calme en ces lieux, où il tournait le dos au danger et aux contraintes de sa charge.

Le bateau de pêche s'était évanoui, sans se douter des pensées qu'il avait suscitées.

Bolitho regardait les sabords éclairés de *l'Hypérion*. On aurait dit que le navire se cramponnait aux derniers rayons

flamboyants du soleil couchant, ou encore qu'il brûlait de l'intérieur. Il songeait aux six cents âmes entassées dans cette coque arrondie, étreint par le poids des responsabilités qui, s'il les exerçait mal, pouvaient les faire disparaître toutes.

Ces hommes ne demandaient pas grand-chose, et même ce qu'il y avait de plus rudimentaire comme confort leur était trop souvent refusé. Il imaginait fort bien tous ces êtres sans visage, les fusiliers dans leurs « casernes », comme ils baptisaient la tranche qui leur était attribuée, nettoyant et fourbissant leurs équipements. Installés à des tables entre les affûts, quelques marins étaient de garde. D'autres taillaient des sculptures délicates ou fabriquaient de minuscules maquettes faites de bois et d'os. Des marins aux doigts rendus rugueux par le goudron et les cordages, capables pourtant de faire de telles merveilles ! Les aspirants – ils étaient huit à bord de *l'Hypérion* – faisaient leurs devoirs pour préparer leurs examens et accéder au statut divin d'enseigne de vaisseau. Ils travaillaient parfois à la seule lueur d'une maigre chandelle, une simple mèche dans un vieux coquillage.

Il ne connaissait pas encore très bien les officiers, n'ayant eu avec eux que de brefs contacts sur le pont ou lorsqu'il les avait invités à dîner dans ses appartements. Avec le temps, ils révéleraient ce dont ils étaient capables ou non. D'un coup de chapeau, Bolitho chassa un insecte qui bourdonnait dans le noir. Au moment où il faisait demi-tour pour remonter vers le hangar, il entendit les chaussures de Jenour qui crissaient sur le sol rocaillieux. Puis les roues d'une voiture, un cheval qui piaffait, un homme qui parlait pour le calmer. Jenour lui glissa d'une voix rauque :

— Il y a une dame, sir Richard !

Bolitho se retourna, son cœur qui battait disait trop ce qu'il ressentait. Pas besoin de se demander qui cela pouvait bien être à cette heure. Peut-être au plus profond de lui-même l'attendait-il, espérant qu'elle viendrait le retrouver. Et pourtant, il savait qu'il s'agissait d'autre chose. Il se sentait désarmé, comme si on l'avait déshabillé.

Ils se retrouvèrent sous l'étrave élancée d'un vieux bateau, et Bolitho vit qu'elle était enveloppée des pieds à la tête dans un

long manteau dont la capuche cachait à demi ses cheveux. Il aperçut un peu plus loin une voiture arrêtée sur la route. Un homme se trouvait à hauteur de la tête du cheval et deux petites lanternes jetaient des reflets orangés sur le harnachement.

Jenour s'apprêtait à s'éloigner, mais elle balaya d'un geste ses excuses et lui dit :

— La chose est dans les règles. Une servante m'accompagne.

Bolitho s'approcha, mais elle se garda de faire un pas dans sa direction. Son manteau la dissimulait totalement, hormis l'ovale du visage et une chaîne d'or qu'elle portait autour du cou et qui luisait dans l'obscurité.

— Vous partez de très bonne heure, commença-t-elle sur le ton du simple constat. Je suis venue vous souhaiter bonne chance et, quoi qu'il advienne...

Elle avait la voix un peu traînante. Bolitho lui tendit la main, mais elle réagit vivement :

— Non, ce n'est pas convenable.

Si nulle émotion ne teintait son propos, il en transparaissait abondamment dans le ton de sa voix.

— Vous avez rencontré mon mari ?

— Oui.

Bolitho essayait de distinguer ses yeux, mais ils étaient plongés dans l'ombre.

— J'ai eu envie de vous parler, de savoir ce que vous avez fait.

Elle releva le menton.

— Depuis que vous m'avez quittée ? — et, se détournant : Mon mari m'a parlé de votre entretien. Vous l'impressionnez, et il n'admirer guère les autres, d'ordinaire. Le fait que vous connaissiez le nouveau nom de cette frégate...

Bolitho insista :

— J'ai besoin de parler, Kate.

Un frisson la parcourut, puis elle répondit calmement :

— Un jour, je vous ai demandé de m'appeler ainsi.

— Je sais. Je n'ai pas oublié.

Il haussa les épaules. Il sentait qu'il lâchait pied, qu'il allait perdre cette bataille sans avoir pu se battre.

— Ni moi non plus. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver, comme si j'espérais qu'avec le temps je finirais par ne plus éprouver ce que j'avais ressenti. La haine ne me suffisait pas... J'étais blessée, je saignais à cause de vous, conclut-elle.

— Je ne le savais pas.

Elle ne l'entendit pas.

— Croyiez-vous que votre vie comptait si peu pour moi que j'aurais pu voir les années passer et ne pas être blessée ? Des années que je ne pourrais jamais partager... Croyiez-vous vraiment que je vous aimais si peu ?

— Je croyais que vous aviez tourné la page, Kate.

— Peut-être est-ce ce que j'ai fait. Plus rien ne s'offrait à moi. Je désirais votre réussite plus que toute chose, je vous souhaitais d'être reconnu pour ce que vous êtes. Auriez-vous apprécié de voir les gens ricaner à mon passage, comme ils font quand ils voient la putain de Nelson ? Comment auriez-vous encaissé cette tempête-là, pouvez-vous me le dire ?

Bolitho entendit un bruit de chaussures, Jenour qui s'éloignait. Mais il s'en moquait.

— Je vous en prie, laissez-moi au moins une chance de m'expliquer.

Elle secoua négativement la tête.

— Vous en avez épousé une autre, vous avez un enfant, je crois.

Bolitho laissa tomber ses bras.

— Et vous ? Vous l'avez épousé ?

— Lui ?

Elle tendit une main hors de son manteau, mais la rentra aussitôt.

— Lacey avait besoin de moi, je me savais capable de l'aider. Comme je vous l'ai déjà dit, j'avais besoin de sécurité.

Ils se regardèrent en silence. Elle reprit :

— Prenez bien garde, vous vous embarquez dans une folle aventure. Je ne vous reverrai probablement jamais.

— J'appareille demain. Mais alors, c'est certainement lui qui vous a raconté cela !

Pour la première fois, la passion et la colère lui avaient fait hausser la voix.

— Ne me parlez pas sur ce ton ! Je suis venue ce soir à cause de l'amour, en lequel je crois. Pas par esprit de revanche ni par pitié. Si vous croyez...

Il s'avança et lui prit le bras à travers son manteau.

— Ne partez pas sur un coup de colère, Kate.

Il s'attendait à la voir s'arracher de sa prise et courir à sa voiture. Mais quelque chose dans le ton de sa voix sembla la retenir. Il insista :

— Lorsque je pense que je pourrais ne jamais vous revoir, je me sens coupable, car je sais que je ne pourrai pas le supporter.

— C'est vous qui en avez décidé ainsi, répondit-elle dans un souffle.

— Ce n'est pas totalement exact.

— Diriez-vous à votre femme que vous m'avez revue ? J'ai cru comprendre qu'elle était très belle. Vraiment, le feriez-vous ? — puis, se reculant un peu : Votre silence vaut un aveu.

— Ce n'est pas le cas, lui répondit amèrement Bolitho.

Elle se retourna pour regarder sa voiture, et Bolitho vit sa capuche tomber de sa tête. La lumière des lanternes se reflétait sur ses boucles d'oreilles. Celles qu'il lui avait données. Elle fit enfin :

— S'il vous plaît, partez.

Lorsqu'il fit mine de s'approcher, elle recula.

— Demain, je verrai les vaisseaux quitter la terre... — elle mit la main sur son visage : Je ne ressentirai rien du tout, Richard, dit-elle, parce que mon cœur, dans l'état où il est, s'en ira avec vous. *Et maintenant, partez !*

Elle fit demi-tour et s'éloigna en courant du hangar, son manteau virevoltant autour d'elle, jusqu'à sa voiture.

Jenour dit d'une voix étranglée :

— Je suis vraiment désolé, sir Richard...

Bolitho se tourna vers lui :

— Il serait peut-être temps de grandir, monsieur Jenour !

Jenour lui courut après, tout chamboulé de ce qu'il avait vu et de la scène à laquelle il avait involontairement assisté.

Bolitho s'arrêta près de la jetée et se retourna. Les lanternes de la voiture étaient immobiles, il savait qu'elle le regardait, malgré la nuit.

Il entendit le canot qui s'approchait et se sentit soudain plein de gratitude. La mer le réclamait.

Ils étaient depuis trois jours en mer lorsque Bolitho, à midi, monta sur le pont et commença sa promenade du bord au vent. Cette journée était semblable aux précédentes, comme si rien, pas même les hommes de quart, n'avait changé.

Il se protégea les yeux pour observer la flamme en tête de mât. Le vent n'avait pas tourné, travers tribord, et levait une longue houle régulière qui s'étendait à l'infini dans toutes les directions. Il entendit le timonier qui rendait compte : « En route au suroît quart ouest, monsieur ! » Bolitho savait bien que ce compte rendu était destiné à lui-même plus qu'à l'officier de quart.

Il contemplait la longue houle, l'aisance avec laquelle *l'Hypérion* soulevait son flanc pour la laisser se briser sur la muraille. Quelques hommes travaillaient dans les hauts, loin au-dessus du pont, le corps recuit ou la peau pelée selon le temps qu'ils avaient passé en mer. Rien ne s'arrêtait jamais. Épisser et mettre en place de nouvelles manœuvres, passer au goudron et remplir d'eau les embarcations saisies sur leurs chantiers pour éviter aux coutures de s'ouvrir par cette chaleur torride.

Bolitho sentit que l'officier de quart l'observait et essaya de rassembler tout ce qu'il savait à son sujet. Au combat, la différence entre gagner et perdre se jouait à un seul homme. Il dépassa lentement les filets de branle. Vernon Quayle était quatrième lieutenant à bord de *l'Hypérion*, et, à moins d'être surveillé de près ou de se faire tuer, promettait de devenir un véritable tyran si jamais il se hissait jusqu'au commandement. Agé de vingt-deux ans, il appartenait à une famille de marins. Il avait l'air sombre, un vrai caractère de chien. Depuis leur départ d'Angleterre, trois hommes de sa division avaient subi le fouet. Haven devrait bien en toucher un mot à son second. Peut-être l'avait-il déjà fait, encore que, selon toute apparence, il n'y eût entre commandant et second aucun échange, sauf pour ce qui regardait la routine et la discipline.

Il essayait de ne pas penser à *l'Hypérion* qu'il avait connu. Si l'on pouvait dire d'un vaisseau de guerre qu'il avait eu de la chance, c'était bien de celui-là.

Il avança jusqu'à la lisse de dunette et examina le pont supérieur, qui est sur un vaisseau comme la place du marché.

Le maître voilier et ses aides étaient occupés à plier quelques longueurs de toile fraîchement réparée et reposaient paumelles et alênes. La cheminée de la cuisine laissait échapper une odeur nauséabonde, mais comment pouvait-on avaler du porc bouilli par cette chaleur ?

Il avait encore sur la langue le goût prononcé du café d'Ozzard, mais la simple idée d'avaler quelque chose de solide le rebutait. Il n'avait pas mangé grand-chose depuis l'appareillage de Port-aux-Anglais. L'inquiétude, la tension ? Ou bien était-ce qu'il se sentait coupable envers Catherine ?

Le lieutenant de vaisseau Quayle vint le saluer :

— *Le Défenseur* a pris son poste, sir Richard. La vigie me rendra compte toutes les demi-heures.

On aurait dit qu'il allait ajouter : « Ou bien je saurai pourquoi ! »

La coque du *Défenseur* avait disparu sous l'horizon, il serait le premier à signaler qu'il avait vu le *Thor* au point de rendez-vous. *Ou qu'il ne l'avait pas retrouvé*. Bolitho avait envoyé ce brick en avant à cause de son jeune commandant, William Trotter, un garçon intelligent du Devon qui l'avait impressionné au cours de leurs premières réunions. Lorsque tant de choses dépendent de la rapidité avec laquelle on voit, un peu de jugeote vaut autant que les meilleures vigies.

*Le Tétrarque* était quelque part à leur vent, prêt à intervenir si nécessaire, et la *Vesta*, très loin derrière, avait pour rôle de vérifier qu'ils n'étaient pas suivis par quelque étranger un peu trop curieux. Pour l'instant, ils n'avaient rien vu. On aurait dit que la mer était vide, qu'un terrible avertissement l'avait fait évacuer comme une arène.

Le lendemain, ils devaient être assez près de terre pour que la vigie fût capable de la reconnaître.

Bolitho avait discuté avec le maître pilote de *l'Hypérion*, Isaac Penhaligon. Haven avait bien de la chance, avec pareil

homme d'expérience. *Et moi aussi.* Penhaligon était cornouaillais, de nom tout au moins. Il avait embarqué comme mousse dans son âge tendre, à sept ans, et n'avait guère mis le pied à terre depuis lors. Il avait environ soixante ans, son visage strié de rides profondes avait pris la couleur du cuir, mais ses yeux très vifs semblaient appartenir à un jeune homme qui se serait caché à l'intérieur de cette carcasse. Il avait servi à bord d'un paquebot, puis de différents vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales pour finalement, comme il le disait lui-même, se dévouer au service du roi comme maître pilote. Sa connaissance et son expérience des océans, de leurs humeurs, étaient sans égales. Par un surcroît de chance, il avait autrefois navigué dans ces eaux où il s'était battu contre les boucaniers et les négriers. Il en avait tant vu que rien ne semblait l'étonner. Bolitho l'avait regardé pendant qu'il vérifiait les méridiennes, l'œil sur les aspirants dont les connaissances en navigation et en toute matière maritime reposaient entre ses mains. Toujours prêt à faire un commentaire assez rude lorsqu'ils se trompaient, il ne se montrait jamais sarcastique avec les *jeunes messieurs*, mais sévère, et il était évident qu'ils le craignaient.

Penhaligon, après avoir comparé ses cartes et ses propres notes avec les observations de Price, avait eu ce simple mot : « 'Savait naviguer, celui-là. » Ce qui était un fort beau compliment.

Un officier marinier s'approcha du lieutenant de vaisseau et le salua. Quayle s'en fut, et Bolitho se sentit heureux de se retrouver seul. Il avait surpris le regard de l'officier marinier : ce n'était pas seulement le respect dû à un officier, cela ressemblait plus à la crainte.

Il passa la main sur la lisse patinée, chauffée par le soleil. Il songeait à leur dernière rencontre dans le hangar à bateaux. La voix de Catherine, sa ferveur. Il fallait absolument qu'il la revît, ne fût-ce que pour s'expliquer. *Mais expliquer quoi ?* Cela ne servirait à rien qu'à la blesser davantage. A les blesser tous deux.

Elle lui avait paru inaccessible, elle voulait absolument lui dire le mal qu'il lui avait fait, et pourtant...

Le souvenir de leur première rencontre était encore brûlant. Elle l'avait couvert d'injures, lui reprochant la mort de son mari. Son *second* mari. Il y avait eu aussi celui dont elle ne parlait guère, un soldat de fortune de piètre réputation, mort en Espagne pendant une rixe de buveurs. Qui était-elle alors, d'où sortait-elle ? On avait du mal à l'imaginer, elle, la femme si séduisante et si éblouissante qu'elle était maintenant, avec le misérable qu'elle avait ému pendant un bref instant d'intimité.

Et Somervell ? Était-il vraiment aussi froid, aussi indifférent qu'il le paraissait ? Ou bien était-il seulement insolent, amusé peut-être de voir se réveiller de vieux souvenirs, qu'il pouvait à sa guise oublier ou utiliser ?

Saurait-il jamais, ou passerait-il le reste de ses jours à se souvenir de ce qui n'avait été qu'un instant fugtif, en sachant qu'elle l'observait de loin, guettant ce qu'il faisait ou apprenant qu'il était tombé au combat ?

Quayle était allé près de la barre et s'en prenait on ne savait pourquoi à l'aspirant de quart. Comme les autres, il était bien habillé, mais il devait dégouliner par cette chaleur.

Si Keen avait été son capitaine de pavillon, il aurait...

— Allez me chercher mon domestique ! ordonna Bolitho.

Quayle sursauta :

— *Tout de suite, sir Richard !*

Ozzard émergea de la pénombre et resta planté là au soleil, les yeux à demi clos. Il ressemblait plus que jamais à une taupe. Humble, fidèle, toujours prêt à servir Bolitho quand il le pouvait. Il lui avait même fait la lecture lorsqu'il était à demi aveugle et, plus tôt, lorsqu'il avait été touché par une balle de mousquet. Soumis et timide, mais, sous ces apparences, c'était un tout autre homme. Il avait de l'éducation ; un homme de loi l'avait autrefois employé comme commis. Il s'était enfui, et engagé pour éviter les poursuites ou même, disaient certains, la corde du gibet.

— Prenez mon manteau, je vous prie, lui demanda Bolitho.

Ozzard ne broncha même pas lorsque l'amiral posa le manteau sur son bras avant de lui tendre son chapeau.

Ceux qui étaient là observaient, mais le lendemain Haven pourrait autoriser ses officiers à se tenir sur le pont en bras de

chemise au lieu de souffrir en silence. S'il fallait porter l'uniforme pour avoir l'air d'un officier, alors, il y avait bien peu à en espérer.

Ozzard esquissa un timide sourire, avant de retrouver l'abri bienvenu de l'obscurité.

Il connaissait toutes les facettes de Bolitho, ses moments d'excitation ou de désespoir. Et ceux-ci étaient trop nombreux à son goût.

Il passa près du fusilier de faction et entra dans la grand-chambre : l'univers qu'il partageait avec Bolitho, un monde où les grades n'avaient plus d'importance. Il souleva le manteau pour inspecter les traces de goudron ou d'éventuelles traînées d'écume. Puis il s'observa dans la glace et plaqua le vêtement sur sa frêle silhouette ; il lui tombait aux chevilles ; il se mit à sourire de lui-même.

Il le serra fortement en repensant à cette terrible journée, le jour où son homme de loi l'avait libéré plus tôt qu'à l'ordinaire.

Il avait trouvé en rentrant chez lui sa jeune femme, nue dans les bras d'un homme qu'il connaissait et estimait depuis des années.

Ils avaient essayé de se jouer de lui et il les regardait fixement, il se sentait mourir.

Plus tard, lorsqu'il avait quitté la petite maison sur la Tamise, à Wapping Wall, il avait lu le nom du cordonnier qui habitait en face de chez lui. *Tom Ozzard*, écrivain. Il avait décidé que ce serait désormais sa nouvelle identité.

Il ne s'était pas retourné une seule fois vers la pièce où il avait imposé à grands coups de hache silence à leurs mensonges. Il avait taillé, massacré, jusqu'à ce que les restes n'eussent plus forme humaine.

Il était tombé sur le détachement de presse à Tower Hill. Ceux-là n'étaient jamais bien loin, toujours à la recherche de volontaires ou de quelque ivrogne qui moyennant une pièce se retrouverait à bord d'un vaisseau de guerre jusqu'à ce qu'on le renvoyât dans ses foyers ou jusqu'à sa mort.

L'enseigne qui commandait le détachement l'avait regardé avec une certaine circonspection et non sans amusement. Des

marins de première bourre, de solides jeunes gens, voilà ce dont le roi avait besoin.

Ozzard replia soigneusement le manteau. Depuis, les choses avaient changé. Pour peu qu'ils eussent la chance d'en trouver, des estropiés à deux béquilles faisaient l'affaire.

Tom Ozzard, domestique d'un vice-amiral, effrayé, non, terrifié au combat lorsque le navire tremblait et tressaillait autour de lui, homme sans passé et sans avenir.

Un jour, tout au fond de son cœur, Ozzard le savait bien, il retournerait à la petite maison de Wapping Wall. Alors et alors seulement, il terminerait ce qu'il avait commencé.

De la vigie de hune, recroquevillée dans le croisillon de chouque, jusqu'à Allday, allongé dans son hamac et qui dormait après avoir avalé plusieurs godets, d'Ozzard à l'homme de la grand-chambre qu'il servait, tous ne pensaient qu'au lendemain.

Avec toutes ses années, après avoir parcouru tant et tant de lieues, *l'Hypérion* en avait vu passer beaucoup, des gens de leur gabarit.

Au-delà du trident brandi par la figure de proue, l'horizon. Et plus loin encore, seule la destinée savait ce qu'elle leur réservait.

## V COMMANDER

Bolitho remonta le pont détrempé et gagna le bord au vent, où il dut, afin d'assurer son équilibre, se retenir à un filet de branle. Il faisait encore nuit, on n'apercevait que des giclées d'embruns fantomatiques qui jaillissaient au-dessus de la coque puis retombaient dans l'eau noire.

Des ombres encore plus noires s'avancèrent sur la dunette avant de se noyer dans un petit groupe d'hommes rassemblés près de la lisse, où Haven et deux de ses officiers attendaient d'avoir écouté les rapports qu'on leur faisait pour donner leurs ordres.

On entendait des bruits de voix sur le pont principal, Bolitho imaginait sans peine les marins occupés autour des dix-huit-livres invisibles dans la nuit. Dans la batterie basse, là où se trouvaient les grosses pièces de trente-deux, l'activité était aussi intense, mais le pont inférieur restait silencieux. En bas, sous les énormes barrots du pont principal, les servants étaient habitués à accomplir leur tâche dans une pénombre permanente.

On avait sonné le branle-bas et servi le déjeuner très tôt, précaution sans doute superflue car, lorsque l'aube se lèverait, la terre serait encore hors de vue, sauf, avec un peu de chance, pour les vigies installées tout là-haut. Une heure plus tôt, *l'Hypérion* avait changé de route, et il faisait cap maintenant plein ouest, vergues brassées serré et sous voilure réduite, misaine et huniers seuls. Cela expliquait les mouvements plus vifs et un peu désagréables qu'ils subissaient, mais Bolitho avait remarqué le changement de temps dès qu'il avait posé les pieds sur la toile humide près de sa couchette.

Le vent soufflait toujours dans la même direction, mais il avait forci ; c'était peu de chose, mais après le calme qui avait précédé et qui semblait ne pas vouloir les abandonner, après cette houle amortie, il semblait plus vigoureux.

Ceux qui se trouvaient là savaient qu'il était monté sur le pont et gagnèrent discrètement le bord sous le vent pour lui laisser le loisir de marcher s'il le souhaitait. Il leva les yeux vers le gréement et aperçut pour la première fois les huniers brassés. Ils claquaient à grand bruit, comme mécontents du sort qu'on leur faisait en les bordant si serré.

Il était resté éveillé la plus grande partie de la nuit, mais, lorsqu'on avait réveillé l'équipage pour parer le bâtiment à toute éventualité, il s'était senti soudain pris d'une étrange envie de dormir.

Allday était entré dans sa chambre et, laissant Ozzard préparer un café fort dont il avait le secret, le grand bosco l'avait rasé à la lueur d'un fanal qui dansait.

Allday était toujours aussi préoccupé par son fils. Bolitho se souvenait encore de son enthousiasme lorsqu'il avait découvert qu'il avait un rejeton âgé de vingt ans. Il avait totalement ignoré jusqu'alors l'existence de ce fils, qui avait décidé d'aller le rejoindre à la mort de sa mère, un amour de jeunesse d'Allday.

Puis, à bord de ce cotre, *Le Suprême*, Bolitho avait été blessé et en était resté presque aveugle. Allday avait ruminé son désespoir et sa colère après avoir appris que son fils, qui portait le même prénom que lui, John, était un lâche. Il était allé se réfugier en bas au moment précis où Bolitho aurait eu tant besoin de lui.

Mais pour l'heure il voyait les choses de manière différente. Son garçon était peut-être terrifié par le feu au combat, en tout cas ce n'était pas un lâche. Il faut avoir bien du cœur pour vaincre sa peur lorsque les coups de l'ennemi vous ravagent un pont.

Pourtant, le garçon lui avait demandé de débarquer lorsqu'ils étaient rentrés à quai. Par égard pour Allday et pour la tranquillité de tous, Bolitho en avait touché un mot à l'officier qui commandait les gardes-côtes à Falmouth et lui avait demandé de lui trouver une place. Son fils, John Bankart – car il

avait pris le nom de sa mère – s'était révélé bon marin. Il savait vous faire une épissure, prendre un ris, barrer comme le plus expérimenté des mathurins. Il avait exercé les fonctions d'aide-bosco à bord de *l'Argonaute* pour soulager Allday, lequel par orgueil n'aurait jamais admis que ces tâches devenaient trop lourdes pour lui après sa terrible blessure. De cette façon, Allday pourrait garder un œil sur lui. Et cela avait duré ainsi jusqu'au jour où Bolitho avait été gravement blessé à bord de ce petit cotre.

Bolitho détestait demander une faveur pour qui que ce fût, surtout en arguant de son rang. Et voilà qu'il n'était plus très sûr d'avoir pris la bonne décision. Allday continuait de ruminer et passait trop de temps seul dans son coin, ou encore assis dans l'office d'Ozzard, un verre à la main.

*Nous avons tous deux besoin l'un de l'autre.* Comme un chien et son maître, qui craignent chacun de son côté que l'autre ne meure le premier.

Une voix juvénile s'écria :

— Le soleil se lève, amiral !

Haven marmonna quelque chose avant de se diriger vers le bord au vent. Il salua l'amiral dans l'obscurité.

— Les embarcations sont prêtes pour la mise à l'eau, sir Richard, dit-il en adoptant un ton plus officiel que jamais, mais, si *Le Défenseur* est à son poste, nous devrions bénéficier d'un confortable délai avant de rappeler aux postes de combat.

— Je suis de votre avis.

Bolitho se demandait ce qui pouvait bien se cacher derrière autant de formalisme. Espérait-il un signal du *Défenseur* annonçant que le *Thor* était en vue ? Ou s'attendait-il à trouver une mer vide, ce qui ferait de tous ces efforts et de cette préparation une perte de temps ?

— Je ne me lasse jamais de cet instant, continua-t-il.

Ils admiraient côté à côté les premiers rayons de l'aurore qui s'élançaient de l'horizon comme des fils d'or. Compte tenu du cap de *l'Hypérion*, le soleil se levait droit derrière, peignant chaque voile à tour de rôle avant de briller haut dans le ciel, comme pour leur montrer la route qui les conduirait à la terre.

— J'espère seulement, commenta Haven, que les Espagnols ne nous savent pas si proches.

Bolitho réussit à ne pas sourire : à côté de Haven, Job aurait fait figure de fieffé optimiste.

Une silhouette traversa le pont et resta là à attendre que Haven la remarquât. C'était le second.

Haven s'éloigna de quelques pas.

— Qu'y a-t-il ? Et pourquoi maintenant ?

Il parlait à voix basse, mais on sentait de l'hostilité dans sa voix.

Parris répondit d'une voix posée :

— Les deux hommes punis, commandant. Puis-je dire au capitaine d'armes de suspendre l'exécution jusqu'à ce que...

— *Vous n'en ferez rien*, monsieur Parris. La discipline est la discipline, je ne permettrai pas que ces hommes échappent à un châtiment qu'ils ont mérité alors que nous allons ou n'allons pas combattre l'ennemi.

Parris campait sur ses positions :

— Ce n'est pas pour des motifs si sérieux, commandant.

Haven hocha la tête d'un air entendu.

— L'un des deux fait partie de vos protégés, est-ce bien cela ? Laker ? Insolence envers un officier marinier.

Les premiers rayons faiblards du soleil commençaient à dessiner des taches sur le pont, et l'on pouvait voir les yeux de Parris briller d'une lueur étrange, comme venue de l'intérieur.

— Ils se sont emportés tous les deux, commandant. L'officier marinier l'a traité de fils de pute... — on sentait qu'il se détendait, il savait que le combat était perdu d'avance. Si ç'avait été moi, commandant, je lui aurais arraché sa foutue langue !

La voix de Haven devint sifflante :

— Nous en reparlerons plus tard ! Ces deux hommes subirent le fouet à six heures !

Parris salua et s'éloigna. Bolitho entendit le commandant grommeler : « Sacré vicieux ! »

Il lui était interdit d'intervenir. Il se replongea dans la contemplation du lever de soleil, mais le cœur n'y était plus, après ce qu'il venait d'entendre.

Il faudrait qu'il en reparle à Haven seul à seul, plus tard. Il jeta un coup d'œil à la tête du mât d'artimon : un rayon de lumière jouait entre les enfléchures et le gréement courant. S'il attendait le début de l'engagement, il serait peut-être trop tard.

Des mots revenaient comme en écho dans sa tête : *si je tombe...* Un bâtiment ne vaut que ce que vaut son commandant. Mais, oubliant Haven, il se retourna en entendant la vigie crier : « Voile en vue dans le suroît ! »

Bolitho serra les poings : c'était sans doute *Le Défenseur*, exactement à son poste. Il avait vu juste en l'envoyant devant. Il ordonna :

— Haven, paré à virer !

Haven acquiesça d'un signe de tête :

— Rappelez du monde aux bras, monsieur Quayle.

Un autre visage qui allait assez bien dans le décor, l'officier que Bolitho avait vu faire pendant son quart, l'après-midi précédent. Le genre d'homme à ne pas éprouver la moindre compassion lorsqu'il s'agissait de fouet.

Bolitho ajouta :

— Avez-vous envoyé une bonne vigie en haut ?

Haven le fixait, mais son visage était caché dans l'ombre.

— Je... je, oui, je crois bien, amiral.

— Envoyez donc un homme expérimenté. Un pilote, pendant que nous y sommes.

— Bien, amiral.

Haven était tendu. Il s'en voulait de ne pas avoir eu tout seul cette idée élémentaire. Et il pouvait difficilement s'en prendre à Parris.

Alentour, les ombres acquéraient progressivement forme et visage. Deux jeunes aspirants, à leur premier embarquement, l'officier de quart et, sous le tillac, la grande carcasse solide de Penhaligon, le pilote. Quant à savoir un jour s'il était satisfait de leurs progrès, il ne fallait pas y compter... songea Bolitho.

— Ohé du pont ! *Défenseur* en vue !

Bolitho devina en entendant cette voix qu'il s'agissait de Rimer, pilote de quart. C'était un homme de petite taille, tout bronzé, le visage creusé, ce qui lui donnait l'air d'un coureur des mers du temps jadis. L'autre vaisseau n'était guère qu'une petite

tache dans cette lumière du point du jour, mais l'expérience et l'œil exercé de Rimer lui avaient permis de discerner tout ce qu'il avait besoin de voir.

— Monsieur Jenour, demanda Bolitho, grimpez donc là-haut avec une lunette — et, se retournant alors que le jeune lieutenant de vaisseau se précipitait dans les enfléchures : J'ai l'impression, lui fit-il observer, que vous grimpez aussi vite que vous galopez.

Il le vit rire de toutes ses dents puis commencer son ascension, jouant des bras et des jambes avec l'agilité d'un gabier.

Haven traversa le pont et leva les yeux pour observer Jenour dont on ne voyait plus que le pantalon blanc.

— Il y aura bientôt assez de lumière, amiral... — et, comme Bolitho hochait la tête — Et à ce moment-là, nous saurons.

Il serra les poings sous ses basques en entendant Jenour qui appelait :

— Signal du *Défenseur*, amiral ! « *Thor* rallié ! »

Bolitho essaya de ne montrer ni joie ni surprise : Imrie avait réussi.

— Envoyez l'aperçu !

Il était obligé de mettre ses mains en porte-voix pour se faire entendre par-dessus le fracas des voiles et du gréement. *Le Défenseur* ne fit pas d'autre signal. Cela signifiait qu'il n'y avait rien d'anormal jusque-là et que l'allège, si peu maniable qu'elle fût, n'avait pas rompu sa remorque.

— Haven, lorsque les autres seront en vue, signalez-leur de continuer pendant que nous avons les plans en tête. Nous n'aurons pas le temps de tenir une autre conférence. Et il y a encore un risque que nous soyons découverts avant d'avoir gagné nos positions.

Il se dirigea une fois de plus vers les filets. Il ne fallait surtout pas qu'il laissât entrevoir à Haven le moindre signe d'incertitude ou de doute. Il leva la tête. Le gréement et les espars montraient de plus en plus nettement leurs contours. Chose étrange, il n'avait jamais réussi à surmonter sa peur des hauts. Du temps qu'il était aspirant, chacune de ces ascensions pour aller réduire ou envoyer la toile était un nouveau défi. La

nuit surtout, lorsque les vergues s'élancent au-dessus des gerbes d'embruns et que le pont n'est guère plus qu'une tache sous vos pieds. Il était pris à chaque fois d'une véritable terreur.

Il aperçut quelques fusiliers perchés dans la hune d'artimon et qui, penchés par-dessus la barricade, observaient *Le Défenseur*. Leurs tuniques rouges étaient resplendissantes. Bolitho aurait bien aimé pouvoir grimper pour aller les rejoindre sans éprouver quoi que ce soit, comme Jenour. Il effleura sa paupière, cilla dans la lumière. Il voyait clair, mais cette crainte le tenaillait toujours.

Il se tourna vers le pont principal. Les servants de pièces se relâchaient avant d'aller vaquer à leurs occupations habituelles. La tension de la nuit s'effaçait.

Il avait parcouru tant et tant de milles, accumulé tant de souvenirs ! Pendant la nuit, alors qu'il restait éveillé dans sa couchette à écouter le chuintement de l'eau et les chocs de la mer contre le safran, il s'était remémoré cette autre fois où *l'Hypérion* naviguait dans des eaux aussi lointaines sous son commandement. Ils s'étaient approchés de l'île de Pâques dans l'obscurité, et Bolitho revoyait précisément l'attaque à l'aube contre les vaisseaux français qui y étaient mouillés. Déjà neuf ans de cela. Le même bâtiment. Mais l'homme, lui, était-il toujours bien le même ?

Il jeta un coup d'œil à la tête d'artimon, soudain assez mécontent de lui-même.

— Passez-moi cette lunette, je vous prie.

Il prit l'instrument que lui tendait un aspirant tout étonné et s'avança d'un pas décidé vers les enfléchures au vent. Il sentait le regard de Haven posé sur lui, il voyait bien que Parris, occupé à discuter près du passavant bâbord avec Sam Lintott, le bosco, faisait mine de ne rien remarquer. Il était sans doute en train de lui ordonner de mettre en place le caillebotis pour procéder à l'exécution de la punition, comme prévu.

Allday, tout aussi étonné que les autres, observait le spectacle du haut du pont principal tout en mastiquant un morceau de biscuit de mer. Bolitho s'engagea dans les enfléchures, les marchepieds vibraient à chacun de ses pas, et la

grosse lunette à signaux battait contre sa hanche comme un carquois.

La chose était plus facile qu'il ne l'eût cru, mais en atteignant la première chouque il décida que cela suffisait.

Les fusiliers se poussèrent pour lui faire place en échangeant des sourires ravis. Bolitho se souvenait du nom de leur caporal, un homme au regard vif qui avait commencé comme braconnier à Norfolk avant de s'engager dans le corps. Et il était grand temps, comme le major Adams l'avait sombrement souligné.

— Alors, caporal Rogate, où est-il ?

— Par ici, amiral, fit le fusilier en lui montrant du doigt. Bâbord avant !

Bolitho cala la lourde lunette et la pointa. La coque étroite du brick et les vergues brassées tressautaient dans la lentille. Des silhouettes remuaient sur la dunette du *Défenseur*, fortement inclinées taudis que le bâtiment montrait sa doublure de cuivre violemment éclairée par le soleil.

Bolitho attendit un peu que *l'Hypérion* se fût stabilisé et que le petit hunier s'arrêtât de trembler. Il aperçut alors, au-delà du *Défenseur*, une pyramide de toile. Le *Thor* était paré et les attendait.

Il laissa retomber sa lunette comme s'il voulait se donner le temps de rassembler ses pensées. Avait-il décidé depuis le début qu'il conduirait lui-même cette attaque ? S'il échouait, il risquait d'être capturé, ou bien... Il eut un sourire amer. Ce *ou bien* ne méritait pas qu'on s'y arrêtât.

Le caporal Rogate surprit son sourire et se demanda comment il raconterait la chose à ses camarades pendant son prochain quart en bas. Comment l'amiral s'était adressé à lui, comme s'il faisait partie du corps. *L'un des nôtres*.

Bolitho savait fort bien que, s'il envoyait un autre officier à sa place et que l'opération vînt à échouer, le blâme retomberait sur lui de toute manière.

Il fallait qu'ils eussent confiance en lui. Au fond de lui-même, Bolitho savait que les mois qui s'annonçaient : allaient être décisifs pour l'Angleterre, et pour la flotte en particulier. Commander et gagner la confiance des gens, les deux

marchaient de conserve. Pour la plupart de ceux qui se trouvaient sous ses ordres, il était encore un étranger et il lui fallait gagner leur confiance.

Ses réflexions lui parurent bientôt peu dignes d'intérêt. *Un désir de mort.* Cela entraînait-il aussi en ligne de compte ?

Il se concentra sur la silhouette hardie du brick qui plongeait avant de partir en glissade sur les longues lames. Par la pensée, il voyait déjà la terre comme elle leur apparaîtrait lorsqu'ils seraient suffisamment proches. Le mouillage de La Guaira consistait principalement en une grande rade qui s'étendait devant la ville. On la savait défendue par plusieurs forteresses, dont quelques-unes avaient été construites depuis que les galions effectuaient leurs allées et venues. Bien que La Guaira fût à peine à six milles de Caracas, la capitale, seule une route de montagne en lacet, dont la longueur représentait six fois cette distance, permettait de rejoindre cette ville.

Dès que *l'Hypérion* et ses conserves auraient été repérés, les autorités espagnoles donneraient l'alerte à Caracas aussi vite que possible. Compte tenu du temps que demandait un trajet accompli sur des voies aussi frustes, La Guaira aurait aussi bien pu être une île, songea-t-il. Tous les renseignements qu'ils avaient glanés auprès de différents marchands ou briseurs de blocus affirmaient que la frégate qui s'était fait prendre, *La Conserve*, se trouvait à Puerto Cabello, quatre-vingts milles plus à l'ouest sur la côte de la mer d'Espagne.

Et si l'ennemi ne tombait pas dans ce piège ? S'il n'allait pas croire que les vaisseaux de guerre britanniques avaient l'intention de détruire la nouvelle acquisition qu'il venait de faire pour l'enrôler dans sa flotte ?

Tant de choses dépendaient des cartes et des observations de Price et, plus encore, de la chance...

Il baissa les yeux pour regarder le pont, loin en dessous et se mordit les lèvres. Il savait qu'il n'aurait jamais confié la responsabilité de pareille mission à un subordonné, même neuf ans plus tôt, lorsqu'il commandait ce vieil *Hypérion*. Il jeta un coup d'ail aux fusiliers : « Vous n'allez pas tarder à avoir de la besogne, mes garçons. »

Puis il se retourna pour s'engager sur les gambes de revers. Il se préoccupait davantage des fusiliers qui souriaient de toutes leurs dents en le voyant faire que du vent qui s'engouffrait dans ses basques comme pour le projeter sur le pont. *C'était si facile.* Un mot, un sourire, et ils étaient prêts à mourir pour vous. Cela le rendait amer et modeste à la fois.

La descente jusqu'à la dunette lui laissa le temps de s'éclaircir les idées.

— Très bien. Dans une heure, nous changerons de route pour venir cap au suroît.

Les autres acquiescèrent.

— Dites au *Défenseur* et au *Tétrarque* de se rapprocher de la terre. Je n'ai pas envie que les Espagnols viennent se rendre compte de trop près de l'état exact de nos forces... — et, voyant que Penhaligon, le maître pilote, laissait échapper un petit rire — ou de notre faiblesse. Le *Thor* restera à notre vent en compagnie de la *Vesta*. Prévenez-moi dès qu'il y aura assez de jour pour faire des signaux.

Il se tourna vers l'arrière et se tut une seconde.

— Commandant, un instant je vous prie, dit-il à Haven.

Dans la grand-chambre, un soleil de plus en plus ardent dessinait d'étranges figures sur le sel séché qui s'était déposé sur les fenêtres de poupe. La plus grande partie du vaisseau avait été évacuée avant l'aube, au moment du rappel aux postes de combat. Les appartements de Bolitho étaient comme une évocation des temps meilleurs, avant le moment où l'on allait enlever les portières, les meubles, toute trace de sa présence enfin et les faire porter en sûreté dans la cale. Il jeta un rapide coup d'œil aux neuf-livres tout noirs à poste devant leurs sabords, sur les deux bords de la chambre. Ces deux beautés auraient alors toute la place pour elles.

Haven attendit qu'Ozzard eût refermé la portière de toile et fût reparti, puis il resta là, bien campé sur ses deux jambes, son chapeau entre les mains.

Bolitho contemplait la mer derrière les vitres sales.

— J'ai l'intention de passer à bord du *Thor* au crépuscule. Vous prendrez le commandement de l'*Hypérion*, de la *Vesta* et du *Tétrarque*. Demain, dès l'aube, vous devriez être en vue de

Puerto Cabello et l'ennemi sera ainsi persuadé que vous avez l'intention d'attaquer. Ils ne connaîtront pas l'état exact de nos forces... N... nous avons eu bien de la chance d'être arrivés jusqu'ici sans avoir été détectés.

Il se retourna à temps pour remarquer que le commandant serrait si fort sa coiffure qu'il la froissait entre ses doigts. Il s'était attendu à entendre des remarques virulentes, voire, qui sait, l'exposé d'une autre stratégie. Haven ne disait rien, mais le regardait fixement, comme s'il avait mal entendu.

Bolitho poursuivit tranquillement :

— Il n'y a pas d'autre solution. Si nous voulons capturer ou détruire un galion, il faut le faire au mouillage. Nous avons trop peu de bâtiments pour lancer une recherche à grande échelle si les navires essaient de nous échapper.

Haven respira profondément.

— Mais y aller *vous-même, en personne*, amiral ? De toute ma carrière, je n'ai jamais vu une chose pareille.

— Avec l'aide de Dieu et avec un peu de chance, commandant, j'aurai gagné ma position au milieu des récifs dans l'ouest de La Guaira au moment précis où vous lancerez votre propre attaque de diversion – et, le fixant calmement : Ne risquez pas vos bâtiments. Si une grosse force ennemie arrive, arrêtez tout et retirez-vous. Le vent est encore bien établi au nord-noroît. Mr. Penhaligon pense qu'il peut adonner, ce qui jouera en notre faveur.

Haven, les yeux hagards, regardait tout autour de lui comme pour chercher une issue.

— Il peut se tromper, amiral.

Bolitho haussa les épaules.

— Je *ne me risquerais pas* à le contredire.

C'était une tentative pour réduire la tension, mais elle échoua : Haven explosa.

— Si je suis contraint de me retirer, qui voudra bien croire... ?

Bolitho détourna les yeux pour cacher son dépit.

— Je vais vous remettre des ordres écrits. Nul ne pourra vous reprocher quoi que ce soit.

— Mais je ne disais pas cela uniquement pour me couvrir, amiral !

Bolitho alla s'asseoir sur le banc en essayant de ne pas penser à tout ce à quoi ce siège avait servi de décor : espérances, projets, craintes... Il reprit :

— Il me faut trente de vos hommes. Et je préférerais qu'ils connaissent l'officier qui les commandera.

— Puis-je vous suggérer le nom de mon second, amiral ? répondit vivement Haven.

Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde. *Je l'aurais parié...* Puis d'un signe de tête il donna son assentiment.

En entendant des coups de sifflet sur le pont, Haven se tourna vers la porte.

— Je n'ai pas encore terminé... lui dit sèchement Bolitho.

Il essayait de garder son calme, mais le comportement de Haven l'agaçait.

— Si l'ennemi envoie des forces contre vous, il vous sera impossible de couvrir ma retraite de La Guaira.

— Si vous le dites, sir Richard... fit Haven en relevant légèrement le menton.

— Je le dis. Dans ce cas, vous prendrez le commandement de la flottille.

— Et puis-je vous demander ce que vous feriez alors, amiral ?

— Ce que je suis venu faire, lui répondit Bolitho en se levant.

Il devinait la présence d'Allday derrière la porte. Encore une discussion pénible en perspective, lorsqu'il allait lui annoncer qu'il ne l'emménait pas avec lui à bord du *Thor*.

— Autre chose, avant que vous partiez, Haven.

Il essaya de ne pas ciller, alors que ce voile qui lui recouvrait l'œil gauche ne voulait pas disparaître.

— Ne faites pas fouetter ces hommes. Je ne puis pas intervenir, parce que tout le monde à bord saurait que je prends parti, comme vous l'avez compris lorsque vous avez croisé le fer avec votre second en ma présence — il crut le voir qui pâlissait un peu. Ces gens ne possèdent pas grand-chose, Dieu sait, et

voir leurs camarades se faire fouetter avant qu'on leur ordonne d'aller se battre ne peut faire que du mal. La loyauté est une chose de la plus extrême importance, mais souvenez-vous que, tant que vous êtes sous mes ordres, la loyauté doit jouer dans les deux sens.

Haven se récria :

— Je crois que je connais mon devoir, sir Richard.

— Moi aussi.

Il attendit que la porte fût fermée et s'exclama :

— Qu'il aille au diable !

Mais ce fut Jenour qui entra. Il essuya sur un bout de chiffon ses doigts tachés de goudron. Il regarda un instant l'amiral comme pour juger de son humeur et fit enfin :

— On a une belle vue, de là-haut. Je suis venu vous rendre compte que vos signaux ont été envoyés et ont obtenu l'aperçu — et, levant la tête aux bruits de pieds puis aux voix indistinctes qu'il entendait, sur le pont principal : Nous allons virer de bord, sir Richard.

Bolitho l'écoutait à peine.

— Qu'est-ce qui se passe avec ce type, hein ?

— Vous lui avez fait part de vos intentions.

Bolitho acquiesça.

— Je croyais que n'importe quel commandant serait ravi à l'idée de voir son amiral débarrasser le bord. En tout cas, moi, j'aurais été ravi.

Il laissa ses yeux errer autour de la chambre, comme s'il y cherchait des fantômes.

— Et au lieu de cela, il n'a aucune idée, sauf...

Il se mit à réfléchir. Il n'était pas question de parler du capitaine de pavillon avec Jenour. Était-il seul à ce point qu'il ne pouvait trouver de soulagement auprès de quiconque ?

Jenour répondit simplement :

— Je ne suis pas assez impertinent pour vous dire ce que j'en pense, sir Richard — et, levant les yeux, il ajouta : Mais, pour ce qui me concerne, je serai toujours prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez de faire.

Bolitho, se détendant un peu, lui donna une claque sur l'épaule.

— On prétend que la foi peut soulever des montagnes, Stephen !

Jenour en resta tout ébahi : Bolitho l'avait appelé par son prénom. C'était sans doute distraction de sa part. Bolitho ajouta :

— Nous passerons à bord du *Thor* avant le crépuscule. Il faut que ce soit fait proprement, Stephen, car nous avons un bon bout de route à faire.

*Ce n'était pas de la distraction.* Jenour en était illuminé. Il balbutia :

— Votre maître d'hôtel vous attend dehors, sir Richard.

Il regarda Bolitho traverser la chambre, puis se glaça en le voyant se cogner dans un siège que Haven avait dû déplacer.

— Vous sentez-vous bien, sir Richard ?

Il recula lorsque Bolitho se tourna vers lui. Mais cette fois-ci, il n'y avait pas le moindre signe de colère dans ses traits si sensibles. Bolitho lui dit seulement :

— Mon œil me joue quelques tours. Ce n'est rien. Allez me chercher mon maître d'hôtel.

Allday arriva par-derrière.

— J'ai à vous causer, sir Richard. Quand c'est qu'vous irez sur c'te galiote (on eût dit qu'il crachait ce mot), j'irai avec vous. Comme d'habitude, et je lâcherai pas ça pour tout l'or du monde, vous d'mande pardon, sir Richard.

— Allday, vous avez bu, répliqua Bolitho.

— Un peu, amiral. Juste quelques godets avant qu'on s'en aille d'ici – et, penchant légèrement la tête, comme un bon gros chien : On ira ensemble, n'est-ce pas, amiral ?

La réponse lui vint avec une facilité déconcertante :

— Oui, mon vieux. Nous irons ensemble. Une fois de plus.

Mais Allday prit l'air grave, il sentait bien son abattement.

— I se passe quoi, amiral ?

— J'ai failli tout raconter à ce gamin de Jenour. J'ai presque failli le lui dire – on eût dit qu'il parlait tout seul à haute voix. Je suis terrifié à l'idée de devenir aveugle.

Allday s'humecta les lèvres.

— Le jeune Mr. Jenour vous regarde presque comme un héros, amiral.

— Ce n'est pas comme vous, hein ?

Mais cela ne les fit pas sourire.

Allday ne l'avait pas vu comme ça depuis un bon bout de temps, depuis...

Il s'en voulait de ne pas avoir été là quand on aurait eu besoin de lui. Quand il pensait à Haven et qu'il le comparait au capitaine de vaisseau Keen, ou à Herrick, il sentait la rage le prendre. Il contempla cette chambre où ils avaient tous deux partagé et perdu tant et tant de choses. Bolitho n'avait personne avec qui partager ses tourments, personne pour le soulager de son fardeau. Dans les postes, les gens croyaient que l'amiral ne désirait rien. Mais, Seigneur Jésus, c'était exactement ce qu'il possédait : rien. Il reprit :

— Je sais bien que c'est pas à moi de le dire, mais...

Bolitho hocha la tête :

— Le jour où cela vous empêchera de parler...

Allday insista :

— Je sais pas trop comment dire ça avec les mots des officiers – et, prenant une profonde inspiration : La femme du commandant Haven, reprit-il, va avoir un enfant, elle a sans doute accouché à l'heure qu'il est, je crois bien.

— Et alors ?

Allday essaya de ne pas pousser un grand soupir de soulagement en voyant les yeux gris de Bolitho se remplir d'un nouvel intérêt.

— Il pense qu'y a des chances pour que ce soye pas lui le vrai père, si je peux dire.

— Bon, s'exclama Bolitho, même en supposant...

Il détourna brusquement les yeux, tout surpris, alors qu'il n'aurait pas dû l'être, de voir qu'Allday était au courant.

— Je vois.

Ce n'était certes pas la première fois. Un vaisseau au bassin, une femme qui s'ennuie, un soupirant un peu pressant. Mais c'était Allday qui avait mis le doigt dessus.

Bolitho le regardait tristement. Comment aurait-il pu l'abandonner derrière lui ? Ils faisaient une jolie paire : un homme grièvement blessé d'un coup de sabre espagnol, l'autre qui devenait lentement aveugle.

— J'ai quelques lettres à écrire.

Ils se regardèrent sans mot dire. La Cornouailles, aux derniers jours d'octobre. Le ciel gris, les feuilles mortes qui s'entassent. Le bruit des coups de marteau dans les champs, les fermiers en profitaien pour réparer les murs et remettre les barrières en état. Les vieux de la milice qui faisaient l'exercice sur la place près de la cathédrale où Bolitho s'était marié.

Allday se dirigea vers l'office d'Ozzard. Il voulait demander au petit homme d'écrire à sa place une lettre pour la fille de l'aubergiste, à Falmouth. Dieu seul savait si elle la recevrait un jour.

Il songeait à Lady Belinda, à ce jour où ils l'avaient découverte dans sa voiture renversée. Et à cette dénommée Catherine, celle-là aussi, qui éprouvait sans doute encore des sentiments pour Bolitho. Une bien jolie femme, songeait-il, mais quelques tracas en perspective. Il fit la grimace. Une vraie femme de marin, celle-ci, fallait pas se fier à ses airs et aux pavillons qu'elle arborait en bout de vergue. Et si c'était elle qui convenait à Bolitho, c'était la seule chose qui comptait.

Assis seul à sa table, Bolitho tira la lettre qu'il avait commencée et regarda le soleil jouer sur la plume comme un rayon de feu. Il se souvenait des mots qu'il avait déjà écrits : *Ma très chère Belinda.*

A midi, l'heure de sa promenade, il monta sur le pont. Ozzard entra dans sa chambre pour y faire un peu de rangement. Il aperçut la feuille de papier et la plume : elles n'avaient pas été utilisées.

## VI

# A LA GUERRE PAS, DE NEUTRES

Ils passèrent de *l'Hypérion* au *Thor* juste avant le coucher du soleil, sans incident. On transborda des armes, de la poudre et des munitions. Les chaloupes bondissaient sur les vagues avant de disparaître entre les crêtes de la forte houle.

Bolitho observait le spectacle du haut du gaillard de *l'Hypérion*, qui avait mis en panne et dont les voiles claquaient comme pour protester. Une fois de plus, il s'émerveillait de la beauté sauvage du coucher de soleil. La longue houle qui ondulait, tout comme les embarcations et leurs armements qui peinaient à la tâche, prenait des teintes de bronze mal poli. Autour de lui, les visages paraissaient irréels, des étrangers.

Lorsque deux chaloupes de *l'Hypérion* avec leurs trente hommes furent passées en sûreté, Bolitho les rejoignit à son tour dans le canot.

Il n'était pas plus tôt arrivé à bord du *Thor* qu'il vit les vergues de *l'Hypérion* pivoter et la silhouette sombre rétrécir. Il virait de bord pour suivre les deux bricks dans les dernières lueurs du couchant.

Si le capitaine de frégate Ludovic Imrie était ennuyé à l'idée de voir son amiral embarquer à bord de son modeste bâtiment, il n'en montra rien. Mais il manifesta en revanche une certaine surprise lorsque Bolitho lui annonça que non seulement il n'avait pas l'intention de porter ses épaulettes mais qu'il lui suggérait, en tant que commandant du *Thor*, de suivre son exemple. Il lui avait dit doucement :

— Vos gens vous connaissent parfaitement. Je crois qu'ils me connaîtront tout autant lorsque cette affaire sera terminée !

Bolitho oublia rapidement *l'Hypérion* et les autres au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient en direction de Puerto Cabello. Il

avait senti la tension monter autour de lui lorsque le *Thor* avait renvoyé de la toile avant de se diriger au près serré vers la côte toujours invisible.

Les heures se succédaient, on entendait les voix feutrées des deux hommes placés dans les bossoirs pour sonder à intervalles réguliers. Il était ainsi possible de porter leurs indications sur la carte puis de les comparer aux notes prises par Bolitho après son entretien avec le capitaine de vaisseau Price.

Les bruits étaient aussi forts que trompeurs. Sur l'arrière, accrochée au bout de sa remorque, la citerne, peu facile à manœuvrer, exigeait que l'on pompât sans discontinuer. Imrie avait souligné que ce combat permanent avait commencé dans les heures qui avaient suivi l'appareillage. Que la mer se levât un tant soit peu, on risquait d'embarquer à tout moment, et, pour l'heure, avec les deux gros mortiers du *Thor* accompagnés de leurs servants à son bord, perdre la citerne était courir au désastre.

Bolitho rôdait sans repos autour de la dunette en se représentant la terre telle qu'il l'avait aperçue à la fin de l'après-midi. Il avait effectué une grimpette, cette fois jusqu'à la hune du grand mât, et avait réussi à apercevoir dans la brume qui se levait les amers légendaires de La Guaira. La chaîne montagneuse bleu-gris des monts de Caracas, et, plus loin dans l'ouest, les pics de la Silla de Caracas en forme de selle, impressionnantes.

Penhaligon pouvait être fier de sa navigation, songea-t-il. Depuis qu'ils étaient à bord, Allday ne le quittait guère, et Bolitho entendait le souffle irrégulier de sa respiration, cependant que ses doigts jouaient sur le manche de son gros coutelas.

Instinctivement, il effleura une forme peu familière, la garde de son sabre accroché au ceinturon. La pensée de cette attaque dans les profondeurs d'un territoire ennemi occupait l'esprit de tous, mais Bolitho se doutait qu'Allday avait remarqué la décision qu'il avait prise : il avait laissé le vieux sabre de sa famille à bord de *l'Hypérion*. Il avait déjà manqué le perdre dans une autre occasion. Allday, qui s'en souvenait

certainement, en déduirait que Bolitho l'avait laissé à Ozzard, de crainte de ne pas revenir.

Adam en hériterait un jour ; ce sabre ne devait plus jamais tomber aux mains de l'ennemi.

Un peu plus tard, dans la chambre exiguë d'Imrie, ils avaient travaillé sur la carte derrière les fenêtres de poupe calfeutrées. Le *Thor* était paré à combattre, mais ne pourrait jouer son rôle que si le premier acte réussissait. Du bout de ses pointes sèches, Bolitho suivait le contour des récifs, comme Price l'avait sans doute fait avant de s'échouer. Il sentait tous les autres qui se pressaient autour de lui. Imrie et son maître pilote, le lieutenant de vaisseau Parris et le second lieutenant du *Thor* qui devait couvrir l'assaut.

Bolitho se demanda en passant si Parris pensait toujours à la séance de fouet qui avait été annulée sur ordre de Haven. Ou bien encore s'il avait noté que Haven avait insisté pour que les deux coupables fissent partie du détachement. Tous les œufs pourris dans le même panier, songea-t-il.

Il sortit sa montre et l'approcha d'un fanal accroché assez bas.

— Le *Thor* jettera l'ancre d'ici une demi-heure. Nous mettrons immédiatement à l'eau toutes les embarcations, le canot d'abord. Il faucha sonder, mais pas plus que nécessaire. La discréction est primordiale. Nous devons être en position à l'aube — et, se tournant vers eux : Des questions ?

Dalmaine, second lieutenant du *Thor* leva la main.

— Et que ferons-nous si l'espagnol est parti, amiral ?

Il était surprenant de voir comme ils s'exprimaient facilement, se dû Bolitho. Sans ses épaulettes intimidantes de vice-amiral, à bord de leur propre bâtiment, ils parlaient souvent entre eux de leurs idées, de leurs inquiétudes. L'ambiance ressemblait à celle d'une frégate ou d'une corvette, à l'identique.

— C'est que nous n'aurons pas eu de chance, répondit Bolitho avec le sourire — et, voyant que Jenour l'observait tout en tapotant la carte avec ses pointes sèches : Mais personne n'a rapporté de mouvement affectant leurs gros vaisseaux.

L'officier insista pourtant :

— Et la batterie, amiral ? En supposant que nous n'arrivions pas à nous en emparer par surprise ?

Ce fut Imrie qui répondit.

— Dans ce cas, monsieur Dalmaine, je serais au regret de penser que la confiance que nous avons placée dans vos mortiers était malvenue !

Les autres éclatèrent de rire. C'était le premier bon signe.

Bolitho reprit :

— Nous détruirons donc la batterie, puis le *Thor* s'engagera entre les bancs de sable. Ses caronades seront plus nombreuses qu'il ne faut s'il y a des chaloupes armées... — il se mit précautionneusement debout pour éviter les barrots — ... et alors, nous attaquerons.

— Et s'ils nous repoussent, sir Richard ? lui demanda Parris.

Leurs regards se croisèrent par-dessus la petite table qui les séparent. Bolitho l'observait, avec sa bonne tête de gitan, cette naïveté et presque cette innocence que l'on percevait dans la voix. Un homme de l'Ouest, probablement originaire du Dorset. Les paroles sans fard d'Allday lui revinrent en mémoire, et il songea à la miniature qu'il avait aperçue dans la chambre de Haven.

— Il nous faut couler le galion, l'incendier si possible. Cela n'empêchera pas forcément de le renflouer, mais le retard à l'encaissement sera considérable pour le trésor espagnol !

— Je vois, amiral — Parris se frottait le menton. Le vent adonne, cela pourrait nous être utile.

Il s'exprimait sans émotion aucune, non comme un officier qui risque un beau matin de mourir le lendemain ou de hurler sous le scalpel d'un chirurgien espagnol, mais comme quelqu'un qui est habitué à commander.

Il réfléchissait aux différents cas possibles. *Supposons que, et si, peut-être...*

Bolitho se tourna vers lui.

— Alors, messieurs, nous y allons ?

Ils lui rendirent son regard. Savaient-ils exactement ce qu'il lui arrivait ? se demandait-il. Continueraient-ils de faire confiance à son jugement ? Mais il sourit, nonobstant ces

pensées moroses. Haven, lui, ne faisait confiance à personne ! Imrie lui dit, d'une voix chaleureuse :

— Eh ben, sir Richard, nous serons riches avant midi !

Ils quittèrent la chambre, obligés de se courber et de trouver leur chemin comme des infirmes. Bolitho attendit d'être seul avec Imrie.

— Je tiens à vous dire une chose : si je tombe, ce sera à vous de décider s'il convient de tout annuler.

Imrie le regardait, tout pensif.

— Si vous tombez, sir Richard, ce sera parce que je vous aurai manqué — il examina rapidement sa chambre minuscule. Vous verrez, amiral, vous pourrez être fier de nous !

Bolitho sortit dans la nuit pour aller admirer les étoiles, le temps de remettre de l'ordre dans ses pensées.

Pourquoi ne s'habituerait-on jamais à ce genre de chose ? Cette fidélité sans faille. Leur loyauté réciproque, dont tant de gens au pays n'avaient pas idée, ou dont ils se moquaient éperdument.

Le *Thor* jeta l'ancre et, pendant qu'il évitait sur son câble dans un courant assez fort, on descendit à la main les premiers canots par-dessus bord, d'autres se balançant au bout de leurs palans, le tout exécuté avec une telle rapidité, ne put s'empêcher de se dire Bolitho, parce que le commandant avait entraîné ses hommes dans cette perspective depuis qu'il avait quitté Port-aux-Anglais.

Il s'installa dans la chambre du canot, qui même dans l'obscurité, paraissait lourdement chargé et bas sur l'eau avec sa cargaison d'hommes et leur armement. Depuis qu'il s'était débarrassé de son manteau et de sa coiffure, on aurait tout aussi bien pu le prendre pour un lieutenant de vaisseau, un Parris.

Allday et Jenour étaient serrés contre lui. Allday examinait les nageurs d'un œil critique quand soudain l'aide de camp lui dit, tout excité :

— Ils ne voudront jamais me croire !

Bolitho devina que ce « ils » désignait ses parents.

Cela donnait une idée assez fidèle de tous ceux qui se trouvaient sous ses ordres. Commandants ou marins, ils se

comportaient plus comme des fils que comme des pères de famille.

Il entendit le grincement des longs avirons. La citerne se dégageait du flanc du *Thor*, les embruns jaillissaient sous les pales. Puis deux chaloupes supplémentaires passèrent à leur tour leurs remorques.

Son plan était insensé, mais il pouvait réussir. Il dégagea sa chemise de sa peau. Sueur ou embruns, il n'aurait su dire. Il essaya de se concentrer sur le minutage, les sons étouffés, le battement régulier des avirons. Il n'osait même pas se retourner pour vérifier si les autres suivaient.

Les canots étaient à la merci des courants et des effets de la marée autour des bancs de sable submergés. De temps en temps, l'eau gargouillait sous la quille et, juste après, il fallait pousser sur les avirons pour ne pas partir dans la mauvaise direction.

Il imaginait Parris, à la tête du détachement principal, Dalmaine, qui avait embarqué à bord de l'allège avec ses mortiers. Tous ses hommes étaient obligés d'écoper pour rester à flot. Si près de la rive, il n'osait pas faire usage des pompes.

Il entendit un cri d'étonnement dans les bossoirs, et le bosco ordonna d'une voix rauque :

— Lève-rames, les gars !

Les pales immobilisées dégoulinaien des deux bords. Le canot pivota dans le chenal comme une sauvage créature marine. Un homme se rendit à l'arrière et fixa Bolitho pendant plusieurs secondes. Il lui dit enfin :

— Vaisseau à l'ancre droit devant, amiral !... — il hésita, comme s'il se rendait compte soudain qu'il s'adressait à son amiral — Pas gros, amiral, peut-être une goélette !

Jenour grogna :

— Une sacrée chance ! Nous n'arriverons jamais...

Bolitho se retourna :

— Masquez le fanal de poupe !

Il pria le ciel que Parris le vît à temps. Si l'alerte était donnée à cet instant, ils seraient à découvert. Il était trop tard pour rebrousser chemin, impossible de longer le navire à l'ancre sans recevoir de sommation. Il s'entendit ordonner :

— Parfait, patron, remettez en route. Mais sans à-coups, à présent.

Il avait encore dans l'oreille le ton calme de Keen lorsqu'il s'adressait à ses canonniers avant la bataille, tel le cavalier apaisant sa monture trop nerveuse.

— A nous. On continue.

Il essayait de faire porter chacun de ses mots, mais il aurait pu aussi bien parler dans le désert ou s'adresser à un canot vide.

— Patron, venez donc un brin sur bâbord.

Il entendit un grincement métallique puis un officier marinier qui s'emportait à voix basse :

— Non, n'approvisionnez pas ! Le premier qui tire se ramassera mon poignard dans la bedaine !

Et soudain il le vit. Une haute mâtue qui traçait des cercles, des voiles ferlées, un feu de mouillage à demi masqué qui jetait quelques lueurs dorées sur les enfléchures. Bolitho le regarda fixement, tandis que le canot glissait lentement en direction de ses bossoirs et du long boute-hors.

Pourquoi était-il là, à cet endroit ?

Il entendit le bruit des avirons que l'on rentrait à bord avec un soin étudié, l'agitation soudaine à l'avant, là où un marin à l'œil particulièrement acéré avait aperçu cet inconnu inattendu. Allday murmura d'une voix pressante :

— Allez, venez donc, mes petits salauds, laissez-moi vous régler votre sort !

Bolitho se dressa. Le boute-hors dansait au-dessus de sa tête, le courant les menait sur la coque comme un morceau d'épave. Jenour était accroupi près de lui, sabre dégainé, la tête rejetée en arrière comme s'il s'attendait à entendre un coup de feu.

— Le grappin !

Il jaillit par-dessus le pavois comme le canot tossait sur la muraille.

— Sus à eux, les gars !

L'homme avait beau parler bas, son cri résonna comme une trompette. Bolitho sentit qu'on lui donnait des coups de pied et se trouva entraîné par-dessus bord. Il essaya d'empoigner un

bout, de trouver une main courante puis, avec un élan qui ressemblait à de la furie, ils atterrirent sur le pont du vaisseau.

Une silhouette surgit en courant de derrière le mât de misaine, mais son cri d'alarme fut coupé net par le coup de gourdin que lui donna un marin. Deux autres formes tentèrent de se lever, Bolitho comprit que l'équipe de quart au mouillage s'était assoupie.

Ses hommes étaient comme des furieux, il dut crier :

— Doucement, les gars ! Assurez !

Puis il entendit une voix qui dominait le reste, dans une langue qu'il ne connaissait pas. Jenour cria :

— Un suédois, amiral !

Bolitho vit son détachement d'abordage se rendre maître de l'équipage. Isolés ou par petits groupes, les hommes se faisaient ramasser au fur et à mesure qu'ils sortaient par les deux panneaux, complètement ébahis de ce qui leur tombait dessus.

Il entendit un bruit étouffé d'avirons, devina que Parris arrivait avec l'une de ses chaloupes. Il s'attendait sans doute à recevoir un accueil sanglant, comme une décharge des pierriers.

— Demandez donc à Mr. Parris s'il n'aurait pas un Suédois parmi ses hommes ! fit sèchement Bolitho.

Comme la plupart des vaisseaux de guerre, *l'Hypérion* comptait à son bord un certain nombre de marins étrangers. Certains avaient été capturés, d'autres s'étaient engagés. On trouvait même des marins français qui avaient signé avec leur ennemi de toujours pour échapper à la perspective sinistre des pontons sur la Medway.

Une silhouette arrivait à l'avant et Allday grommela :

— Pas un pas de plus, *Mounseer*<sup>6</sup> ! qui que vous soyez !

L'homme le fixa avant de cracher :

— Pas besoin de trouver un interprète, je parle anglais... et sans doute mieux que vous !

Bolitho remit son sabre au fourreau pour se donner le loisir de réfléchir. Cette goélette était parfaitement inattendue. Mais elle n'en constituait pas moins un problème. La Grande-Bretagne n'était pas en guerre avec la Suède. Encore que, sous la

---

6 « Monsieur », dans le français approximatif d'Allday.

pression de la Russie, la chose eût failli se faire. Un incident maintenant et... Bolitho répondit sèchement :

— Je suis officier du roi. Et vous ?

— Je suis le capitaine, je m'appelle Rolf Aasling. Et je puis vous assurer que vous regretterez toute votre vie ce... cet acte de piraterie !

Parris passa une jambe par-dessus la lisse et examina les alentours. Il n'était même pas essoufflé. Il annonça d'un ton très calme :

— Elle s'appelle la *Spica*, sir Richard.

Le dénommé Aasling ouvrit des yeux ronds :

— Sir Richard ?

Parris se tourna vers lui dans l'ombre.

— Précisément. Je vous prie donc de surveiller votre façon de parler.

— Je regrette ce désagrément, monsieur, reprit Bolitho. Mais vous avez mouillé dans les eaux ennemis. Je n'ai pas eu le choix.

L'homme se pencha en avant, à toucher le coutelas immobile d'Allday.

— J'ai un comportement pacifique. Vous n'avez pas le droit...

Mais Bolitho le coupa :

— J'ai tous les droits.

En fait, il n'en avait absolument aucun, mais les minutes étaient comptées. Ils devaient mettre les mortiers en position, l'attaque devait commencer dès que le mouillage serait suffisamment éclairé. A tout moment, un piquet de garde sur le rivage pouvait remarquer qu'il se passait des choses anormales à bord de la goélette. Un canot de patrouille risquait de la héler et, même si les hommes de Parris s'en rendaient maîtres, l'alerte serait donnée. Et la citerne sans défense, le *Thor* lui-même s'il tentait d'intervenir seraient balayés.

Bolitho se tourna vers Parris et lui dit en baissant le ton :

— Prenez quelques hommes avec vous et allez voir ce qui se passe en bas.

Son regard s'habitua au pont de la goélette et à son gréement bien étarqué. Elle possédait plusieurs pièces, ils

avaient embarqué des pierriers là où ils avaient pris pied à bord et on en voyait d'autres encore près de la barre. Ils avaient eu de la chance. Le navire n'avait pas l'allure d'un corsaire et les Suédois se tenaient plutôt à l'écart des flottes française et britannique. Alors, bâtiment de commerce ? Pourtant, il était fortement armé pour sa taille.

Le capitaine s'exclama :

— Je vous prie de quitter mon navire, monsieur, et d'ordonner à vos hommes de libérer les miens !

— Que faites-vous ici ?

La question le laissa pantois.

— Je fais du commerce. C'est parfaitement légal. Je ne tolérerai pas plus longtemps...

Parris, qui était revenu et se tenait près de Jenour, annonça tranquillement :

— En dehors du tout-venant, sir Richard, le navire a embarqué de l'argent espagnol. Destiné aux Grenouilles, si je ne me trompe pas.

Bolitho mit ses mains dans son dos. La chose paraissait vraisemblable. Ils avaient frôlé de peu l'échec. Et ce n'était peut-être pas terminé. Il reprit :

— Vous m'avez menti. Votre bâtiment est déjà chargé et prêt à partir – et, voyant à son ombre que l'homme reculait d'un pas : Vous vous préparez à appareiller avec le convoi de galions espagnols, fit-il observer. Exact ?

L'homme hésita, avant de murmurer :

— Ce bâtiment est neutre. Vous n'avez aucune autorité pour...

Bolitho montra ses hommes.

— Pour le moment, monsieur, s'il y a une chose que j'ai c'est bien celle-là ! A présent, répondez-moi !

Le patron de la *Spica* haussa les épaules.

— Ces eaux pullulent de pirates... – et, relevant le menton sous l'effet de la colère – ... de vaisseaux de guerre ennemis aussi, d'ailleurs !

— Ainsi donc, vous aviez l'intention de rester avec les vaisseaux espagnols le temps de vous retrouver eu haute mer ?

Il attendit un peu, sentant que l'homme perdait de sa superbe et commençait à prendre peur.

— Vous feriez mieux de me dire ça tout de suite.

— Après-demain — et lâchant enfin le morceau : Les vaisseaux espagnols appareilleront lorsque...

Bolitho essaya de cacher son excitation. *Donc, plus d'un vaisseau.* L'escorte pouvait très bien arriver de La Havane, ou peut-être se trouvait-elle déjà à Puerto Cabello. S'il perdait son sang-froid, tout ce beau monde risquait fort de leur tomber dessus. Il sentait le regard de Parris sur lui. Lui, qu'aurait-il fait ? Il reprit :

— Vous allez vous préparer à lever l'ancre, capitaine — et, sans se soucier de ses protestations véhémentes : Monsieur Parris, informez Mr. Dalmaine puis faites approcher les embarcations que nous allons prendre en remorque.

Le Suédois se mit à hurler :

— Je n'en ferai rien ! Je ne veux pas être mêlé à cette folie ! — et, avec un air de triomphe qui visiblement le gagnait : Les canons espagnols vont nous tirer dessus si j'essaie d'entrer sans en avoir reçu l'ordre !

— Vous possédez un signal de reconnaissance ?

Aasling baissa les yeux :

— Oui, monsieur.

— Alors, utilisez-le, je vous prie.

Il tourna la tête en entendant Jenour qui murmurait d'une voix inquiète :

— La Suède pourrait bien considérer qu'il s'agit là d'un acte hostile, sir Richard.

Bolitho examinait attentivement la grosse masse sombre de la terre.

— La neutralité est de la responsabilité de celui qui la pratique, Stephen. Le temps que la nouvelle parvienne à Stockholm, j'espère que tout ceci sera réglé et oublié ! En temps de guerre, ajouta-t-il sèchement, il n'y a pas de neutres qui tiennent ! J'ai connu pléthore de gens comme lui, occupez-vous donc de le placer sous bonne garde — et, haussant le ton de manière que le patron pût l'entendre : Un seul signe de

trahison, et je le fais hisser en bout de vergue. Du haut de son gibet, il pourra voir à quoi l'aura conduit sa folie !

On entendait des marins qui grimptaient à bord avec leurs armes. Ceux-là, qu'avaient-ils donc à faire de neutralité et de tous ceux qui, à l'abri de ce statut, faisaient leurs petites affaires ? Pour ces esprits simples, il y avait les amis et les ennemis. Sans quoi, on appartenait à la catégorie de ceux qu'Allday appelait les *mounseers*.

— Répartissez vos hommes un peu partout, monsieur Parris. Si nous sommes balayés à la première tentative...

Parris sourit de toutes ses dents dans l'obscurité.

— Après ce qui vient de se passer, sir Richard, je crois que j'avalerais n'importe quoi.

— Cela risque fort de vous arriver, répondit Bolitho en se frottant l'œil.

Parris s'éloigna. Il connaissait chacun des hommes par son nom et Bolitho remarqua le ton familier sur lequel ils lui répondaient. Pas besoin de se demander pourquoi l'équipage de la goélette se faisait tout petit. Les marins anglais s'activaient sur ce pont inconnu comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie.

Bolitho se souvint de ce que lui disait son père, avec ce ton de fierté ému qu'il prenait toujours lors qu'il parlait de ses marins : « Mets-les sur le pont de n'importe quel bâtiment, par nuit noire. En quelques minutes, ils auront déjà grimpé en haut, tant ils connaissent à fond leur métier ! »

Mais à quoi cela lui servirait-il ? se demandait-il.

— Cabestan armé, amiral !

C'était un aspirant du nom de Hazlewood, âgé de treize ans et dont *l'Hypérion* était le premier embarquement.

Bolitho entendit Parris qui lui ordonnait sèchement de rester à portée de voix.

— Aujourd'hui, je n'ai pas besoin de héros, monsieur Hazlewood !

Cela lui rappelait Adam au même âge.

— On s'en va, les gars !

Un autre bavard répondit dans l'ombre :

— Notre Grand Dick va récupérer un peu d'or espagnol et nous payer la tournée, pas vrai ?

Mais un officier marinier pète-sec le fit taire immédiatement. Bolitho, qui se tenait près du pilote, essaya de cacher le sentiment de sympathie que lui inspirait l'homme.

Après la nuit qui venait de s'écouler, sa vie allait certainement être changée. Une chose était sûre : il ne commanderait plus jamais de vaisseau.

— Haute et claire, amiral !

— Du monde aux bras !

Les pieds nus glissaient sur le pont détrempé. La goélette, libérée de ce qui la retenait au fond de la mer, commença à abattre. La grand-voile se gonfla au-dessus des silhouettes accroupies, les haubans vrombissaient et vibraient sous la tension.

Bolitho s'accrocha à un pataras. Il se contraignit à garder le silence : tant que la goélette n'aurait pas pris suffisamment d'erre pour mettre cap à l'est avec son cortège d'embarcations, leur attaque était à la traîne.

Parris donnait le sentiment d'être partout à la fois. Si la victoire leur souriait, il risquait de se retrouver le plus ancien dans le grade le plus élevé. Bolitho se sentit soudain surpris de considérer aussi froidement la perspective de sa propre mort.

Parris traversa le pont et s'approcha de lui :

— Permission de charger, sir Richard ? Je crois qu'il vaut mieux charger les six-livres à la double, et cela prend un certain temps.

Bolitho acquiesça. Cette précaution était judicieuse.

— Faites. Et pendant que j'y suis, monsieur Parris, dites bien à vos hommes de surveiller l'équipage. En conscience, je ne pourrai pas les garder enfermés en bas si les batteries nous tirent dessus avant que nous avons eu le temps de nous échapper. Cela dit, je n'accorde pas la moindre confiance à ce genre de gaillards !

Parris se mit à sourire :

— Dacie, l'aide-bosco, s'y connaît en la matière, sir Richard !

Des silhouettes allaient et venaient sans bruit près des pièces.

Bolitho entendait les hommes qui discutaient à voix basse tout en préparant des réserves de poudre et de boulets. Là, ils faisaient quelque chose qu'ils comprenaient, qu'on leur avait enfoncé dans le crâne chaque jour depuis que, de gré ou de force, ils servaient à bord des vaisseaux du roi.

Jenour semblait avoir quelques notions de suédois et essayait de discuter vaille que vaille avec le pilote de la *Spica*. L'homme finit par extraire deux grands pavillons de son coffre et l'aspirant Hazlewood les frappa immédiatement sur leurs drisses.

Bolitho traversa le pont, observant les visages, examinant en détail à quels endroits on avait posté les hommes. Au-dessus de lui, le grand hunier de la *Spica* était établi et se gonflait sur sa vergue. On sentait monter une espèce d'excitation générale que même le chant anxieux de l'homme de sonde ne parvenait pas à rabattre. Il imaginait sans peine la coque élancée qui plongeait gracieusement dans les eaux du chenal au milieu des bancs de sable invisibles, avec parfois à peine quelques pieds sous la quille. En plein jour, il aurait certainement discerné l'ombre portée de la goélette sur le fond.

— Toutes les pièces sont chargées, amiral !

— Très bien.

Il se demandait comment se débrouillait le lieutenant de vaisseau Dalmaine, qu'il avait abandonné avec ses deux mortiers de treize pouces. Si leur attaque échouait et si le *Thor* ne parvenait pas à récupérer les hommes de l'allège, Dalmaine avait reçu pour consigne de gagner la terre et de se rendre. Bolitho fit la grimace. Il savait bien ce qu'il ferait s'il se trouvait lui-même dans cette situation, ce que ferait d'ailleurs tout marin. Les marins se méfient de la terre. Là où les autres hommes verrait dans la mer une ennemie ou une barrière qui les empêcherait de s'échapper, des hommes de la trempe de Dalmaine tenteraient leur chance, même à bord d'une malheureuse baie comme une allège.

Jenour vint le rejoindre près de la barre.

— J'ai un peu discuté avec ce pilote suédois, sir Richard.

Bolitho se mit à sourire : cet officier ne pouvait se retenir.

— Nous sommes tout ouïe.

Jenour lui désigna une direction dans l'obscurité.

— Il dit que nous avons dépassé la batterie. Le plus gros des galions est mouillé devant la première forteresse... Il s'appelle la *Ville-de-Séville*, ajouta-t-il non sans fierté.

Bolitho lui posa la main sur le bras.

— Voilà qui est bien joué.

Il revoyait les repères portés sur la carte. Les choses étaient exactement telles que Price les avait décrites, avec cette forteresse flambant neuf qui s'élevait au-dessus de la mer sur un socle de rochers. L'homme de sonde cria :

— Deux brasses !

— Seigneur tout-puissant ! murmura Parris.

— Abattez d'un quart, lui ordonna Bolitho — puis, essayant de reconnaître les gens parmi les ombres rassemblées près de l'habitacle : Qui est-ce, celui-là ? demanda-t-il.

— Laker, amiral !

Bolitho détourna le regard. Il en était sûr. Le marin qui avait été puni du fouet. Laker annonça :

— En route est-quart-sud, amiral !

— Et sept brasses !

Bolitho serra les poings. Le temps pour l'homme de sonde de jeter sa ligne puis de la récupérer, la *Spica* serait déjà sortie des récifs pour retrouver des eaux plus profondes. Mais, si la carte et les rares renseignements qui y étaient portés étaient faux...

— Quinze brasses !

Même l'homme de sonde était tout joyeux. Il ne s'était pas trompé, ils étaient passés.

Il se dirigea vers le tableau et jeta un coup d'œil aux embarcations à la traîne. On distinguait sur leur étrave le bouillonnement de l'écume qui peignait la mer de lueurs phosphorescentes.

— Le soleil va se lever d'une minute à l'autre, sir Richard, fit Allday — il semblait nerveux. Je s'rai ben content de le voirredisparaître une fois de plus, y a pas d'erreur.

Bolitho fit jouer sa lame dans son fourreau. Il se sentait bizarre sans son vieux sabre. Il voyait Adam qui le portait

comme si c'était le sien, le doux visage de Belinda lorsqu'on lui annonçait qu'il avait péri. Il répondit d'une voix rauque :

— Assez de pensées noires comme ça, mon vieux ! Nous avons connu pire !

Allday le regardait, son visage buriné caché dans l'ombre.

— Je l'savais ben, sir Richard. C'est juste comme ça, quelquefois ça me prend...

Ses yeux se mirent soudain à briller et Bolitho empoigna son gros avant-bras :

— Le soleil. Ami, ennemi ? Je ne sais trop.

— Paré à virer !

Parris restait imperturbable.

— Deux hommes de mieux sur les bras de misaine, Keats.

— Bien, commandant.

Bolitho essayait de se souvenir du visage de cet officier marinier, mais au lieu de cela, il en revoyait d'autres, plus anciens. Les fantômes de *l'Hypérion* resurgissaient pour le regarder. Ils avaient attendu toutes ces années, depuis leur dernier combat. Pour l'accueillir parmi eux, comme un des leurs peut-être ?

Cette pensée lui fit froid dans le dos. Il détacha le fourreau de ses bélières et le posa plus loin tout en soulevant le sabre dans ses mains.

Il y avait plus de lumière, les lueurs se répandaient à la surface de l'eau. On apercevait la terre sur tribord, allongée, sans forme. L'éclair d'un rayon de soleil sur une fenêtre, quelque part, une flamme en tête de mât qui émergeait aux premières lueurs comme le fer de la lance que pointe un chevalier.

La forteresse était presque dans l'axe du boute-hors et formait un contraste brutal avec la terre qui s'étendait sur ses arrières.

Bolitho laissa retomber son sabre et se rendit soudain compte qu'il avait mis son autre main dans sa chemise. Il sentait son cœur battre sous sa peau brûlante et moite. Et pourtant, il avait l'impression d'être glacé, froid comme de l'acier.

— Et le voilà !

Il avait vu les têtes de mâts du gros vaisseau mouillé sous la forteresse. C'était certainement lui, le galion de Somervell. Mais pourtant, au lieu de Somervell, il crut voir les yeux de Catherine fixés sur lui. Fièvre, séductrice. Mais lointaine.

Pour s'arracher à ses divagations, il leva lentement le bras gauche jusqu'au moment où l'astre du jour qui montait illumina le sabre, comme s'il l'avait plongé dans de l'or en fusion.

Le fracas de la mer faisait rage des deux bords. Du vent, des embruns, les claquements violents du gréement et des haubans, tandis que le pont s'inclinait sous l'effet du virement de bord. Bolitho cria :

— Regardez donc par-là, les gars ! Un beau spectacle en vérité !

Mais tous se turent : seuls les fantômes de *l'Hypérion* pouvaient comprendre.

## VII

# PEUT-ÊTRE SA PLUS GRANDE VICTOIRE

Bolitho leva la carte pliée et essaya de lire à la lumière faiblarde du soleil. Il aurait aimé disposer de plus de temps pour l'étudier au calme, dans la petite chambre de la goélette, mais chaque seconde comptait. Tout s'était passé si brusquement... Et, lorsqu'il releva la tête de l'habitacle où la rose dansait, il aperçut la vaste rade qui s'ouvrait devant ses yeux, tel un énorme amphithéâtre. A cette distance, les nombreux bâtiments au mouillage paraissaient comme serrés les uns contre les autres près de la forteresse centrale. Il distingua ensuite la côte, avec ses maisons blanches et l'amorce de la route en lacet qui s'enfonçait dans les terres. Les montagnes étaient éclairées par le soleil et leurs formes bleu-gris se recouvrivent à l'infini, jusqu'à ce que, noyées dans la brume, elles se confondissent avec le ciel.

Il se concentra pendant de longues secondes sur le gros vaisseau espagnol. Il avait à peu près la taille de *l'Hypérion*. Cela avait dû prendre un mois ou même davantage de le charger de l'or et de l'argent arrivés de l'intérieur des terres sur des mules ou dans des chariots, sous la surveillance de soldats postés tous les milles.

Dès lors, le lieutenant de vaisseau Dalmaine pouvait ouvrir le feu d'un moment à l'autre sur la batterie, avant que le soleil commençât à éclairer et à trahir le *Thor* au mouillage.

Il détourna les yeux pour examiner le pont de la goélette. La plupart des marins de la *Spica* étaient assis là, le dos appuyé contre le pavois, le regard rivé sur les marins britanniques. Pas besoin de se demander pourquoi ils avaient opposé si peu de résistance. Lorsque l'on voyait les chemises nettes des Suédois,

les hommes de *l'Hypérion* ressemblaient à des pirates. Il aperçut Dacie, le second maître bosco, la tête penchée pour garder à l'œil ses hommes et le patron de la *Spica*. Dacie portait un bandeau qui cachait une orbite vide et lui donnait assez méchante apparence. Parris avait parfaitement raison de lui faire confiance à ce point. Près de la barre, Skilton, l'un des aides-pilotes de *l'Hypérion*, était le seul à avoir l'air à peu près en uniforme avec son manteau familier et son cordon de sifflet.

Même Jenour, suivant en cela l'exemple donné par son amiral, s'était défait de son manteau et de sa coiffure. Il portait le sabre qui lui venait de ses parents, une belle lame bleutée d'acier allemand.

Bolitho essaya de se détendre un peu et examina le vaisseau espagnol. Qu'il était loin de l'Amirauté et de l'ambiance feutrée dans laquelle il discutait ses plans avec une délicatesse digne d'une réunion aux Lloyds.

Il se tourna vers Parris : en chemise, déboutonné jusqu'à la ceinture, il avait ses cheveux sombres qui volaient au vent. Il se demanda si les soupçons de Haven se justifiaient. Ce qui était sûr, c'est qu'une femme pouvait le préférer à son insipide commandant.

Une mouette plongea au-dessus du hunier, et ses criaillements se confondirent avec l'appel d'une trompette dans le lointain. A terre comme à bord, des hommes se levaient, les coqs s'activaient avec leurs ustensiles et leurs poêles.

De l'autre côté du pont, Parris se tourna vers lui avec un grand sourire.

— Le branle-bas va être rude, sir Richard !

La détonation qui éclata les surprit tout de même. On eût dit un double coup de tonnerre qui roulait en échos à la surface de l'eau avant d'être réfléchi par la terre, comme lorsqu'on rend le salut.

Francis Inch prenant comme Imrie son premier commandement, une galiote à bombes, telle fut l'image qui s'imposa soudain à Bolitho : il entendait presque le son de sa voix, il revoyait le visage chevalin et le front qui se plissait de concentration lorsque, tout à côté de ses pièces, il évaluait le relèvement des mortiers et observait les points d'impact :

« *Montez-moi la hausse de ce mortier ! Un poil plus à droite ! Paré ! Feu !* »

Comme pour faire écho à ses souvenirs, les deux mortiers lâchèrent un nouveau coup. Mais ce n'était pas Inch. Il s'en était allé, comme tant d'autres.

Le bruit de la double explosion vint mourir sur le flanc du navire et Bolitho serra un peu plus fort la poignée de son sabre. Des pavillons montaient au mât de l'imposante forteresse espagnole. A présent, ils étaient réveillés et bien réveillés.

— Faites le signal de reconnaissance, monsieur Hazlewood !

Les deux pavillons se déployèrent avant de claquer dans le vent. Ils ne souhaitaient plus qu'une chose : voir mollir ce vent et rester encalminés. Parris cria :

— Allez, remuez-vous, tas de fainéants ! Agitez les bras, mettez-vous à l'arrière, bon sang !

Et il éclata d'un gros rire en voyant quelques marins se livrer à des pitreries sur le pont.

Bolitho lui fit signe :

— Voilà du bon boulot ! Normalement, nous essayons d'échapper aux horreurs de la guerre, non ?

Il déplia une lunette et la pointa sur le vaisseau à l'ancre. Un peu plus loin, à une demi-encablure environ, on en distinguait un second, plus petit sans doute que la *Ville-de-Séville*, mais sans doute chargé de suffisamment de trésors pour subvenir aux besoins d'une armée pendant plusieurs mois.

Parris l'appela :

— Il a mis à poste ses filets d'abordage, sir Richard !

Il hocha la tête.

— Modifiez la route et faites cap sur son avant !

Ils donneraient ainsi l'impression de se diriger vers la forteresse pour y chercher refuge.

— La barre dessous, amiral !

Bolitho s'accrocha à un hauban. Les voiles battaient dans un fracas de tonnerre et la goélette remontait dans le lit du vent. Elle répondait bien. Il fit une grimace en entendant les départs des mortiers. Pourtant, la batterie côtière se taisait toujours. On aurait dit que les premiers coups avaient fait leur œuvre, les

énormes boulets ayant explosé en semant des gerbes meurtrières de métal et de mitraille.

Il y avait énormément de fumée sur leur arrière, un peu de brume également, si bien que les récifs au milieu desquels ils s'étaient frayé un passage vers le mouillage avaient totalement disparu. Cela pourrait gêner l'arrivée du *Thor*, mais le mettrait au moins à l'abri de la batterie. Il ordonna :

— Monsieur Parris, dites aux hommes de rester cachés !

Jenour gardait les yeux rivés sur lui, gravant dans sa tête tout ce qu'il voyait, éprouvant peut-être la peur pour la première fois de sa vie. Quelqu'un signala :

— Canot de rade par tribord avant, amiral !

Bolitho fit pivoter sa lunette et distingua la forme sombre qui émergeait de derrière le tableau d'un bâtiment marchand.

Quelques minutes plus tôt, tous ces gens ne pensaient qu'à leur lit, le temps peut-être d'avaler un peu de vin au soleil, et puis la chaleur les conduirait doucement vers leur sieste.

Il aperçut des avirons peints en rouge vif qui battaient en cadence pour faire effectuer à la longue embarcation un virage serré.

Un peu plus loin, il vit la silhouette d'une frégate espagnole dont les mâts ressemblaient à des poteaux nus. Elle était sans doute en carénage ou encore, comme *Le Tenace*, subissait des réparations après quelque violente tempête dans la mer des Antilles.

— Deux quarts de mieux sur tribord, monsieur Parris !

Bolitho tentait de stabiliser son instrument, car le pont se remettait à tanguer. On entendait des sonneries de trompette de plus en plus nombreuses : c'était dans la nouvelle forteresse sans doute. Il imaginait les canonniers éberlués qui couraient à leurs postes, totalement ignorants de ce qui se passait.

Des explosions, sans doute, mais rien n'était évident, sauf peut-être l'apparition de cette goélette suédoise qui, à en juger d'après les apparences, venait se réfugier là en toute hâte. Pas de flotte ennemie, pas de coup de main sur leurs arrières, sans compter que l'autre forteresse aurait fait son affaire au premier imbécile qui aurait eu l'impudence de tenter pareille aventure.

Le bâton de foc se mit à pivoter, jusqu'à sembler empaler le gaillard d'avant du galion qui se trouvait pourtant encore à une encablure. Le canot de rade se dirigeait sur eux sans se presser, avec un officier debout qui essayait de percer la fumée et la brume.

— Faites passer la consigne, ordonna Bolitho. Ce canot de rade va venir s'intercaler entre nous deux. Faites sémillant de réduire la toile.

— Nous allons *vraiment* réduire, sir Richard ? demanda Jenour.

— Je ne pense pas, lui répondit Bolitho en souriant.

Une risée soudaine gonfla le hunier, et une manœuvre céda au-dessus du pont en claquant comme un coup de pistolet.

Dacie, l'impressionnant second maître pilote, houspilla un marin :

— En haut, toi ! Va voir.

Cela n'avait duré qu'une seconde et, pendant que Dacie regardait ce qui se passait dans les hauts, le capitaine suédois plongeait en avant pour se saisir du mousquet d'un des marins accroupis là. Visant par-dessus le pavois, il tira dans la direction du canot de rade. Bolitho voyait encore la fumée du mousquet s'évanouir au vent que le patron s'écroulait sur le pont, abattu par un des hommes du détachement d'abordage.

Le canot de rade nageait à scier, frénétiquement, les pales transformaient la mer en bouillonnement d'écume. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Bolitho cria :

— Coulez-le ! Et vivement !

Il n'entendait plus les cris, le départ d'un mousquet isolé, la goélette virait, elle se jeta sur le canot comme une galère troyenne.

Il eut l'impression qu'ils heurtaient un rocher, des avirons et des débris de pontage flottaient le long du bord. Des hommes coulaient, leurs cris se perdirent dans le bruit du vent et le fracas de la toile.

Le galion semblait grandir au-dessus d'eux ; des silhouettes isolées qui, une seconde plus tôt, regardaient, tétanisées, dans la direction des explosions, couraient sur les passavants, tandis

que d'autres montraient du doigt la goélette qui fonçait sur eux ou faisaient de grands gestes.

— Paré à l'abordage !

Bolitho serra son sabre et assura la dragonne autour de son poignet. Il oubliait le danger, il oubliait même la crainte de se faire trahir par sa vue. Ils n'étaient plus qu'à une demi-encablure.

— La barre dessous ! A carguer le hunier !

Quelques balles sifflèrent au-dessus d'eux, un projectile arracha du pont un écli qui ressemblait à une plume d'oie.

— Ne tirez pas !

Parris courut à l'avant, les yeux plissés pour se protéger de la lumière. Ses hommes se rassemblaient près du point d'impact probable.

— Cessez le feu !

Bolitho distinguait des filets d'abordage qui pendaient, les visages d'hommes qui observaient la goélette à travers les mailles. Il aperçut une silhouette solitaire, un marin rechargeait son mousquet, les jambes enlacées autour d'un hauban de misaine.

A peu près à mi-hauteur de la coque, un sabord s'ouvrit sur la muraille, comme un homme qui s'éveille lève une paupière.

Et il vit alors la gueule du canon, puis, quelques secondes plus tard, une longue flamme orangée suivie par le fracas terrible de l'explosion. C'était un acte désespéré, rien de mieux. Le boulet alla se perdre dans l'eau tel un dauphin furieux.

Comme ils venaient de libérer la dernière voile, le boute-hors de la *Spica* s'enfonça dans le gréement bâbord de l'espagnol, avant d'exploser en mille morceaux. Des cordages rompus, des poulies dégringolèrent sur le gaillard, et les deux vaisseaux se heurtèrent violemment dans un choc gigantesque. Le mât de hune de la *Spica* s'effondra à son tour comme une branche morte, les hommes couraient au milieu de la toile déchirée et des manœuvres désormais inutiles, insensibles à tout sauf à leur soif de monter à l'abordage.

— Les pierriers !

Bolitho poussa l'aspirant de côté lorsque le pierrier le plus proche recula dans sa fourche, projetant une volée de mitraille

sur la guibre de l'autre bâtiment. Des hommes tombèrent à la mer en se débattant, mais leurs cris se perdirent dans le vacarme lorsque Parris ordonna aux six-livres de renforcer encore le feu.

Allday se mit à courir à côté de Bolitho, qui sautait par-dessus le pavois, son sabre pendu au bout de sa dragonne. Il leur aurait été impossible de tenter la chose par l'arrière. Le haut château de poupe, imposante construction de sculptures dorées, s'élevait au-dessus de son reflet comme une falaise décorée.

Mais le gaillard d'avant n'offrait pas le même spectacle. Passant par-dessus la guibre, quelques hommes commencèrent à sabrer tout ce qui leur résistait, tandis que d'autres se taillaient un chemin jusqu'aux filets.

Une pique surgit à travers un repli comme la langue d'un serpent, et l'un des hommes de Parris s'affaissa, les mains cramponnées sur son ventre, le regard horrifié, avant de tomber à la mer.

Un autre tourna la tête pour le regarder puis émit une sorte de gargouillis. Une pique le frappa, ressortit, pénétra une nouvelle fois. La pointe était entrée dans sa gorge avant de ressortir sous la nuque.

Mais Dacie et quelques-uns de ses hommes avaient atteint le pont. Ils s'arrêtèrent un instant pour lâcher quelques balles sur leurs adversaires avant de tailler dans les filets qui étaient encore à poste. Bolitho sentit quelqu'un lui saisir le poignet, et le haler à travers un trou dans les mailles. Un homme s'effondra contre lui, les yeux hagards. Une balle venait de le frapper à la poitrine avec la force d'un coup de marteau.

— A moi, ceux de *l'Hypérion* !

Parris agitait son sabre à grands moulinets et Bolitho vit qu'il ruisselait de sang.

— Au passavant tribord !

Les balles miaulaient et frappaient au-dessus d'eux, deux hommes tombèrent encore, gémissant et se tortillant sur le pont en y laissant des traces sanglantes.

Mais Bolitho détourna vite les yeux : deux pierriers venaient de ravager la haute poupe de l'espagnol, hachant menu une

poignée d'hommes qui y avaient surgi comme un diable hors d'une boîte. En dépit de la rapidité de la scène, il avait pu noter que les hommes étaient à peine habillés, voire nus pour certains. Sans doute quelques officiers que l'attaque avait brutalement sortis de leurs lits.

Les hommes de Parris avaient pris pied sur le passavant tribord et y avaient transbordé un pierrier qu'on avait pointé vers le bas, en direction d'un panneau de descente. Leurs adversaires les observaient, de plus en plus nombreux.

Le reste du détachement avait déjà quitté la petite goélette, et Bolitho entendit le bruit des haches : les Suédois avaient saisi l'occasion pour se dégager du galion, embarquant au passage les chaloupes de *l'Hypérion*.

Dacie brandissait sa hache d'abordage :

— Et maintenant, à vous, bande de salopards !

Les marins étaient fixés, pour lors : ils n'avaient plus d'autre recours que la victoire ou la mort. Après ce qu'ils venaient de leur infliger, les Espagnols ne feraient pas quartier.

Bolitho s'arrêta sur le passavant. La fumée lui tirait des larmes et transformait ses marins en taches floues. Il y en avait deux près de la grande roue double, d'autres se précipitaient dans la mâture pour libérer les huniers, Dacie était parti à l'avant couper le gros câble.

Des coups de feu claquaient des écoutilles, immédiatement suivis par la réplique des pierriers, pendant que les boîtes à mitraille fauchaient les hommes entassés dans les échelles de descente, les transformant en une bouillie informe et sanglante. Un Espagnol, sorti de nulle part, faucha d'un grand coup de sabre un marin qui se tenait à quatre pattes et avait déjà subi de graves blessures lors de la première affaire.

Bolitho aperçut le jeune aspirant, Hazlewood, qui fixait cet homme au regard exorbité ; ce dernier serrait convulsivement son poignard dans sa main, et l'autre lui fonçait dessus.

Allday s'avança entre Bolitho et l'Espagnol en criant d'une voix rauque :

— Viens donc voir par ici, matelot !

Il aurait pu tout aussi bien s'adresser à un petit chien. L'Espagnol hésita une seconde, brandit son sabre, mais vit trop

tard le danger. Le lourd couteau d'Allday le frappa au cou avec une force telle qu'il aurait pu aussi bien le décapiter. L'homme chancela, et, tandis que son sabre lui glissait des mains, Allday lui porta un second coup.

— Faudra vous trouver une lame digne de ce nom, monsieur Hazlewood ! laissa tomber Allday. Vous n'arriveriez pas à tuer un rat avec ce joujou !

Bolitho courut à l'arrière vers la roue. Les bossoirs commençaient à défiler doucement devant le fort le plus proche. Quelqu'un cria :

— Le câble est coupé !

— A envoyer les huniers ! Allez, tas de racaille, vivement !

Dacie avait levé la tête et son œil unique brillait comme une perle de verre au soleil.

Parris s'essuya la bouche d'un revers de manche.

— Nous faisons route ! Mettez-moi la barre dessous !

Ils entendirent le long du bord des bruits inexplicables de plongeons et Bolitho aperçut soudain quelques marins espagnols qui tentaient de s'éloigner à la nage. D'autres flottaient là comme des poissons épuisés. Ils avaient dû sauter par les sabords : tout plutôt que subir sur le pont le massacre dont les échos leur étaient parvenus !

L'aspirant Hazlewood marchait en titubant auprès de Bolitho, baissant les yeux de crainte de tomber sur quelque horrible spectacle. Des cadavres gisaient près des dalots, fauchés par les six-livres chargés à la double. D'autres s'étaient fait tuer en accourant pour repousser les assaillants, lorsque les pierriers avaient dévasté les ponts en y projetant leur mitraille meurtrière.

Un foc se gonfla dans un grand claquement, et le gros vaisseau commença à prendre de Ferre. Cependant il paraissait bien mou, ce qui laissa à penser à Bolitho qu'il était plein à ras bord de sa précieuse cargaison... Mais qu'allait décider le commandant du fort ? Lui tirer dessus ? Ou bien le laisser filer sous son nez ?

Le second galion donnait l'impression de glisser vers eux. Des éclairs jaillirent de ses hunes, mais, à pareille distance,

toucher l'un des gabiers de *l'Hypérion* ou l'un de ceux qui se tenaient près de la barre aurait relevé du miracle.

— Passez-moi une lunette ! cria Bolitho.

Hazlewood lui tendit maladroitement la sienne, tout empêtré. Ses lèvres tremblaient au spectacle des taches de sang rouge vif qui souillaient son pantalon. Il avait frôlé la mort lorsque Allday avait abattu cet homme d'un coup de couteau.

Bolitho prit la lunette qu'il lui tendait et la pointa sur l'autre bâtiment. Il se trouvait placé entre eux et le fort. Une fois qu'il aurait dégagé, la forteresse aurait le champ libre.

*Si je commandais là-bas, j'ouvrirais le feu.* Avoir perdu ce premier galion était déjà assez grave. Ne rien faire pour l'empêcher de s'échapper ne laissait guère d'espoir d'éviter la colère du capitaine général qui commandait à Caracas.

Il entendit des cris de joie, et Parris s'exclama :

— Mon Dieu, voilà Imrie !

Le *Thor* portait toute la toile qu'il avait pu établir, et ses voiles le transformaient en une haute pyramide dorée par le soleil levant. L'ensemble de ses caronades au museau écrasé était en batterie et pointait comme une rangée d'incisives le long de sa sombre muraille noire. Les peintures s'éclairèrent plus violemment lorsque, mettant la barre dessous, le vaisseau commença à virer pour pointer sur les deux galions. A côté de la *Ville-de-Séville* qui avançait toujours aussi lentement, le *Thor* donnait l'impression de se déplacer comme une frégate.

La chose avait dû prendre tout le monde par surprise, non seulement les gens des forts mais encore tous ceux qui se trouvaient à terre. Ils avaient vu d'abord apparaître la goélette suédoise, et voilà que semblait sortir de leurs eaux, donc de ce qui était leur territoire, terriblement bien défendu, un bâtiment de guerre. Bolitho eut une pensée pour le capitaine de vaisseau Price : il aurait dû être parmi eux.

— Signalez au *Thor* d'attaquer le second galion.

Ils s'étaient mis d'accord sur cette possibilité, mais en imaginant d'attaquer avec les embarcations. Bolitho jeta un coup d'œil au pont taché de sang, jonché de cadavres et de blessés qui gémissaient. S'ils n'étaient pas tombés par hasard

sur cette goélette, ils auraient fort probablement échoué dans leur tentative.

Bolitho fit légèrement pivoter sa lunette jusqu'aux minuscules silhouettes qui se pressaient sur les passavants de l'autre bâtiment. Le soleil jetait des éclairs sur les piques d'abordage et les baïonnettes. Ils s'attendaient à voir le *Thor* tenter l'abordage, mais cette fois-ci, ils étaient prêts à l'accueillir. Lorsqu'ils comprirent enfin les intentions d'Imrie, il était trop tard. Une trompette sonna et Bolitho entendit des trilles de sifflet. Les silhouettes s'étaient mises à courir, les hommes se rentraient dedans comme à la renverse de la marée.

Avec ce que l'on aurait pu prendre pour de la délicatesse, compte tenu de sa structure massive, le *Thor* fit le tour de l'arrière puis, dans le grondement terrible caractéristique des gros « écrabouilleurs », les caronades lâchèrent posément leur bordée, une pièce après l'autre, tandis que le *Thor* passait devant le tableau sans défense.

La poupe et le tableau avaient l'air de cracher de l'or : les superbes sculptures s'écrasèrent dans la mer ou montèrent haut dans le ciel. Lorsqu'une risée commença à dissiper la fumée, Bolitho se rendit compte que toute la poupe, éventrée, n'était plus qu'un gouffre noir et béant.

Les énormes charges avaient dû balayer les ponts de bout en bout sous un déluge de fer ; tous ceux qui se trouvaient là avaient probablement été massacrés.

Le *Thor* commença à virer, et quelqu'un réussit à trancher le câble, mais il revint sur sa proie et réussit à tirer une seconde bordée avec son autre batterie.

Il y avait de la fumée partout, les hommes pris au piège sous les pieds de Bolitho devaient s'attendre à connaître le même sort. Le mât d'artimon et le grand mât du second galion s'étaient effondrés le long du bord dans un énorme fouillis, les manœuvres répandues sur le pont et dans l'eau comme un tas d'algues sales.

Bolitho s'éclaircit la gorge. On se serait cru dans un four.

— Envoyez la voile de misaine, monsieur Parris – et, s'agrippant à l'épaule de l'aspirant, qu'il sentit sursauter comme s'il avait été touché : Signalez au *Thor* de se rapprocher, dit-il.

Il garda sa prise quelques secondes avant d'ajouter :

— Vous vous êtes fort bien conduit.

Il sentait peser sur lui les regards des hommes postés à la barre, visages noircis et pieds nus, leurs couteaux dégainés à peine secs du sang répandu.

— Vous avez *tous* été magnifiques !

La grand-voile jaillit et commença à se gonfler, le pont s'inclina légèrement, et un cadavre dévala jusqu'aux dalots, comme s'il avait seulement feint jusque-là d'être mort.

Il aperçut Jenour sur le pont principal. Deux marins en armes surveillaient un panneau grand ouvert, mais il était impossible de savoir combien de leurs ennemis se trouvaient à bord. Jenour sembla se rendre compte qu'il l'observait et leva son beau sabre. Son geste ressemblait à un salut. Comme le jeune Hazlewood, qui n'avait que treize ans, lui aussi voyait sans doute le sang couler pour la première fois.

— Le *Thor* a fait l'aperçu, amiral !

Bolitho s'apprêtait à remettre son sabre au fourreau lors qu'il se souvint qu'il s'en était débarrassé au début du combat. Il était resté à bord de la petite goélette qui s'évanouissait à présent dans la brunie, comme un lointain souvenir.

— En route nordet-quart-est, amiral !

Le large s'ouvrait devant eux, la mer prenait des teintes de bleu laiteux dans la lumière du petit jour. Les hommes poussaient des cris de joie, encore tout étonnés de ce qu'ils avaient accompli.

Parris arborait un large sourire. Il prit la main de l'aide-pilote et la serra si fort que l'homme étouffa une grimace.

— Il est à *nous*, monsieur Skilton ! Dieu de Dieu, on a réussi à le prendre à leur nez et à leur barbe !

Skilton fit la moue :

— On n'est pas encore rentrés au port, monsieur !

Bolitho reprit sa lunette. Elle pesait comme du plomb. Pourtant, cela ne faisait pas une heure qu'ils s'étaient rués sur le galion à l'ancre.

Il aperçut une nuée de petites embarcations qui se détachaient de la terre. Un brick mettait à la voile pour les rejoindre, ils se dirigeaient tous vers le galion endommagé. La

dernière bordée avait dû l'ouvrir en deux comme une coque de noix, songea-t-il tristement. Ils allaient sans doute faire appel à tous leurs moyens et à tous les hommes disponibles pour tenter de sauver ce qu'ils pouvaient sauver, tant qu'il n'était pas encore perdu corps et biens. L'avoir sacrifié en valait la peine. Tenter de s'emparer des deux galions aurait sans doute signifié les perdre tous deux. L'aide-bosco avait sans doute raison sur un point : il leur restait encore bien de la route à faire.

Il laissa tomber son sabre sur le pont et le contempla : il était désormais inutile, comme le poignard de cet aspirant. On ne savait jamais de quoi on aurait vraiment besoin avant de partir au combat.

Il arrêta un instant ses pensées sur ce qu'il éprouvait et leva les yeux vers le grand hunier qui prenait le vent.

Le désir de mourir ? Il n'avait pas ressenti la moindre peur, pas pour lui en tout cas. Il jeta un œil aux hommes ruisselants de sueur qui se laissaient glisser le long des haubans pour se ruer à d'autres tâches qui les attendaient. Il leur aurait fallu une centaine d'hommes pour s'occuper des bras et des drisses.

Ils lui faisaient confiance : c'était là sans doute sa plus grande victoire.

Bolitho prit sa tasse de café, la reposa. Elle était vide. Voilà une chose qu'Ozzard n'aurait jamais permise dans ce genre de circonstances. Il se frotta lentement l'œil d'un geste las et examina la chambre richement décorée, un vrai palais à côté de ce que l'on trouvait d'ordinaire à bord d'un vaisseau de guerre. Il ébaucha un sourire : même lorsqu'on était vice-amiral.

L'après-midi était bien entamé. Il savait que, s'il avait encore eu la force de monter sur le pont puis de grimper jusqu'à la hune, il aurait pu apercevoir la côte. Mais, dans leur situation, la vitesse importait autant que la distance. Le vent restait stable au noroît, il voulait avant tout profiter du moindre bout de toile que le bâtiment était capable de porter. Il avait eu un bref entretien assez désagréable avec le capitaine, homme plutôt arrogant à la barbe grisonnante. Il faisait penser à l'un de ces anciens *conquistadores*. Il avait du mal à savoir ce qui irritait le plus cet Espagnol : s'être laissé prendre son bâtiment sous les canons de la forteresse, ou devoir se soumettre à l'interrogatoire

d'un homme à qui vous n'auriez pas donné deux sous, avec sa chemise sale et son pantalon noir de fumée, et qui prétendait être un officier général anglais. Il avait l'air de considérer que le plan de Bolitho, ramener le navire dans des eaux amies, était insensé. Lorsqu'il comprit enfin, il lâcha dans son anglais, que rendait bizarre l'absence de tout accent tonique, que l'issue de cette tentative était inexorable. Bolitho avait mis un terme à leur entretien en lui disant d'une voix calme :

— Je n'en attends aucune, il suffit de voir comment vous traitez vos propres hommes, comme des animaux.

Il entendit Parris qui criait des ordres à un marin perché dans le mât d'artimon. Il paraissait fatigué, mais ne trouvait pas indigne de se jeter lui-même de tout son poids sur un bras ou sur une drisse comme ses hommes. Il avait bien fait de le choisir.

Le *Thor* avait pris poste entre le gros galion et la terre. Ses hommes étaient sans doute tout aussi surpris de leur victoire que les siens. Mais, si important qu'il eût été, ce succès avait eu son prix et engendrait la tristesse qui succède à toute bataille.

Le lieutenant de vaisseau Dalmaine était mort alors même que le *Thor* récupérait les rescapés de l'allège remplie d'eau. Il avait fallu abandonner les deux mortiers, et la quille de l'allège s'était presque brisée sous les effets du recul. Dalmaine avait surveillé le sauvetage de ses hommes avant de retourner à son bord, sans doute pour y récupérer quelque chose. Mais l'allège avait coulé brusquement, entraînant au fond Dalmaine et ses mortiers bien-aimés.

L'attaque leur avait coûté quatre morts et trois blessés dans un état grave. Parmi ceux-ci, le marin du nom de Laker, qui avait perdu un œil et un bras d'un coup de mousquet tiré à bout portant. Bolitho avait vu Parris s'agenouiller près de lui et entendu l'homme murmurer :

— Vaut encore mieux ça que de se faire fouetter, hein, monsieur ? — et, avec un effort pour saisir la main de l'officier : J'aurais pas aimé, souffla-t-il, me faire enfiler la chemise à carreaux sur la coupée, surtout pour faire plaisir à c'gugusse...

Il faisait sans doute allusion à Haven. S'ils retrouvaient *l'Hypérion* sans trop tarder, le chirurgien pourrait peut-être encore le sauver.

Bolitho songea aux cales qui se trouvaient sous ses pieds, bien loin en bas. Des caisses et des coffres remplis de lingots d'or et d'argent. Des crucifix enrichis de pierres précieuses, des bijoux en tout genre – le spectacle qu'il avait découvert en compagnie d'Allday qui tenait une lanterne et qui ne l'avait pas quitté d'une semelle.

Il se disait qu'ils avaient eu une chance insensée. Le capitaine espagnol avait laissé échapper un renseignement : une compagnie de soldats devait embarquer le matin même pour escorter le trésor jusqu'à son déchargement dans les eaux espagnoles. S'ils avaient eu affaire à une compagnie d'hommes disciplinés, leur attaque aurait piteusement échoué.

Il eut une pensée pour la petite goélette, la *Spica*, pour son patron qui avait essayé de donner l'alarme. La haine, la rage de s'être laissé prendre d'abordage, la peur des représailles, il y avait un peu de tout cela pour expliquer son attitude. Mais il avait réussi à préserver son navire, et les Espagnols n'allait pas s'amuser à dérouter quelques vaisseaux pour l'escorter dans des eaux plus sûres, ainsi qu'il l'espérait. Non seulement cela, mais rien ne les empêchait de le mettre en cause. Une chose était sûre : neutre ou pas, on ne le prendrait plus à faire affaire avec l'ennemi.

Il se laissa aller à un bâillement prolongé et tâta la cicatrice dissimulée sous ses cheveux. Le gros bosco de *l'Hypérion*, Samuel Lintott, allait s'empêtrarder pour de bon quand il saurait qu'ils avaient perdu le canot et deux chaloupes. Mais la perspective de toucher sa part de prise le calmerait vite. Bolitho essaya d'empêcher sa tête de ballotter en tous sens. Il ne savait même plus depuis combien de temps il avait réussi à dormir sans être dérangé.

Ce bâtiment et sa précieuse cargaison ne prendraient toute leur valeur qu'à la City de Londres et, naturellement, lorsque Sa Majesté britannique apprendrait la nouvelle. Bolitho sourit tout seul. Le roi, qui n'avait même pas réussi à se souvenir de son

nom lorsqu'il l'avait frappé du plat de l'épée. Ce genre de chose représentait peut-être bien peu pour ceux qui possédaient tant.

Mais il savait que son épuisement expliquait toutes ces pensées vagabondes qui le prenaient.

Il existe bien d'autres façons de faire la guerre que celle qui consiste à abreuver de sang la bouche des canons. Aucune pourtant ne le satisfaisait, cela lui laissait un goût d'inachevé. Seule la fierté le soutenait. Fierté chez ses hommes, chez des gens comme Dalmaine, qui avait fait passer le salut de ses marins avant toute chose. Et ce Laker, qui s'était battu au coude-à-coude avec ses camarades, uniquement parce que cela avait beaucoup plus de valeur pour lui comme pour eux qu'un pavillon ou une cause à défendre.

Il se laissa aller à rêver de l'Angleterre, se demandant à quoi Belinda occupait ses journées à Londres. Mais, de même qu'une image se brouille à travers la lentille maculée de sel d'une lunette, il ne parvenait pas à faire le point et finit par éprouver un vague sentiment de culpabilité.

Il tourna ses pensées vers le vicomte Somervell, sachant très bien que ce n'était qu'une lâche ruse pour rêver à Catherine. Allaient-ils quitter les Antilles, maintenant que le trésor, ou du moins le plus gros du trésor, était entre leurs mains ?

Sa tête tomba sur son avant-bras et il sursauta, comprenant d'un seul coup, et qu'il s'était assoupi sur sa table, et que la vigie venait de héler le pont.

Il entendit Parris qui criait quelque chose et se mit immédiatement debout, les yeux tournés vers la claire-voie. La vigie appelait encore.

— Ohé, du pont ! Deux voiles dans le noroît !

Bolitho emprunta les coursives, franchit des portes qu'il ne connaissait pas. Il examina au passage les chambres désertes. Avec l'équipage-croupion confiné en bas et placé dans la double impossibilité, et de tenter de se réapproprier le bâtiment et de causer à la coque des dommages sans exposer sa propre vie, le galion ressemblait à un vaisseau fantôme. Tous les hommes de *l'Hypérion* étaient employés à plein temps sur le pont ou dans les hauts, comme des insectes prisonniers d'une gigantesque toile d'araignée. Il remarqua près d'une bibliothèque un

portrait, celui d'un Espagnol de noble naissance, et devina qu'il s'agissait du père du capitaine. C'était peut-être comme dans la vieille demeure de Falmouth. Ne possédait-il pas lui aussi plusieurs tableaux qui retracaient l'histoire de sa famille ?

Il trouva Parris en compagnie de Jenour et de Skilton, l'aide-pilote, regroupés à bâbord. Tous trois pointaient leurs lunettes.

Parris salua en le voyant arriver.

— Rien pour l'instant, sir Richard.

Bolitho leva les yeux vers le ciel, avant de se concentrer sur la ligne d'horizon. On eût dit le sommet d'un barrage dominant le néant. Il ne ferait pas nuit avant plusieurs heures, c'était bien long.

— Peut-être est-ce *l'Hypérion*, sir Richard ?

Leurs regards se croisèrent. Parris n'en croyait rien.

— Je ne le pense pas, répondit Bolitho. Avec le vent en notre faveur, nous aurions dû établir le contact vers midi.

Il garda toutefois le reste de ses réflexions pour lui, ajoutant seulement :

— Signalez au *Thor*. Il est bien possible qu'Imrie ne voie pas encore ces voiles.

Cela lui donnait le temps de réfléchir, de faire les cent pas, le menton enfoncé dans sa cravate.

*C'était donc l'ennemi.* Il lui fallait s'y résoudre. La *Ville-de-Séville* n'était pas un bâtiment de guerre, elle ne possédait ni l'artillerie ni les capacités d'un vaisseau de la Compagnie des Indes. Avec leurs décors de métal et leurs têtes de bronze grimaçantes, les canons étaient certes impressionnantes, mais ne pouvaient guère faire de mal qu'à un pirate ou à un corsaire un tant soit peu téméraire.

Il observa les quelques marins qui se trouvaient là. Le combat avait été rude : leurs camarades avaient été tués ou blessés, mais le seul fait de survivre et l'espoir d'une bonne part de prise suffisaient à leur conserver le moral. Pourtant, le sort changeait une fois encore. C'était miracle s'ils ne s'étaient pas rués à l'arrière comme un seul homme pour s'emparer du trésor. Bolitho et ses deux officiers n'auraient pu y faire grand-chose. La vigie se mit à crier :

— Deux frégates, amiral ! A voir comme ça, c'est des espagnols !

Bolitho essaya de contrôler sa respiration, tous les autres s'étaient tournés vers lui. Il avait déjà plus ou moins pressenti que Haven ne serait pas au rendez-vous. Ironie du sort, il lui avait lui-même fourni un moyen honorable de se défiler.

Parris annonça d'une voix calme :

— Eh bien, à ce qu'on dit, nous avons deux mille brasses d'eau sous la quille. Les Espagnols ne pourront jamais remettre leurs pattes sur leur tas d'or, sauf s'ils arrivent à descendre aussi bas !

Personne n'eut envie de rire.

Bolitho se tourna vers Parris. *C'est à moi de prendre une décision.* Signaler au *Thor* de les embarquer avec leurs prisonniers à son bord ? Ils ne disposaient plus que de la moitié de la drome, cela prendrait du temps. Saborder le galion et tous ses trésors puis s'enfuir, en espérant que le *Thor* parviendrait à distancer les frégates avant la tombée de la nuit ?

La victoire prenait un goût amer.

Jenour s'approcha de lui :

— Laker vient de passer, amiral.

Bolitho se tourna vers lui, ses yeux lançaient des éclairs :

— Et il est mort pour quoi ? C'est cela que vous voulez dire ? Devrons-nous tous périr par la faute de notre amiral et de son orgueil insensé ?

Mais, étonnamment, Jenour ne se laissa pas désarçonner :

— Alors, combattons, sir Richard.

Bolitho laissa tomber ses mains.

— Au nom de Dieu, Stephen, c'est bien cela que vous aviez en tête ? — et, avec un sourire grave, sa colère retombée : Mais c'est que je ne veux plus d'autres morts !

Il tourna son regard vers l'horizon. Était-ce là le spectacle dont il se souviendrait ?

— Signalez au *Thor* de mettre en panne. Puis faites monter les prisonniers et rassemblez-les sur le pont.

La vigie les héla :

— Ohé, du pont ! Deux frégates espagnoles et une autre voile sur leur arrière !

— Seigneur tout-puissant, murmura Parris, qui tenta de sourire, monsieur tout feu tout flamme, avez-vous envie de vous battre contre les Espagnols ?

Jenour haussa les épaules et sa main agrippa son sabre magnifique. Cela en disait plus long que tous les discours.

Allday, qui observait les officiers, essayait de deviner comment les choses avaient pu aussi mal tourner. Visiblement, ce n'était pas tant leur échec qui chagrinait Bolitho, cela se voyait comme le nez au milieu de la figure ; que ce vieil *Hypérion*. Il n'était pas venu les rejoindre. Allday serra les dents. Si jamais ils revenaient au port, il allait s'occuper de régler le sort de ce Haven, une fois pour toutes.

Bolitho devait ressentir la même chose que lui. Voilà pourquoi il n'avait pas pris son vieux sabre. *Il avait tout pressenti*. Dieu seul savait à combien d'autres cela était arrivé.

Ils tournèrent tous les yeux vers la vigie de misaine, à qui personne n'avait prêté attention jusque-là, et qui criait :

— Voile dans le nordet, amiral.

Bolitho serra convulsivement les mains dans son dos. Ce nouvel arrivant leur était tombé dessus tandis qu'ils ne s'occupaient tous que de ces étranges voiles inconnues. Il ordonna :

— Stephen, grimpez là-haut ! Prenez une lunette !

Jenour n'hésita que quelques brèves secondes, comme s'il pesait la gravité et l'urgence de la situation. Puis il s'élança, se hissant main contre main dans les enfléchures de misaine pour aller rejoindre la vigie perchée tout en haut sur son inconfortable croisillon de hune.

On avait l'impression qu'il mettait une éternité. Quelques marins étaient montés dans les hunes ou, accrochés aux mains courantes, observaient cet horizon qui vous usait les yeux. Bolitho sentit une boule lui nouer la gorge : ce n'était pas l'*Hypérion*. Dans le cas contraire, ils auraient déjà aperçu ses mâts et ses vergues.

Jenour les appelait, on l'entendait à peine dans le fracas des poulies et le claquement des voiles.

— C'est un anglais, amiral ! Il hisse son numéro !

Parris escalada l'une des échelles de poupe et pointa sa lunette sur leurs poursuivants.

— Ils s'en vont, sir Richard. Ils ont dû l'apercevoir, eux aussi. Enfin, ajouta-t-il d'une voix pleine de dépit, pour ce que ça change, qu'ils aillent au diable !

Jenour reprit :

— C'est la *Phèdre*, une corvette !

Bolitho sentit que Parris se retourna pour le regarder. Cette corvette qui leur avait tant manqué avait fini par les retrouver, mais elle allait se contenter d'observer le spectacle de leur fin.

Jenour se remit à crier, hésita, reprit, mais d'une voix à peine audible :

— La *Phèdre* hisse un signal, amiral ! « Ennemi en vue ! »

Bolitho baissa les yeux vers le pont, aperçut une tache noirâtre, là où ce marin espagnol était mort. Ce signal allait être répété à tous les autres bâtiments. Il imaginait son vieil *Hypérion*, les hommes qui accourraient aux postes de combat, au son des tambours.

Parris s'exclama, mais comme s'il ne pouvait y croire :

— Les Espagnols restent au large, sir Richard ! — il s'essuya le visage, peut-être aussi les yeux. Qu'elle aille au diable, cette vieille peau ! La prochaine fois, faudrait pas attendre le dernier moment !

Mais, tandis que les huniers espagnols se noyaient dans la brume, la jolie petite corvette se rapprocha du galion et de son unique bâtiment d'escorte. Il devint bientôt évident qu'elle aussi était seule.

Ce trio assez mal assorti roulait dans la houle après avoir mis en panne. Le jeune commandant de la *Phèdre* vint les rejoindre à bord de son canot. Il manqua tomber en franchissant l'énorme rentré de muraille, et salua Bolitho en réprimant un large sourire.

— Où sont les autres ? demanda Bolitho en fixant le jeune homme. Mais alors, ce signal ?

Le commandant retrouva rapidement une attitude plus convenable.

— Je m'appelle Dunstan, sir Richard.

— Oui, fit Bolitho en hochant la tête. Et comment se fait-il que vous connaissiez mon nom à moi ?

Nouveau grand sourire, comme un rayon de soleil :

— J'ai eu l'honneur de servir avec vous à bord de *l'Euryale*, sir. Richard — et, jetant aux autres un regard d'où toute satisfaction n'était pas absente : J'étais aspirant. Je me suis souvenu de la ruse que vous aviez employée pour tromper l'ennemi... Encore que, reprit-il après une hésitation, je n'eusse nullement la certitude que cela marcherait avec moi.

Bolitho lui prit la main et la serra longuement.

— Désormais, je sais que nous remporterons.

Quand il détourna la tête, seul Allday nota l'émotion qui faisait briller ses yeux.

Allday jeta un regard à la *Phèdre* et à ses dix-huit canons.

Après tout. Bolitho finirait peut-être par admettre qu'il avait fait beaucoup pour les autres. Mais il en doutait.

## VIII

# TRISTE APPAREILLAGE

Le très honorable vicomte Somervell leva les yeux de la pile de dossiers qu'il consultait et fixa Bolitho, l'air intéressé.

— Ainsi, vous avez accepté les explications fournies par le commandant Haven, hein ?

Bolitho se tenait debout près d'une fenêtre, l'épaule appuyée contre le mur tout frais. L'air était lourd et humide, alors que le vent qui ne les avait pas lâchés pendant toute la traversée jusqu'à Port-aux-Anglais ne mollissait pas. Les petits brisants à l'entrée du port étaient toujours couronnés de crêtes blanches, mais le soleil donnait au sable des teintes de bronze en fusion.

De là où il se tenait, il distinguait parfaitement le grand bâtiment. Après l'accueil enthousiaste auquel ils avaient eu droit en entrant dans le port, on était passé immédiatement aux choses sérieuses, le déchargement de la précieuse cargaison. Des allèges et des chaloupes faisaient d'incessantes allées et venues : Bolitho n'avait de sa vie jamais vu autant de tuniques rouges chargées de veiller sur le trésor à chaque pas du chemin. Somervell lui avait expliqué que, par un surcroît de précaution, le tout serait ensuite réparti à bord de plusieurs vaisseaux de tonnage plus modeste.

Bolitho se tourna à demi pour l'observer. Somervell avait déjà oublié la question qu'il venait de lui poser à propos de Haven. Ils avaient jeté l'ancre la veille, au matin, et, pour la première fois, Bolitho venait de remarquer que Somervell portait ces mêmes habits qu'il avait déjà lorsqu'il avait quitté la *Ville-de-Séville*. On aurait dit qu'il ne supportait même pas l'idée de quitter ses dossiers impeccables, fût-ce pour dormir.

C'est seulement à une journée d'Antigua qu'ils avaient retrouvé *l'Hypérion* et deux des bricks. Bolitho avait décidé

d'envoyer quérir Haven plutôt que de retourner lui-même à bord de son vaisseau amiral, où les spéculations allaient certainement bon train.

Haven avait fait montre d'un calme surprenant lorsqu'il lui avait fait son rapport. Il avait même pris la peine de le rédiger par écrit pour exposer en détail sa conduite, à défaut de l'excuser.

*L'Hypérion* et sa petite escadre s'étaient approchés de Puerto Cabello et avaient même échangé des tirs avec une batterie côtière lorsqu'il était apparu qu'ils essayaient de forcer l'entrée du port. Haven était certain que la frégate capturée, *La Conserve*, était toujours là. Il avait alors envoyé sous le feu de la batterie un brick, la *Vesta*, pour y regarder de plus près. Les Espagnols avaient mis en place un grand barrage à partir de l'une des forteresses, et la *Vesta* s'était jetée dessus. En quelques minutes, l'une des batteries avait trouvé ses marques à coups de boulets rouges, et les spectateurs impuissants l'avaient vue prendre feu avant de disparaître dans une terrible explosion.

Haven avait continué de sa voix placide : « D'autres bâtiments ennemis venaient droit sur nous. J'ai usé de la liberté... – il fixait Bolitho droit dans les yeux, sans ciller – ... la liberté que vous m'aviez laissée, sir Richard, et je me suis retiré. J'ai considéré qu'à ce moment vous aviez réussi ou bien aviez été repoussé. J'avais effectué la manœuvre de diversion prescrite, en prenant un certain nombre de risques. »

Après tout ce qu'ils avaient accompli en s'emparant de cette riche prise, c'était comme s'il avait subi une perte personnelle et non remporté une victoire.

Nul ne pouvait blâmer Haven. On aurait pu prévoir l'existence de ce barrage, mais tout aussi bien ne pas la soupçonner. Comme il l'avait déclaré, il avait fait usage de sa liberté.

Il s'en était fallu de peu que le second brick, *Le Tétrarque*, subît le même sort en tentant dans la fumée et au milieu des boulets de sauver quelques-uns des hommes de sa conserve. Murray, son commandant, figurait au nombre des survivants. On l'avait transporté dans un bâtiment tout proche avec les blessés de la compagnie de débarquement de *l'Hypérion* et les

rares rescapés du brick arrachés à la mer et au feu, les deux pires ennemis du marin.

Bolitho répondit enfin :

— Pour l'instant, oui, milord.

Somervell esquissa un sourire en continuant à tourner les pages. Il était radieux.

— Dieu de Dieu, Sa Majesté elle-même sera fort contente de tout cela ! — et, levant les yeux, où se voyait un regard plus terne : Je sais la peine que vous éprouvez pour ce brick, continua-t-il. Et la marine également. Mais, lorsqu'on voit le résultat, on se dit qu'il s'agit d'un bien noble sacrifice.

Bolitho haussa les épaules :

— Selon, en tout cas, ceux qui ne risquent pas leur précieuse petite peau. A la vérité, j'aurais encore mieux aimé détruire *La Conserve*, crédieu !

Somervell croisa les bras, mécontent.

— Vous avez eu de la chance. Mais si vous ne parvenez pas à dominer votre colère ou à la vider d'une autre façon, la chance pourrait bien vous abandonner, j'en ai peur.

Il pencha un peu la tête, comme un oiseau qui lisse son plumage.

— Alors, faites un effort, hein ?

La porte s'entrebâilla, Bolitho aperçut Jenour qui passait la tête. Il commença :

— Excusez-moi, milord, j'avais donné consigne...

Il se détourna, Somervell n'avait même pas entendu, il était replongé dans son univers d'or et d'argent.

Jenour fit à voix basse :

— Le commandant Murray va bientôt passer, sir Richard.

Bolitho le suivit. Ils traversèrent ensemble la large terrasse dallée et se dirigèrent sous la voûte vers l'hôpital de fortune. Cela au moins le réconfortait : les hommes qui souffraient de leurs blessures ne côtoyaient pas les soldats de la garnison qui mouraient de la fièvre jaune sans avoir seulement entendu un coup de feu.

Il jeta un bref coup d'œil à la mer avant de pénétrer dans le bâtiment. Elle était aussi lugubre que le ciel. La tempête, peut-être. Il allait devoir en parler au maître pilote de *l'Hypérion*.

Murray était étendu là, immobile, les yeux clos, comme déjà mort. Cela faisait deux ans qu'il était affecté aux Antilles et pourtant, il était d'un blanc crayeux.

Le chirurgien de *l'Hypérion*, George Minchin, homme moins dur que la plupart des gens de son métier, lui fit remarquer :

— C'est un miracle qu'il ait survécu si longtemps, sir Richard. Il avait perdu son bras droit quand on l'a sorti de l'eau et j'ai dû l'amputer d'une jambe. Il y a encore une petite chance, mais...

Et cela se passait hier. Bolitho avait vu suffisamment d'agonisants pour savoir que la fin était proche.

Minchin se leva de la chaise où il s'était installé près du lit et se dirigea délibérément vers une fenêtre. Près d'une autre, Jenour contemplait la mer, songeant sans doute que Murray aurait pu être à sa place, cherchant quelque chose qui pût le raccrocher à la vie.

Bolitho alla s'asseoir près du lit.

— Je suis là — le prénom du jeune commandant lui revint —, reposez-vous autant que vous pouvez, James.

Au prix d'un grand effort, Murray ouvrit les yeux.

— C'est ce barrage, amiral — il referma les yeux. Il a manqué arracher les fonds de cette pauvre baille.

Il essaya de sourire, mais cela lui donnait l'air encore plus effrayant.

— Pourtant, ils n'ont pas réussi à la prendre, ils ne l'ont pas prise.

Bolitho s'empara de la main qui lui restait et la tint serrée dans la sienne.

— Je veillerai à ce que l'on prenne soin de vos hommes.

Mais ses propres paroles lui paraissaient si vides ! Il avait envie de pleurer, de sangloter...

— Y a-t-il quelqu'un ?

Murray fit une nouvelle tentative, mais ses yeux restèrent clos comme de minces fentes fiévreuses.

— Je... je... — son cerveau se brouillait. Ma mère, je n'ai plus personne d'autre à présent...

Et sa voix le lâcha une nouvelle fois.

Bolitho se forçait à le regarder. Des bougies que l'on vient de moucher. Il entendait Allday de l'autre côté de la porte, Jenour respirait très fort, comme s'il avait envie de vomir.

D'une voix étonnamment ferme, Murray reprit :

— Il fait bien sombre, amiral. Je crois que je vais dormir — et, sa main se serrant dans celle de Bolitho : Merci pour...

Bolitho se leva doucement.

— Oui, vous allez dormir.

Il tira le drap sur le visage de l'homme qui venait de mourir et se tourna vers le soleil, à s'en aveugler. *Il fait bien sombre.* A jamais.

Il se dirigea vers la porte qui donnait sur la terrasse, devinant que Jenour voulait dire quelque chose, voulait essayer de l'aider, alors qu'il n'y avait rien à faire.

— Laissez-moi — il se détourna. *Je vous prie.*

Il se dirigea vers le mur qui bordait la terrasse, s'y appuya des deux mains. Il se revoyait petit garçon, regardant les armes de la famille sculptées dans la pierre au-dessus de la grande cheminée, à Falmouth. Il en suivait les contours du bout du doigt, son père était entré et l'avait pris dans ses bras.

La devise inscrite sous les armes lui revint en mémoire. *Pro libertate patriae. Pour la liberté de mon pays.*

Voilà en quoi avaient cru des jeunes gens comme Murray, Dunstan, Jenour.

Il serra les poings, attendit que la douleur commençât à le calmer.

Et pourtant, ils n'avaient même pas encore commencé de vivre.

Il se détourna brusquement en entendant des pas sur sa gauche, un peu plus bas, lui sembla-t-il. Il avait tant fixé le soleil qu'il ne voyait plus rien, juste une ombre vaguement confuse.

— Qu'y a-t-il ? Que me voulez-vous ?

Il tourna un peu la tête, sans se rendre compte du ton sur lequel il parlait ni de son état de détresse.

— Je suis venue vous voir, lui répondit-elle.

Elle se tenait immobile sur une marche de pierre dans l'escalier qui descendait jusqu'à un étroit sentier.

— On m'a dit ce qui s'était passé...

Nouveau silence qui parut à Bolitho une éternité, puis elle ajouta doucement :

— Vous sentez-vous bien ?

Il tenait les yeux baissés sur les dalles, et l'image de ses chaussures devint plus nette. La douleur à l'œil et le brouillard qui lui embrumait la vue s'estompaient lentement.

— Oui. C'est l'un de mes officiers. Je le connaissais à peine...

Il ne put poursuivre.

Elle resta là où elle était, comme si elle avait peur de lui ou du mal qu'elle pourrait lui faire.

— Je sais. Je suis désolée.

Bolitho se tourna vers la porte qui se trouvait près de lui.

— Comment avez-vous pu épouser cet homme ? J'ai rencontré un certain nombre de salopards de la pire espèce, mais...

Il essayait désespérément de retrouver son calme. Elle avait encore réussi son coup, il se sentait nu comme un ver, sans défense, incapable de rien expliquer.

Elle répondit à côté :

— Vous a-t-il parlé du second galion ?

Bolitho sentait sa colère tomber lentement. Il s'était justement attendu à ce que Somervell lui posât cette question. Ils savaient tous deux à quoi cela aurait pu les mener.

— Je suis désolé, je suis impardonnable. Je n'avais nul droit de vous poser cette question ni de vous interroger sur quoi que ce fût à ce propos.

Elle le regardait, l'air grave, une de ses mains retenant contre le vent chaud qui soufflait par-dessus le parapet la mantille de dentelle posée sur ses cheveux sombres. Puis elle s'avança sur la terrasse et s'arrêta en face de lui.

— Vous avez l'air fatigué, Richard.

Il osa enfin la regarder. Elle portait une robe vert d'eau, mais le désespoir le reprit lorsqu'il s'aperçut qu'il ne distinguait toujours pas ses traits fins, son regard impérieux. Il devait être à moitié fou, d'avoir ainsi fixé le soleil. Le chirurgien qu'il avait consulté à Londres lui avait bien dit que c'était là son pire ennemi. Il répondit enfin :

— J'espérais vous rencontrer. J'ai beaucoup pensé à vous, plus qu'il n'est décent, moins que vous ne le méritez.

Elle ouvrit son éventail et commença à l'agiter, on eût dit l'aile d'un oiseau.

— Je vais vous quitter très bientôt. Peut-être eût-il mieux valu que nous ne nous revoyions point. Nous devons tous deux essayer de...

Il se pencha, lui prit le poignet, sans se soucier de savoir si on les voyait. Il savait seulement qu'il allait la perdre, elle aussi, alors qu'il avait déjà tout perdu.

— Je ne peux pas essayer ! C'est infernal d'aimer la femme d'un autre homme, mais je dis la vérité, je le jure !

Elle ne tenta pas de se dégager, son poignet restait crispé dans sa main. Elle lui répondit sans hésiter :

— *Infernal* ? Vous ne saurez jamais ce que c'est, car vous ne serez jamais une femme qui aime le mari d'une autre femme ! — elle ne se dominait plus. Je vous l'ai déjà dit, un jour, je serai morte pour vous. A présent, parce que vous semblez vous rendre compte que la vie que vous avez choisie est en ruine, vous revenez à moi ! Mais ne savez-vous donc pas ce que vous êtes en train de me faire subir, par tous les diables ? Oui, j'ai épousé Lacey par désir réciproque, mais un désir que vous ne comprendrez jamais ! Je ne peux avoir d'enfant, mais vous le savez sans doute, comme le reste. Alors que *votre femme* vous a donné une fille, je crois... Dans ces conditions, où est le problème, hein ?

Elle tordit le bras pour se dégager, ses yeux sombres jetaient des flammes, des boucles de cheveux s'étaient échappées de dessous sa mantille.

— Je ne vous oublierai jamais, Richard, Dieu sait, mais je prie pour que nous ne nous revoyions jamais, je ne veux pas gâcher ce seul moment de joie que je chéris tant !

Et se détournant, courant presque, elle se dirigea vers la porte.

Bolitho pénétra dans le bâtiment, récupéra machinalement sa coiffure dans les mains d'un laquais. Il aperçut Parris qui se dirigeait vers lui et il aurait continué sans dire un mot si l'officier ne l'avait salué.

— J'ai surveillé le transfert du dernier coffre, sir Richard. Je n'arrive toujours pas à croire que nous avons réussi à nous en emparer !

Bolitho le regarda d'un œil distrait.

— Oui, et je mentionnerai votre conduite exceptionnelle dans mon rapport aux lords de l'Amirauté.

Mais cela sonnait faux. Tout ce qui allait suivre. Les lettres à écrire, à la mère de Murray et à la veuve de Dalmaine, les formalités à remplir pour faire payer leur part de prise aux ayants droit de ceux qui étaient morts ou disparus. Sa dépêche servirait au moins à cela.

Parris le regardait, ennuyé.

— Je ne disais pas cela pour m'attirer des compliments, sir Richard. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

Bolitho secoua la tête. Le vent lui soufflait sur le visage, il sentait encore son poignet entre ses doigts. Mais, Dieu du ciel, qu'avait-elle donc espéré ?

— Non. Pourquoi y aurait-il quelque chose qui n'irait pas ? On considérera qu'il s'agit d'un grand et noble sacrifice, je suis bien placé pour le savoir. Tenez-vous donc pour heureux de servir et de ne pas commander !

Et il s'éloigna. En se retournant, Parris aperçut Allday qui sortait du bâtiment et se dépêchait sous ce soleil violent.

— Bosco, sir Richard va avoir besoin de son canot.

Allday hocha négativement la tête.

— Non, il va aller marcher un peu. Et quand il se sera calmé, il réclamera son canot.

Parris branla du chef. C'était peut-être la première fois qu'il comprenait vraiment.

— Je vous envie tous les deux.

Allday s'approcha lentement de la balustrade qui surplombait le mouillage. La mer forcissait. Il croqua dans la pomme que lui avait donnée le coq du commodore. Sacré bon boulot ! Ça vous chassait vite fait la mélancolie.

Il aperçut le canot, à l'ancre assez loin de la jetée pour éviter d'abîmer la peinture. Les vagues se brisaient sur les marches de pierre en projetant des embruns. Il voyait Bolitho dans le trente-sixième dessous, au moment même où il avait cru que les

choses iraient mieux. Foutues bonnes femmes ! Il en avait touché un mot à Ozzard quand ils étaient revenus en triomphateurs avec le galion. Ozzard avait lâché d'un ton rogue une des remarques dont il avait le secret, et Allday, trop fatigué et irrité pour faire attention à ce qu'il disait, lui avait répondu :

— Mais bon sang, qu'en sais-tu donc ? Tu ne t'es jamais marié !

C'était étonnant, à quel point il avait vexé le petit homme.

Allday avait alors décidé qu'il lui ferait cadeau d'un de ses os sculptés pour se faire pardonner. Il jeta son trognon de pomme dans l'herbe jaunie par le soleil et s'apprêta à s'en retourner. C'est alors qu'il la vit, debout sur la terrasse, qui le regardait avec ces yeux qui n'appartenaient qu'à elle. Des yeux à vous faire chavirer le cœur d'un homme.

Elle croisa son regard et lui dit :

— Vous souvenez-vous de moi ? Vous êtes Mr. Allday.

— Ben, répondit prudemment Allday, pour sûr que je me souviens de vous, madame. Personne pourrait oublier c'que vous avez fait pour le commandant, c'était c'qu'il était à cette époque.

Elle fit semblant de ne pas remarquer l'allusion.

— J'ai besoin de votre aide. Voulez-vous me faire confiance ?

Allday se sentait fondre. Elle lui demandait de *lui* faire confiance. L'épouse du haut et puissant inspecteur général, un homme dont il fallait se méfier, si la moitié de ce qu'il avait entendu dire était vraie. Mais elle avait dévoilé ses batteries la première. Elle prenait tous les risques. Il esquissa un sourire : *une vraie femme de marin.*

— Je veux bien.

Elle s'approcha de lui et il remarqua le mouvement haletant de sa poitrine sous sa belle robe. Elle n'est pas aussi calme et tranquille qu'elle veut le laisser croire, nota-t-il.

— Le vice-amiral Bolitho n'est pas dans son état normal.

Elle hésita, craignant peut-être d'être allée trop loin. Elle avait vu son sourire s'évanouir : l'homme était redevenu instantanément méfiant.

— Je... j'aimerais bien l'aider, vous voyez – et, baissant les yeux : Pour l'amour du ciel, monsieur Allday, puis-je vous supplier ?

— Je suis désolé, madame. Nous nous sommes fait pas mal d'ennemis toutes ces années, voyez-vous – il prit un temps de réflexion, puis : Que pouvait-il arriver de pire ? Il est presque aveugle, reprit-il d'un ton plus abrupt.

Il se sentait de glace, en dépit de ce vent desséchant, mais il ne pouvait plus s'arrêter.

— Il croit qu'il va perdre l'usage de son œil gauche.

Elle le fixait, et cette révélation l'atteignit comme un mauvais rêve. Lorsqu'elle l'avait surpris, il regardait la mer ou le ciel. Bolitho lui avait paru si désemparé, si perdu, qu'elle avait eu envie de courir à lui et de le prendre dans ses bras, oubliant toute prudence, au péril de sa vie même, si seulement elle avait pu le réconforter et le garder un peu avec elle. Elle se rappelait sa voix, cette façon qu'il avait eue de la regarder comme s'il ne la voyait pas. Elle s'entendit murmurer :

— Oh, mon Dieu !

— Souvenez-vous bien, reprit Allday, je ne vous ai rien dit, madame. Je suis assez souvent dans le pétrin comme ça pour pas aller me rajouter des ennuis.

Il hésitait, ému par sa détresse, par cette façon qu'elle avait d'abandonner toute défense en face de lui, un pauvre marin de rien du tout.

— Mais si vraiment vous êtes en mesure de l'aider...

Il se tut et porta rapidement en manière de salut deux doigts à son chapeau, non sans murmurer précipitamment :

— Je vois votre mari qui dépasse à l'horizon, madame. Je vais m'en sauver !

Elle suivit des yeux sa haute silhouette qui s'éloignait en se déhanchant dans sa vareuse blanche flottant au vent et son pantalon de nankin, avec sa bonne figure qui affichait toute l'histoire de ses blessures et cicatrices diverses... Mais un homme si bon qu'il lui faisait monter les larmes aux yeux, ainsi que tous ces gens-là.

Pourtant, son mari ne vint pas la rejoindre. Elle le vit qui arpentait la terrasse en compagnie de ce Parris, le lieutenant de

vaisseau. Lorsqu'elle regarda plus bas le sentier raide qui descendait jusqu'au port, elle vit Allday se retourner et lui faire un grand signe en agitant sa coiffure.

Un tout petit geste, et pourtant elle comprit qu'il avait accepté de devenir son ami.

Le fanal fixé au plafond, dans la grand-chambre de *l'Hypérion*, décrivait de larges cercles et projetait des ombres grotesques sur la toile à damier du pont et les neuf-livres soigneusement saisis de chaque bord.

Bolitho avala une gorgée de vin du Rhin en regardant Yovell qui terminait une autre lettre puis la lui soumettait à travers la table pour signature. Il se fit la réflexion qu'on aurait dit des acteurs sur scène : Ozzard s'affairait à remplir les verres et Allday entrait et sortait tel un personnage à qui l'on n'aurait pas donné de rôle à apprendre.

Le capitaine de vaisseau Haven se tenait debout près des fenêtres de poupe, que l'on avait à demi munies de leurs volets car le vent, devenu plus terrifiant avec l'obscurité, faisait déferler les vagues de terre en projetant des embruns sur les navires à l'ancre.

Le bâtiment tremblait de toutes ses membrures et tirait sur son câble. Bolitho se souvenait de son incrédulité lorsque Dacie avait tranché celui de l'espagnol.

Haven conclut enfin :

— Voilà tout ce que je puis dire, sir Richard. Le commis est content de son avitaillement, et tous les détachements qui travaillaient à terre sont rentrés à bord, à l'exception d'un seul.

Il s'exprimait d'une voix posée, comme un enfant qui récite à son maître la leçon qu'il a eu peine à apprendre.

— J'ai également pu remplacer les trois embarcations, mais elles ont besoin de réparations.

Une simple observation, le moyen d'attirer l'attention de son amiral qui les avait abandonnées. Haven prenait grand soin de ne pas montrer ses véritables sentiments.

— Qui commande ce dernier détachement ?

Haven jeta un coup d'œil au rôle.

— Le second, sir Richard.

Il utilisait désormais systématiquement son titre, depuis leur dernière algarade. Bolitho fit lentement tourner le vin dans son verre. Tant pis. Haven était un imbécile et savait fort bien que son amiral, comme tout officier général, avait le pouvoir de faire ou de défaire sa carrière. Ou bien était-ce sa manière à lui de jauger l'honnêteté de Bolitho ?

Yovell leva les yeux par-dessus ses lunettes cerclées de fer.

— Je vous demande pardon, sir Richard, mais souhaitez-vous que la dépêche pour *Le Tenace* soit tournée de cette façon ?

Bolitho esquissa un bref sourire.

— Je le souhaite.

Il n'avait pas besoin qu'on lui rappelât ce qu'il avait écrit.

*Je vous commande et ordonne de vous tenir paré à prendre la mer.* Le capitaine de vaisseau Robert Thynne, qui commandait le second soixante-quatorze, pouvait bien en penser ce qu'il voulait. Bolitho avait plus besoin que jamais du *Tenace*. Les bâtiments qui transportaient la majeure partie du trésor devaient être escortés jusqu'à la sortie de ces eaux dangereuses, avant de rejoindre les vaisseaux de l'escadre de Sir Peter Folliot ou d'avoir suffisamment d'eau pour se débrouiller seuls. Bolitho aurait préféré gagner du temps en attendant l'arrivée de sa petite escadre, mais le changement de temps en avait décidé autrement.

Il se détourna des autres, heureux de bénéficier de la lueur pâlotte de la lanterne, cela lui permettait de se frotter l'œil. Il lui faisait mal, il payait sa stupidité d'avoir fixé le soleil. A moins que ce ne fût l'effet de son imagination ? Il était heureux d'être revenu à bord de son bâtiment. Somervell l'avait bien deviné lorsqu'il lui avait fait ses adieux.

Il lui avait indiqué que lui-même et sa femme quitteraient l'île, une fois renvoyé le plus gros des bâtiments, à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes que l'on attendait d'un jour à l'autre. Somervell attachait le plus grand prix à son petit confort.

Bolitho avait découvert un autre aspect de l'homme lorsqu'il lui avait demandé l'autorisation de prendre congé de Lady Somervell et que celui-ci lui avait répondu : « Impossible » en le

fixant, l'air insolent. Bolitho imaginait fort bien ces mêmes yeux, glacés derrière le fût d'un pistolet de duel dans les lueurs de l'aube, quoique, si ce qu'on disait était vrai, il eût dans ce genre d'affaires une préférence pour l'épée. « Elle n'est pas ici », avait-il ajouté.

Antigua n'était qu'une île minuscule. Si elle avait souhaité le voir, elle l'aurait fait. Ou bien Somervell s'était lassé de ce petit jeu et l'en avait empêchée. Mais peu importait. Tout était fini.

On frappa à la porte : le lieutenant de vaisseau Lovering, officier de quart, entra dans la chambre :

— Je vous prie de m'excuser, sir Richard — et, regardant tour à tour Bolitho et Haven : Un brick courrier a été aperçu à l'entrée du port.

Bolitho baissa les yeux. Il était peut-être en provenance d'Angleterre. Des lettres du pays, des nouvelles de la guerre. Leur ligne de vie. Il songea à Adam, qui commandait son propre brick et était sans doute encore occupé à transporter des dépêches pour Nelson. C'était comme un autre monde, loin de la fièvre et de la chaleur des Antilles.

Haven se pencha :

— Si jamais il y a du courrier...

Il recouvra le contrôle de lui-même, et Bolitho se souvint de ce qu'Allday lui avait raconté à propos de sa femme, qui attendait un enfant.

Bolitho signa encore quelques lettres : recommandations pour des promotions, pour actes de bravoure, transferts à bord d'un autre bâtiment. Des lettres dont il ne fallait rien attendre.

L'officier tenta :

— Avez-vous des plis à porter à terre, sir Richard ?

Bolitho leva les yeux. Lovering était troisième lieutenant. Il espérait une promotion, une occasion de prouver sa valeur. Si Parris tombait... Il chassa aussitôt cette idée.

— Je ne pense pas.

Les mots étaient sortis tout seuls. C'était donc si simple, de mettre fin à quelque chose qui lui avait été si cher ?

Haven attendit que l'officier se fût retiré.

— Eh bien, à demain aux premières lueurs de l'aube, sir Richard.

— Oui. Rappelez l'équipage à votre convenance et faites part de nos intentions au commandant du *Tenace* ainsi qu'au directeur du chantier.

Lorsque *l'Hypérion* reviendrait à Antigua, le vaisseau de la Compagnie des Indes aurait appareillé. Se reverraient-ils un jour, même par hasard ?

— Il nous faudra toute la journée pour sortir du port et regrouper nos protégés dans un semblant d'ordre. Le vent décidera seul s'il est avec ou contre nous.

Si les bâtiments de charge et leur escorte restaient plus longtemps à l'abri à Port-aux-Anglais, les Espagnols – et peut-être même leurs alliés français – risquaient de lancer une contre-attaque avant l'arrivée de la nouvelle escadre.

Resté seul dans la chambre, Bolitho but encore un peu de vin, mais il avait beau avoir l'estomac vide, il se sentait incapable de faire honneur au repas préparé par Ozzard. Le vieux vaisseau roulait et grondait, on rappelait apparemment les hommes de quart sans arrêt pour reprendre l'amarrage de quelque apparau. Impossible de prendre le moindre repos.

Le vin était fameux, et Bolitho trouva le temps de se demander comment faisait Ozzard pour le garder si frais, même dans les fonds.

L'idée l'effleura un instant d'envoyer un billet à Catherine, mais il la chassa immédiatement. Il suffisait qu'on l'interceptât, et elle serait compromise au point de ne pouvoir s'en remettre. Le tort que cela pourrait causer à sa propre carrière ne semblait plus avoir aucune importance.

En entendant le cliquetis des pompes, il se souvint de ce qu'on lui avait dit sur *l'Hypérion*, son grand âge, toutes ces années de service. Bref, des sarcasmes supplémentaires.

Il commençait à somnoler dans son fauteuil préféré lorsqu'il fut soudain réveillé. Il avait l'impression de ne s'être assoupi que quelques secondes, Ozzard le secouait par le bras.

Bolitho le regarda. Le vaisseau était toujours plongé dans l'obscurité, on entendait le même vacarme, les mouvements n'avaient pas cessé.

— Le second souhaite vous voir, sir Richard.

Cette fois, Bolitho était bien réveillé. Pourquoi n'était-ce pas le commandant ?

Parris entra, trempé d'embruns. Il avait l'air congestionné sous son bronzage, mais Bolitho savait qu'il n'avait pas bu.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai jugé utile de vous mettre au courant, sir Richard. Le canot de rade a annoncé qu'une goélette quittait le port. L'un des navires du commodore, apparemment.

— Et alors ?

Bolitho savait que le pire était encore à venir.

— Lady Somervell se trouve à bord — Parris se troubla un peu sous le regard des yeux gris. J'ai appris, continua-t-il, qu'elle avait l'intention de se rendre à Saint John's.

Bolitho se leva pour écouter le bruit du vent. Plutôt la tempête à présent, l'eau se brisait sur la coque comme le flot de la marée montante.

— A bord de ça, mon vieux ! — et, attrapant sa vareuse : Il faut en informer le vicomte Somervell.

Parris le regardait, l'air abattu :

— Il est au courant. Je l'en ai prévenu moi-même.

Haven apparut dans la portière, il avait enfilé un manteau de mer sur sa robe de nuit.

— Qu'est-ce que j'apprends ? — il jeta un regard à Parris : Nous nous verrons plus tard !

Bolitho se rassit. Comment Somervell pouvait-il lui laisser faire une chose pareille ? Il devait être au courant lorsqu'il lui avait dit qu'il lui était impossible de lui faire ses adieux. Une aussi petite goélette pouvait sombrer si elle n'était pas convenablement manœuvrée. Il essaya de se rappeler qui commandait les navires de Glassport.

Même par beau temps, il était dangereux d'entreprendre une traversée de routine dans ces îles. Sans parler des pirates, qui étaient monnaie courante. Pour un de ces misérables qui pourrissait dans les fers ou se balançait au gibet, on en retrouvait cent de mieux dans ces parages. Il fit enfin :

— Je ne peux rien faire avant le jour.

Haven l'observait froidement :

— Si vous me demandez...

Il se tut, puis ajouta :

— Je dois aller retrouver les hommes de quart sur le pont, sir Richard.

Bolitho se rassit lentement. *C'est moi qui lui ai fait cela.* Il ne savait trop s'il avait parlé à voix haute ou non, mais ses mots lui firent l'impression de rouler en échos dans la chambre comme des coups de feu.

Il appela Ozzard :

— Réveillez mon aide de camp, je vous prie.

Il comptait l'envoyer à terre porter un message à Somervell, qu'il dormît ou non.

Il se leva brusquement et se dirigea vers une fenêtre dont les volets n'avaient pas été posés.

— Si j'y vais moi-même, l'un de nous deux y laissera certainement la vie.

## IX UNE CORVETTE

Bolitho émergea sur la dunette et sentit le vent s'engouffrer dans son manteau de mer. Les embruns par-dessus le pavois jaillissaient en un déluge de pluie tropicale.

Il s'accrocha aux filets et ferma à demi les yeux pour essayer de résister à la tempête. Elle était forte mais remuait un air humide, si bien que le vent ne rafraîchissait même pas ses membres fatigués. Cela faisait deux jours qu'ils essayaient de tailler leur route après être sortis de Port-aux-Anglais pour rassembler le convoi, un convoi réduit certes, mais sans prix. Et au bout de tout ce temps, ils n'avaient pas parcouru cinquante milles.

La nuit venue, ils étalèrent la tempête sous hunier arisé et guère de toile de mieux, tandis que les quatre transports et les vaisseaux de moindre rang mettaient à la cape comme ils pouvaient dans ces conditions effroyables.

Garder l'affaire secrète n'avait désormais plus guère d'importance. *L'Hypérion* avait donc allumé ses feux tout en montrant ses fanaux de vice-amiral en tête de mât pour tenter de maintenir regroupés tous les navires. Chaque nouvelle aube ramenait la perspective d'une journée entière consacrée à rassembler les bâtiments éparpillés et à les remettre en formation avant de reprendre la route. Tout était trempé. Tandis que des hommes grimpait dans les hauts pour essayer de maîtriser des voiles rendues folles ou que d'autres allaient en titubant remplacer leurs camarades aux pompes de cale, beaucoup devaient se demander comment ils flottaient encore.

Bolitho se tourna par le travers et aperçut une forme vague, les huniers de leur corvette. La *Phèdre* se tenait au vent à eux, se couchant sous les vagues qui agitaient sa coque élancée comme

un jouet. Le brick *Le Défenseur* était invisible, loin devant, tandis que le second, *Le Tétrarque*, se tenait à la même distance sur leur arrière.

Il grimpait quelques marches d'une échelle de poupe et sentit son manteau s'envoler. Sa chemise était déjà trempée par l'écume et les embruns. Il aperçut *Le Tenace*, un demi-mille sur l'arrière, dont les bossoirs noirs luisaient comme du verre sous l'effet des lames qui se brisaient contre eux. Cela faisait un effet étrange, de disposer de nouveau d'un vaisseau de troisième rang, encore qu'il doutât que Thynne lui en fût reconnaissant. Après une longue escale, passée à réparer les avaries de la tempête qu'il avait subie, il était facile d'imaginer que les hommes du *Tenace* pestaiient de ce changement de régime.

Bolitho redescendit sur le pont. La roue était armée par quatre timoniers et, tout près, Penhaligon était en grande conversation avec l'un de ses adjoints.

Le vent avait viré franchement au suroît, si bien qu'ils avaient été chassés à plusieurs milles de la route tracée. Mais si le pilote se faisait du souci, il n'en montrait rien.

Tout autour d'eux, dans les hauts et sur le pont principal, des hommes travaillaient à réparer les dégâts qu'avait causés la tempête : manœuvres à remplacer ou à épisser, voiles à descendre pour les réparer ou les mettre au rebut.

Il jeta un coup d'œil à la coupée la plus proche, où un bosco s'affairait à dessaisir un caillebotis.

Une autre séance de fouet. Et cela avait été encore pire que d'habitude, alors qu'Ozzard avait pris soin de fermer la clairevoie. Les hurlements du vent dans les haubans et les enfléchures, le fracas lancinant des huniers arisés, les battements des tambours, et ces claquements à vous donner la nausée du fouet qui s'abattait sur un dos nu.

Il vit à la coupée du sang qui pâlissait et disparaissait progressivement, rincé par les embruns. Trois douzaines de coups. Un homme qui était allé trop loin en pleine tempête, un officier incapable de régler la chose sur-le-champ.

Haven était dans ses appartements, occupé à remplir son journal, ou relisant pour la centième fois les lettres que leur avait apportées le brick courrier. Bolitho était heureux de le

savoir ailleurs. Seule son influence se faisait sentir. Les hommes qui se démenaient sur le pont paraissaient tendus, remontés. Même Jenour, qui n'avait pas grande expérience de la mer, lui en avait fait la remarque.

Bolitho fit signe à l'aspirant des signaux :

— La lunette, je vous prie, monsieur Furnival.

Il remarqua les mains du jeune garçon, râpeuses d'avoir souqué là-haut toute la nuit. Il faisait tout de même son possible pendant la journée pour garder une tenue digne d'un officier du roi.

Levant son instrument, il réussit à distinguer la corvette qui devint très nette dans l'objectif, avec des torrents d'écume jaillissant quand ses sabords plongeaient dans les grosses lames. Il se demanda ce que pensait Dunstan, son commandant, alors qu'il devait lutter contre la mer et le vent pour garder son poste sur l'amiral. Voilà qui vous changeait bigrement d'un poste d'aspirant à bord de *l'Euryale*.

Il déplaça légèrement sa lunette sur l'avant et aperçut une bande de terre couverte de buissons verdoyants, loin par le travers bâbord. Encore une île, la Barbade. Ils auraient dû la laisser par tribord dès le premier jour. Il songea à la goélette, à Catherine, qui avait demandé au patron de la conduire à Saint-John's en faisant le tour d'Antigua au lieu de prendre la voie de terre.

Un navire d'aussi faible tonnage n'avait aucune chance d'en réchapper par un ouragan de cette force. Le patron avait le choix : fuir devant la tempête, ou tenter de trouver un abri. Des bâtiments bien plus solides auraient souffert, certains auraient même sombré. Il serra les doigts autour de sa lunette à s'en faire mal. Pourquoi avait-elle fait cela ? Elle reposait peut-être à des milliers de brasses par le fond, peut-être était-elle accrochée à un morceau d'épave. Elle avait peut-être même entraperçu les feux de hune de *l'Hypérion*, elle avait peut-être compris que c'était son bâtiment à lui.

Il entendit le pilote appeler l'officier de quart.

— Je serais assez d'avis que vous envoyiez les perroquets, monsieur Mansforth.

L'officier hocha la tête, les embruns salés lui faisaient un visage rouge brique.

— Je vais... je vais en informer le commandant.

Il avait parfaitement noté la présence de cette silhouette qui se tenait du bord au vent, enroulée dans son grand manteau de mer. Tête nue, ses cheveux sombres plaqués sur le front, l'homme ressemblait plus à un bandit de grand chemin qu'à un vice-amiral.

Jenour émergea de l'arrière et vint le saluer.

— Avez-vous des ordres, sir Richard ?

Bolitho rendit sa lunette à l'aspirant.

— Le vent mollit. Faites un signal aux transports, je vous prie, dites-leur de rester en formation serrée. Nous ne sommes pas encore sortis d'affaire.

Les quatre bâtiments à bord desquels était embarquée la plus grosse partie du trésor se tenaient sous le vent des deux soixante-quatorze. Avec un brick en éclaireur loin sur l'avant et l'autre qui surveillait leurs arrières comme un chien de garde, ils seraient prévenus à temps si quelque voile inconnue se montrait. Dans ce cas, *l'Hypérion* et *Le Tenace* choisirraient le moment propice pour redescendre le convoi ou pour gagner au vent et rejoindre la *Phèdre*.

Les pavillons montèrent aux vergues avant de se raidir au vent comme des plaques de métal peint.

— Aperçu, sir Richard, dit Jenour, qui ajouta à voix basse : Le commandant arrive.

Bolitho saisit immédiatement une nuance d'amertume dans le ton de sa voix. Cet équipage ressemblait à une bande de conspirateurs.

Haven traversa lentement le pont dégoulinant, inspectant au passage les affûts, les manœuvres éparses, les bras lovés en glène, enfin, tout.

Apparemment rassuré par ce qu'il voyait, il traversa le pont pour aller saluer son supérieur.

Son visage restait inexpressif, mais ses yeux inspectaient visiblement la chemise détrempée de Bolitho, son pantalon mouillé par les embruns.

— J'ai l'intention de renvoyer de la toile, sir Richard. Nous pourrons la supporter.

Bolitho acquiesça.

— Signalez au *Tenace* d'en faire autant. Je ne veux pas courir le risque que nous soyons séparés.

La veille, Thynne avait perdu deux hommes passés par-dessus bord et avait fait chapelle en essayant de mettre à l'eau un canot. Ou bien ces hommes étaient tombés des hauts et s'étaient assommés en touchant la mer, ou bien, comme la plupart des marins, ils ne savaient pas nager. Bolitho n'avait pas envie d'en reparler. Mais Haven rétorqua d'un ton sec :

— Je vais faire hisser ce signal immédiatement, sir Richard. Thynne demande le maximum à ses hommes et ne fait pas grand-chose quand un imbécile paye le prix de ses propres insuffisances.

Il appela d'un geste l'officier de quart.

— Du monde en haut, à envoyer les cacatois, monsieur Mansforth ! — et, se tournant vers l'aspirant : Signal général : « Envoyer de la toile ! »

Puis tendant le bras par-dessus la lisse de dunette :

— *Cet homme !* Mais que diable fait-il donc ?

L'homme en question essorait sa chemise à carreaux pour essayer de la sécher un peu. Il se redressa d'un bond, regarda fixement la lunette, tandis que les autres s'éloignaient prudemment pour tenter d'échapper aux foudres de Haven. Un quartier-maître bosco s'empressa d'intervenir :

— Ça va, commandant ! Je lui ai dit de se rhabiller !

Haven se détourna, furieux. Mais Bolitho surprit dans les yeux du marin un éclair de gratitude : il savait bien que le bosco ne lui avait rien dit de tel. Fallait-il qu'ils fussent à ce point excédés par Haven, pour que même la maistrance se retournât contre lui ?

— Commandant !

Bolitho le vit se retourner, soudain calmé. C'était énervant, cette faculté qu'il avait de laisser instantanément retomber sa colère.

— J'ai deux mots à vous dire, je vous prie.

L'aspirant annonça :

— Aperçu, commandant !

Bolitho reprit :

— Ce vaisseau n'a jamais combattu, ni sous vos ordres, ni sous ma marque. Vous ne m'en voudrez pas de vous rappeler que vous vous en prenez à un homme qui vient de passer deux jours et deux nuits à grimper là-haut — il avait du mal à garder son calme et à ne pas crier. Lorsque l'heure viendra de rappeler aux postes de combat d'urgence, reprit-il, vous vous attendrez à obtenir, non, vous exigerez, la loyauté la plus totale.

Haven se buta :

— Je connais bien certains de ces fauteurs de troubles...

— Écoutez-moi, commandant. Tous ces hommes-là, les bons comme les mauvais, les saints et les *fauteurs de troubles*, c'est eux que l'on appellera aux postes de combat, suis-je assez clair ? La confiance se mérite et un commandant de votre expérience ne devrait pas avoir besoin qu'on le lui rappelle ! De même que je ne devrais pas avoir besoin de vous rappeler que je ne tolérerai pas la moindre brutalité gratuite, de la part de quiconque !

Haven le regardait fixement, ses yeux jetaient des éclairs.

— Je n'ai personne sur qui m'appuyer, sir Richard. Certains de mes officiers sont novices. Mon second, Mr. Parris, se soucie avant tout de son intérêt personnel ! Pardieu, je pourrais en raconter des choses, sur celui-là !

— Cela suffit, aboya Bolitho. Vous êtes mon capitaine de pavillon et vous avez tout mon soutien — il attendit que ses mots eussent fait leur chemin, puis : Je ne sais pas ce qui vous chagrine, mais si vous trompez une fois encore ma confiance, je vous mets à bord du prochain bâtiment qui rentre en Angleterre !

Parris avait paru sur le pont et, tandis que les sifflets rappelaient les gabiers une fois encore pour monter à envoyer de la toile, il jeta un rapide coup d'œil à Bolitho, puis à son commandant.

Haven assura sa coiffure sur sa chevelure grisonnante et l'appela :

— Prenez la suite, monsieur Parris.

Bolitho devinait la surprise de Parris : pas la moindre menace, pas le moindre avertissement.

Tandis que les marins grimptaient dans les haubans comme des singes, la flamme de tête de mât claqua un grand coup pour la première fois, comme pour manifester que le vent mollissait pour de bon. Haven ajouta sèchement :

— Moi aussi, sir Richard, j'ai mes principes.

Bolitho le congédia et se retourna de nouveau vers l'île visible dans le lointain. Allday se tenait à quelques pas. Bolitho se dit qu'il ne voulait jamais plus le laisser seul.

— Ces goélettes locales, fit Allday, c'est des sacrés bons bateaux, sir Richard.

Sans se retourner, Bolitho lui prit le bras.

— Merci, mon vieil ami. Vous devinez toujours ce à quoi je songe.

Il regarda deux mouettes qui montaient en flèche sur la crête des vagues, ailes tendues. Leurs plumes accrochaient la lumière du soleil qui apparaissait entre les nuages. Comme l'éventail de Catherine.

Il reprit, accablé :

— Je me sens si désemparé – et, se tournant vers le profil carré d'Allday : Pardonnez-moi, je ne devrais pas vous faire partager mon fardeau.

Allday plissa les yeux pour observer les lames qui brisaient, les longues crêtes qui s'effilochaient sous la pression du vent.

C'était comme juger du résultat d'un tir : un coup trop long, un coup trop court. Le prochain serait le bon. Il commença :

— A ce propos, elle m'a parlé avant que nous quittions le port.

Bolitho en avait les yeux ronds :

— Elle vous a parlé, à *vous* ?

Allday était vexé :

— Eh bien oui, il y a des femmes qui veulent bien adresser la parole à des gens comme moi.

Bolitho lui reprit le bras :

— Je vous en prie, ne jouez pas à ce petit jeu avec moi.

— 'M'a dit qu'elle se faisait un sang d'encre à votre sujet. 'Voulait que vous le sachiez, un truc dans ce genre.

Bolitho frappa du poing la lisse usée.

— Et je n'ai même pas tenté de comprendre. A présent, je l'ai perdue.

Les mots se pressaient sur ses lèvres, il savait que seul Allday le comprenait, même s'il n'était pas toujours d'accord avec lui.

Allday regardait ailleurs.

— J'ai connu une fille dans le temps, au village où je vivais. Elle était éprise du fils du seigneur, un vrai jeune gaillard que c'était. Elle était faite pour lui et a-t-il jamais su seulement qu'elle existait, ce salopard ! Vous d'mande pardon, sir Richard.

Bolitho, tout en l'observant, se demanda si Allday n'en avait pas pincé pour cette fille. Allday ajouta sobrement :

— Un jour, elle s'est jetée sous les roues de la voiture du seigneur. Elle ne pouvait pas en supporter davantage, j'imagine, et elle voulait le lui faire savoir. Elle est morte, conclut-il en contemplant ses mains calleuses.

Bolitho épongea les embruns qui lui mouillaient le visage. *Elle voulait le lui faire savoir.* Était-ce cela qu'avait fait Catherine à cause de lui ?

Mais pourquoi n'avait-il pas vu, pas su reconnaître que l'amour ne se conquiert jamais aisément ? Il songea à Valentine Keen, à cette fille aux yeux vairons. Il avait tout risqué pour elle et il avait tout gagné à cause de cela.

Il entendit Allday qui s'éloignait, il descendait sans doute *s'en jeter un* avec ses amis, ou il était allé rejoindre Ozzard dans son office.

Il se dirigea vers l'arrière. Mr. Penhaligon inspectait les voiles une à une, ses battoirs sur les hanches. Haven faisait la moue, penché sur le compas, Parris l'observait en attendant de renvoyer l'équipe de quart.

Il tendit l'oreille, on entendait le cliquetis des pompes. Le vieil *Hypérion* les emmenait tous, il avait vu tant d'espoirs déçus, tant de corps brisés sur ces ponts. Son ouïe fut soudain attirée par de nouveaux sons. Il s'exclama :

— *Le canon !*

Plusieurs hommes sursautèrent en l'entendant crier ainsi. Allday, qui était encore dans l'échelle, se tourna vers lui. Puis l'aspirant des signaux annonça, tout excité :

— Je l'entends, moi aussi, amiral !

Haven s'approcha de la lisse de dunette, penchant la tête d'un bord puis de l'autre, sans rien entendre. Jenour arriva de l'arrière en courant.

— Est-ce loin ?

En apercevant Bolitho, il devint écarlate.

— Je vous demande pardon, sir Richard !

Bolitho essaya d'abriter ses yeux. Puis l'aspirant annonça :

— De la *Phèdre*, commandant : « Canon dans le noroît ! »

Bolitho vit des hommes grimper dans les enfléchures, toute fatigue oubliée. Pour le moment.

Jenour demanda d'une voix inquiète :

— Qu'est-ce que cela veut dire, sir Richard ?

— Signalez à la *Phèdre* d'aller voir, lui répondit Bolitho.

Quelques minutes après, lorsque les hommes de l'aspirant des signaux eurent hissé les pavillons en bout de vergue, il répondit enfin :

— Des pièces de petit calibre. Stephen. Sans doute des pierriers. Pourquoi avait-il entendu quelque chose, lui, alors que tous les autres étaient restés sourds ?

— Signalez au *Tétrarque* de rallier l'amiral.

— Voyez un peu ça, comme elle y va ! lui dit Allday, admiratif. Il regardait la corvette qui virait de bord : sa doublure de cuivre brillait au soleil brouillé. Elle envoyait de la toile et changea de cap rapidement avant de venir au plus près bâbord amures. Allday ajouta :

— On dirait votre *Hirondelle*, hein, commandant ? — il se mit à rire : Enfin, je voulais dire sir Richard !

Bolitho prit une lunette dans le râtelier.

— Oui, je m'en souviens. J'espère que le jeune Dunstan apprécie à sa juste valeur ce cadeau sans prix, comme je l'ai fait.

Les autres n'y comprenaient rien et, une fois encore, Allday se sentit tout remué du privilège qui était le sien.

Bolitho laissa retomber sa lunette. Il y avait trop d'embruns et de brouillard, tout volait en tourbillons dans le vent, comme de la fumée.

Un corsaire peut-être ? Aux prises avec un caboteur de la Barbade ? Ou encore, un bâtiment en patrouille qui bravait la mer et le vent à la poursuite d'une corvette ennemie ? La *Phèdre* allait tirer cela au clair. Peut-être s'agissait-il aussi d'un piège destiné à attirer leurs maigres forces loin de leurs trésors.

Il eut un sourire amer. Comment Haven allait-il se comporter ?

— Noroît-quart-nord, commandant !

Le timonier était obligé de hurler pour se faire entendre par-dessus les rugissements du vent dans la toile et le gréement. La corvette gîtait fortement, au point qu'il était impossible de se tenir debout.

Le commandant Alfred Dunstan s'agrippa à la lisse et enfonça plus solidement sa coiffure sur sa chevelure châtain. Cela faisait dix-huit mois qu'il avait ce commandement, son premier, la *Phèdre*. Avec un peu de chance, il allait pouvoir passer son épauvette sur l'épaule droite, dernière étape avant de devenir capitaine de vaisseau. Il cria :

— Serrez le vent encore deux quarts de mieux, monsieur Meheux ! Bon sang de bois, il ne va pas nous échapper celui-là, qui qu'il soit !

Il surprit le bref échange de regards entre son second et le maître pilote. La *Phèdre* semblait ne pas pouvoir serrer davantage, les vergues brassées et les voiles gonflées étaient presque bordées dans l'axe. La corvette bondissait, la mer qui bouillonnait autour des sabords répandait des déluges sur les hommes à moitié nus et donnait à leur peau bronzée des teintes de statues.

Dunstan leva les yeux pour inspecter les voiles l'une après l'autre. Les gabiers étaient postés sur les vergues, certains songeaient sans doute aux hommes du *Tenace* passés par-dessus bord dans la tempête.

— En route noroît-quart-ouest, commandant !

Le pont et le gréement protestèrent violemment, les enfléchures résonnaient comme des tambours, et la corvette gîta plus fortement encore.

Le second – il avait vingt-trois ans, soit un an de moins que son commandant – hurla :

— On n'en tirera rien de plus, commandant !

Dunstan éclata de rire, tout excité. Il avait un visage expressif, des traits bien dessinés, une bouche amusée. D'aucuns disaient qu'il ressemblait à Nelson. Il appréciait fort ce compliment, mais avait découvert cette ressemblance par lui-même depuis fort longtemps, à l'époque où il servait comme aspirant sous les ordres de Bolitho, qui commandait alors son premier gros vaisseau, *l'Euryale*.

— Ça vous met du baume au cœur ! Mais vous êtes une vieille peau ou quoi ?

Ils se mirent à rire comme des gamins, car Meheux était son cousin et chacun devinait fort bien ce qui se passait dans la tête de l'autre.

Dunstan serra les dents en entendant une manœuvre céder du côté du petit perroquet, comme un coup de pistolet. Deux hommes s'employaient déjà à réparer, et il ajouta :

— Il faut absolument gagner dans le vent, au cas où ces salopards nous montreraient leur cul et qu'on vienne à les perdre !

Meheux ne chercha pas à discutailler, il le connaissait trop bien. La mer passant en trombe par-dessus le passavant balaya deux hommes qui dévalèrent vers les dalots, pestant et jurant. Le premier fut projeté contre un affût solidement saisi et resta là sans plus bouger. Il s'était évanoui, ou cassé une ou deux côtes. On le tira vers un panneau, et ses camarades s'accroupirent pour essayer d'éviter le torrent suivant.

Meheux jouissait de ce spectacle, Dunstan n'était jamais plus heureux que lorsqu'il échappait à la main de fer de l'escadre et à l'autorité de son amiral. Ils n'avaient aucune idée de l'origine ni de la cause de ces coups de canon, ils pouvaient tout aussi bien découvrir qu'il s'agissait d'un vaisseau de guerre britannique qui avait engagé un briseur de blocus ennemi. Dans

ce cas-là, ils n'auraient plus la moindre chance d'avoir leur part de prise, l'autre commandant y veillerait.

Dunstan grimpa quelques échelons dans les enfléchures sous le vent. Les vagues lui léchaient les mollets tandis qu'il pointait sa lunette en attendant la nouvelle alerte de la vigie. Laquelle cria :

— Droit par tribord avant, commandant !

Puis silence : le bâtiment s'enfonçait lourdement dans un creux, et la figure de proue disparut sous l'eau, comme si la *Phèdre* plongeait droit vers le fond. Le choc avait dû déséquilibrer la vigie installée sur son perchoir instable. Mais elle reprit :

— Deux bâtiments, commandant, dont un démâté !

Dunstan redescendit de son perchoir et fit la grimace en vidant son chapeau plein d'eau.

— Fameuse vigie, monsieur Meheux ! Vous lui donnerez une guinée !

— C'est l'un de mes hommes, commandant, lui répondit le second en souriant.

Dunstan essuyait sa lunette.

— Ah bon ? Dans ce cas, c'est vous qui en ferez cadeau à ce gaillard !

Les tirs étaient sporadiques mais, dans cette mer agitée et avec ces rideaux d'embruns, il était impossible d'apercevoir les deux bâtiments, sauf pour la vigie.

La *Phèdre* se dressa, et le grand hunier déventé se mit à claquer violemment.

— Du monde aux bras ! Abatbez de trois rhumbs !

Dunstan desserra ses mains sur la lisse. Le vent mollissait nettement, il fallait en tirer parti.

— En route au nord-quart-noroît, commandant !

Meheux s'écria soudain :

— Bon sang, les voilà ! Ils sont là !

Dunstan se saisit de sa lunette.

— Par le diable ! C'est cette fichue goélette qu'on recherche !

Meheux l'observait de profil, ses cheveux volaient en désordre sous le vieux chapeau fatigué que Dunstan portait

toujours à la mer. Il lui avait confié un jour : « Je m'en achèterai un neuf le jour où je serai capitaine de vaisseau, pas avant ! »

— La goélette à bord de laquelle a pris passage la femme de l'inspecteur général ?

Dunstan eut un large sourire : Meheux était un officier digne de confiance et qui promettait beaucoup. Mais, dès qu'il était question de femmes, il raisonnait comme un enfant.

— Alors, je comprends pourquoi notre amiral se fait tant de souci !

Un homme cria :

— Ils sont à la dérive, commandant ! Ils nous ont vus, Seigneur Dieu !

Le sourire de Dunstan s'évanouit.

— Parés sur le pont ! Batterie tribord, chargez, mais ne mettez pas en batterie ! — il prit son second par le bras : Un foutu pirate si je ne m'abuse, Josli !

Le second se prénommait Joshua, et Dunstan ne l'appelait ainsi que lorsqu'il était vraiment dans tous ses états. Il ajouta vivement :

— Nous allons d'abord nous occuper de lui. Envoyez quelques bons tireurs dans les hauts. C'est un joli petit brigantin, on en donnerait une ou deux guinées, pas vrai ?

Meheux courut exécuter les ordres. On entendait des cliquetis d'acier, un détachement d'abordage se préparait à l'écart des canonniers et de leurs écoubillons.

La goélette avait démâté, mais quelqu'un avait tenté d'établir un gréement de fortune. Par cette tempête, cela avait dû être un cauchemar.

Meheux regagna l'arrière, tenant solidement son sabre préféré.

— Et les autres, commandant ?

Dunstan pointa sa lunette et poussa un juron en voyant une bouffée de fumée suivie d'une brève détonation : les pirates ouvraient le feu sur lui.

— Mais qu'ils aillent donc au diable !

Il leva les bras comme il l'avait vu faire à Bolitho quand il se préparait au combat, pour permettre à son maître d'hôtel de lui attacher son sabre.

— Ouvrez les sabords ! *En batterie !*

Il se souvint soudain de ce que Meheux venait de lui demander.

— S'ils sont encore vivants, nous nous occuperons d'eux ensuite, sinon – il haussa les épaules – une chose est sûre, ils ne risquent pas d'aller ailleurs !

Il examina ce qui se passait et fronça le sourcil en entendant le pirate tirer un second coup de canon, le boulet s'écrasa le long du bord. Tout était en place.

Dunstan dégaina et dressa son sabre au-dessus de sa tête. Il sentait son bras se paralyser, comme si l'arme était taillée dans de la glace. Il se souvint du jour où il s'était accroupi avec un autre aspirant sur la dunette de *l'Euryale*, fou de terreur, mais incapable de détourner les yeux alors que la grande pyramide de toile de l'ennemi dominait le passant. Et Bolitho qui se tenait debout sur le pont, exposé aux coups, sabre brandi ! Et les chefs de pièce qui le regardaient, subissant la torture de ces secondes qui paraissaient des heures ! L'éternité. Il se mit à sourire et abaissa son sabre avec la plus grande élégance.

— *Feu !*

Le frêle brigantin était traversé au vent, mât de misaine tombé, ponts recouverts de toile déchirée et de débris du gréement. Une bordée bien ajustée avait détruit la barre, ou du moins tué ceux qui se trouvaient à proximité. Le navire était désemparé ; un homme qui courait vers l'arrière, le mousquet à la main, fut abattu sur-le-champ par les tireurs d'élite de la *Phèdre*.

— *Du monde là-haut ! A réduire la toile ! Affalez la grand-voile !*

Dunstan remit son sabre au fourreau, les yeux rivés sur l'autre qui dérivait sous le vent de la *Phèdre*. L'affaire était terminée.

— Parés à monter à l'abordage !

Quelques marins s'étaient perchés dans les enfléchures, mousquets armés, prêts à tirer, tandis que d'autres attendaient comme des chiens aux abois d'en venir aux mains. Il était rare de s'emparer d'un pirate. Dunstan regarda son second prendre son élan pour sauter, la corvette dérivant lourdement le long de

son bord. Il savait qu'il fallait être fou pour essayer de résister. C'était encore ce que ses marins savaient faire de mieux : pas de quartier si l'un des leurs était touché.

Des vivats éclatèrent lorsque les couleurs écarlates montèrent en tête de grand mât à bord du brigantin.

Dunstan jeta un regard à la coque, basse sur l'eau, de la goélette. Elle devait avoir de grosses voies d'eau et paraissait à deux doigts de chavirer.

Cela signifiait qu'il allait falloir risquer une embarcation dans ces vagues bien formées. Il ordonna :

— Monsieur Grant ! Le canot, et vivement ! Tenez-vous à l'écart si ces salopards vous tirent dessus !

On affala le canot, qui s'éloigna du bord ; l'enseigne s'efforçait de rester debout, les yeux fixés sur la goélette. Puis, se retournant vers l'arrière, il fit un grand signe à la *Phèdre*.

Dunstan éclata d'un énorme rire, la tension retombait.

Bolitho aurait trouvé quelque chose à dire dans ce genre de circonstance. Il cria :

— Hissez les couleurs ! – et, voyant Meheux qui revenait : Nous nous sommes battus sans pavillon, bon Dieu ! Alors, Josh, c'était comment ? demanda-t-il, voyant la tête que faisait son cousin.

— Un de ces sagouins nous est tombé dessus, il a donné un coup en pleine poitrine à ce malheureux Tom Makin, mais il s'en tirera.

Ils regardèrent tous deux un cadavre que l'on jetait entre les deux coques.

— Il ne recommencera plus !

Laissant une équipe de prise à bord, la *Phèdre* s'éloigna et se dirigea sous voilure réduite vers la goélette, qui donnait de la bande.

Dunstan vit ses hommes grimper sur le pont incliné. Deux hommes, visiblement des pirates abandonnés par le brigantin, se ruèrent à l'attaque. L'enseigne de vaisseau Grant en abattit un d'un coup de pistolet, l'autre se baissa et essaya de se réfugier dans la descente. Un marin prit de l'élan avec son coutelas et l'atteignit comme avec une pique. Dans l'objectif de la lunette, tout se passait sans bruit, mais Dunstan aurait juré

qu'il avait entendu le hurlement de l'homme qui tombait de tout son long, avec la lame qui perçait dans le dos.

— Je ne veux pas l'aborder. Paré à virer ! Paré sur le pont !

Il laissa retomber sa lunette, comme si ce qu'il voyait était indécent. Une femme, la robe déchirée dans le dos, et pourtant étrangement digne, qui se laissait conduire au canot par les marins. Il la vit qui s'arrêtait seulement une seconde près du cadavre du pirate abattu par l'enseigne de vaisseau Grant. Il la vit lui cracher dessus et lui arracher le coutelas qu'il tenait à la main. Elle respirait la haine, le dégoût, la colère, mais on ne sentait chez elle nulle trace de peur.

Dunstan se tourna vers son second :

— La garde à la coupée, Josh. Voilà un spectacle que nous ne devrons jamais oublier.

Un peu plus tard, alors que la *Phèdre* faisait route, suivie de sa prise qui se traînait, Dunstan avait été témoin d'un autre moment fort qu'il n'oublierait pas non plus.

Elle était restée debout près de lui, enveloppée dans un ciré que l'un des marins lui avait prêté, le menton droit, les yeux écarquillés en voyant les vergues de *l'Hypérion* qui dansaient et ses voiles qui se gonflaient avant de reprendre la route qui les réunirait.

Dunstan avait ajouté :

— Je vais faire un signal immédiatement, madame. Puis-je dire à mon aspirant d'indiquer votre nom ?

Elle avait secoué lentement la tête, les yeux toujours fixés sur le vieux deux-ponts, et on l'entendit à peine dans le fracas des voiles et du gréement.

— Non, commandant, mais je vous remercie — et, plus bas : Il va me voir, je le sais.

Une seule fois, Dunstan avait pu observer qu'elle perdait un peu ses défenses. Le maître pilote avait crié : « Ici, les gars ! Cette vieille balle s'enfonce ! » L'étrave de la goélette était dressée, elle sombrait dans un cercle d'écume et de bulles à la façon dont une main blanche fait s'écouler le grain en s'enfonçant dans le tonneau du négociant. La coque était entourée de morceaux d'épaves qui flottaient et de quelques cadavres, puis, soudain, elle plongea, comme si elle avait hâte

de quitter ceux qui l'avaient trahie. Dunstan lui avait alors jeté un coup d'œil, elle serrait un éventail sur sa poitrine. Il n'en était pas sûr, mais il crut la voir murmurer un mot. *Merci.*

Plus tard, Dunstan devait dire à Josh :

— Donnez plutôt deux guinées à cette vigie ! Ce qu'elle a fait était plus important que tout ce que n'importe lequel d'entre nous a accompli jusqu'ici.

## X AU PORT

Deux semaines après que la *Phèdre* se fut emparée du brigantin pirate et après la libération des personnes qu'il avait capturées, *l'Hypérion* et *Le Tenace* regagnèrent Antigua.

L'île était en vue au lever du jour mais, comme pour se gausser de leurs efforts, le vent était presque complètement tombé et il faisait fort sombre lorsqu'ils pénétrèrent enfin à Port-aux-Anglais, où ils jetèrent l'ancre.

Bolitho avait passé le plus clair de l'après-midi sur la dunette, à vaguement observer les marins qui réglaients les voiles, et l'île, pendant ce temps, figée eût-on dit, ne se rapprochait pas.

En d'autres occasions, il se serait senti fier de vivre cet instant. Ils avaient fait leur jonction avec l'escadre de Sir Peter Folliot, qui à partir de là avait la charge du précieux convoi, qu'elle allait escorter jusqu'en Angleterre.

Les vigies avaient annoncé la présence au port de trois vaisseaux de ligne, et Bolitho supposa qu'il s'agissait des bâtiments de son escadre. Leurs commandants s'inquiétaient probablement de ce qu'ils allaient avoir à faire sous sa marque.

Cela avait contribué à remonter le moral des hommes, fatigués par la corvée consistant à rapporter le trésor tout en affrontant à chaque instant les éléments déchaînés. En réalité, Bolitho était plutôt soulagé d'avoir un jour devant lui avant de pouvoir rencontrer ses nouveaux subordonnés, se prêter à l'examen qu'ils feraient de lui, et se livrer de son côté à l'évaluation de ses futurs subalternes.

Lorsque les deux deux-ponts avaient enfin laissé tomber l'ancre, Bolitho avait regagné ses appartements, où la grand-

chambre avait déjà changé d'allure grâce aux lanternes qui l'éclairaient d'une lumière chaleureuse.

Il s'approcha des fenêtres de poupe et se pencha sur les eaux sombres pour admirer le coucher du soleil avec ses couleurs rouge sang, mais il avait l'esprit encore occupé par le souvenir du moment où Catherine, toujours enveloppée dans un ciré grossier, avait été hissée le long de la muraille.

Cela ne semblait pas possible : elle, ici, dans la même chambre, seule avec lui !

Seule avec lui, oui, mais combien loin ! Il commença à arpenter les lieux, jeta un coup d'œil à ses appartements de nuit, qu'il lui avait laissés pendant son bref séjour à bord. Il allait sans doute trouver quelque chose de sa trace : des effluves de son parfum, un ruban oublié, qui sait, lorsqu'elle avait pris passage à bord du navire amiral de Sir Peter Folliot quand les deux escadres s'étaient retrouvées.

Il s'approcha de la jolie cave à liqueurs en ébène et laissa glisser ses doigts sur le meuble. Il venait de l'atelier d'un des meilleurs artisans, et elle le lui avait offert lorsqu'il l'avait quittée à Londres pour ne plus la revoir jusqu'à leur rencontre à Antigua. Il esquissa un triste sourire : il se remémorait la désapprobation de son vieil ami Thomas Herrick, qui avait été nommé son capitaine de pavillon, lorsqu'on avait apporté ce cabinet à bord du *Lysandre*.

Il s'était toujours montré un ami fidèle, mais se méfiait de tout ce qui pouvait entacher le nom et la carrière de Bolitho. Le jeune Adam s'était lui aussi trouvé mêlé à cette supposée liaison entre eux, un souvenir si bref, mais si précieux. Il s'était battu en duel à Gibraltar avec un autre officier au sang chaud pour défendre la réputation de son oncle. On aurait dit que tous ceux qui lui étaient chers en payaient le prix.

Il se retourna pour inspecter sa chambre et aperçut l'ombre du factionnaire à travers la portière. Elle s'était tenue à cet endroit précis, totalement immobile, mais la respiration pressée, irrégulière alors qu'elle regardait ce qui se passait, le col de son manteau serré autour de sa gorge comme si elle avait eu froid.

C'est alors qu'elle avait remarqué la cave, et sa lèvre s'était mise à trembler. Il lui avait dit doucement : « Je l'emporte partout avec moi. » Elle s'était approchée de lui, avait posé sa main sur son visage. Lorsqu'il avait tenté de l'enlacer, elle avait secoué la tête, avec une expression qui ressemblait à du désespoir. « Non ! avait-elle protesté. C'est déjà bien assez dur d'être ici, dans ces conditions. N'aggravez pas les choses. Je veux seulement vous regarder, vous dire combien il m'est précieux de me savoir vivante grâce à vous. Est-ce Dieu ou le destin qui nous a réunis, je ne sais. Et désormais, je crains ce qu'il nous réserve. »

Il avait remarqué que sa robe était toute déchirée et lui avait demandé : « Je pourrais peut-être la faire raccommoder ? Votre domestique, où est-elle ? »

Elle s'était éloignée un peu, mais sans le quitter des yeux. « Maria est morte. Ils ont essayé de la violer. Elle s'est débattue, à mains nues, ils l'ont tuée, massacrée comme un pauvre animal sans défense. Votre petit bâtiment, ajouta-t-elle lentement, est arrivé juste à temps. Enfin, pour moi. Mais j'ai fait le nécessaire, ces porcs répugnants n'auront plus jamais l'occasion de respirer de cet air. »

Elle avait regardé ses mains, l'éventail tout sali qu'elle tenait encore. « Je prie Dieu d'être là lorsque cette vermine dansera au bout de la corde ! »

La portière s'entrouvrit, et Jenour passa la tête :

— On signale le canot du commodore, sir Richard.

Son regard inspecta rapidement la chambre. Qui sait s'il ne pouvait pas la voir lui aussi ?

— Très bien.

Bolitho retourna s'asseoir et contempla le pont entre ses pieds. S'il était un homme qu'il n'avait pas envie de voir en ce moment, c'était bien Glassport.

Il songeait à l'instant conclusif où il l'avait fait changer de bord, la menant auprès de Sir Peter Folliot, sur le gros trois-ponts.

L'amiral était un homme maigre, à la limite de la cachexie, mais son esprit vif n'affichait nulle fatigue. En dépit de la médiocrité des communications, il semblait tout savoir de la

préparation de l'attaque éclair contre La Guaira et connaître au liard près le montant réel du butin dont ils s'étaient emparés.

— C'est presque une évasion, hein ?

Il avait accueilli Catherine avec chaleur et courtoisie, puis lui avait annoncé qu'il allait la confier à l'un de ses meilleurs capitaines de frégate, qui ferait route à toutes voiles pour la ramener auprès de son époux à Antigua. Bolitho s'était dit qu'il en savait peut-être également long sur ce chapitre.

Il avait vu la puissante frégate de quarante-quatre mettre à la voile, l'emporter loin de lui une dernière fois, et il était resté sur le pont jusqu'à ce que les cacatois eussent disparu de l'horizon comme des coquillages rosés.

Le gros bâtiment de la Compagnie des Indes avait appareillé. Il imaginait Catherine en couple : chaque tour de sablier l'éloignait de lui un peu plus.

La porte s'ouvrit, le capitaine de vaisseau Haven s'approcha.

— Je m'apprête à accueillir le commodore, sir Richard. Puis-je signaler à vos commandants de se rendre à bord demain matin ?

— Oui.

Tout cela lui semblait si formel, si vide de sens ! C'était comme si une haute muraille s'était dressée entre eux. Il fit pourtant un effort :

— J'ai entendu dire que votre épouse attendait un enfant, commandant.

Il se rappelait combien Haven lui avait paru tendu depuis qu'il avait reçu les lettres déposées par le brick courrier. Comme un homme dans un état second. Il en était allé jusqu'à confier à Parris le soin de régler les affaires courantes.

Haven plissa les yeux :

— Qui vous a dit cela, sir Richard, si je puis me permettre ?

— Quelle importance ? soupira Bolitho.

— C'est un garçon, lui répondit Haven en détournant les yeux.

Bolitho surprit son geste, il avait les doigts crispés sur le bord de sa coiffure. Haven se rendait malade.

— Je vous en félicite. Je suppose que cela vous préoccupait beaucoup.

— Oui, euh, lui répondit Haven en déglutissant avec effort, je vous remercie, sir Richard...

A point nommé, des ordres se firent entendre sur la dunette, et Haven fila recevoir le commodore qui arrivait à bord.

Bolitho se leva en voyant Ozzard entrer avec sa vareuse. Était-ce vraiment le fils de Parris ? se demandait-il. Comment tout cela allait-il se terminer ?

Il baissa les yeux pour se tourner vers Ozzard :

— Ai-je songé à vous remercier des bons soins dont vous avez entouré notre invitée, lorsqu'elle était parmi nous ?

Ozzard retira un grain de poussière sur la vareuse. Il s'était chargé de ravauder la robe déchirée de Catherine. Apparemment, la liste de ses talents était sans limites.

Le petit homme lui fit timidement un sourire.

— Mais oui, sir Richard, vous m'avez déjà remercié. Ce fut un plaisir.

Il plongea la main dans un tiroir et en sortit l'éventail qu'elle tenait à la main lorsqu'elle avait été sauvée à bord de la goélette qui coulait.

— Elle a oublié ceci — il hésita en voyant le regard que lui jetait Bolitho. Je... je l'ai nettoyé. Il y avait un peu de sang, voyez-vous.

Oublié !

Bolitho tourna et retourna l'éventail entre ses doigts. Il la revoyait à présent, il se rappelait son expression. Il se détourna de la lanterne, son œil s'embuait légèrement. Il répéta :

— Oublié ?

Ozzard l'observait, un peu inquiet.

— Dans la précipitation du départ. Je suppose qu'elle l'aura oublié.

Bolitho serra l'objet un peu plus fort. Non, elle ne l'avait pas oublié.

On entendit des bruits de pas de l'autre côté de la porte : le commodore, suivi du capitaine de pavillon et de Jenour, fit son entrée dans la chambre. Glassport était rouge écrevisse, comme s'il venait de gravir la colline au pas de charge.

— Asseyez-vous, lui proposa Bolitho. Un peu de bordeaux peut-être ?

Glassport sembla revivre en entendant ces mots.

— J'accepterai volontiers un verre, sir Richard. Bon sang, toute cette excitation ! Cela fait bien longtemps que j'aurais dû prendre ma retraite !

Quand Ozzard eut rempli les verres, Bolitho dit :

— A notre victoire !

Glassport écarta ses grosses jambes et se pourlécha les lèvres :

— Un fameux bordeaux, sir Richard.

— Il y a quelques lettres, sir Richard, annonça Haven. Elles sont arrivées avec le dernier courrier.

Et il regarda Jenour apporter une petite liasse puis la poser sur la table près de Bolitho.

— Veillez à ce que les verres restent pleins, Ozzard, lui ordonna Bolitho. Si vous voulez bien m'excuser, messieurs.

Il ouvrit la première enveloppe et reconnut immédiatement l'écriture de Belinda. Il parcourut rapidement la lettre et dut s'arrêter avant de reprendre.

*Mon cher mari.* C'était comme si cette lettre avait été adressée à quelqu'un d'autre. Belinda lui racontait brièvement son dernier séjour à Londres, où elle s'était installée dans une maison qu'elle avait louée en attendant son accord. Elizabeth s'était enrhumée, mais elle était remise, et Belinda l'avait confiée à une nourrice qu'elle avait embauchée. Dans le reste de sa lettre, elle parlait apparemment de Nelson, du pays, dont le sort dépendait de lui, lui qui se dressait entre la France et l'Angleterre.

Jenour lui demanda lentement :

— Pas de mauvaises nouvelles, sir Richard ?

Bolitho glissa la missive dans sa vareuse.

— En fait, Stephen, je n'en sais rien.

Elle ne lui disait pas un mot de Falmouth, ni de tous ces gens qu'il connaissait depuis toujours. Elle ne manifestait pas la moindre inquiétude, et n'avait pas même un mot de colère ou de repentir sur la façon dont ils s'étaient séparés.

Glassport commença de sa voix grasse :

— C'est quand même nettement plus calme, maintenant que l'inspecteur général est parti. Celui-là, fit-il observer en ricanant, vaut mieux être de ses amis.

— Il appartient à un autre monde, qui n'est certes pas le mien, fit Haven d'un ton dégoûté.

— Je recevrai mes commandants demain, décida Bolitho — et, se tournant vers Glassport : Combien de temps a-t-on retenu le bâtiment de la Compagnie des Indes ?

Glassport le regardait, l'œil passablement troublé par plusieurs verres de vin.

— Jusqu'à ce que la tempête se soit calmée, sir Richard.

Bolitho se leva sans s'en rendre compte. Il avait sans doute mal entendu.

— Sans attendre Lady Somervell ? A quel bord a-t-elle pris passage lorsqu'elle est arrivée avec la frégate ?

Mais non, Somervell, tout pressé qu'il était d'offrir lui-même le trésor à Sa Majesté, aurait certainement attendu pour s'assurer de la sécurité de Catherine ?

Glassport prit conscience de la soudaine inquiétude qui étreignait Bolitho et reprit :

— Elle n'est pas partie, sir Richard, j'attends toujours ses ordres. Lady Somervell, expliqua-t-il, visiblement ennuyé, est encore dans sa demeure.

Bolitho revint s'asseoir, posa les yeux sur l'éventail toujours posé sur la cave à liqueurs.

— Pardonnez-moi une fois encore, messieurs. Je vous reverrai demain.

Un peu plus tard, alors qu'il entendait les trilles des sifflets et le canot de Glassport qui cognait contre la muraille, il s'approcha de la fenêtre pour contempler le rivage. On apercevait des points lumineux, le port, les maisons situées un peu plus loin. Une houle paresseuse berçait la lourde coque de *l'Hypérion*, juste assez pour agiter le gréement et les pouliés. Quelques étoiles brillaient faiblement. Bolitho prit le temps de les compter pour laisser l'évidence succéder à l'incrédulité la plus totale.

*Seriez-vous prêt à tout risquer ?* Il avait l'impression de l'entendre.

Jenour revint sans faire de bruit, Bolitho aperçut son reflet dans le verre épais qui se trouvait dans son dos. Il lui demanda :

— Allez me chercher Allday, si vous voulez bien, Stephen, et faites préparer mon canot. Je descends tout de suite à terre.

Jenour hésita, il n'osait pas trop faire part de ses doutes quand il sentait cette soudaine détermination chez Bolitho.

Il l'avait observé lorsque Glassport avait lâché ce qu'il savait à propos de cette femme que la *Phèdre* avait arrachée à la mer, et qui était passée à deux doigts de subir un viol brutal avant de mourir. Comme une flamme mourante qui se ranime, comme un nuage qui s'éloigne. Il lui dit :

— Puis-je vous parler, sir Richard ?

— Vous ai-je jamais empêché de le faire, Stephen ? — il se retourna à demi, puis : C'est à propos de mon intention de descendre à terre ? demanda-t-il au jeune officier, qu'il sentait hésitant, mal à son aise.

Jenour répondit d'une voix rauque :

— Pas un de ceux qui servent sous votre marque n'hésiterait à mourir pour vous, sir Richard.

— J'en doute — il devina immédiatement son dépit et se reprit : Poursuivez, je vous prie.

— Vous voulez aller voir cette dame, sir Richard.

Il se tut, s'attendant à s'en faire remontrer sur-le-champ. Mais, devant le silence de Bolitho, il continua :

— Demain, toute l'escadre sera au courant. Et le mois prochain, toute l'Angleterre — et, baissant les yeux : Je... je suis désolé de vous parler ainsi. Je n'en ai pas le droit, c'est seulement parce que je tiens tellement à vous.

Bolitho lui prit le bras, le secoua doucement.

— Il vous a fallu du courage pour parler comme vous venez de le faire. Un de nos vieux ennemis, John Paul Jones, est réputé avoir déclaré : « Qui ne risque rien n'a rien. » Quels qu'aient pu être ses autres torts, le manque de courage ne faisait pas partie de la liste. Je connais les risques, Stephen, ajouta-t-il avec un sourire grave. Bon, allez chercher Allday.

Derrière la porte de l'office, Ozzard retira son oreille collée à la serrure et hocha lentement la tête.

Il se sentait décidément heureux d'avoir retrouvé cet éventail.

C'était à peine si, en quittant le port à grandes enjambées, Bolitho parmi les ombres ambiantes reconnaissait quoi que ce fût. Il s'arrêta une seule fois pour reprendre sa respiration et en profita pour essayer de peser ce qu'il ressentait, le bien-fondé de ce qu'il faisait. Il apercevait les navires à l'ancre dont les sabords grands ouverts luisaient dans une douce houle, la silhouette plus lourde et plus sombre de la prise, la *Ville-de-Séville*. Qu'allait-il advenir d'elle ? Allait-on l'incorporer à la flotte ou bien la vendre à quelque prospère compagnie marchande ? Ou encore proposer aux Espagnols de la récupérer en échange de *La Conserve* ? Cette dernière issue était peu vraisemblable. Les Espagnols étaient assez humiliés d'avoir perdu un galion et de s'en être fait détruire un second sous le nez de leur forteresse sans ajouter encore à la chose.

Lorsqu'il parvint à la muraille blanche de la demeure, il s'arrêta une seconde fois. Il sentait son cœur qui battait contre ses côtes, soudain conscient qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il comptait faire. Peut-être ne le verrait-elle même pas ?

Il monta l'allée réservée aux voitures et passa sous l'entrée principale, que l'on avait laissée ouverte pour que la brise de mer pût pénétrer dans la maison. Un domestique assoupi, recroquevillé dans un grand fauteuil en rotin près de l'entrée, ne broncha même pas à son passage.

Il resta là, dans le hall orné de colonnades, observant les ombres. Une lourde tapisserie luisait faiblement à la lueur de deux candélabres. Tout était calme, l'air était immobile.

Il aperçut une cloche posée sur un coffre sculpté près d'une porte et l'idée l'effleura de sonner. Lors de son dernier combat, à bord du galion, la mort était passée tout près, mais elle lui était familière. Il n'avait pas ressenti la moindre frayeur, pas même lorsque tout avait été fini. Il serra son sabre. Que restait-il de son courage, maintenant qu'il en avait tant besoin ?

Et si Glassport avait été mal informé, et qu'elle fût partie pour Saint John's, par voie de terre cette fois-ci. Elle y avait des amis. L'inquiétude de Jenour lui revint en mémoire. Et Allday,

silencieux mais attentif lorsque le canot l'avait conduit à la jetée. Quelques fusiliers de faction avaient plus ou moins rectifié la position en voyant le vice-amiral descendre à terre sans crier gare. Allday lui avait dit : « Je vais vous attendre ici, sir Richard. Non, je rappellerai le canot lorsque j'en aurai besoin. »

Allday l'avait regardé s'éloigner. Bolitho se doutait bien de ce qu'il pensait de tout cela. Sans doute la même chose que Jenour.

— Qui va là ?

Bolitho se retourna et l'aperçut dans le tournant de l'escalier qui se détachait sur le fond d'une autre tapisserie très sombre. Elle portait une robe claire, assez ample, et se tenait parfaitement immobile, une main posée sur la rampe, l'autre cachée dans les replis de sa robe. Elle s'écria alors :

— Vous ici ? Je... je ne savais pas...

Elle commença à descendre, et Bolitho monta lentement la volée à sa rencontre.

— Je viens tout juste d'apprendre la nouvelle, je vous croyais partie.

Il s'immobilisa, un pied posé sur la marche suivante, il avait peur qu'elle s'en fût.

— Le vaisseau de la Compagnie des Indes a appareillé sans vous — il prenait grand soin de ne pas nommer Somervell. Je ne pouvais imaginer que vous étiez toujours ici, seule.

C'est alors qu'elle se retourna, et il découvrit qu'elle tenait un pistolet.

— Donnez-le-moi — il s'approcha, tendit la main. Kate, s'il vous plaît.

Lui desserrant les doigts, il prit l'arme prête à faire feu.

— Vous êtes en sécurité désormais, fit-il avec douceur.

— Montons au salon, lui dit-elle en frissonnant, lui semblait-il, il y a de la lumière.

Bolitho la suivit, attendit qu'elle eût refermé la porte derrière eux. La pièce était assez agréable, quoique impersonnelle. Elle accueillait trop souvent des visiteurs, des étrangers.

Il posa le pistolet sur une table et la suivit des yeux tandis qu'elle allait à la fenêtre tirer un store. Des insectes nocturnes, attirés par la lumière, tapaient contre les vitres.

— Asseyez-vous, Richard, fit-elle sans le regarder et avec un vague mouvement de la tête. Je prenais un peu de repos, il faut que je me recoiffe.

Elle se retourna, l'observa attentivement, d'un regard lourd, inquisiteur, comme si elle cherchait la réponse à une question muette. Elle reprit :

— Je savais qu'il ne m'attendrait pas. Il prenait sa mission très au sérieux. La mettait plus haut que tout. C'est ma faute. Je savais ce que représentait pour lui cette opération, quelle urgence elle présentait dès lors que vous aviez donné corps au projet. Je n'aurais pas dû prendre passage à bord de cette goélette. Je savais qu'il n'attendrait pas, répeta-t-elle lentement.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle détourna les yeux et il la vit poser la main sur la poignée d'une autre porte qu'on ne discernait même pas, loin des chandelles comme elle l'était.

— Une idée...

— Vous auriez pu vous faire tuer, et alors...

Elle se retourna brusquement, ses yeux lançaient des éclairs.

— *Et alors ?*

Elle avait redressé le menton dans une attitude qui ressemblait à de la colère.

— Vous-même, vous êtes-vous posé cette question lorsque vous êtes parti prendre la *Ville-de-Séville* ?

Dans sa bouche, le nom d'origine du navire, *Ciudad de Sevilla*, semblait être celui d'une personne. Il lui était venu trop naturellement, vestige torturant du temps où elle était mariée à un Espagnol. Elle poursuivit :

— Quelqu'un de *vos* valeur, de *vos* rang, ne saviez-vous pas mieux que personne que vous preniez des risques terribles ? Vous le saviez, je le vois à votre tête, vous saviez que l'on aurait pu y envoyer à votre place un officier plus jeune, comme celui qui s'est emparé du bâtiment à bord duquel je me trouvais, lorsque je vous ai vu pour la première fois de ma vie !

Bolitho s'était dressé et ils restèrent ainsi pendant de longues secondes à se regarder, blessés, mais rendus vulnérables par cette blessure même. Elle lui dit brutalement :

— Ne bougez pas.

Puis elle disparut par la porte, mais Bolitho ne la vit ni l'ouvrir ni la refermer.

*A quoi s'était-il donc attendu ?* Il était trop bête, il s'était montré plus bête encore. Il l'avait suffisamment mise en danger comme cela, trop.

Il entendit sa voix qui venait d'assez loin :

— J'ai défait mes cheveux – et, tout en attendant qu'il se fût retourné vers la porte : Ils n'ont pas encore retrouvé leur forme. Hier et aujourd'hui, je me suis promenée sur le rivage. L'air de la mer est cruel pour les femmes trop coquettes.

Bolitho la voyait dans sa longue robe claire. Dans l'obscurité, elle semblait flotter comme un fantôme.

— Vous m'avez fait présent d'un ruban pour les nouer, il y a longtemps, vous vous souvenez ? Je m'en suis servie pour attacher mes cheveux.

Elle secoua la tête et l'une de ses épaules disparut dans une masse sombre, que Bolitho savait être sa longue chevelure noire.

— Le voyez-vous ? Ou bien avez-vous oublié ?

— Je n'ai jamais oublié, répondit-il. Vous aimiez tant le vert. Il fallait que je vous en trouve un...

Il se tut, elle lui tendait les bras et courut vers lui. Il eut l'impression que tout se passait en une fraction de seconde. Elle était là, forme pâle contre la porte, et soudain elle se pressait contre lui, la voix étouffée, agrippée à ses épaules comme pour se protéger du désespoir qui l'avait saisie.

— Regardez-moi, au nom de Dieu, Richard ! *Je vous ai menti*, vous ne vous en rendez donc pas compte ?

Bolitho la prit dans ses bras, enfouit son menton dans ses cheveux. Ce n'était pas le ruban qu'il lui avait acheté à Londres, dans cette vieille mercerie. Celui-ci était d'un bleu vif.

Elle laissa glisser sa main sur sa nuque, la posa sur son visage. Lorsqu'elle leva les yeux, il vit qu'ils étaient remplis d'émotion et de pitié.

— Je ne savais pas, Richard, murmura-t-elle. C'est avant que vous appareilliez avec le convoi, c'est ce jour-là que j'ai entendu parler de cela... J'ai entendu dire que vous... — elle lui avait pris le visage et le serrait entre ses mains. Oh, le plus cheri entre tous les hommes, il me fallait être sûre, je devais savoir !

Bolitho l'attira plus près de lui et s'enfouit contre son épaule. C'était sans doute Allday, il n'y avait que lui pour s'exposer ainsi. Il l'entendit murmurer :

— Est-ce grave ?

— J'ai fini par m'y accoutumer. Parfois, il me laisse tomber. Comme lorsque vous vous teniez ici, dans l'ombre... Je n'ai jamais réussi à vous leurrer, fit-il avec une ébauche de sourire.

Sans quitter ses bras, elle s'éloigna pour l'examiner avec attention.

— Et le jour où vous êtes venu à cette réception, ici même, lorsque vous avez manqué tomber dans l'escalier. J'aurais dû m'en apercevoir, j'aurais dû comprendre !

Il voyait les émotions envahir son visage. Grande comme elle l'était, il pouvait la sentir toute proche, et il savait que la ruse avait échoué.

— Je peux me retirer si vous le désirez.

Elle glissa une main sous son bras. Elle pensait à voix haute, ils marchaient lentement dans la chambre, comme des amoureux dans un parc paisible.

— Il existe sûrement des gens qui peuvent vous soigner.

— Ils disent que non, répondit-il en serrant son poignet contre lui.

— Continuons d'essayer, fit-elle en le forçant à la regarder. Il y a toujours de l'espoir.

— Savoir que vous vous faites tant de souci pour moi m'est plus précieux que tout.

Il s'attendait un peu à ce qu'elle le fît taire, mais elle restait là, immobile, ses mains dans la sienne, et leurs ombres enlacées semblaient danser sur les murs.

— Maintenant que nous sommes réunis, je ne veux plus jamais vous perdre. Cela doit paraître fou, des enfantillages de jeunes tourtereaux.

Les mots se bousculaient sur ses lèvres, elle semblait comprendre à quel point il avait besoin de parler.

— Je croyais que ma vie était ruinée, je savais que j'avais causé des dégâts terribles à la vôtre...

Elle essaya de l'interrompre, mais il serra plus fort ses mains dans les siennes.

— Non, tout cela est vrai, je suis amoureux d'un fantôme. J'ai été bouleversé lorsque je m'en suis rendu compte. Quelqu'un disait récemment que j'étais possédé d'un désir de mort.

Elle hochâ pensivement la tête.

— Je crois que je devine de qui il s'agissait – elle soutenait calmement son regard, sans crainte aucune. Pesez-vous bien ce que vous dites, Richard ? Avec toutes ses conséquences ?

— Elles sont encore plus grandes pour vous, Kate. Je me rappelle ce que vous m'avez dit, Nelson et sa folle passion.

Pour la première fois, elle lui sourit.

— Se faire traiter de putain est une chose, en être une pour de bon en est une autre, qui n'a rien à voir.

Il lui pressa les mains plus fort encore :

— Il y a tant de choses...

— ... qui attendront, répondit-elle en dégageant ses poignets. Nous ne pouvons pas, ajouta-t-elle, les yeux brillants.

— Redites-moi ce nom, vous m'avez appelé...

— Le plus chéri entre tous les hommes ?

Elle défit le ruban dans ses cheveux et les secoua légèrement pour les laisser ruisseler sur son épaule.

— Quoi que j'aie pu être ou faire, Richard, c'est toujours ce que vous avez été pour moi – et, le regardant intensément : Me désirez-vous ?

Il essaya de s'approcher, mais elle recula.

— Vous venez de me répondre... Je n'en ai que pour un petit moment, dit-elle en lui montrant la seconde porte.

Sans elle, la pièce semblait froide, hostile. Bolitho se débarrassa de son sabre et de sa vareuse puis, comme se ravisant, tira le verrou. Son regard tomba sur le pistolet, il le désarma. Il revoyait encore sa figure lorsqu'elle avait découvert

sa présence. Il savait qu'elle aurait tiré au premier signe de danger.

Il se dirigea alors vers la porte, l'ouvrit. Toute ombre et toute peur avaient disparu. Il la découvrit assise sur le lit, ses cheveux brillaient à la lueur des bougies.

Elle lui sourit, les genoux serrés sous le menton, comme une enfant.

— Ce fier vice-amiral s'est donc évanoui et j'ai retrouvé mon vaillant commandant.

Bolitho vint s'asseoir près d'elle, la poussa doucement sur le lit.

Elle portait une longue robe de soie ivoire, nouée sous la gorge par un mince lacet. Elle le regardait, elle regardait ses yeux alors qu'il explorait son corps, se souvenant peut-être de ce qui s'était passé dans le temps. Elle lui prit alors la main, la posa sur son sein et la pressa avec force, au point qu'il crut lui faire mal.

— Prends-moi, Richard, lui murmura-t-elle, puis elle hocha lentement la tête. Je sais de quoi tu as peur, mais, crois-moi, ce n'est pas de pitié qu'il s'agit, il s'agit d'amour, et je n'en ai jamais accordé à aucun autre homme.

Elle étendit les bras comme une crucifiée et le regarda défaire le lacet, lui ôter sa robe.

Bolitho sentait le sang battre dans sa tête, il avait l'impression d'être spectateur, il découvrit ses seins, ses bras et la dénuda jusqu'à la taille.

— Mais, s'écria-t-il soudain, qui t'a fait cela ?

Son épaule droite portait une horrible tache dépigmentée, l'une des pires cicatrices qu'il eût jamais vues.

Elle leva la main, attira sa bouche contre la sienne, le souffle court, tout comme lui. Elle murmura :

— Le recul d'un brown bess a une force terrible, comme une vraie mule !

Elle avait sans doute fait feu d'un mousquet lorsque les pirates avaient attaqué la goélette. C'était comme ce pistolet...

Leur baiser n'en finissait pas. Ils avaient l'impression de tout partager soudain, ils s'y accrochaient, comme s'ils avaient

voulu que cela ne s'arrêtât jamais, incapables pourtant de continuer ainsi.

Il l'entendit gémir lorsqu'il rejeta sa robe sur le sol, elle serra les poings quand il l'effleura, prit sa main dans la sienne comme pour prolonger encore l'envie qu'ils avaient l'un de l'autre.

Elle le regarda arracher ses propres vêtements, caressa sa cicatrice à l'épaule. Elle se souvenait également de cette blessure, de la fièvre dont elle était venue à bout. Elle lui dit d'une voix rauque :

— Je me moque de ce qui se passera *après*, Richard.

Il la vit qui le regardait au moment où son ombre la recouvrailt comme un grand manteau. Elle balbutia quelque chose comme « cela fait si longtemps » puis son corps s'arqua, elle poussa un cri lorsqu'il entra en elle, ses doigts le griffaient, l'obligeaient à s'enfoncer encore et encore jusqu'à ce qu'ils ne fissent plus qu'un.

Plus tard, comme ils reposaient enlacés et regardaient la fumée s'élever lentement des bougies en train de mourir, elle lui dit d'une voix douce :

— Tu avais besoin d'amour. De *mon amour*.

Il la serra davantage contre lui, elle ajouta :

— Qui se soucie des lendemains ?

Il lui répondit, perdu dans sa chevelure :

— Nous ferons en sorte qu'ils soient nôtres.

Plus bas, sur la jetée, Allday s'était assis confortablement sur un bollard. Il bourra sa pipe toute neuve. Il avait renvoyé le canot à bord.

Bolitho n'aurait pas besoin de lui avant un bon bout de temps, songeait-il. Le tabac était fameux, humecté de rhum pour faire bonne mesure. Allday avait renvoyé le canot, mais avait estimé que lui-même devait rester sur place. *Au cas où*.

Il attrapa un cruchon de rhum et tira avec délice sur sa pipe. Peut-être, après tout, peut-être y avait-il un Dieu dans le ciel. Il jeta un coup d'œil à la grande maison sombre aux murs blancs.

Dieu seul savait comment allait se terminer cette histoire, mais pour l'instant, et pour autant que pouvait en juger un pauvre mathurin, les choses avaient l'air de ne pas se passer

trop mal pour *le père Dick*. Il se mit à rire doucement, attrapa la cruche. *Et y avait pas d'erreur.*

**SECONDE PARTIE**  
**GIBRALTAR 1805**

# I

## LA LETTRE

Le vaisseau de Sa Majesté britannique *Hypérion* s'inclina à peine en virant de bord. Son bâton de foc pointait plein est.

Debout sur la dunette près des filets, Bolitho observait la silhouette massive de Gibraltar qui émergeait à bâbord, rocher bleu délavé dans la lumière de l'après-midi. On était à la mi-avril.

Des hommes s'activaient sur les ponts, les officiers vérifiaient chaque voile, sensibles peut-être eux aussi à ce bel atterrissage. Ils n'avaient pas touché terre depuis six semaines, depuis que l'escadre avait quitté définitivement Port-aux-Anglais.

Bolitho prit une lunette au râtelier et la pointa sur le Rocher. Si les Espagnols parvenaient jamais à reprendre cette forteresse naturelle, ils verrouilleraient la Méditerranée aussi aisément qu'on claque une porte géante.

Il fit pivoter l'axe de visée sur les navires qui semblaient reposer au pied du Rocher. On eût dit un amas d'insectes morts plutôt que des vaisseaux de guerre. Ce n'était qu'à la distance où se trouvait encore l'escadre, qui progressait lentement, qu'un nouvel arrivant pouvait pleinement prendre conscience de sa taille.

Il se tourna par le travers. Ils naviguaient, dans les limites de la prudence, aussi près des côtes espagnoles que possible. Les rayons du soleil faisaient naître comme des éclats de diamant dans la brume. Il imaginait sans peine les nombreuses lunettes pointées sur eux, les yeux cachés qui observaient cette modeste procession de vaisseaux. *Où allaient-ils ? Pour quoi faire ?* Des cavaliers partaient au galop prévenir leurs supérieurs et les sémaphores. Les Espagnols n'avaient aucune

peine à surveiller les allées et venues dans ce passage, point le plus resserré du détroit.

Comme pour donner plus de poids à ses réflexions, il entendit Parris dire à un aspirant de quart sur la dunette :

— Regardez bien, monsieur Blessed. Voici où demeure l'ennemi.

Les mains dans le dos, Bolitho revivait les quatre mois qui venaient de s'écouler depuis que son escadre s'était rassemblée à Antigua. Depuis que Catherine était repartie pour l'Angleterre. La séparation avait été plus dure qu'il ne l'eût imaginé, et ce souvenir le taraudait toujours autant, comme une blessure à vif.

Entre-temps, elle lui avait fait parvenir une lettre. Une lettre chaleureuse, passionnée, qui était bien d'elle. *Il ne faut pas qu'il y ait de scandale.* Comme d'habitude, elle pensait à lui.

Bolitho lui avait répondu ; il avait également écrit à Belinda. Le secret serait bientôt éventé, si ce n'était déjà fait. Il était convenable, même si ce n'était pas très glorieux, qu'elle l'apprît par lui.

Il traversa la dunette ; les timoniers baissèrent les yeux en le voyant leur jeter un regard. Il escalada une échelle de poupe, reprit sa lunette et la pointa sur les bâtiments qui suivaient dans les eaux. Il avait consacré beaucoup de soins à son escadre, qui apprenait à travailler de conserve, il s'était pénétré des manières et des particularités des uns et des autres. Quatre de ses bâtiments étaient des vaisseaux de ligne, tous des troisième rang qui, pour le profane, pouvaient paraître exactement semblables à *l'Hypérion*. En dehors du *Tenace*, les autres étaient d'un modèle nouveau pour Bolitho, mais lorsqu'il les observait à présent, il ressentait un sentiment de fierté et non plus d'irritation.

Leur corvette légère, la *Phèdre*, se tenait à leur vent dans cette faible brise de noroît et serrait au plus près la côte espagnole. Dunstan espérait sans doute que quelque navire marchand suffisamment imprudent passerait à portée de ses canons.

Le renfort le plus précieux était peut-être cette frégate de trente-six canons, le *Tybalt*, arrivée d'Angleterre juste à temps pour se joindre à l'escadre. Elle était commandée par un

Écossais tout feu tout flamme, Andrew McKee, plus habitué jusqu'alors à travailler seul dans son coin. Bolitho comprenait ce qu'il ressentait, même s'il ne pouvait l'admettre. Le capitaine de frégate est celui qui, de tous, mène la vie la plus retirée, la plus monacale. A bord d'un bâtiment surpeuplé, il lui faut rester seul dans sa chambre, dînant de temps à autre avec ses officiers, totalement à l'écart des autres vaisseaux et même des hommes qu'il commande. Bolitho sourit : enfin, pour le moment, du moins...

Ils n'avaient plus fait grand-chose aux Antilles. Quelques attaques aux résultats indécis contre le trafic ennemi et contre ses ports, mais, après l'affaire du galion à La Guaira, tout le reste paraissait sans intérêt. Comme l'avait dit Glassport lorsque l'escadre avait mis à la voile pour Gibraltar : *après cela, la vie ne serait plus jamais la même.*

Et sous plus d'un aspect ! se disait Bolitho en souriant.

Quitter Antigua lui avait procuré une impression étrange. Il avait le pressentiment qu'il ne reviendrait jamais plus dans ces îles. Les îles de la Mort, comme on les appelait dans les malchanceuses garnisons. Même *l'Hypérion* n'avait pas été épargné par les fièvres : trois marins envoyés en corvée à terre avaient été retrouvés malades et ils étaient morts sans comprendre ce qui leur arrivait, tels des animaux qu'on mène à l'abattoir.

Comme il redescendait l'échelle, Haven traversa le pont pour parler à Penhaligon, le pilote. Ce dernier lui dit, très sûr de lui :

— Le vent se maintient bien, commandant. Nous serons au mouillage à huit heures.

Haven ne s'impliquait guère et, en dehors de quelques bouffées de colère incompréhensibles, semblait heureux de laisser à Parris le soin de s'occuper de tout. Leurs relations étaient tendues, pénibles, et cela affectait l'ensemble du carré. Pourtant, les ordres apportés par le brick courrier avaient été bienvenus. La tempête faisait toujours rage en Europe, les adversaires s'observaient en attendant la campagne, voire la bataille, qui ferait pencher la balance.

La frégate capturée, *La Conserve*, rebaptisée *L'Intrépida* s'était échappée du port sans être vue ni interceptée. On disait qu'elle aussi avait appareillé pour l'Espagne afin de renforcer la marine déjà considérable de Sa Majesté Catholique. Elle contribuerait également à améliorer le moral du public : une prise arrachée à l'Angleterre à qui les frégates faisaient plus désespérément défaut que jamais.

Bolitho observait le Rocher. *Rejoindre Gibraltar et y attendre les ordres*. Combien de fois avait-il lu ce genre d'instructions ? Il balaya du regard les ponts où tous s'activaient, les marins qui réglaients les vergues ou observaient sans cesse les voiles. C'est à Gibraltar qu'il avait vu *l'Hypérion* pour la première fois, au moment où débutait cette guerre sans fin. Les vaisseaux se souviennent-ils de leur destin ? Il aperçut Allday qui attendait près des chantiers, le chapeau baissé pour protéger ses yeux de la lumière aveuglante. Lui aussi devait s'en souvenir. Bolitho le vit porter la main à sa poitrine en faisant la grimace, avant de regarder d'un air soupçonneux autour de lui pour s'assurer que personne n'avait surpris son geste. Il souffrait sans cesse, mais n'accepterait jamais de prendre de repos. Il songeait sans doute à son fils, à cette fille de l'auberge de Falmouth, à leur dernier combat et à celui qui les attendait.

Allday se retourna pour regarder la dunette. Juste un petit signe de complicité, comme s'il devinait ce à quoi songeait Bolitho.

Comme ce jour à l'aube, lorsqu'il était retourné à la jetée après avoir quitté Catherine.

Allday était là. Deux doigts dans la bouche, il avait émis un sifflement aigu – à côté duquel celui du bosco était une plaisanterie – pour appeler un canot.

Lors de sa dernière rencontre avec Catherine, il avait tenté de la persuader de ne pas retourner à Londres jusqu'à ce qu'ils puissent faire face ensemble à l'orage. Mais elle s'était montrée inflexible : elle avait l'intention de voir Somervell, de lui dire la vérité. *Notre amour doit triompher*.

Lorsque Bolitho avait exprimé des craintes pour sa sûreté, elle avait éclaté de ce rire franc en cascade dont il se souvenait si bien. « Il n'y a jamais eu d'amour entre nous, Richard,

contrairement à ce que tu as pu penser, je voulais me marier pour être en sécurité, Lacey avait besoin de ma force, de mon soutien. »

Il était toujours blessé de l'entendre prononcer son nom.

Il la revoyait encore, le dernier soir avant l'appareillage. Ces yeux volontaires, ces pommettes hautes, cette indéfectible confiance dont elle savait faire preuve.

Il reconnut le pas de Jenour sur les planches patinées. Il était prêt à porter ses ordres aux autres commandants.

Bolitho aperçut un canot qui s'approchait en dansant sur les flots bleutés, des volées de pavillons flottaient aux mâts. Il venait sans doute apporter les ordres de la forteresse aux bâtiments. Il aurait peut-être aussi un mot de Catherine. Il avait tant lu et relu sa seule et unique lettre qu'il la connaissait par cœur.

C'était une femme si vibrante, si bouleversante ! Somervell allait être malade de devoir se battre pour essayer de sauver son amour.

Une nuit, alors qu'ils étaient allongés côte à côte et admirait la lune à travers les volets, elle lui avait raconté une partie de son passé. Il connaissait déjà son premier mariage avec un soldat de fortune anglais, mort au cours d'une querelle en Espagne, avant le temps de l'alliance franco-espagnole. Elle était toute jeune à l'époque, elle avait grandi à Londres, *un épisode de ma vie auquel tu ne crois jamais, Richard chéri !* Elle avait éclaté de rire en se cachant au creux de son épaule, mais il avait deviné sa tristesse. Avant cela, elle était montée sur les planches, alors qu'elle avait quatorze ans. Sa route avait été dure, jusqu'à ce jour où elle était devenue l'épouse de l'inspecteur général. Et il y avait eu Luis Pareja, tué à bord du navire dont Bolitho s'était emparé avant de le défendre contre une attaque de corsaires arabes.

Pareja était deux fois plus âgé qu'elle, mais elle s'était prise pour lui d'une profonde affection. Plus important que tout, il était d'une grande gentillesse, chose qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors.

Pareja avait pris pour elle les dispositions convenables, alors qu'elle n'avait jamais possédé quoi que ce fût en dehors

des bijoux qu'elle portait lorsque Bolitho avait fait irruption dans son existence.

Leur première confrontation avait été explosive. Elle lui avait craché son désespoir et sa haine au visage. Il était encore difficile de dire quand cela s'était transmué en un amour tout aussi passionné.

Il reprit sa lunette, la dirigea sur le brick.

Catherine avait manqué le spectacle auquel elle avait juré d'assister. C'était presque la dernière chose que Bolitho eût vue avant que *l'Hypérion* appareillât de Port-aux-Anglais : une rangée de gibets sinistres qui portaient des restes noircis, avertissement sans frais à de futurs pirates.

Parris se tenait près du passavant tribord afin de s'assurer que, lorsqu'ils mouilleraient, personne à terre ne pourrait trouver la moindre imperfection dans la manœuvre.

C'était lui qui, avec un petit détachement, était descendu à terre à Antigua pour faire charger les malles de Catherine à bord du paquebot.

Catherine avait passé son bras sous celui de Bolitho et ils avaient regardé les marins transporter les bagages à la jetée. Elle lui avait dit : « Je n'aime pas cet homme. » Bolitho s'était montré surpris : « C'est un officier de valeur, et courageux. Qu'est-ce donc qui vous gêne chez lui ? » Elle avait haussé les épaules, pressée de changer de sujet. « Il me donne des frissons. »

Bolitho regarda plus attentivement le second. Avec quelle facilité il savait faire naître un sourire sur le visage d'un marin, ou d'un aspirant terrorisé ! Peut-être lui rappelait-il quelqu'un qu'elle avait connu par le passé ? Il était assez naturel d'imaginer Parris en soldat de fortune.

— C'est la première fois que je viens ici, sir Richard, fit remarquer Jenour.

— Oui, fit Bolitho, et après une rude traversée ou une autre, j'ai été bien content de revoir le Rocher.

Le capitaine de vaisseau Haven ordonna :

— Paré à venir de deux quarts sur bâbord !

Bolitho, qui le voyait de dos, se posa tout de même la question sur Parris. Catherine avait-elle deviné chez lui ce que Haven croyait visiblement avoir découvert ?

Il sortit sa montre, les marins se précipitaient aux bras et aux drisses.

— Signal général : « Changement de route par la contremarche ! »

Les aspirants, qui attendaient les ordres, se précipitèrent dans l'amas de pavillons, tandis que leurs hommes choisissaient à la vitesse de l'éclair les signaux adaptés.

— Aperçu général, amiral !

— Je me demandais, sir Richard... lui dit Jenour, à propos des ordres que vous avez reçus ?

— Vous n'êtes pas le seul, lui répondit Bolitho en souriant. Cap au nord, direction le golfe de Gascogne et ce fichu blocus de Brest et de Lorient ? Ou bien rallier Lord Nelson ? Ce sera pile ou face.

Il s'abrita les yeux pour observer les autres vaisseaux qui réduisaient la toile et se préparaient au dernier tronçon avant le mouillage.

*Le Tenace* était suivi par une autre vieille coque, *Le Croisé*. Un vétéran de vingt-cinq ans d'âge et qui, comme la plupart des vaisseaux de troisième rang, avait goûté du feu plus souvent qu'à son tour. Bolitho l'avait vu à Toulon et aux Antilles, il l'avait connu patrouillant en Irlande pour s'opposer à d'éventuels débarquements français, il était dans la ligne de bataille lors du combat d'Aboukir. *Le Redoutable* et *Le Capricieux* complétaient son escadre. Ce dernier était commandé par le capitaine de vaisseau William Merry, dont le grand-père avait été dans le temps un contrebandier de la pire espèce. C'est du moins ce qu'on racontait. Les soixante-quatorze constituaient l'épine dorsale de la flotte, de toute flotte. Bolitho leva les yeux vers sa marque qui flottait en tête de misaine. Elle semblait parfaitement et naturellement à sa place.

Puis commença la cérémonie traditionnelle de l'échange de saluts avec le Rocher, coups de canon répétés, rendus, jusqu'à ce que la rade fût partiellement noyée dans la fumée. Les échos

se répercutaient jusqu'à Algésiras, comme une insulte supplémentaire.

Il aperçut le canot de rade qui arborait un immense pavillon et restait immobile, les avirons le long du bord. Il marquait ainsi l'endroit où ils devaient mouiller. Il songea soudain au canot espagnol de La Guaira, réduit en miettes par l'étrave de la goélette.

— Paré à mouiller !

Ils devaient faire un bien beau spectacle pour les gens postés sur le rivage, même s'il ne leur était pas inhabituel.

Les gros monstres vinrent lentement dans la brise, toutes les voiles carguées à l'exception des focs et des huniers.

— Aux cargue-fonds de huniers ! Prenez-moi le nom de cet homme ! Et vivement !

— La barre dessous !

Bolitho serra les poings en voyant Parris abaisser le bras.

— Mouillez !

La grosse ancre souleva une gerbe blanche tandis que, loin au-dessus d'eux, les huniers se recroquevillaient sur leurs vergues comme s'ils avaient été manœuvrés par une seule et unique main.

Bolitho jeta un regard rapide aux autres vaisseaux qui se balançait maintenant au bout de leur câble. Les commandants avaient à cœur de tenir un relèvement impeccable sur leur amiral.

On mettait déjà les embarcations à l'eau. L'excitation de voir enfin la terre après des semaines de mer compensait largement et effaçait même les coups de garcette des quartiers-maîtres boscos et des officiers mariniers.

— Le canot arrive, commandant !

Bolitho aperçut l'embarcation qui dansait gracieusement dans une légère houle. Leur premier rendez-vous.

— Je me rends à l'arrière, monsieur Jenour (il s'obligeait, en présence de Haven, à adopter un ton officiel), dès que...

Il se retourna en entendant le quartier-maître lancer cet appel immémorial :

— Ohé, du bateau ?

Le canot répondit :

— *Luciole* !

— Encore quelque commandant qui va venir nous faire visite sous peu, sir Richard, fit Jenour.

Et c'est alors qu'il remarqua les yeux de Bolitho, cet air de soulagement, bien d'autres choses encore.

Le jeune commandant franchit presque en bondissant la muraille de *l'Hypérion*. Tous ceux qui n'étaient pas au courant virent avec étonnement leur amiral tendre les bras au jeune officier qui à première vue, avait l'air d'être son frère.

Bolitho le prit par les épaules et le secoua chaleureusement.

— Adam ! Vous qui m'êtes cher par-dessus tout !

Le commandant Adam Bolitho, du brick *La Luciole*, se mit à sourire de toutes ses dents, des dents éclatantes qui contrastaient avec son teint bronzé. Tout ce qu'il trouva à dire fut :

— Eh bien, mon oncle !

Bolitho se tenait au milieu de sa chambre tandis que Yovell et Jenour triaient le sac de dépêches et de lettres qu'Adam avait apporté de terre.

— Nous avons eu une malchance incroyable, mon oncle. Les Grenouilles ont pris la mer sous le commandement de l'amiral Villeneuve, et Notre Grand Nel est parti à leur recherche. Mais, tandis que le petit amiral ratissait les parages de Malte et d'Alexandrie, Villeneuve s'est glissé dans le détroit avant de passer dans l'Atlantique. Pardieu, mon oncle, si vos ordres vous étaient parvenus plus tôt, vous auriez pu les rencontrer. Grâce au ciel, il n'en a rien été !

Bolitho esquissa un sourire : Adam s'exprimait avec l'aisance et l'assurance d'un vieux loup fie mer, alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans ; vingt-cinq dans deux mois, pour être exact.

— Cette bonne vieille baille, mon oncle. Elle nous regarde, hein ?

Bolitho acquiesça. Yovell posait devant lui une enveloppe au sceau de l'Amirauté. *L'Hypérion* avait été le premier embarquement d'Adam, qui n'était alors qu'un jeune garçon aussi fou et enthousiaste qu'un poulain.

Oui, c'est vrai, songeait-il. Et voilà ce que nous sommes devenus.

Ainsi donc, les Français avaient fini par prendre la mer. Ils avaient franchi Gibraltar, étaient passés dans l'Atlantique avec Nelson à leurs trousses. Apparemment, Villeneuve avait mis cap à l'ouest, mais pour quoi faire, nul ne le savait exactement. Bolitho lisait avec attention, il savait qu'Adam ne le lâchait pas des yeux. Il avait envie de s'entretenir avec lui plus que de toute autre chose, mais il avait besoin de savoir ce qu'il en était et qui pouvait avoir de grandes conséquences pour eux deux.

Bolitho tendit le pli à Yovell :

— Bon, les Français ont enfin pris la mer. Est-ce une ruse, essayent-ils de nous amener à diviser nos forces ?

Adam avait raison : si on lui avait donné plus tôt l'ordre d'appareiller d'Antigua, ils auraient bien pu tomber sur l'ennemi. Cinq troisième rang contre l'une des plus belles flottes du monde. L'issue ne faisait pas de doute. Mais au moins, ils auraient retardé Villeneuve et donné à Nelson le temps de les rattraper. Il se mit à sourire : *Notre Grand Nel.*

Il prit la seconde lettre déjà décachetée par Jenour, lequel n'avait pour ainsi dire pas quitté le jeune commandant des yeux depuis qu'il était arrivé à bord. C'était là un pan de la vie de Bolitho qu'il ignorait encore.

Bolitho reprit lentement :

— Bon sang de bois, il faut que j'aille relever Thomas Herrick à Malte !

Il réfléchit. D'un côté, il aurait dû être content de revoir celui qui était son meilleur ami. Mais il y avait eu l'épisode de la commission d'enquête qui avait examiné la conduite de Valentine Keen. Seule l'intervention de Bolitho lui avait évité la cour martiale, mais il n'en était pas certain. Au fond de son cœur, Bolitho savait que Herrick avait eu raison. *A sa place, aurais-je violé les règlements ?* Cette question était restée sans réponse.

Adam l'observait, l'air grave.

— Mais, pour commencer, mon oncle, vous devez regagner l'Angleterre... — et, avec un sourire un peu forcé : Avec moi, conclut-il.

Bolitho prit l'enveloppe qu'il lui tendait et l'ouvrit. C'était étrange, de tous ces gens qui lui étaient si chers, seul Adam avait vu Nelson : il avait assuré pour son compte l'acheminement de plus de dépêches que pour quiconque.

L'escadre nouvellement formée devait faire relâche à Gibraltar et y compléter ses vivres. Comme le lui avait écrit Nelson de son étrange écriture penchée, « sans nul doute, les soins dont vous avez été l'objet à Port-aux-Anglais font que l'on n'a guère envie de vous plaindre ! ». Y avait-il une seule chose qu'il ne sût pas ?

Bolitho devait quitter son commandement pour faire une brève visite à Leurs Seigneuries de l'Amirauté. La lettre se concluait par un sarcasme comme Nelson les affectionnait : « Vous découvrirez là-bas que ces messieurs font la guerre avec des mots et du papier en lieu et place de munitions, de bel et bon acier... »

A vrai dire, l'escadre avait grand besoin de vivres frais et d'espars de rechange. Ce blocus promettait de durer longtemps. Les Français devaient rentrer au port, au moins pour y attendre les renforts envoyés par leurs alliés espagnols. Et *l'Intrépido* figurera sans doute au nombre de ces renforts.

Bolitho jeta un coup d'œil à l'empilement de cartes posées sur la table près de lui. L'immensité de l'océan permettait sans peine de dissimuler ou d'engloutir une flotte. Grâce à Dieu, Catherine lui avait écrit d'Angleterre. Dans le cas contraire, il se serait fait un sang d'encre et se serait imaginé qu'elle s'était fait prendre par l'ennemi.

Il se tourna vers Adam et surprit une certaine inquiétude dans ses yeux. Il demanda aux autres :

— Veuillez nous laisser un instant, je vous prie.

Et, posant la main sur le bras de Jenour :

— Jetez donc un œil au reste de la pile, Stephen. J'ai bien peur de devoir m'appuyer toujours davantage sur vous.

La porte se referma derrière eux et Adam lui dit d'une voix posée :

— Finement joué, mon oncle. Votre aide de camp, eu voilà un autre qui s'est fait prendre à votre charme.

— Quelque chose qui ne va pas ? lui demanda Bolitho.

Adam se leva puis s'approcha des fenêtres de poupe. Comme il ressemble à son père ! se dit Bolitho. Hugh aurait été fier de lui en ce jour, de le voir commander un bâtiment à lui.

— Je sais bien que vous détestez les faux-fuyants, mon oncle.

— Et alors ?

— Dans le temps, il m'est arrivé un jour de me battre en duel de manière stupide.

— Je ne l'ai pas oublié, Adam.

Il fit glisser ses pieds sur la toile à damier du pont.

— Est-ce vrai, ce que l'on raconte ?

— Il me semble, en partie du moins.

Adam se retourna, le soleil faisait luire sa chevelure.

— Est-ce bien cela que vous souhaitez ?

— Je veillerai, répondit Bolitho en acquiesçant, à ce que cela ne vous cause aucun tort, Adam. Vous avez déjà suffisamment souffert, si ce n'est pas de votre famille, en tout cas à cause d'elle.

Adam releva le menton.

— Tout ira bien pour moi, mon oncle. Lord Nelson m'a redit que l'Angleterre avait besoin de tous ses enfants en ce moment...

Bolitho avait les yeux perdus. Son père lui avait dit la même chose lorsqu'il lui avait remis son vieux sabre, celui-là même qui aurait dû revenir à Hugh s'il n'était pas tombé en disgrâce. C'était presque irréel.

Adam poursuivit :

— Si un homme est capable d'en aimer un autre, alors c'est bien ce que j'éprouve pour vous, mon oncle. Vous le savez déjà, mais vous pourriez souhaiter que je vous le redise si d'autres se retournent contre vous, ce qui se produira. Je ne connais pas cette dame, mais je ne connais pas non plus vraiment Lady Belinda. Au nom du ciel, je suis au désespoir ! s'écria-t-il, gêné, les yeux baissés.

Bolitho marcha jusqu'aux fenêtres et resta là à contempler fixement les reflets du vaisseau le plus proche.

— Elle est la prunelle de mes yeux, Adam. Avec elle, je me sens redevenir un homme. Sans elle, je suis comme un navire à qui l'on a retiré ses voiles.

Adam se retourna pour le regarder en face :

— Je pense que, si l'on vous rappelle à Londres, c'est pour régler cette affaire. Pour purifier l'air.

— En niant ce qui est la vérité ?

— C'est ce que je crois, mon oncle.

Bolitho eut un triste sourire :

— Une tête si bien faite sur de si jeunes épaules.

Adam eut un geste las, et sembla soudain vulnérable. Comme cet aspirant de quatorze ans qui avait fait un beau jour la route à pied de sa maison de Penzance pour aller retrouver *l'Hypérion* commandé par Bolitho, après la mort de sa mère. Peut-être avait-elle été une femme de mauvaise vie, mais elle avait tenté de prendre soin de son fils. Et Hugh avait tout ignoré de cette histoire, jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Adam reprit :

— Enfin, nous allons au moins rester ensemble. J'ai encore des dépêches pour Lord Nelson — il le regarda sans ciller, puis : Je dois vous ramener ici à votre escadre, dit-il, lorsque ces histoires seront réglées à Londres.

D'où venait pareille décision ? se demandait Bolitho. De Nelson en personne, qui aurait ainsi fait un pied de nez à ceux-là mêmes qui dénigraient sa liaison affichée avec Emma Hamilton, et leur aurait ainsi montré qu'il avait en Bolitho un alter ego ? Ou bien de quelque personnage plus haut placé encore qui, invoquant l'indissolubilité du lien conjugal, s'efforcerait de le faire changer d'avis ? Il n'arrivait pas encore à s'habituer à l'idée qu'il allait revoir si vite Catherine. En comparaison, même l'annonce de la sortie des Français paraissait secondaire.

Il rappela les autres et leur dit :

— Je vous demande de rester ici en mon absence, Stephen — il hocha la tête en le voyant qui s'apprêtait à protester. J'ai besoin que vous soyez à bord de *l'Hypérion*, comprenez-vous ?

Les yeux du lieutenant de vaisseau s'éclairèrent lorsque la déception laissa place à la compréhension. Bolitho poursuivit :

— Vous serez un allié, si vous préférez, quelqu'un qui pourra me prévenir s'il se passe quelque chose – et, se tournant vers Yovell : Vous aiderez mon aide de camp autant que vous le pourrez. Vous serez, expliqua-t-il en se forçant à sourire, comme un rocher dans la tempête, vous voyez ce que je veux dire ?

Mais Yovell, lui, ne souriait pas.

— Je me fais du souci pour vous, sir Richard, répondit-il.

— Ah, les bons amis, tous autant que vous êtes ! Mais pour l'instant, je dois me débrouiller seul.

Il songea soudain à cette cicatrice livide que Somervell portait au cou. Était-ce de cela qu'il était question, pour régler cette affaire ? Un duel ?

Il chassa immédiatement cette pensée. Somervell était trop soucieux de complaire au roi. Non, il devait s'agir d'une vulgaire bagarre.

— J'emmène Allday, conclut-il.

Adam se frappa le front en s'exclamant :

— Quel idiot je fais ! Je l'avais complètement oublié – et, pointant vaguement le doigt par-delà les dalots : J'ai embauché le jeune Bankart comme maître d'hôtel personnel ! Il a mis son sac à bord de *La Luciole* à Plymouth, un jour que j'y faisais escale pour prendre mes ordres.

— C'est gentil à vous, Adam.

Il essaya de sourire, en vain.

— C'est bien normal qu'un petit salopard donne un coup de main à un autre !

Le brick léger *La Luciole* leva l'ancre et prit la mer le lendemain. Tout s'était fait dans la précipitation depuis que Bolitho avait pris connaissance des dépêches, et il avait à peine eu le temps de convoquer ses commandants pour leur dire d'employer les semaines à venir à refaire les pleins et à mettre en état leurs bâtiments.

Haven avait écouté ses ordres sans montrer le moindre signe d'étonnement ni de nervosité. Bolitho avait particulièrement insisté sur le fait que, en sa qualité de capitaine de pavillon, son devoir quotidien consistait à veiller

sur l'escadre et pas seulement à se consacrer aux affaires de son bâtiment. Il avait également souligné que, quelque séduisants que fussent les plans que réussirait à imaginer McKee, commandant le *Tybalt*, pour essayer de retrouver son indépendance, il devait s'y opposer. *J'ai trop besoin de sa frégate, plus encore que je n'ai besoin de lui.*

Quand on avait connu la chambre de *l'Hypérion*, le carré du brick ressemblait à un équipet. Bolitho ne pouvait se tenir debout que sous la claire-voie et il soupçonnait qu'un équipage devait vivre quelque part dans des entreponts où la hauteur sous barrots ne dépassait guère quatre pieds six pouces.

Mais le vaisseau semblait plein d'allant, à l'intérieur comme à l'extérieur, et Bolitho nota très vite que les relations entre l'état-major et l'équipage étaient particulièrement détendues. Il en conçut une fierté secrète de ce que son neveu avait réussi à faire.

Il était cependant troublé de n'avoir eu aucune nouvelle de Catherine. Il se disait qu'elle avait dû essayer de sauvegarder les apparences, le temps de laisser les commérages mourir d'eux-mêmes ou se concentrer sur quelqu'un d'autre. Mais cela l'inquiétait tout de même, encore davantage depuis qu'il avait lu la seule lettre que lui eût adressée Belinda.

C'était une lettre assez froide, ce que sa mère aurait appelé une lettre *pleine de bon sens*. Elle faisait brièvement allusion à sa liaison avec « cette femme », chose qu'elle pouvait à la rigueur pardonner, à défaut de la comprendre. Rien n'avait le droit de s'interposer entre eux. « Je ne le tolérerai pas. » Si elle avait laissé exploser sa colère, il se serait senti moins troublé. Peut-être Belinda avait-elle simplement rencontré Catherine lors de l'une de ces réceptions qu'elle affectionnait tant. Mais cela était assez improbable.

Une fois passée dans le grand océan, *La Luciole* commença à faire honneur à son nom. Adam avait décidé de passer bien au large et loin de terre. Jour après jour, ils étaient remontés le long des côtes méridionales du Portugal, puis avaient mis cap au nord vers le golfe de Gascogne. Lorsqu'il avait demandé à Adam pourquoi il restait si loin de terre, il lui avait expliqué avec un sourire malin que c'était pour éviter les vaisseaux

fatigués de l'escadre de blocus. « Si un commandant aperçoit *La Luciole*, il hissera immédiatement un signal pour m'ordonner de mettre en panne et de prendre son courrier pour l'Angleterre ! Cette fois-ci, je n'ai pas une seule heure à perdre ! »

Bolitho trouva le temps de plaindre les hommes de l'escadre de blocus. Semaine après semaine, ils tiraient des bords par tous les temps, pendant que l'ennemi restait tranquillement au port à observer leurs moindres mouvements. C'était le genre de tâche que l'on détestait par-dessus tout, comme les nouveaux embarqués de *l'Hypérion* en feraient bientôt l'expérience.

Cette traversée de douze cents milles entre Gibraltar et Portsmouth fut l'une des plus rapides que Bolitho eût jamais faites. Il passait le plus clair de son temps avec Adam sur le pont, où ils devaient crier pour arriver à s'entendre dans le fracas des embruns et du vent. Les voiles du brick étaient si raides que Bolitho se demandait par quel miracle les vergues ne se brisaient pas.

Quel bonheur de se retrouver une fois encore avec lui, de voir comme il avait changé, comment l'enseigne tout fou était devenu commandant ! Qui connaissait sur le bout du doigt le moindre cordage, le moindre bout de toile, ce qui ne l'empêchait pas de faire confiance à ceux qui en savaient moins que lui. Parfois il citait Nelson, homme pour lequel il avait visiblement une grande admiration. Son second, que Bolitho ne connaissait pas, lui avait demandé, un peu nerveux, la permission de prendre un ris lorsque les tempêtes du golfe de Gascogne avaient commencé à leur tomber dessus.

Adam avait hurlé par-dessus le tintamarre :

— Il ne faut prendre un ris que lorsqu'on en *sent* vraiment le besoin !

Une autre fois, il avait cité son oncle lorsqu'un aide-pilote lui avait demandé s'il fallait appeler l'équipage aux rations avant ou après un virement de bord. Adam avait jeté un coup d'œil à Bolitho avant de répondre en souriant :

— Cette fois-ci, les hommes auront la priorité !

Puis ce furent les approches de l'ouest, la remontée de la Manche. Ils échangèrent quelques signaux avec les bâtiments de

patrouille qui menaient une surveillance attentive. Par un magnifique matin de printemps, ils aperçurent l'île de Wight. Ils avaient mis cinq jours et demi pour arriver de Gibraltar à tire-d'aile.

Bolitho et Adam descendirent dans une hostellerie plus modeste que *L'Auberge de George*, et y attendirent la *Flèche de Portsmouth* qui devait les conduire à Londres. Peut-être avaient-ils trop parlé de leurs souvenirs, la dernière fois qu'ils s'étaient quittés tous deux à Portsmouth. Trop de souvenirs ? C'était comme s'ils s'étaient débarrassés de toutes les scories.

Cela leur avait fait plaisir de voir Allday en compagnie de son fils pendant toute la traversée. Eux aussi se faisaient leurs adieux. Le jeune Bankart devait rester à bord, tandis qu'Allday embarquait dans la diligence. Bolitho protesta en voyant qu'on mettait Allday à l'extérieur, sous prétexte que la voiture était bondée.

Allday esquissa une faible grimace en regardant d'un air torve les marchands replets qui constituaient le reste des passagers.

— J'ai envie de voir le paysage, sir Richard, faites pas attention à ces ceusses-là ! Je serai parfaitement bien sur le pont supérieur !

Bolitho s'installa dans un coin, les yeux clos pour essayer d'échapper à la conversation. Plusieurs passagers avaient remarqué son grade et s'apprêtaient sans doute à l'interroger sur *la guerre*. Au moins, se dit-il, les marchands semblent prospérer sans trop s'en soucier.

Adam était assis en face de lui, les yeux perdus, observant vaguement la campagne du Hampshire et les reflets du paysage dans les vitres de la voiture, des images qui lui rappelaient les portraits accrochés à Falmouth.

Et ils partirent ainsi, les relais de poste pour changer les chevaux, les auberges qui se succédaient avec ces tonneaux d'où des filles légères tiraient de la bière. Des repas consistants les attendaient lorsqu'ils faisaient halte, ce qui permettait aux voyageurs de détendre leurs muscles endoloris et de s'emplir le ventre à coups de pâtés de lapin ou de pièces de boeuf de la

meilleure venue. Plus on s'éloignait de la mer, plus la guerre semblait s'éloigner, songeait Bolitho.

La diligence s'arrêta enfin à l'avant-dernier relais, l'auberge de Ripley, dans le Surrey.

Bolitho partit se promener dans la ruelle, son manteau serré autour de lui pour cacher son uniforme en dépit de l'air chaud rempli de senteurs de fleurs.

*L'Angleterre. Mon Angleterre.*

Il voyait les chevaux fumants que l'on conduisait à l'écurie pour les panser. Le lendemain, ils arriveraient à *L'Auberge de George*, à Southwark. *Londres*.

Et alors, elle se confierait à lui. Se retrouver là-bas, sans un seul uniforme en vue, et ce rire qui sortirait de l'auberge, il l'entendait déjà.

*Kate. Je t'aime.*

## II

# L'UNIJAMBISTE

L'amiral Sir Owen Godschale regarda son domestique poser une carafe de bordeaux sur la petite table avant de se retirer. Dehors, derrière les hautes fenêtres, le soleil resplendissait. L'air chaud rempli de poussière paraissait bien lointain, tout comme le fracas assourdi des charrettes qui se succédaient sans fin.

Bolitho prit le temps de goûter le bordeaux, assez surpris de constater que l'Amirauté lui donnait toujours ce sentiment de malaise qui le mettait sur la défensive. Tout avait changé pour lui, bien sûr. Adam et lui-même avaient été introduits dans une petite bibliothèque très proprement meublée, pièce assez différente des grands salons qu'il avait connus dans le temps. Ils étaient bondés d'officiers de marine, des capitaines de vaisseau pour la plupart, à première vue. Ils attendaient impatiemment d'être reçus par un officier général ou par son secrétaire pour demander une faveur, supplier qu'on leur accordât un commandement, de nouveaux vaisseaux, enfin, tout ou presque. *J'ai été comme eux*, s'était-il dit. Il ne s'était toujours pas habitué à cet air de respect, de servilité des domestiques et des huissiers de l'Amirauté.

L'amiral était un bel homme fort bien bâti qui s'était distingué pendant la guerre d'Indépendance américaine. Contemporain de Bolitho, il avait d'ailleurs été promu capitaine de vaisseau le même jour que lui. On ne reconnaissait plus grand-chose du jeune et fringant capitaine de frégate qu'il avait été, songea Bolitho. Godschale s'était enrobé, ses mains et ses traits étaient pâles comme s'il n'avait pas été à la mer depuis des années.

Il n'avait pas l'intention d'occuper trop longtemps ses hautes fonctions actuelles et semblait décidé à éviter tout ce qui risquait d'entraver son ambition : siéger à la Chambre des lords. Il lui disait :

— Cela réchauffe le cœur de lire le récit de vos exploits, sir Richard. Nous autres, à l'Amirauté, nous sentons bien loin des opérations réelles, que nous nous bornons à prévoir et qui, avec l'aide de Dieu, nous permettront de connaître enfin la victoire.

Bolitho se détendit un peu. Il songeait aux commentaires acerbes de Nelson sur ceux qui font la guerre « avec des mots et du papier ». Adam était assis à l'autre bout de la pièce, très attentif. Il n'avait pas touché à son verre. Sa présence était-elle un pur geste de courtoisie, ou bien faisait-elle partie d'un complot pour le mêler à cet entretien ?

Godschale en restait à son entrée en matière.

— La prise de ce galion a été un tel exploit, *quoique...* (il traîna un peu sur ce mot)... d'aucuns aillent jusqu'à penser que vous ne vous êtes pas suffisamment ménagé. Votre rôle consiste à commander et à faire profiter les autres de votre expérience, mais c'est du passé. Il nous faut penser à l'avenir.

— Est-ce pour cela que l'on m'a fait revenir, sir Owen ? demanda Bolitho.

L'amiral se mit à sourire en jouant négligemment avec son verre vide.

— C'est pour vous mettre en situation de savoir ce qui se passe en Europe et de vous récompenser pour votre vaillante action. Je crois savoir que le bon plaisir de Sa Majesté serait de vous accorder la distinction de colonel honoraire des fusiliers marins.

Bolitho contemplait ses mains. Quand Godschale allait-il en venir au fait ? Une distinction de colonel honoraire ne se révélait utile qu'en cas de conflit avec l'armée au cours d'une campagne un peu délicate, mais ne justifiait guère que l'on vous éloignât ainsi de votre escadre.

Godschale reprit :

— Nous pensons que les Français regroupent leurs forces en différents endroits. Votre transfert à Malte vous permettra de répartir votre escadre avec le maximum d'efficacité.

— On dit que les Français sont à la Martinique, sir Owen. Nelson a déclaré...

L'amiral montra les dents, comme un renard bienveillant.

— Nelson peut se tromper lui aussi, sir Richard. Il est peut-être le petit chéri de tout le pays, cela ne le met pas à l'abri d'une éventuelle erreur de jugement.

L'amiral sembla découvrir la présence d'Adam pour la première fois.

— Je suis également en mesure d'annoncer à votre neveu — et j'en suis très heureux — qu'il est promu capitaine de frégate à compter du 1<sup>er</sup> juin. Ce *glorieux* jour du 1<sup>er</sup> juin, hein, commandant ? poursuivit-il, arborant un large sourire, comme s'il était fort satisfait de lui-même.

Adam regarda d'abord l'amiral, puis Bolitho.

— Eh bien, je vous en remercie, sir Owen !

— Vous avez fait plus que mériter votre promotion, répondit l'amiral en pointant le doigt. Si vous continuez ainsi, je ne vois pas ce qui pourrait ralentir votre avancement, hein ?

Bolitho voyait des émotions variées se succéder sur le visage d'Adam. Une promotion, espoir et rêve de tout jeune officier. Encore trois ans, et il pouvait être capitaine de vaisseau. Mais s'agissait-il d'une juste récompense ou lui graissait-on la patte ? Ce nouveau grade signifiait aussi : nouveau commandement, peut-être même une frégate, ce dont il avait constamment parlé ; il suivrait l'exemple de son oncle, de son père. A ceci près que Hugh avait choisi le mauvais bord.

Godschale se tourna vers Bolitho.

— Cela fait plaisir de s'entretenir avec vous, sir Richard. Vous avez connu une longue, longue ascension depuis les Saintes, en 82. Je ne sais pas si beaucoup de gens peuvent imaginer combien tout cela est dur, combien il est facile de tomber en disgrâce, et parfois sans que cela soit notre faute, hein ?

Il avait dû sentir une soudaine froideur dans les yeux de Bolitho car il se hâta d'ajouter :

— Avant que vous quittiez Londres pour regagner Gibraltar, il faut absolument que vous soupiez chez moi — et, avec un bref regard à Adam : Ainsi que vous, naturellement. Nos épouses,

quelques amis, ce genre de chose. Cela ne fait de mal à personne...

— Voilà qui n'est pas exactement une invitation, se dit Bolitho, plutôt un ordre.

— Je ne suis pas sûr que Lady Belinda soit encore à Londres. Je n'ai pas encore eu le temps de...

Godschale se tourna de manière marquée vers une pendule dorée.

— Parfait : vous êtes un homme occupé. Mais n'avez crainte, ma femme l'a vue, pas plus tard qu'hier. Elles se tiennent compagnie tandis que vous et moi nous occupons de ces horribles choses de la guerre ! — et, avec un petit rire : Affaire conclue, prononça-t-il.

Bolitho se leva. De toute manière, il l'aurait vue, mais comment expliquer qu'il n'ait pas reçu un mot d'elle ni de Catherine ? Il s'était rendu seul dans sa demeure, en dépit des protestations d'Adam, mais n'avait pas dépassé l'entrée. Un valet de pied à l'allure imposante lui avait assuré qu'on l'informeraït de sa visite, mais que le vicomte Somervell avait quitté le pays une fois encore pour le service du roi et que, selon toute vraisemblance, la vicomtesse l'accompagnait.

Il en savait un peu plus que ce qu'il voulait bien dire. Et Godschale également. Même ces commentaires sans avoir l'air d'y toucher à propos d'Adam n'étaient pas innocents. Cette promotion était méritée, il l'avait gagnée sans bénéficier d'aucune faveur ni porter tort à quiconque.

Dehors, l'air semblait plus pur, et Bolitho demanda à Adam :

— Alors, qu'en avez-vous pensé ?

Adam haussa les épaules.

— Je ne suis pas assez bête pour ne pas avoir senti la menace, mon oncle — et, relevant le menton : Qu'attendez-vous de moi ?

— Vous risquez d'être mis en cause, Adam.

Il eut un sourire, sa tension tombait comme un masque dont on cherche à se débarrasser.

— Mais *je suis déjà* impliqué, mon oncle !

— Très bien. Je vais me rendre à cette demeure dont je vous ai parlé — il sourit à ce souvenir, puis : Browne, qui fut mon aide de camp, dit-il, l'a mise à ma disposition chaque fois que j'en aurais besoin.

Browne avec un e. A la mort de son père, il avait hérité de son titre et siégeait à la Chambre des lords. Bien avant Godschale.

— Je fais passer la consigne, acquiesça Adam — puis, jetant un coup d'œil à la bâtie imposante et aux passants richement vêtus : Encore que ça ne ressemble guère à un port, ici. Quelqu'un pourrait y disparaître, personne ne le remarquerait. Êtes-vous bien sûr, mon oncle ? continua-t-il avec un regard plus appuyé. *Elle est peut-être partie*, elle s'est dit que cela valait mieux pour vous ? (Il hésitait.) Et cela vaudrait peut-être mieux. Il semble que ce soit une dame tout à fait distinguée.

— J'en suis sûr, Adam, et merci pour ce que vous venez de dire. Je ne sais pas où se trouve Valentine Keen à présent, et je n'ai pas le temps de lui envoyer un pli. Je ne dispose que de quelques jours, pas de semaines.

Son inquiétude devait transparaître, car Adam le rassura :

— Tranquillisez-vous, mon oncle, vous avez de nombreux amis.

Ils partirent du même pas, le soleil brillait. Des passants regardaient les voitures, et l'un d'eux se retourna en voyant les deux officiers. Il se mit à crier :

— Regardez, les gars ! c'est lui ! — et, agitant son chapeau : Dieu te bénisse, Dick ! Mets donc une autre raclée aux Grenouilles !

Quelqu'un se mit à rire et cria :

— Et n'écoute pas cette bande de salopards !

Bolitho sourit, mais il sentait son cœur prêt à se briser. Il conclut doucement :

— Oui, c'est vrai, après tout, j'ai des amis.

Grâce à son ancien aide de camp, Bolitho fut chaleureusement accueilli dans l'hôtel d'Arlington Street. La gouvernante lui expliqua que le maître était en voyage dans le nord de l'Angleterre, mais elle avait reçu des ordres et les conduisit dans une suite fort agréable au premier étage. Adam

disparut presque aussitôt pour aller voir des amis en mesure de lui apporter quelques éclaircissements sur la disparition de Catherine, car Bolitho n'était pas très sûr que cette disparition fût naturelle. Il craignait qu'Adam n'eût raison de penser qu'elle était partie avec Somervell afin de sauver les apparences et leur réputation.

Bolitho quitta la maison de bonne heure le matin. Il eut immédiatement une altercation avec Allday, qui se plaignait de ne pas l'accompagner.

Bolitho avait résisté.

— Nous ne sommes pas sur la dunette, mon vieux, avec des Grenouilles qui se préparent à monter à l'abordage !

— Plus j'y viens, plus je déteste Londres ! avait riposté Allday avec un coup d'œil suspicieux à la rue trépidante.

— J'ai besoin de vous ici, lui avait dit Bolitho, au cas où quelqu'un viendrait. Si vous n'êtes pas là, la gouvernante risque de le renvoyer.

Ou plutôt de *la* renvoyer, songea Allday, décidément d'humeur sombre.

Le chemin n'était pas long jusqu'à cette place paisible dont Belinda lui avait parlé dans sa dernière lettre.

Il s'arrêta pour observer des enfants qui, sous l'œil de leurs bonnes, jouaient sur le gazon planté au centre de la place. Elles doivent cancaner sur les familles qui les emploient, se dit-il.

L'une de ces petites filles aurait pu être Elizabeth. Il fut bouleversé de songer qu'elle avait dû bien changer depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle allait sur ses trois ans. Deux des bonnes lui firent la révérence, il leur tira son chapeau.

*Un marin qui rentre de mer et revient chez lui.* Cela semblait soudain comique. Comment allait-il désormais mener sa vie ?

La maison était haute, élégante, comme beaucoup de celles que l'on avait construites sous le règne de Sa Majesté. Les grandes marches étaient flanquées de rampes en fer ouvrage et surmontées de trois étages arrivant à niveau avec les maisons adjacentes. Une domestique ouvrit la porte, l'observa pendant de longues secondes. Puis elle s'inclina profondément, boudouilla une excuse, prit sa coiffure avant de l'introduire dans

un hall à colonnades dont le plafond peint en bleu était décoré de feuillages dorés.

— Par ici, monsieur.

Elle ouvrit successivement deux portes et s'effaça pour le laisser passer. Il pénétra dans un salon tout aussi ravissant. Le mobilier ne lui disait rien et, selon toute vraisemblance, tapis et rideaux étaient neufs. Il eut une pensée pour sa vieille demeure de Falmouth. En comparaison, ce n'était guère mieux qu'une ferme.

Il alla se mirer dans une haute glace dorée et redressa instinctivement les épaules. Un visage tout bronzé, une vareuse immaculée et un pantalon blanc, mais l'uniforme lui donnait l'air de quelqu'un qui lui était inconnu.

Il essaya de se détendre un peu, de tendre l'oreille pour identifier les bruits divers qu'il devinait au-dessus de sa tête. C'était un autre monde.

Les portes s'ouvrirent brusquement et elle fit irruption dans la pièce. Elle était vêtue en bleu foncé, un bleu qui s'accordait presque avec celui de sa vareuse. Ses cheveux, attachés haut, dégageaient ses petites oreilles et le collier qu'elle portait autour du cou. On sentait qu'elle tentait de se donner une contenance, elle paraissait méfiante.

— Je vous ai fait parvenir un billet, commença-t-il. J'espère que cela vous aura paru convenable.

Elle ne détachait pas ses yeux de lui. Elle l'inspectait, comme pour voir s'il n'avait pas quelque nouvelle blessure, s'il n'était pas défiguré ou s'il n'était pas changé de quelque autre façon.

— Je trouve stupide que vous soyez descendu chez quelqu'un d'autre.

— J'ai pensé que c'était préférable, fit Bolitho en haussant les épaules, le temps de...

— Le temps de voir comment je me comporterais à votre égard, est-ce bien cela ?

Ils se faisaient face et ressemblaient plus à des étrangers qu'à un mari et à sa femme.

— J'ai tenté de vous expliquer dans ma lettre...

Elle le fit taire d'un geste.

— Mon cousin se trouve ici. Il m'a supplié de vous pardonner votre folie, pour notre bien à tous. Votre histoire insensée m'a causé énormément de tracas. Vous êtes officier général, votre réputation est grande, et cela ne vous empêche pas de vous comporter comme un lourdaud de matelot avec une fille sur le port !

Des yeux, Bolitho observait tout autour de lui. Il avait le cœur lourd, aussi lourd que sa voix.

— Quelques-uns de ces lourdauds de matelots donnent leur vie en ce moment même afin de protéger des demeures comme celle-ci.

Elle eut un bref sourire, comme si elle venait enfin de mettre le doigt sur ce qu'elle recherchait.

— Tt-tt, Richard. Votre part de prise, celle de ce galion espagnol, fera plus que couvrir ce genre de dépense. N'essayez pas de détourner hypocritement la conversation.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, répondit froidement Bolitho.

— Je vois.

Elle s'approcha d'une fenêtre et effleura un long rideau.

— Donc, où se trouve-t-elle, cette femme qui semble vous avoir fait perdre la tête ? — et, avec une brusque volte-face : Je vais vous le dire ! lança-t-elle, ses yeux jetant des éclairs. Elle est avec son mari, le vicomte Somervell, lequel a apparemment décidé d'oublier et de pardonner plus que je ne fais !

— L'avez-vous vu ?

Elle hocha la tête. Elle serrait les doigts très fort sur le rideau, ce qui dénotait assez son état d'agitation.

— Naturellement. Nous étions tous deux fort ennuyés. C'est humiliant, dégradant.

— Je regrette cette situation.

— Mais non ce que vous avez fait ?

— Vous êtes injuste — il la regardait, étonné de rester calme malgré son bouillonnement intérieur. Mais ce n'est pas totalement inattendu.

Elle regardait ailleurs.

— Cet hôtel appartenait au duc de Richmond. C'est une belle demeure, qui me convient parfaitement. Qui vous conviendrait tout aussi bien.

Bolitho entendit du bruit et vit une petite fille passer devant la porte. Il sut immédiatement que c'était Elizabeth, malgré le déguisement dont on l'avait affublée, des dentelles, de la soie bleu pâle.

Elle se retourna un bref instant, elle tenait sa bonne par la main. Elle le regarda sans le reconnaître et reprit son chemin.

— Elle ne m'a pas reconnu, dit Bolitho.

— Et à quoi vous attendiez-vous ? Cela peut changer, dit-elle, la voix radoucie, cela doit changer. Avec le temps...

Il la regardait, essayait de cacher son désespoir.

— Vivre ici ? Renoncer à la mer, alors que notre pays fait face aux plus grands périls ? Mais quelle est cette folie, quels sont ces gens qui ne voient pas le danger !

— Vous pouvez encore être utile, Richard. Sir Owen Godschale est très respecté, à la Cour comme au Parlement.

Bolitho posa les deux mains sur le marbre de la cheminée.

— Je ne peux pas faire une chose pareille.

Elle le regardait dans la glace.

— Alors, accompagnez-moi au moins à la réception et au dîner que donne Sir Owen. Je crois que nous recevrons aujourd'hui une invitation – pour la première fois, elle marquait une hésitation : Afin que les gens sachent que tous ces commérages sont sans fondement. Elle est partie, Richard. N'ayez pas le moindre doute là-dessus. Peut-être a-t-elle eu un sursaut d'honnêteté, ou peut-être a-t-elle vu de quel côté la destinée lui présentait sa meilleure face. Croyez ce qu'il vous plaira, poursuivit-elle en le regardant, souriante. Pour le moment, je pense à vous. Après tout, j'en ai bien le droit !

Bolitho lui répondit d'une voix calme :

— Je vais rester là où je suis jusqu'à demain. J'ai besoin de réfléchir.

Elle hocha la tête. Ses yeux étaient limpides.

— Je comprends. Je connais vos façons. Et demain, nous recommencerons. Je vous pardonnerai, vous devrez essayer d'oublier. Ne salissez pas le nom de notre famille pour une

passade. Nous nous sommes séparés en mauvais termes, une part de responsabilité me revient.

Elle l'accompagna jusqu'à l'entrée. Ils ne s'étaient pas effleurés une seule fois, moins encore embrassés.

Elle lui demanda :

— Comment allez-vous ? On m'a dit que vous aviez été souffrant.

Il prit le chapeau que lui tendait humblement la servante.

— Je vais assez bien, merci.

Puis il se détourna et descendit vers la place. Il entendit la porte se refermer derrière lui.

Comment pouvait-il se rendre à cette réception et se comporter comme si de rien n'était ? S'il devait ne jamais revoir Catherine, il ne pourrait en tout cas ni l'oublier ni oublier ce qu'elle avait fait pour lui. Il prononça à voix haute : « Je n'arrive pas à croire qu'elle est partie ! » Les mots avaient jailli malgré lui, il ne remarqua même pas les deux passants qui s'étaient retournés pour le regarder.

Allday l'accueillit, assez abattu.

— Rien de neuf, sir Richard.

Bolitho se laissa tomber dans un fauteuil.

— Allez donc me chercher un verre de quelque chose, je vous prie.

— Un petit vin blanc bien frais ?

Allday le regardait, l'air soucieux.

— Non. Du cognac pour cette fois.

Il en avala deux verres avant de retrouver un peu de calme.

— Pour l'amour de Dieu, je suis à la torture.

Allday lui remplit son verre. C'était sans doute la meilleure chose à faire pour essayer de le faire oublier.

Il fit des yeux le tour de la pièce. Reprendre la mer. *Celle-là*, au moins, il la comprenait.

Sa tête roula sur sa poitrine et le verre vide tomba sur le tapis.

Le cauchemar qui suivit fut brutal, d'une violence rare. Catherine s'accrochait à lui, les seins nus, on essayait de l'entraîner, ses hurlements lui perçaient le crâne comme des pointes de fer.

Il s'éveilla en sursaut, Allday le lâcha, il paraissait fou d'inquiétude.

Bolitho balbutia :

— Je... je suis désolé, j'ai fait un cauchemar – et, un regard circulaire lui révélant une pièce plongée dans le noir : Depuis combien de temps suis-je ici ?

Allday le fixait tristement.

— Ça n'a plus d'importance à c't'heure, vous d'mand'pardon – et, montrant la porte du bout du pouce : Y a quelqu'un par ici qui veut vous voir. Voulait causer à personne d'autre.

Le cerveau endolori de Bolitho s'éclaircissait lentement.

— A quel sujet ? il secoua la tête. Pas grave, allez le chercher.

Il se mit sur ses pieds et examina son reflet dans la fenêtre.

*Je suis en train de perdre la raison.*

Allday fit l'imbécile :

— C'est peut-être un mendiant.

— Allez le chercher.

Il entendit le pas d'Allday, si familier, puis un autre plus étrange qui lui rappela un vieil ami qu'il avait perdu de vue. Mais l'homme que fit entrer Allday lui était inconnu, tout comme son uniforme assez sommaire. Il lui demanda :

— Puis-je vous aider ? Je suis...

L'homme le regarda, hocha négativement la tête.

— J'sais ben qui qu'vous êtes, m'sieur.

Il avait un léger accent de l'Ouest, et sa façon de saluer en portant la main à son front trahissait l'ancien marin.

Mais cet uniforme, avec ses boutons grossiers en laiton, Bolitho n'avait jamais rien vu de pareil. Il lui proposa :

— Voulez-vous vous asseoir ? – et faisant un signe à Allday : Un verre pour... Comment dois-je vous appeler ?

L'homme s'installa maladroitement dans un fauteuil et hocha négativement la tête une seconde fois.

— Vous vous rappellerez pas, amiral. Mais mon nom est Vanzell...

— C'est pas vrai ! s'exclama Allday, c'est toi ? – il regardait de plus près l'unijambiste : Chef de pièce sur la *Phalarope* !

Bolitho s’agrippa au dossier d’une chaise pour essayer de remettre de l’ordre dans les pensées qui se bousculaient dans sa tête. Après toutes ces années, il ne comprenait pourtant pas comment il avait fait pour ne pas reconnaître le dénommé Vanzell. Dévonien comme Yovell. Cela remontait à plus de vingt ans, lorsqu’il était « *bébé commandant* », comme Adam allait l’être bientôt.

Les Saintes, que Godschale évoquait comme cela, en passant, comme un souvenir nostalgique. Les choses étaient très différentes pour Bolitho. La ligne de bataille étalée, le grondement roulant des canons, des hommes qui tombaient, qui mouraient, parmi lesquels son premier maître d’hôtel, Stockdale, qui essayait de le protéger. Il jeta un regard à Allday, il devinait à son visage que ce nom évoquait chez lui les mêmes souvenirs. Lui aussi avait été là-bas, victime de la presse, mais il s’en était sorti, et il était toujours avec lui, ami fidèle.

Vanzell voyait avec une certaine satisfaction qu’ils se souvenaient de lui. Il reprit :

— J’ai jamais oublié, vous savez. Comment qu’vous m’avez aidé moi et ma femme quand c’est qu’on m’a mis à terre après que j’aye perdu ma guibole, un boulet de ces Grenouilles. Vous nous avez sauvé la vie, ça c’est clair, amiral.

Il reposa son verre et le regarda, il avait l’air très décidé.

— On m’a dit comme ça qu’vous étiez à Londres, amiral. Alors j’suis venu. Pour essayer de vous rendre c’que vous avez fait pour moi et pour ma moitié, Dieu ait son âme ! J’suis tout seul à présent, mais j’oublierai jamais c’qui s’est passé après qu’cette bande de salopards i’nous ont ravagé l’pont, c’jour-là.

Bolitho vint s’asseoir en face de lui.

— Et que faites-vous donc à présent ?

Il essayait de dissimuler son inquiétude et la hâte qu’il avait de savoir. Cet homme, souvenir qui remontait du passé, cet homme avait peur. Pour quelque raison inexpliquée, il lui en avait beaucoup coûté de venir jusqu’ici.

— Je vais perdre mon emploi, répondit Vanzell – il réfléchissait à voix haute : Ils savent tous que j’ai servi sous vos ordres. Ils me pardonneront pas, non, ils me pardonneront jamais, jamais.

Il essayait de rassembler ses idées, regardait Bolitho d'un regard perçant.

— J'suis gardien, m'sieur, c'est tout ce que j'ai trouvé à faire. Ils ont plus de temps à perdre avec des pauvres bras cassés de mathurins – il prit le verre que lui tendait Allday d'une main tremblante, puis : J'suis employé aux Waites, m'sieur, ajouta-t-il d'une voix rauque.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une prison, répondit sobrement Allday.

Vanzell avala son verre d'un seul trait.

— C'est là qu'ils l'ont mise. Je l'sais, parce que j'l'ai vue, et j'ai entendu ce que les autres racontent rapport à vous deux.

Bolitho sentait le sang lui monter à la tête.

*Une prison.* C'était impossible. Mais il savait pourtant que c'était bien vrai.

L'homme s'adressait à Allday :

— C'est un endroit infect, rempli de racaille. Des prisonniers pour dettes, des fous, un ramassis vous oseriez pas croire !

Allday jeta un coup d'œil en coin à Bolitho :

— Ah ça, pour sûr que j'te crois, matelot !

— Dites à la gouvernante qu'il me faut une voiture sur-le-champ. Savez-vous où se trouve cet endroit ?

Allday lui fit signe que non.

— Je... j'veux indiquerai, amiral.

— Bon...

Les idées de Bolitho s'éclaircissaient soudain, comme si on l'avait trempé dans de l'eau glacée. Il demanda à l'homme :

— Cela vous irait, de travailler pour moi à Falmouth ? Vous y auriez une chaumière...

Il détourna les yeux, incapable de soutenir ce regard plein de gratitude.

— Il y a là-bas un ou deux anciens de la *Phalarope*, vous vous sentirez chez vous.

Allday était revenu, endimanché dans sa veste bleue aux boutons dorés, une paire de pistolets dans une main ; il lui tendit sa vareuse.

— Vous commettez peut-être une erreur, sir Richard, dit-il en attachant le sabre.

— Pas cette fois-ci, mon vieil ami — et, le fixant longuement : Paré ?

Allday laissa l'homme les précéder vers une élégante voiture qui les attendait dehors. Les mêmes mots revenaient sans arrêt dans sa tête.

*Elle ne s'était pas enfuie, elle ne l'avait pas abandonné.*

La prison de Waites était au nord de Londres et, le temps d'y arriver, il faisait presque nuit noire. C'était un bâtiment sinistre, entouré de hauts murs, qui devait paraître dix fois pire en plein jour.

Bolitho descendit de voiture et ordonna à Vanzell :

— Restez ici, vous avez fait ce qui vous revenait — et rapidement, à l'intention d'Allday : Allons-y.

Il frappa à une lourde porte, qui, après une longue attente, s'entrebâilla de quelques pouces à peine. Un homme mal rasé, vêtu du même uniforme que Vanzell les observa d'un œil soupçonneux.

— Quoi ? Qui c'est qu'i frappe à c't'heure ?

Il leva sa lanterne, et Bolitho en profita pour laisser son manteau glisser un peu et découvrir ses épaulettes dorées.

— Dites au gouverneur, ou à quiconque commande ici, que Sir Richard Bolitho désire le voir — et, devant les hésitations du bonhomme : *A l'instant*, ajouta-t-il brutalement.

Ils suivirent le gardien, qui par un chemin inégal et qui n'en finissait pas les mena jusqu'au bâtiment principal. Bolitho remarqua que l'homme boitillait : ils trouvaient bien évidemment plus économique de faire appel à d'anciens soldats ou marins mis à la retraite, songea-t-il amèrement. Encore une porte, une conversation à voix basse. Bolitho attendit dans une pièce, la main sur son sabre. Il entendait dans son dos le souffle rauque d'Allday.

Lequel Allday fut pris d'un hoquet lorsqu'ils entendirent un hurlement déchirant, suivi de cris et de bruits sourds qui se répercutaient en échos dans toute la bâtie. D'autres voix se joignirent au tintamarre, l'endroit était à vous glacer le sang. Des cris furieux, quelqu'un frappait une porte avec un objet lourd, puis tout retomba dans le silence.

La porte s'ouvrit, le gardien s'effaça pour laisser passer Bolitho. Le contraste était saisissant. Un mobilier de choix, un grand bureau jonché de dossiers et de documents, et un tapis qui faisait un effet insolite en pareil endroit. L'homme se leva pour l'accueillir. De petite taille et l'air avenant, la calvitie masquée par une perruque bouclée. Il faisait penser à un pasteur de campagne.

— Sir Richard Bolitho, c'est vraiment un grand honneur... — et, avec un rapide regard au cadran de la pendule — mais aussi une surprise, ajouta-t-il, l'œil amusé comme un enfant espiègle, à une heure aussi tardive.

Bolitho ignora la main qu'il lui tendait.

— Je suis venu chercher Lady Somervell. Je n'ai pas l'intention de discuter. Où est-elle ?

L'homme le regardait, incrédule.

— Vraiment, sir Richard, je m'en voudrais d'offenser un gentilhomme de votre qualité, mais je crains que vous n'ayez été victime d'une bien cruelle mystification.

Bolitho avait encore dans les oreilles ce cri terrifiant.

— Où la gardez-vous ?

Le petit bout d'homme se détendit un peu.

— Les fous, les simulateurs qui invoquent la folie pour éviter de régler leur dette à la société...

Bolitho fit le tour du bureau et dit doucement :

— Elle se trouve ici et vous le savez. Comment pourriez-vous détenir une femme de qualité dans cet endroit sordide et ne pas le savoir ? Je me moque du nom sous lequel on la connaît, je me moque de ce qu'on lui reproche. Si vous ne la relâchez pas, je veillerai à ce que l'on vous arrête et à ce que l'on vous juge pour complicité, pour avoir tenté de dissimuler un crime, pour avoir contrevenu aux devoirs de votre charge ! — et, posant la main sur la garde de son sabre : Je ne suis pas d'humeur à supporter d'autres mensonges !

L'homme essayait de gagner du temps :

— Demain peut-être, je pourrai voir...

Bolitho sentait un calme étrange l'envahir. *Elle est ici.* L'espace d'un instant, l'assurance de cet homme l'avait plongé dans le doute.

Il hocha négativement la tête.

— A l'instant même.

Demain, on l'aurait peut-être transférée ailleurs. Le pire pouvait lui arriver. Il ajouta sèchement :

— Conduisez-nous à sa cellule.

Le petit homme ouvrit un tiroir et jeta un léger cri d'effroi lorsqu'il vit Allday, qui avait réagi instantanément, sortir et armer son pistolet d'un seul geste. Les mains tremblantes, il tendit la clé.

— Je vous en conjure, *soyez prudents !*

Il était au bord des larmes.

Bolitho essaya de reprendre sa respiration, tandis qu'ils cheminaient dans un couloir faiblement éclairé. De la paille jonchait les dalles, l'un des murs suintait d'humidité. L'odeur était infecte. Crasse, misère, désespoir. Ils s'arrêtèrent après une dernière porte et le petit gouverneur lâcha dans un murmure :

— Pour l'amour du ciel, je ne suis pas mêlé le moins du monde à cette affaire ! On l'a confiée à mes soins, le temps qu'elle règle une dette. Mais si vous êtes bien certain que...

Bolitho ne l'entendait pas. Il colla ses yeux à une petite ouverture armée de gros barreaux que des milliers de doigts avaient usés et rendus tout lisses, et regarda.

Une lanterne de poudrière, avec sa grosse protection vitrée, dispensait sa lumière. C'était une vision de l'enfer.

Une vieille femme était appuyée contre un mur. Elle se balançait sans fin, un filet de bave s'échappait de ses lèvres tandis qu'elle fredonnait une vieille chanson oubliée. Elle était répugnante, et son vêtement en lambeaux était souillé.

Catherine était assise de l'autre côté sur un petit banc de bois, jambes écartées, mains serrées entre ses genoux. Sa robe était toute chiffonnée, comme le jour où elle était passée à bord de *l'Hypérion*. Il vit qu'elle ne portait pas de chaussures. Ses longs cheveux, tout emmêlés, tombaient sur ses épaules nues et dissimulaient totalement son visage.

Lorsque la clé grinça dans la serrure et que Bolitho poussa la porte, elle ne fit pas un mouvement, ne leva même pas les yeux. Puis elle dit d'un filet de voix :

— Si vous vous approchez, je vous tuerai.

Il tendit les bras et répondit :

— Kate, n'ayez pas peur. Approchez-vous.

Elle leva la tête, chassa du dos de la main ses cheveux de devant ses yeux. Mais elle ne bougeait toujours pas, et l'on ne savait pas si elle l'avait reconnu. Bolitho se dit que tous ces événements terribles l'avaient rendue folle.

Puis elle se leva, s'approcha de lui à pas hésitants.

— C'est toi ? Est-ce vraiment toi ? Ne me touche pas, je suis trop sale ! s'écria-t-elle avec un mouvement de recul.

Bolitho la prit par les épaules et l'attira contre lui. Son premier mouvement de répulsion passé, elle fut prise d'une crise de sanglots, dont chacun lui était arraché par quelque souvenir atroce. Il sentait sa peau sous le dos de sa robe, qu'elle portait à même le corps, qu'elle avait glacé en dépit de cet air fétide, immobile. Il l'enveloppa dans son manteau, si bien que l'on ne distinguait plus à la lueur vacillante des lanternes que son visage et ses pieds nus.

Elle aperçut le gouverneur dans l'embrasure, et Bolitho la sentit qui tentait de s'échapper. Il ordonna :

— Découvrez-vous en présence de ma femme, monsieur ! — il n'éprouvait nul plaisir à voir la terreur se peindre sur les traits de l'homme. Ou, par Dieu ! menaça-t-il, je vous en demanderai raison !

L'homme s'éclipsa, laissant sa coiffure quasiment balayer le sol.

Bolitho la guida le long du couloir. Quelques pensionnaires les regardaient passer devant les portes de leurs cellules, les mains agrippées aux barreaux comme des pinces. Mais, cette fois, personne n'émit le moindre cri.

— Et tes chaussures, Kate ?

Elle se serra contre lui, comme si le manteau était capable de la protéger de tous les dangers.

— Je les ai vendues pour acheter de quoi manger — et, levant la tête : Ce ne sera pas la première fois, dit-elle en le regardant intensément, que je marche nu-pieds.

Ce courage soudain la rendait encore plus fragile.

— Allons-nous vraiment sortir d'ici ?

Ils atteignirent le lourd portail ; elle aperçut la voiture, avec les deux chevaux qui piaffaient. Elle lui dit :

— Je saurai me montrer forte. Pour toi, Richard !

Puis, apercevant une silhouette cachée dans l'ombre à l'intérieur, elle lui demanda, soudain inquiète :

— Qui est-ce ?

Bolitho la serra le temps de la laisser se calmer. Il répondit :

— Un ami. Un ami qui savait qu'on avait besoin de lui.

### III COUP MONTÉ

Belinda referma derrière elle les portes du salon et s'y tint plaquée de toutes ses forces.

— Parlez moins fort, Richard !

Elle suivait son ombre des yeux tandis qu'il faisait les cent pas dans cette pièce raffinée, et l'on voyait à son sein palpitant qu'elle était en proie à une sorte de crainte.

— Les domestiques vont vous entendre !

Bolitho se retourna brusquement :

— Qu'ils aillent au diable et vous avec, après ce que vous avez osé faire !

— Que se passe-t-il, Richard ? Etes-vous souffrant ? Avez-vous bu ?

— Sur le dernier point, je vous rassure, et cela vaut mieux pour nous deux ! Sans cela, je ne sais pas de quoi je serais capable !

Il se retourna et la vit toute pâle. Il ajouta plus calmement :

— Vous le saviez depuis le début. Vous avez tout manigancé avec Lord Somervell, vous vous êtes arrangés pour la faire jeter en un lieu où l'on n'oseraient même pas entasser des porcs !

Les images se bousculaient devant ses yeux : Catherine assise dans cette cellule infecte, puis, plus tard, lorsqu'il l'avait conduite à la demeure de Browne, dans Arlington Street. Elle avait essayé de le retenir. « Ne pars pas, Richard ! Cela n'en vaut pas la peine ! Nous sommes ensemble, c'est la seule chose qui compte !

— Oui, avait-il répondu, presque arrivé à la voiture qui l'attendait, mais ces menteurs avaient prévu bien autre chose ! »

Il reprit :

— Elle n'est pas plus couverte de dettes que vous, et vous le saviez lorsque vous en avez parlé à Somervell. Je prie le ciel qu'il soit aussi adroit à l'épée qu'il sait l'être avec un pistolet car, lorsque je le rencontrerai...

— Je ne vous ai jamais vu ainsi ! s'exclama-t-elle.

— Et vous ne me verrez d'ailleurs plus tout court !

— J'ai fait tout cela pour nous, pour ce que nous avons vécu et ce que nous pourrions continuer d'être.

Bolitho la fixait, le cœur battant. Il savait qu'il avait été à deux doigts de la frapper. Catherine lui avait tout raconté, à petites phrases hachées, dans la voiture qui les menait à l'hôtel. Une pluie inattendue fouettait les vitres.

Lorsqu'ils s'étaient mariés, elle avait prêté à Somervell le plus gros de sa propre fortune. Somervell craignait pour sa vie, à cause des dettes de jeu qu'il avait accumulées. Mais il avait des amis à la Cour, au nombre desquels le roi lui-même, et il avait obtenu une charge officielle qui l'avait sauvé.

Il avait délibérément investi une bonne partie de son argent à son nom à elle, avant de la laisser en subir les conséquences lorsque ses placements avaient fondu. C'est tout cela que Somervell avait expliqué à Belinda. Bolitho crut perdre la tête lorsqu'il comprit que ce plan avait été bien près de réussir. S'il était descendu dans cette demeure, si on l'avait vu à la réception de l'amiral Godschale, Catherine aurait pensé qu'ils s'étaient réconciliés. Une rupture brutale et définitive.

Somervell avait quitté le pays, c'était la seule chose dont il fût sûr. Il espérait sans doute retrouver à son retour une Catherine à moitié folle, voire, qui sait, morte. Mais Catherine était comme un oiseau de mer : impossible de la garder en cage. Il continua :

— Vous avez aussi détruit tout cela. Rappelez-vous ce que vous m'avez plus d'une fois jeté à la figure après notre mariage ! Que ce n'était pas parce que vous *ressemblez* à Cheney que vous aviez quoi que ce fût de commun avec elle. Mon Dieu, c'est bien la chose la plus vraie que vous ayez jamais dite.

Il regarda ailleurs et s'aperçut pour la première fois que son uniforme était trempé de pluie.

— Conservez cette maison, Belinda, quoi qu'il en soit, mais ayez parfois une petite pensée pour ceux qui se battent et qui meurent afin que vous puissiez jouir d'une chose qu'ils ne connaîtront sans doute jamais.

Elle recula, les yeux rivés sur lui tandis qu'il se ruait sur les portes pour les ouvrir. Il crut voir une ombre disparaître dans l'escalier, les domestiques auraient quelque chose à se mettre sous la dent.

— Vous en serez ruiné !

Elle étouffa un cri lorsqu'il fit un pas vers elle, comme si elle s'attendait à recevoir un coup.

— J'en prends le risque — et, ramassant sa coiffure : Un jour, je parlerai à ma fille.

Il la regarda intensément pendant de longues secondes.

— Envoyez quelqu'un prendre tout ce dont vous avez besoin à Falmouth. Même cela, vous l'avez rejeté. Profitez donc bien de votre existence ici avec vos jolis amis... Et Dieu vous garde ! lança-t-il de la porte d'entrée.

Il sortit dans la rue obscure, insensible à la pluie qui lui fouettait la figure, en vieille amie qu'elle était. Il avait besoin de marcher, de remettre de l'ordre dans ses pensées, comme lorsqu'il se formait en ligne de bataille. Il allait se faire des ennemis, mais la chose n'était pas nouvelle. Il y avait déjà ceux qui avaient tenté de le discréditer à cause de Hugh, qui avaient même essayé de l'atteindre à travers Adam.

Il songea à Catherine, où allait-elle demeurer ? Pas à Falmouth, pas tant qu'il ne pourrait l'y accompagner lui-même. Si elle le voulait bien. Verrait-elle un double sens dans ce qu'il lui dirait, à cause de ce qui venait de se passer ? Craindrait-elle d'être trahie une seconde fois ?

Il chassa immédiatement cette pensée. Elle ressemblait à la lame qu'il portait au côté, presque indestructible. Presque.

Une chose était sûre. Godschale aurait bientôt vent de ce qui s'était passé, même si personne ne prenait le risque de lui en parler ouvertement de crainte de passer pour un conspirateur. Il esquissa un faible sourire : on allait sans tarder l'expédier à Gibraltar pour y recevoir ses ordres.

Toute cette agitation ne l'empêcha pas d'apercevoir une ombre ni d'entendre un cliquetis de métal. En une seconde, il eut son vieux sabre à la main.

— Qui vive ? s'écria-t-il.

Adam avait l'air rassuré.

— Je suis venu aux nouvelles, mon oncle.

Il le regarda rengainer son sabre.

— Tout est fini ?

— Oui. Terminé.

Adam reprit sa marche avec lui et ôta sa coiffure pour laisser la pluie le rafraîchir.

— Allday m'a presque tout raconté. Apparemment, je ne peux pas vous laisser seul une seconde.

— J'ai encore du mal à y croire, lui répondit Bolitho.

— Les gens changent, mon oncle.

— Je ne le crois pas — il jeta un regard à deux lieutenants qui se dirigeaient en tanguant vers Saint-James. Les circonstances peuvent changer, pas les gens.

Adam fit adroitement dévier la conversation.

— J'ai fini par découvrir où se trouvait le commandant Keen. Il est en Cornouailles, ils sont partis là-bas régler quelques affaires relatives au défunt père de Miss Carwithen.

Bolitho hocha la tête. Il avait craint que Keen ne se fût marié sans qu'il pût participer à la cérémonie. Comme c'était étrange, qu'il attachât autant d'importance à une broutille, après tout ce qui venait de lui arriver !

— Je lui ai envoyé un billet par courrier, mon oncle. Il *faut* qu'il soit au courant.

Puis ils se turent, on n'entendait plus que le bruit de leurs souliers sur la chaussée. Keen savait sans doute déjà, toute la flotte devait savoir. Beaucoup en seraient choqués, mais pas d'autres, un scandale était le bienvenu : la nouvelle pouvait alimenter les ragots dans les carrés surpeuplés.

Ils atteignirent enfin la maison, où ils trouvèrent Allday en train de vider une chope de bière en compagnie de Mrs. Robbins, la gouvernante. Elle était née à Londres et, en dépit du décor huppé où elle vivait, avait une voix de marchande des quatre-saisons. Mrs. Robbins alla directement au fait.

— Elle est au lit, sir Richard. Je lui ai donné la petite chambre d'amis, lui annonça-t-elle sans ciller.

Bolitho acquiesça. Il avait parfaitement déchiffré l'allusion : il ne pouvait y avoir le moindre scandale dans cette demeure, c'était à prendre ou à laisser. Elle poursuivit :

— Je l'ai déshabillée comme un mioche et j'y ai fait prendre un bon bain. La pauvre chérie, comment qu'elle pouvait supporter ça et tout le reste ? J'ai jeté ses habits au feu. Ça grouillait là-dedans !... J'ai trouvé ça, c'était cousu dedans, dit-elle en ouvrant tout grand son poing rougeaud.

Les boucles d'oreilles qu'il lui avait offertes. La seule et unique fois où ils avaient été ensemble à Londres. Bolitho avait une boule dans la gorge.

— Je vous remercie, madame Robbins.

Étonnamment, ses traits sévères s'adoucirent un peu.

— C'est rien du tout, sir Richard. Not'jeun'maît' Lord Oliver m'a raconté un peu comme quoi vous l'avez sorti de la mouise.

Et elle s'en fut en riant toute seule. Allday et Adam arrivèrent.

— Vous avez tout entendu ? leur demanda Bolitho.

Allday fit signe que oui.

— Vaut mieux la laisser tranquille. La vieille mère Robbins rameutera tout le monde s'il se passe quelque chose cette nuit.

Bolitho alla s'asseoir et étendit ses jambes. Il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner, mais l'appétit lui manquait.

Je ne suis pas passé loin, songea-t-il. Mais peut-être que la bataille n'avait même pas commencé.

Debout près d'une haute fenêtre, Catherine contemplait la rue. Le soleil brillait, encore que de son côté l'artère fût toujours plongée dans l'ombre. Il y avait quelques passants, on entendait à peine une vendeuse de fleurs qui hélait le chaland. Elle commença doucement :

— Ceci ne peut pas durer.

Bolitho alla s'asseoir dans un fauteuil, croisa les jambes et resta là à la regarder. Il n'arrivait toujours pas à croire ce qui lui arrivait, que c'était bien cette femme qu'il avait arrachée à l'horreur et à l'humiliation. Ou bien encore, qu'il était celui qui

avait tout risqué, jusqu'à la cour martiale, en menaçant comme il l'avait fait le gouverneur des Waites. Il lui répondit :

— Nous ne pouvons rester ici. J'ai envie d'être seul avec toi, de te serrer dans mes bras, de te parler.

Elle tourna la tête, si bien que son visage se noya dans l'ombre.

— Tu t'inquiètes encore, Richard. Ce n'est pas la peine, du moins pour ce qui est de mon amour pour toi. J'ai toujours éprouvé cet amour, pourquoi cesserais-je maintenant ?

Elle fit lentement le tour du fauteuil et vint poser les mains sur ses épaules. Elle portait une robe vert uni que la redoutable Mrs. Robbins lui avait achetée la veille.

— Tu es sous protection à présent, lui répondit Bolitho. Tout ce dont tu as besoin, tout ce que je puis te donner, c'est à toi.

Ses doigts se serraient sur ses épaules ; il continua plus vite, heureux qu'elle ne pût voir son visage :

— Il faudra peut-être des mois pour récupérer ce qu'il t'a volé. Tu lui as tout donné, tu l'as sauvé.

— Mais il m'a offert en retour la sécurité, une position dans la société, je pouvais y vivre comme il me plaisait. Idiote ? je l'ai peut-être été. Mais c'était un marché entre nous. J'ai trop souvent fait des choses dont j'ai eu honte, ajouta-t-elle doucement en posant sa tête contre la sienne. Mais je n'ai jamais vendu mon corps à quiconque.

Il lui prit vivement la main :

— Cela, je le sais.

Une voiture passa sur le pavé à grand vacarme. La demeure, comme celles des alentours, avait des domestiques pour répandre, lorsque la nuit venait, de la paille sur la chaussée afin d'étouffer les bruits. Londres semblait ne jamais s'endormir. Ces derniers jours, Bolitho était resté éveillé, pensant à Catherine. Le code de bonnes manières des lieux les tenait séparés, comme de timides amoureux.

Bolitho se leva et se tourna vers elle.

— Je vais probablement recevoir très bientôt l'ordre de rejoindre l'escadre. Maintenant que je me suis dévoilé, ils vont probablement m'expédier hors de Londres le plus vite possible.

Souriant, il mit ses mains autour de sa taille. Il sentait son corps souple sous la robe, le désir qui s'emparait d'eux. Ses joues avaient repris des couleurs, sa chevelure qu'elle portait libre avait retrouvé son brillant.

— Il y a bien ma demeure de Falmouth...

Il se tut, bien conscient du réflexe de rejet, de la protestation muette qu'elle opposait, mais finit par ajouter :

— Je sais, Catherine adorée. Tu dois attendre jusqu'à ce que...

Elle acquiesça :

— Jusqu'à ce que tu m'emmènes là-bas comme ta femme !

Sa tentative pour rire tourna court, et elle ne parvint qu'à ajouter d'une voix rauque :

— Car c'est ce que tout le monde dira.

Ils restèrent toute une minute l'un en face de l'autre en se tenant par la main.

— Et puis je ne suis pas si adorable que cela. Si ce n'est à tes yeux, toi, chéri entre tous les hommes.

— J'ai envie de toi, lui répondit-il.

Ils s'approchèrent de la fenêtre, Bolitho se rendit compte pour la première fois qu'il n'avait pas quitté la maison depuis cette fameuse nuit.

— Si je ne peux pas t'épouser...

Elle mit son doigt sur ses lèvres.

— Il suffit. Crois-tu que j'y attache de l'importance ? J'irai là où tu voudras que j'aille, mais je t'aimerai toujours et je serai une tigresse si certains te veulent du mal.

Un domestique frappa à la porte et entra avec un petit plateau d'argent sur lequel était posé un pli fermé qui portait un sceau familier, celui de l'Amirauté. Bolitho s'en empara et commença à le lire. Il sentait ses yeux posés sur lui.

— Je dois aller voir Sir Owen Godschale demain.

— Des ordres, alors... fit-elle en hochant la tête.

— Je ne m'attends pas à autre chose – et, la prenant dans ses bras – c'est inévitable.

— Je le sais bien. Mais la seule pensée de te perdre...

Bolitho s'arrêta. Cette idée de la laisser seule... Il lui fallait faire quelque chose.

— Laisse-moi réfléchir, lui dit-elle. Nous avons encore une journée et une nuit devant nous.

Elle lui effleura les épaules puis le visage.

— Voilà la seule chose dont je me soucie.

— Avant mon départ... commença-t-il.

Elle posa derechef son doigt sur ses lèvres.

— Je sais bien ce que tu essaies d'exprimer. Mais oui, Richard chéri, je veux que tu m'aimes comme tu m'as aimée à Antigua et comme tu as continué de le faire à Londres. Un jour, je t'ai dit que tu avais besoin d'être aimé. C'est moi qui te donnerai cet amour.

Mrs. Robbins passa la tête.

— 'Vous d'mand'pardon, sir Richard...

On avait l'impression qu'elle essayait d'estimer la distance qui les séparent.

— ... mais y a vot'neveu qu'est là – puis, s'adoucissant un peu : Vous êtes magnifique, milady !

Catherine ébaucha un sourire.

— Madame Robbins, je vous en prie. Ne me donnez pas ce titre – et, se tournant vers Bolitho : Pour l'instant, je n'en ai pas l'usage.

Mrs. Robbins – la « mamma », comme disait Allday – s'engagea précautionneusement dans l'escalier et surprit Adam en train de rectifier sa sombre chevelure rebelle devant la glace.

C'était une vraie partie de cartes, se dit-elle. Mon Dieu, tout le monde en parlait dans l'office. La pauvre Elsie, la bonne qui officiait dans les étages, en avait assez vu, son tambour chéri qui s'était enfui aux Antilles avec sa négrillonne. Pas ce à quoi on aurait pu s'attendre de la part d'un homme de qualité. Pourtant, le vieux Lord Browne, lui, en voilà un qui était un homme de qualité, avant de rendre l'âme. Puis l'expression de Bolitho lorsqu'elle lui avait donné les boucles d'oreilles qu'elle avait sauvées du naufrage, dans ce tas de vêtements dégoûtants. Il y avait un tas de choses qui y étaient attachées, bien plus que n'en avaient compris ces gens. Elle fit un signe de tête à Adam :

— Il descendra dans un instant, monsieur.

Adam lui sourit. C'est étrange, songeait-il. Il avait toujours préféré son oncle à quiconque. Mais, jusqu'à ce jour, il ne l'avait jamais envié.

L'amiral Sir Owen Godschale reçut immédiatement Bolitho, lequel eut le sentiment qu'il avait interrompu un entretien en cours. Peut-être pour se débarrasser le plus rapidement possible de leur entrevue.

— Je viens de recevoir des renseignements : la flotte française a échappé aux vaisseaux de Lord Nelson. Je doute qu'il puisse encore les contraindre au combat. Il est peu probable que Villeneuve ait envie de se battre tant qu'il n'a pas réuni ses forces à celles des Espagnols.

Bolitho examinait la grande carte de l'amiral. Ainsi donc, les Français tenaient toujours la mer, mais ils ne pourraient le faire trop longtemps. Nelson avait sans doute pensé que les intentions de l'ennemi étaient d'attaquer les possessions britanniques et leurs bases aux Antilles. A moins qu'il ne s'agît seulement d'une grosse démonstration de force ? Les Français possédaient de beaux bâtiments, mais l'efficacité du blocus les avait confinés dans leurs ports. Villeneuve avait trop d'expérience pour attaquer dans la Manche, afin de frayer un chemin aux armées de Napoléon, avec des vaisseaux et des équipages dont la compétence et la valeur avaient été minées par l'inactivité.

Godschale reprit brusquement :

— Je veux donc que vous hissiez votre marque et rejoigniez l'escadre de Malte.

— Mais n'avais-je pas compris que le contre-amiral Herrick allait être relevé ?

Godschale se tourna vers la carte.

— Nous devons placer nos bâtiments là où ils seront le plus utiles. J'ai fait partir aujourd'hui par le brick courrier des ordres pour Herrick — et, le regardant d'un air neutre : Vous le connaissez, bien sûr.

— Très bien.

— La réception que j'avais prévu de donner sera donc remise à plus tard, sir Richard. Nous attendrons que les choses soient redevenues plus calmes, n'est-ce pas ?

Leurs regards se croisèrent.

— M'auriez-vous invité *seul*, sir Owen ?

Il restait calme, mais on le sentait tendu.

— Dans les circonstances présentes, je crois que cela eût été préférable, amiral.

Bolitho se mit à sourire.

— Alors, compte tenu de ces circonstances, je suis heureux que la chose soit remise.

— Je n'admetts pas votre attitude, amiral !

Mais Bolitho lui tint tête.

— Un jour, sir Owen, vous pourriez avoir à vous rappeler ce misérable coup monté. Lors de notre dernière rencontre, vous m'avez dit que Nelson n'était pas à l'abri d'une erreur. Mais vous non plus, amiral ! Et si vous tombez en disgrâce, vous découvrirez qui sont vos vrais amis !

Il quitta la pièce et entendit l'amiral claquer violemment la porte derrière lui.

Sa colère ne s'était toujours pas calmée lorsqu'il atteignit sa demeure. Du moins jusqu'à ce qu'il vit Catherine qui conversait avec Adam puis entendît une voix familière dans le cabinet à côté.

Allday arriva par le corridor qui menait aux cuisines, mastiquant on ne savait quoi à grands coups de mâchoire. Tout le monde le regardait.

— Je dois rejoindre mon escadre dès que possible.

Une ombre balaya le passage : le capitaine de vaisseau Keen émergeait à son tour. Bolitho applaudit des deux mains :

— Valentine ! Mais c'est un miracle !

Puis il aperçut Zénoria derrière son ami, telle exactement que dans son souvenir. Tous deux étaient encore sales d'avoir voyagé. Keen lui expliqua :

— Nous avons passé deux jours sur les routes. Nous rentrions déjà de Cornouailles et, par un heureux coup du destin, nous avons croisé le courrier dans une petite auberge où il changeait de monture.

*Le destin.* Ce mot ! Bolitho répondit :

— Je ne comprends pas.

Il vit le visage de la jeune fille qui, s'approchant de lui, le serra contre elle tandis qu'il l'embrassait sur la joue. Il se passait quelque chose.

— J'ai été désigné comme votre capitaine de pavillon, sir Richard, annonça Keen — il jeta à Zénoria un regard plein de désespoir. On me l'a demandé, cela me semble naturel.

Et, tendant une lettre à Bolitho :

— Le capitaine de vaisseau Haven, expliqua-t-il, a été placé en état d'arrestation. Le lendemain du jour où vous avez embarqué à bord de *La Luciole* il s'en est pris à un autre officier et a tenté de le tuer. Le commodore de Gibraltar attend vos ordres, conclut-il en fixant Bolitho.

Celui-ci alla s'asseoir, tandis que Catherine s'approchait et lui posait la main sur l'épaule. Il leva les yeux vers elle. *Ma tigresse.* Ce malheureux, cet infortuné avait fini par céder à la tension. Bolitho savait que l'officier en question était sans doute Parris. Mais au moins, il était encore vivant.

Keen les regardait tour à tour.

— J'allais vous faire une proposition : madame pourrait partager ma maison avec Zénoria et ma sœur, jusqu'à notre retour.

Bolitho serra la main de Catherine. A voir comment la jeune Cornouaillaise la regardait, cela semblait la solution rêvée. Dieu seul savait tout ce qu'elles avaient en commun.

Keen avait sauvé Zénoria à bord d'un transport de déportés, *l'Oronte*. On l'avait injustement accusée puis condamnée pour tentative de meurtre. En fait, elle avait seulement tenté de résister à une tentative de viol. Verdict : déportation dans une colonie pénitentiaire de Nouvelle-Galles du Sud. Et elle était innocente. Keen était monté à bord du transport et l'avait délivrée alors que l'on commençait à la fouetter sur ordre du capitaine. Elle avait reçu un coup en travers du dos avant que Keen réussît à mettre fin au supplice. Bolitho savait bien qu'elle en garderait toute sa vie la cicatrice. Penser que Catherine aurait pu subir le même sort lui donnait des frissons dans

l'échine, mais pour d'autres raisons. La jalousie et l'appât du gain sont des ennemis sans pitié.

— Qu'en penses-tu, Kate ?

Les autres disparaissaient dans une espèce de brouillard, comme si son œil blessé ne pouvait se fixer que sur elle seule.

— Cela te convient-il ?

Elle ne répondit rien, se contentant de hocher doucement la tête. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas deviner la chaleur qu'ils partageaient, leur intime communion.

— La chose est donc entendue, acquiesça Bolitho – et, se tournant vers eux : Nous sommes de nouveau réunis.

Et l'on sentait fort bien que ce *nous* les englobait tous.

Le lieutenant de vaisseau Vicary Parris était assis dans sa chambre et ne faisait guère attention à tous les bruits du bâtiment. Les sabords étaient béants, et sa chambre paraissait presque fraîche en comparaison du pont supérieur.

Le cinquième lieutenant, le plus jeune officier du bord, se tenait debout près de la petite table et regardait le registre des punitions grand ouvert devant lui.

Parris lui posa une fois encore la question :

— Bon, croyez-vous vraiment que ce soit judicieux, monsieur Priddie ?

C'est à vous glacer les sangs, songeait Parris. A peine l'amiral avait-il quitté le Rocher à bord de *La Luciole* que le capitaine de vaisseau Haven était devenu fou. A la mer, lorsqu'il fallait se battre contre les éléments et conduire le bâtiment, les hommes étaient trop occupés ou trop abattus pour s'insurger contre les exigences de la discipline. Mais *l'Hypérion* était maintenant au port, le soleil tapait dur, les travaux du bord et les corvées de vivres rendaient la vie plus facile, moins exigeante. Les hommes avaient le temps de regarder ce qui se passait et de nourrir leur rancœur.

— Je... je n'en suis pas sûr.

Parris jura en silence.

— Vous vouliez devenir officier, mais maintenant que vous avez été admis au carré, vous semblez prêt à accepter n'importe quel prétexte pour punir un homme du fouet, sans vous en

soucier davantage, sans accorder la moindre circonstance atténuante ?

Priddie releva la tête :

— Le commandant a insisté...

— Oui, sans doute.

Parris se laissa aller en arrière et essaya de compter les secondes pour se calmer un peu. Dans d'autres circonstances, il aurait demandé, il aurait même exigé d'être affecté à bord d'un autre bâtiment et au diable les conséquences. Mais il avait perdu son dernier commandement ; il voulait, non, il *avait besoin* de toutes les recommandations possibles susceptibles d'ouvrir la voie à une promotion.

Il avait servi sous les ordres d'un certain nombre de commandants. Certains étaient courageux, certains pusillanimes. D'autres conduisaient leur bâtiment en suivant à la lettre les ordonnances royales sur le service à bord et ne couraient jamais le risque d'éveiller l'attention de l'amiral. Il avait même connu une fois le pire commandant qu'on pût imaginer, un pervers qui punissait les hommes pour le plaisir, qui regardait chaque coup de fouet jusqu'à ce que le dos de la victime fût transformé en chair à pâté.

Il n'y avait rien à faire avec Haven. Il le haïssait, tout simplement.

Il usait des moyens que lui procurait son autorité sans limites pour punir les hommes sans tenir compte de la moindre considération, tout simplement pour provoquer son second.

Il posa le doigt sur le registre.

— Regardez cet homme. Deux douzaines de coups de fouet pour une bagarre. Ils étaient en train de s'amuser pendant le quart du soir, rien de plus. Vous étiez là ?

Priddie se mit à rougir.

— Le commandant a fait remarquer que la discipline sur le pont se relâchait. Que la terre nous observait. Qu'il ne tolérerait plus la moindre faiblesse.

Parris dut se retenir de ne pas répliquer violemment. Priddie n'avait pas encore oublié ce qu'était le sort d'un aspirant. En tant que second, il avait le devoir de faire quelque chose. Il ne pouvait en référer à quiconque ; les autres commandants

considéreraient une telle démarche comme une trahison, une conduite qui risquait de se retourner contre leur propre autorité s'ils l'encourageaient. Qu'il eût tort ou raison, un commandant était une espèce de dieu. Un seul homme aurait eu le pouvoir d'y mettre le holà, et il était en route pour l'Angleterre, avec suffisamment de soucis en tête s'il ne cédait pas aux menaces. Et il était peu probable que Bolitho pliait le genou devant quelqu'un tant qu'il jugeait qu'il avait bien agi.

Parris avait songé au chirurgien du bord, George Minchin. Mais de précédentes tentatives avaient été décevantes. Minchin était un poivrot, comme beaucoup de chirurgiens de marine. Des bouchers, entre les mains desquels les hommes mouraient plus souvent que des blessures qui les avaient conduits auprès d'eux.

*L'Hypérion* devait se voir affecter un chirurgien expérimenté, l'un des praticiens que l'on avait envoyés en mission dans différentes escadres pour observer les choses et rendre compte de ce qu'ils avaient constaté. Mais ce serait trop tard, c'était maintenant qu'il aurait eu besoin de lui.

— Je m'en occupe, fit enfin Parris.

Les yeux de l'enseigne s'éclairèrent, il était soulagé d'être délivré de cette affaire. Mais Parris ajouta, irrité :

— Monsieur Priddie, vous n'obtiendrez jamais de commandement si vous n'assumez pas vos responsabilités.

Il monta sur la dunette et s'arrêta pour observer les marins qui hissaient dans la mâture un hunier d'artimon tout neuf. On respirait une forte odeur de goudron, on entendait le fracas des marteaux et des herminettes. Horrocks, le charpentier, et ses aides finissaient de construire un canot avec les matériaux qu'ils avaient sous la main. Voilà des gens qui travaillent bien, se dit-il. Ils auraient même été heureux, sans ce nuage pesant qui assombrissait l'arrière.

Il poussa un soupir, puis se dirigea vers la poupe et attendit que le fusilier de faction l'eût annoncé.

Le capitaine de vaisseau Haven était assis à son bureau, quelques papiers à portée de la main. Sa vareuse pendait au dossier de son fauteuil et il essayait de s'éventer à l'aide de son mouchoir.

— Eh bien, monsieur Parris ? Je suis fort occupé.

Parris ne tint pas compte de ce renvoi déguisé. Il remarqua seulement que les plumes posées sur le bureau étaient propres et sèches. Haven n'avait pas écrit la moindre ligne. Il avait préparé une petite mise en scène, il s'attendait à sa visite alors qu'il essayait de lui faire croire le contraire. Parris commença prudemment :

— Ces deux hommes à punir, commandant.

— Oh, lesquels ? Je commençais à croire que les hommes n'en font qu'à leur tête.

— Trotter et Dixon, commandant. Ils n'ont jamais été impliqués dans quoi que ce soit jusqu'à présent. Si le cinquième lieutenant m'en avait parlé avant...

Il ne put en dire plus.

— Mais monsieur, vous n'étiez pas à bord, aboya Haven. Non, vous étiez ailleurs, il me semble ?

— Sur votre ordre, commandant.

— Ne soyez pas impertinent !

Haven pivota dans son siège. Cela rappelait à Parris un pêcheur, au moment où il sent une touche sur son hameçon. Haven poursuivit :

— Ils se sont comportés d'une manière ignoble et indécente ! Je les ai vus. Et comme d'habitude, c'est moi qui suis intervenu pour couper court à cette échauffourée !

— Mais, commandant, deux douzaines de coups de fouet ! Je pourrais les mettre de corvée pendant une semaine. La discipline serait sauve et je crois que Mr. Priddie pourrait en tirer la leçon.

— Je vois, vous blâmez ce jeune officier, maintenant.

Et il se mit à sourire. Parris sentait l'énervement s'emparer de lui.

— Ces hommes seront fouettés, et Mr. Priddie en portera la responsabilité. Mais allez au diable, monsieur ! Croyez-vous que je me soucie un instant de ce qu'ils peuvent bien penser ? C'est moi qui commande ici, ils se plieront à mes volontés, *suis-je bien clair* ?

Il s'était mis à hurler.

— Parfaitement clair, commandant, répondit Parris.

— Je suis heureux de l'apprendre.

Haven le regardait fixement, les yeux plissés à cause du soleil.

— La part que vous avez prise dans l'attaque sera portée à la connaissance de l'Amirauté, je n'en doute pas. Mais vous pouvez bien vous pendre aux basques de notre amiral aussi longtemps que vous voudrez. Je veillerai à ce que votre manque de loyauté et votre fichue arrogance soient notés, pour le jour où l'on pensera à vous pour une promotion !

Parris avait l'impression que la chambre tanguait :

— Vous m'avez traité d'officier déloyal, commandant ?

— Oui, hurla Haven, espèce de cochon, de débauché, foutre oui que je l'ai fait !

Parris ne pouvait détacher ses yeux de lui. C'était pire que tout ce qui s'était déjà passé. Il aperçut un rai de soleil au bas de la porte, obscurcie par endroits par des pieds qu'on devinait. Il y avait des hommes de l'autre côté, qui écoutaient. Mon Dieu, songea-t-il, désespéré, comment pourrions-nous nous en tirer si nous devons combattre ?

— Je crois que nous avons tous deux dépassé notre pensée, commandant.

— Ne vous avisez pas de me réprimander, nom de Dieu ! J'imagine que, quand vous êtes allongé dans votre couchette, vous songez à moi, à l'arrière, ricanant du sale tour que vous m'avez joué... Eh bien, mais répondez donc, espèce de chien !

Parris savait qu'il devrait appeler à la rescouasse un autre officier, il savait aussi qu'il risquait d'étendre Haven d'une seconde à l'autre. Mais quelque chose, comme un présage dans le sommeil, semblait s'opposer à sa colère et à sa rancœur. *Il veut que je le frappe. Il veut faire de moi sa prochaine victime.*

Haven se laissa aller dans son fauteuil comme si sa furie et sa rage s'étaient calmées. Mais, lorsqu'il releva les yeux, Parris vit qu'ils étaient toujours aussi brillants, remplis de haine.

D'un ton presque badin, Haven reprit :

— Vous croyiez vraiment que je ne finirais pas par découvrir la vérité ? Vous m'avez cru bête à ce point ?

Parris retenait sa respiration, son cœur battait à tout rompre. Il avait cru que rien ne pourrait plus le désarçonner. Haven continuait :

— Je connais vos petites manœuvres, cette passion que vous avez pour vous-même. Oh oui, il m'arrive d'être malin et de comprendre des choses.

Et il montra du doigt le portrait de sa femme, sans quitter Parris des yeux. Puis il ajouta d'une voix rauque :

— La culpabilité se voit sur votre visage comme le nez au milieu de la figure.

Parris crut d'abord qu'il avait mal entendu.

— J'ai rencontré madame, mais...

— Et vous osez parler d'elle en ma présence – et, bondissant sur ses pieds : Vous, avec vos paroles mielleuses et les façons qui vont avec, exactement le genre de choses qui peut éveiller son intérêt !

— *Commandant* ! Je vous en prie, n'ajoutez pas un mot de plus. Nous pourrions tous deux le regretter.

Mais Haven n'écoutait pas, apparemment.

— Vous l'avez prise lorsque j'étais occupé à bord de ce bâtiment ! Je me suis tué à essayer de faire un équipage de ce foutu ramassis. Et puis on a hissé la marque d'un homme qui vous ressemble fort, qui croit que nous pouvons choisir une femme selon notre bon plaisir !

— Je ne veux pas en entendre davantage, commandant. De toute façon, rien de tout cela n'est vrai. J'ai vu... – il hésita avant de finir par laisser tomber : Je ne l'ai pas touchée, commandant. Je le jure, au nom de Dieu !

— Après tout ce que je lui ai donné, fit Haven d'une voix à peine audible.

— Vous vous trompez, commandant.

Parris se tourna vers la porte. Quelqu'un allait venir, sûrement. Tout l'arrière avait dû entendre les clamours de Haven.

— C'est *votre enfant*, cria-t-il brusquement, espèce de salaud !

Parris serra les poings. C'était donc cela.

— Je vais me retirer, commandant. Je ne peux plus entendre vos insultes et vos insinuations. Et, pour ce qui est de votre femme, tout ce que je puis dire, c'est que je suis désolé pour elle.

Il faisait demi-tour pour se retirer lorsque Haven cria :

— Vous ne bougerez pas d'ici, nom de Dieu !

Dans cet espace confiné, le coup de pistolet fit un bruit assourdissant. Il eut l'impression de recevoir un coup de barre de fer. Puis il sentit la douleur, l'humidité du sang tiède et s'écroula sur le pont.

Il sombra dans la nuit. C'était comme de la fumée, ou du brouillard ; il ne voyait plus qu'un tout petit espace dans lequel le commandant essayait de recharger son arme.

Avant que la douleur le fit s'évanouir, son cerveau à l'agonie enregistra pourtant le rire de Haven. Il riait comme s'il ne pouvait plus jamais s'arrêter.

## IV

# QUI N'EST PAS AVEC MOI EST CONTRE MOI

Par un beau jour de juin, aux premières lueurs, Bolitho remit sa marque à bord de *l'Hypérion* et prépara son escadre à quitter le Rocher.

Pendant la rapide traversée de *La Luciole* jusqu'à Gibraltar, Bolitho et Keen n'avaient pas manqué de sujets de conversation. Si Keen avait été surpris de se retrouver capitaine de pavillon au sein d'une escadre dont il ignorait tout, il n'en avait presque rien montré. Pour Bolitho, c'était un ami qui revenait ; il retrouvait pour ainsi dire sa part perdue...

Cédant aux instances du commodore, il était allé rendre visite à Haven là où on l'avait mis en résidence à terre. Il s'attendait à le trouver en état de choc, ou du moins à le voir esquisser un début de défense après avoir, de sang-froid, tiré sur Parris.

Bolitho tenait de la bouche d'un médecin de la garnison que Haven ou bien ne se souvenait de rien, ou bien se moquait de ce qui s'était passé.

Celui-ci s'était levé lorsque son visiteur était entré dans la petite pièce et lui avait dit : « Le bâtiment est paré, sir Richard. J'ai pris toutes les mesures nécessaires afin que, vieux ou pas, *l'Hypérion* soit en mesure de faire donner son artillerie contre n'importe quel français si les circonstances l'exigent !

— Vous êtes relevé de votre commandement, avait répondu Bolitho. Je vous renvoie en Angleterre.

— Renvoyé ? avait répondu Haven en le regardant fixement. Ma promotion est arrivée ? »

A son retour à bord, on lui avait remis une lettre adressée à Haven et que venait tout juste d'apporter une goélette courrier

en provenance de Spithead. Compte tenu des circonstances, Bolitho décida de l'ouvrir. Il pourrait au moins épargner à quelqu'un, en Angleterre, d'apprendre la triste vérité, jusqu'au jour où les faits seraient rendus publics devant la cour martiale, échéance qui paraissait inéluctable.

Par la suite, Bolitho devait se demander s'il aurait vraiment dû : la lettre, émanant de sa femme, expliquait à Haven, sans fioriture inutile, qu'elle avait décidé de le quitter pour aller vivre avec le riche propriétaire d'un moulin qui confectionnait des uniformes pour l'armée et qui saurait prendre soin d'elle et de son enfant.

Le propriétaire en question était apparemment le père de l'enfant, et cela mettait définitivement Parris hors de cause. Lorsque Haven retrouverait enfin la raison, s'il la retrouvait un jour, ce serait là la plus grosse croix à porter.

Le second devait être né chanceux, songeait Bolitho. Dans l'espace réduit de la chambre, la balle de pistolet était partie trop haut et s'était fichée dans une épaule en éraflant l'os. Il avait dû souffrir terriblement lorsque Minchin avait sondé la blessure pour extraire le projectile. Mais, à coup sûr, le coup visait le cœur.

« Souhaitez-vous le garder à bord ? avait demandé Keen à Bolitho. Il faudra des semaines pour résorber la plaie et j'ai bien peur qu'il n'ait été soigné de façon sommaire. » Il se rappelait sans doute l'écli qu'il avait reçu dans l'aine. Plutôt que de le laisser subir mille morts entre les mains d'un chirurgien ivre, c'était Allday qui s'était colleté avec le morceau de bois acéré.

« C'est un officier expérimenté. J'ai bon espoir de le voir promu. Dieu sait combien nous manquons de jeunes officiers capables de faire des commandants.

— Voilà, avait acquiescé Keen, qui va sûrement donner du cœur à l'ouvrage aux autres officiers ! »

On le voit, les sentiments étaient contradictoires quand l'escadre appareilla, mettant le cap à l'est, vers cette Méditerranée qui avait vu se dérouler tant de batailles et où Bolitho avait manqué périr.

*L'Hypérion* ouvrait la marche, portant la marque de Bolitho en tête de mât de misaine. Les autres troisième rang suivaient

dans les eaux en gîtant fortement par une bonne brise de noroît. Leur appareillage avait sans doute été aussi spectaculaire que leur arrivée. Bolitho resta à contempler la silhouette légendaire du Rocher jusqu'à ce qu'elle se perdit dans la brume. Un curieux panache de vapeur s'élevait dans un ciel clair. Ce phénomène permanent était dû au vent qui refroidissait les rochers surchauffés, si bien que, à une certaine distance, on avait l'impression d'assister à l'éruption d'un volcan.

Pour la plupart d'entre eux, les hommes de *l'Hypérion* s'étaient habitués les uns aux autres, depuis le temps que le vaisseau avait été réarmé. Keen était presque le seul étranger du groupe.

Tandis que les jours succédaient aux jours et que tous les bâtiments entraînaient leurs hommes à la manœuvre ou au tir, Bolitho remerciait le sort de lui avoir rendu Keen.

Ce dernier, contrairement à Haven, connaissait son Bolitho. Il avait servi sous ses ordres comme aspirant puis comme enseigne avant d'être finalement son capitaine de pavillon. L'équipage semblait percevoir les liens qui existaient entre leur commandant et l'amiral. Les plus vieux d'entre eux auraient bientôt remarqué – et apprécié – que, lorsque Keen ignorait tel ou tel détail relatif à son bâtiment, il n'avait pas le réflexe orgueilleux de refuser de s'informer. Bolitho avait oublié que sur ce point il avait peut-être été le maître et Keen l'élève.

Les adieux à *La Luciole* avaient été tristes, mais elle avait dû repartir aussitôt pour porter des dépêches aux amiraux et commandants qui attendaient anxieusement des nouvelles des Français. Dans la montagne de lettres qu'elle emportait, il y en avait sans doute quelques-unes qui ressemblaient à celle que Haven n'avait pas encore lue. La guerre, songeait Bolitho, est aussi cruelle à terre qu'en haute mer.

Il pensait souvent à Catherine, à leurs adieux. Ils avaient partagé à égalité un amour passionné ; elle avait insisté pour l'accompagner jusqu'à Portsmouth, où il devait embarquer à bord de la petite *Luciole*. Keen avait déjà fait ses adieux de son côté, avant de prendre passage avec Adam dans une voiture qui les emmenait à Portsmouth.

Tandis que les chevaux fumants piaffait au soleil, Catherine s'était accrochée à lui, explorant son visage, le caressant avec une tendresse qui s'était transformée en dépit lorsque Allday leur avait dit que le canot les attendait dans la darse.

Il lui avait demandé de rester près de la voiture, mais elle l'avait suivi jusqu'à l'escalier de bois, où tant d'officiers de marine avaient fait leurs adieux à la terre. Des badauds avaient fait cercle, intéressés par les vaisseaux et les officiers qui embarquaient à leur bord.

Bolitho avait remarqué qu'il n'y avait là que très peu d'hommes en âge de servir. Si l'on n'avait pas assez de tripes pour se battre, il aurait fallu être stupide pour risquer de tomber dans les filets des détachements de presse.

Les spectateurs avaient poussé des vivats et certains avaient même reconnu Bolitho, comme il se devait.

L'un d'eux avait crié : « Bonne chance, Dick Égalité, et bonne chance aussi à ta dame ! »

Il s'était tourné vers elle et avait vu quelques larmes. C'était la première fois. Elle lui avait murmuré : « Tu entends ? Moi aussi ! »

Tandis que le canot, après avoir poussé, se dégageait des marches, Bolitho s'était retourné, mais elle avait disparu. Et pourtant, alors qu'ils bouchonnaient dans le clapot du Soient où *La Luciole* déhalait sur son câble, il avait le sentiment qu'elle était toujours là. Elle allait le regarder jusqu'à la dernière seconde. Il lui avait écrit pour le lui demander, juste cela, en lui redisant ce que son amour signifiait pour lui.

Il se souvenait de ce que Belinda lui avait dit de leur liaison. Allday parlait de Catherine comme *d'une vraie femme de marin, y a pas erreur*. Dans sa bouche, c'était le plus grand compliment que l'on pût imaginer.

Tandis que la frégate *Tybalt* et la corvette *Phèdre* donnaient la chasse à tout caboteur ou navire marchand assez fou pour tomber à portée de leurs canons puis en interrogeaient l'équipage, Bolitho et Keen étudiaient les rapports peu fournis qu'ils avaient en leur possession. Et jour après jour, ils s'enfonçaient plus profondément en Méditerranée.

On disait Nelson toujours dans l'Atlantique, où il aurait fait sa jonction avec son adjoint et ami, le vice-amiral Collingwood. Nelson avait probablement jugé que l'ennemi essayait de diviser les escadres britanniques en utilisant quelques ruses, en effectuant des sorties éclair à partir des ports encore libres. Une fois qu'il y serait parvenu, Napoléon lancerait son invasion à travers la Manche.

Comme Yovell le lui avait doucement suggéré : « Dans ce cas, sir Richard, vous êtes l'officier le plus ancien en Méditerranée. »

Bolitho ne s'était guère arrêté à cette idée. Mais si c'était vrai, cela signifiait pour lui quelque chose de bien précis. Lorsque l'ennemi surgirait, il n'aurait à demander à personne ce qu'il devait faire. Cela rendait encore plus lourd le poids du commandement.

Un matin, alors qu'il faisait sa promenade sur la dunette, il vit le lieutenant de vaisseau Parris qui s'avançait sur un passavant, un bras bandé plaqué contre la poitrine. Son pas était hésitant, il essayait de composer avec les creux et les crêtes de la houle. Il donnait le sentiment de s'être encore davantage réfugié à l'intérieur de lui-même depuis ce jour où Haven l'avait agressé pour le tuer. Keen lui avait dit qu'il était très heureux de l'avoir pour second, mais il ne le connaissait pas, et ne pouvait donc faire aucune comparaison.

Parris s'avança lentement sur la dunette du bord sous le vent, puis s'agrippa à un étai pour observer quelques mouettes qui plongeaient et descendaient en piqué le long du bord.

Bolitho vint le rejoindre.

— Comment vous sentez-vous ?

Parris fit un effort pour se redresser, mais grimaça et marmonna une excuse.

— Les progrès sont lents, sir Richard.

Il leva les yeux pour observer les voiles bien gonflées, les silhouettes minuscules qui travaillaient au-dessus de leurs têtes.

— Je me sentirai un peu mieux lorsque je pourrai recommencer à grimper là-haut.

Bolitho l'observait, avec ce profil allongé, un profil de gitan. Homme à femmes ? Enigme ? Parris surprit son regard scrutateur et dit en hésitant :

— Je voudrais vous remercier de m'avoir permis de rester à bord, sir Richard. Pour le moment, je suis moins qu'inutile.

— C'est le capitaine de vaisseau Keen qui a arrêté la décision finale.

Parris hocha la tête, perdu dans ses souvenirs.

— Il a rendu la vie à cette vieille bâille – et, avec hésitation, comme s'il voulait peser le degré de confiance entre eux : J'ai été désolé d'apprendre tous les ennuis que vous avez eus à Londres, sir Richard.

Bolitho se raidit un peu et détourna le regard vers les eaux bleues. Son œil malade larmoyait, l'air était humide.

— Nelson a un dicton, je crois, répondit-il en ayant l'impression de citer l'une des phrases favorites d'Adam : « Les mesures les plus simples sont ordinairement les plus sûres. »

Parris se retira en voyant Keen émerger de la poupe, mais il ajouta tout de même :

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, sir Richard. A vous deux.

Keen vint le retrouver près des filets.

— Nous serons en vue de Malte demain, pendant le quart du matin – et, jetant un coup d'œil à la silhouette imposante de leur pilote : Mr. Penhaligon *me l'a assuré*.

Bolitho lui sourit.

— Nous conversions, le second et moi. Un homme étrange.

— Il est assez peu convenable, je le sais, répondit Keen en riant, de plaisanter en la matière, mais j'ai connu des commandants que j'aurais volontiers abattus. L'inverse ne m'est jamais arrivé !

Allday, qui se trouvait plus bas près des chantiers, se retourna en les entendant rire. Le vieux maître d'hôtel de Keen avait été tué à bord de leur dernier vaisseau, *l'Argonaute*. Allday lui avait trouvé un remplaçant, mais espérait en secret qu'il choisirait son fils.

Le maître d'hôtel de Keen s'appelait Tojohns, un ancien quartier-maître gabier de misaine. Du regard il montra l'arrière et dit à Allday :

— Ce vaisseau a pris une nouvelle jeunesse depuis qu'il est monté à bord – et, regardant Allday de plus près : Ça fait une paie que tu le connais ?

— Un an ou deux, répondit Allday en souriant. I'm'a à la bonne et il fait du bien à Sir Richard, c'est ça qui compte.

Allday songeait à leur séparation, à la pointe de Portsmouth. Ces gens qui poussaient des vivats en agitant leurs coiffures, les femmes qui souriaient de toutes leurs dents. Cette fois, *il fallait* que ça marche. Il fronça le sourcil lorsque l'autre maître d'hôtel vint interrompre ses réflexions. Tojohns lui demanda :

— Pourquoi m'as-tu choisi ?

Allday esquissa un sourire las. Tojohns était bon marin, il savait où il devait se placer au combat. Pour ça au moins, il ne ressemblait pas à ce vieux Hogg, son prédécesseur. Le jour et la nuit. *C'était ce que l'on disait de Stockdale et moi.*

— Parce que tu causes trop ! lui répondit Allday.

Tojohns se mit à rire, mais se tut vite en voyant passer un aspirant qui lui jeta un coup d'œil sévère. Il avait du mal à entrer dans son nouveau rôle. Désormais, il n'aurait plus à grimper là-haut au premier coup de sifflet, plus besoin de se battre contre la toile avec ses gabiers. Il était comme Allday, il était devenu un être à l'écart de tout cela. Il était devenu quelqu'un, c'était la première fois.

— Mais je te préviens, reprit Allday, redevenu sérieux. Quoi que tu voies en bas à l'arrière, tu le gardes pour toi. Compris, matelot ?

Tojohns hocha la tête. En bas à l'arrière. Oui, il était quelqu'un.

Six coups sonnèrent à la cloche de gaillard de *l'Hypérion*. Le capitaine de vaisseau Valentine Keen salua Bolitho, il avait du mal à se retenir de sourire.

— Le patron pilote avait raison pour l'heure, sir Richard.

Bolitho leva sa lunette pour examiner les murailles et les batteries familières de La Valette.

— Pile à l'heure.

Pour venir de Gibraltar, la traversée avait été longue : plus de huit jours pour franchir ces douze cents milles épuisants. Cela avait donné à Keen le temps d'imprimer sa marque dans tout le bord, mais avait augmenté les inquiétudes de Bolitho avant sa rencontre avec Herrick. Il commença lentement :

— Trois vaisseaux de ligne, Val, seulement trois.

Il avait reconnu le vaisseau amiral de Herrick, le *Benbow*, presque en même temps que les vigies de tête de mât. Le *Benbow* qui avait été autrefois son vaisseau amiral et qui, tout comme l'*Hypérion*, était plein de souvenirs. Il devait en réveiller aussi chez Keen, mais d'une autre nature : c'était là qu'il s'était retrouvé face à une commission d'enquête présidée par Herrick. Sans l'intervention de Bolitho, il était perdu. Etais-ce vraiment le passé ? Il était peu probable qu'il l'oubliât jamais.

Bolitho annonça :

— Je vois la frégate par-là, elle est à l'ancre derrière le *Benbow*.

Il avait craint qu'on ne l'eût envoyée ailleurs. C'était *La Mouette*<sup>7</sup> ! une frégate prise aux Français au large de Toulon, alors que Bolitho était à Antigua. Un petit vaisseau de trente-six canons seulement, mais on ne fait pas la fine bouche quand on est dans le besoin. Toute frégate était bienvenue à ce stade de la guerre pour participer à ce jeu du chat et de la souris qu'affectionnaient les Français.

— Mais elle va faire grossir notre ligne de bataille à huit unités, nota Keen — et, avec un sourire : Dans le temps, nous nous sommes débrouillés avec beaucoup moins que cela.

Jenour se tenait un peu à l'écart, l'œil sur son équipe d'aspirants, dont les pavillons multicolores jonchaient le pont dans un apparent désordre.

Bolitho passa de l'autre bord pour observer la manœuvre. *Le Tenace* de Thynne, qui suivait dans les eaux, envoyait de la toile pour essayer de se maintenir derrière l'amiral.

Il imaginait Herrick à bord de son *Benbow*, peut-être regardait-il les cinq grosses unités de l'escadre progresser

---

7 En français dans le texte.

lourdement vers le mouillage. Il faisait très chaud, Bolitho avait surpris plusieurs éclats de lumière, les nombreuses lunettes braquées sur eux à bord des bâtiments. Herrick ressentait-il encore une certaine amertume après leur dernière rencontre ? se demandait-il. Ou bien pensait-il à leur amitié, née au combat et au cours d'une quasi-mutinerie lors d'une autre guerre, en Amérique ?

— Très bien, monsieur Jenour, ordonna-t-il, vous pouvez faire les signaux – puis, se tournant vers Keen, qu'il voyait de profil : Nous mouillerons à huit heures précises, Val, et préserverons ainsi la réputation de Mr. Penhaligon.

— Aperçu général, amiral !

On affala la volée de pavillons, les vaisseaux vinrent dans le lit du vent et jetèrent l'ancre.

— Je vais à l'arrière, annonça Bolitho, je prendrai tout de suite mon canot.

— Vous n'attendez pas que le contre-amiral vienne vous faire visite à votre bord, sir Richard ? demanda Keen.

Il avait dû deviner qu'il comptait se rendre à bord du *Benbow*, essentiellement pour éviter d'accueillir Herrick avec tout le protocole habituel. A leur dernière rencontre, ils étaient de chaque côté de la table, pendant la réunion de la cour. Celle-ci devait se passer d'homme à homme, dans leur intérêt à tous deux.

— De vieux amis n'ont pas besoin de se conformer aux traditions, Val.

Il espérait être plus convaincant que ce que laissait deviner le ton de sa voix.

Il essaya de chasser toutes ces pensées. Herrick était sur place depuis longtemps, il devait avoir des nouvelles de l'ennemi. Le renseignement est tout. Sans ces bribes d'informations collectées au cours de patrouilles ou de rencontres fortuites, ils restaient impuissants.

Il entendit Allday convoquer rudement l'armement du canot. Les palans grinçaient tandis que l'embarcation, bientôt suivie par d'autres, s'élevait puis passait au-dessus du passavant.

Quelques barcasses du cru s'approchaient déjà des bâtiments, remplies de marchandises bon marché destinées à appâter les marins et à les convaincre de mettre la main à la poche. Comme à Portsmouth et dans tant d'autres ports, des femmes arriveraient bientôt pour ces hommes qui ne voyaient jamais la terre. A condition que les commandants consentissent à fermer les yeux. Bolitho savait que les matelots avaient du mal à accepter cet état de fait. Les officiers allaient et venaient, dans la mesure où leur service le leur permettait, mais on ne laissait descendre à terre que les hommes de confiance et ceux qui faisaient partie des détachements de presse. Un mois au mouillage, une année à la mer, c'était miracle qu'il n'y eût pas davantage de mutineries dans la flotte.

Il songeait à Catherine, il la revoyait comme il l'avait quittée. Keen en faisait sans doute autant avec Zénoria. Les choses deviendraient cent fois pires s'ils ne devaient pas se retrouver avant la fin de la guerre, ou encore si on les renvoyait pour cause d'infirmité, comme cet unijambiste.

Il retourna dans sa chambre et ramassa quelques lettres qui avaient été déposées à bord de *La Luciole* au dernier moment. Destinées à Herrick. Il esquissa un sourire : comme s'il lui apportait des cadeaux.

Ozzard rôdait autour de lui, l'œil partout pour s'assurer qu'il n'oubliait rien. Cela lui rappela la mine qu'avait faite Catherine lorsqu'il lui avait rendu l'éventail nettoyé par Ozzard. Elle lui avait dit : « Garde-le, c'est tout ce que j'ai à t'offrir. Garde-le avec toi, comme cela, je serai près de toi lorsque tu en auras besoin. »

Il soupira, passa près du factionnaire et de la porte grande ouverte dans la chambre de Keen. On l'avait repeinte de frais, en blanc, pour effacer les traces du coup de feu tiré par Haven. Ledit Haven avait de la chance, Parris avait survécu. Mais avait-il tant de chance que cela ? Sa carrière était brisée, il n'y aurait personne pour l'accueillir s'il finissait par rentrer chez lui un jour.

Émergeant à la lumière, il aperçut la garde de fusiliers rassemblée à la coupée ainsi que les boscos avec leurs sifflets

d'argent. Keen était là avec Jenour pour le saluer à son départ. Le major Adams, des fusiliers marins, leva son épée et aboya :

— Garde parée, amiral !

Keen se tourna à son tour vers Bolitho :

— Canot le long du bord, sir Richard.

Bolitho se tourna vers l'arrière, se découvrit. Des hommes, le dos nu, qui travaillaient en haut sur la vergue d'artimon, avaient baissé la tête pour le regarder, leurs jambes ballant dans le vide.

Il descendit à la hâte dans son canot. Les souvenirs attendraient.

Le contre-amiral Thomas Herrick, les mains dans le dos, observait les bâtiments en train de mouiller. Le vent qui tombait laissait les voiles presque flasques. La fumée des canons de salut dérivait lentement vers la terre. Herrick se raidit un peu en voyant un canot vert que l'on mettait à l'eau à bord de *l'Hypérion*, alors que le pavillon de beaupré venait à peine d'être envoyé.

Le capitaine de vaisseau Hector Gossage lui fit remarquer :

— On dirait que le vice-amiral vient nous voir, amiral.

Herrick se contenta de grommeler. Que de têtes nouvelles sur son bâtiment ! Et un capitaine de pavillon qui n'était à bord que depuis quelques mois. Dewar, son prédécesseur, était rentré au pays pour raisons de santé et Herrick le regrettait encore.

— Préparez-vous à l'accueillir, répondit Herrick. Garde d'honneur au grand complet. Vous savez ce que vous avez à faire.

Il avait besoin d'être seul, de réfléchir. Lorsqu'il avait reçu de nouveaux ordres en provenance de l'Amirauté, sous la plume de Sir Owen Godschale, Herrick n'avait guère pensé qu'à cela. La dernière fois qu'il avait vu Bolitho, c'était en Méditerranée, sur ces lieux mêmes, lorsque le *Benbow* avait été sévèrement pris à partie par l'escadre de Jobert. La bataille les avait réunis une nouvelle fois, comme des amis qui se resserrent pour livrer un combat sans pitié. Mais plus tard, alors que Bolitho mettait à la voile pour l'Angleterre, Herrick avait eu amplement le temps de réfléchir à ce qui s'était passé devant la commission

d'enquête, lorsqu'il les avait insultés en apprenant la mort d'Inch. Herrick pensait toujours que la colère de ce Bolitho blessé était bien dirigée contre lui, non contre cette cour anonyme.

Il songeait à la lettre personnelle de Godschale qui accompagnait ses ordres modifiés. Herrick avait déjà entendu parler de la liaison entre Bolitho et celle qu'il avait connue sous le nom de Catherine Pareja. Cette femme l'avait toujours mis mal à l'aise, hors de ses lignes d'eau. Une femme insolente, sans la moindre réserve. A ses yeux, elle manquait de modestie et d'humilité. Il songea soudain à sa chère et aimante Dulcie qui habitait leur nouvelle maison du Kent. Elle était exactement à l'opposé.

Comme Dulcie avait su se montrer courageuse lorsqu'elle avait appris qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant ! Elle s'était contentée de lui dire : « Si seulement nous nous étions rencontrés plus tôt, Thomas ! Peut-être vous aurais-je donné un beau garçon qui aurait suivi vos traces dans la marine. »

Il revoyait la vie que menait Bolitho à Falmouth, la vieille demeure grise où il avait été reçu lorsque Bolitho commandait la *Phalarope*, à l'époque où il était devenu son second. Cela paraissait une éternité.

Herrick avait toujours été un homme d'une solide constitution, mais il s'était beaucoup épaissi depuis qu'il avait épousé Dulcie et avait atteint le grade inespéré de contre-amiral. Il était depuis si longtemps dans ces parages que sa bonne grosse figure ronde et franche avait pris la couleur de l'acajou. Cela faisait davantage ressortir ses yeux bleu clair et rendait plus visibles quelques mèches de cheveux gris.

Que pouvait bien penser Richard Bolitho de tout cela ? Il avait une femme ravissante ainsi qu'une fille, dignes l'une et l'autre de faire sa fierté. Tout officier pouvait envier ses états de service, les combats qu'il avait remportés en payant de sa personne, mais sans jamais oublier de préserver ses hommes. Ses marins l'appelaient Dick Egalité, surnom qui avait été repris par les gazettes. Pourtant, certains commençaient à raconter une histoire légèrement différente, celle d'un amiral qui se souciait davantage d'une femme que de sa propre réputation.

Godschale avait joliment enrobé la chose dans sa missive : « Je sais que vous êtes vieux amis, mais vous trouverez peut-être difficile de servir sous ses ordres alors que vous espériez, à juste raison, être relevé. »

Avec sa façon de ne rien dire, Godschale avait tout dit. Avertissement ? Menace ? Les deux points de vue se défendaient.

Il entendit les fusiliers qui arrivaient à la coupée et leur officier qui hurlait ses ordres à la garde. Le commandant Gossage vint le rejoindre et fit observer, en regardant l'alignement des vaisseaux à l'ancre :

— Ils ont fière allure, amiral.

Herrick hocha la tête. Ses propres bâtiments avaient grand besoin d'être relevés, au moins pour bénéficier d'un carénage sommaire et refaire les pleins. Il n'avait pu libérer qu'un seul bâtiment à la fois pour faire de l'eau ou des vivres. Et ses derniers ordres qui le plaçaient sous la marque de Bolitho n'avaient fait naître chez tous que surprise ou rancœur. Gossage continuait :

— J'ai servi avec Edmund Haven, voilà quelques années, amiral.

— Haven ?

— Herrick fouillait dans sa mémoire. Ah ! le capitaine de pavillon de Bolitho.

Gossage approuva d'un signe de tête et continua.

— Un triste personnage, à mon avis. S'il a eu *l'Hypérion*, c'est parce qu'il ne valait guère mieux qu'un ponton.

Herrick rentra le menton dans sa cravate.

— Je ne crois pas que Sir Richard aimerait vous entendre parler de la sorte. Il ne partagerait certainement pas votre point de vue.

— Le canot pousse, commandant ! signala l'officier de quart.

— Très bien. Faites armer la coupée.

Dans sa dernière lettre, Dulcie ne parlait guère de Belinda. Elles avaient été en relation, mais il était probable que les confidences éventuelles resteraient secrètes. Il eut un sourire triste. Même à lui...

Il songeait aussi à la jeune fille que Bolitho avait aimée et qu'il avait épousée, Cheney Seton. Herrick assistait à la noce. Quelle terrible mission lorsqu'il lui avait fallu porter à Bolitho, qui était en mer, la nouvelle de sa mort tragique. Il savait bien que Belinda n'était pas comme elle. Mais Bolitho avait paru apaisé, surtout depuis qu'il avait eu une fille. Herrick essayait de voir les choses en face. Cela n'avait aucun rapport avec le fait brutal que Dulcie avait passé l'âge de lui donner des enfants. Mais il savait bien qu'au moment où il le pensait il se mentait à lui-même. Il entendait presque la comparaison : *pourquoi eux et pas nous ?*

Et à présent, il y avait Catherine. Les rumeurs dépassaient toujours les bornes. Comme l'aventure extravagante de Nelson. Plus tard, Nelson la regretterait. Le jour où il quitterait son sabre pour la dernière fois, beaucoup de ses vieux ennemis s'empresseraient d'oublier ses triomphes et son mérite. Issu d'une famille pauvre, Herrick savait combien il est difficile de surmonter l'antipathie d'un supérieur, sans parler d'hostilité ouverte. Bolitho lui avait épargné cet obstacle et lui avait donné une chance que, sans lui, il n'aurait jamais connue. Voilà qui était indéniable. Et pourtant...

Gossage ajustait sa coiffure.

— Le canot arrive, amiral.

Quelqu'un cria :

— Dégagez le pont supérieur !

Il n'aurait pas été convenable d'accueillir Bolitho au milieu d'un pont et d'un gaillard remplis de spectateurs. Mais ces hommes étaient tous les mêmes, et les fumets alléchants qui s'échappaient par la cheminée de la cambuse n'y faisaient rien.

Herrick pressa un peu la main sur son sabre et le serra contre lui. De vieux amis. Pas de plus proches qu'eux deux. Comment les choses avaient-elles pu évoluer ainsi ?

Les sifflets lancèrent leurs trilles et les fifres des fusiliers attaquèrent *Cœur de chêne*, tandis que les membres de la garde faisaient claquer leurs mousquets au présentez-armes dans un nuage de poudre à briquer. Bolitho, dont la silhouette se détachait sur le bleu de la mer, se découvrit.

Il n'a pas changé, songea Herrick. A ce qu'il pouvait voir, il n'avait pas un cheveu gris, alors qu'il était son aîné d'un an.

Bolitho salua la garde d'un signe de tête :

— Une garde de belle allure, félicita-t-il le major.

Puis il s'avança vers Herrick et lui tendit la main. Herrick la serra, conscient de l'importance que ce moment revêtait pour lui, et peut-être aussi pour Bolitho.

— Bienvenue à bord, sir Richard.

Bolitho lui fit un grand sourire ; ses dents éclatantes tranchaient sur son visage bronzé.

— Cela me fait plaisir de vous voir, Thomas. Même si je crains que vous n'appréciiez guère ce changement de programme.

Ils se dirigèrent ensemble vers la grand-chambre tandis que l'on faisait rompre la garde. Allday déplaça le canot pour aller s'abriter confortablement sous l'ombre géante du *Benbow*.

La chambre paraissait fraîche pour qui arrivait de la dunette et Herrick regarda Bolitho s'asseoir près des fenêtres de poupe. Il observait les alentours comme pour se remémorer cet endroit qu'il avait connu jadis. Son propre vaisseau amiral. Mais bien d'autres choses avaient changé, leur dernière bataille était là pour le prouver.

Un domestique apporta du vin et Bolitho dit :

— Apparemment, Notre Grand Nel est toujours dans l'Atlantique.

Herrick avait vidé son verre sans s'en rendre compte.

— C'est ce qu'on dit. J'ai entendu dire également qu'il pourrait regagner l'Angleterre et rentrer sa marque, puisqu'il semble peu probable que les Français tentent une action en force. En tout cas, pas cette année.

— Et quel est votre avis à vous ? lui demanda Bolitho en contemplant son verre.

Herrick était sur des charbons ardents, plus qu'il n'aurait cru. Bolitho continua :

— Il est bien sûr possible que l'ennemi passe Gibraltar dans l'autre sens et retourne à Toulon.

— Dans ce cas, répondit Herrick en fronçant le sourcil, nous les aurons. Ils seront coincés entre le gros de la flotte et nous.

— Mais supposez que Villeneuve décide de s'échapper dans une autre direction ? Le temps que Leurs Seigneuries nous avertissent, il sera en train de remonter la Manche pendant que nous resterons là à battre la semelle, dans l'ignorance de ce qui se passe.

— Je continue à envoyer des patrouilles... commença Herrick, qui devenait nerveux.

— Je le sais bien. Je vois qu'il vous manque des bâtiments. Herrick en était tout ébahi.

— *L'Absolu*, oui. Je l'ai renvoyé à Gibraltar. Il est pourri au point que je serais incapable de dire comment il flotte encore. C'est de ma responsabilité, expliqua-t-il, semblant se raidir de plus en plus. Je ne savais pas à quelle date vous prendriez le commandement.

— Calmez-vous, Thomas, lui répondit Bolitho en souriant. Ce n'était pas une critique. J'aurais pu agir de même.

Herrick baissa les yeux. *J'aurais pu*. Il répondit :

— Je serais heureux de connaître vos intentions.

— Tout de suite, Thomas. Peut-être pourrions-nous souper ensemble ?

Lorsqu'il releva la tête, Herrick vit ces grands yeux gris qui le regardaient. Etait-ce une prière ?

— Très volontiers, répondit-il – et, marquant quelque hésitation : Vous pourrez vous faire accompagner du commandant Haven si cela vous convient, mais je comprends...

Bolitho le regardait toujours. Naturellement. Il ne savait pas encore.

— Haven a été mis en état d'arrestation, Thomas. A ce propos, je suppose qu'il passera en jugement pour tentative d'assassinat contre son second.

Il faillit sourire en voyant l'air étonné de Herrick. Ce récit lui paraissait sans doute insensé. Il ajouta :

— Haven s'était mis en tête que son second et sa femme avaient une histoire. Elle a donné naissance à un enfant. Il se trompait, comme la suite l'a montré. Mais le mal était fait.

Herrick reprit du vin et en renversa un peu sur la table sans y prêter attention.

— Je dois vous parler franchement, sir Richard.

Bolitho le regardait, l'air grave.

— Pas de différence de grade ou autre entre nous, Thomas. Sauf si vous avez besoin d'une barricade pour dire ce que vous avez à me dire ?

— Cette femme ! s'exclama Herrick. Que peut-elle bien représenter pour vous, si ce n'est...

— Vous et moi sommes amis, Thomas, le coupa calmement Bolitho. Faites en sorte que nous le restions.

Il détourna les yeux, il imaginait Catherine dans l'ombre.

— Je suis amoureux d'elle. Est-ce si difficile à comprendre ? — il s'efforçait de ravalier son amertume. Comment réagiriez-vous, Thomas, si quelqu'un parlait fie votre Dulcie comme de *cette femme*, hein ?

Herrick empoigna les bras de son fauteuil.

— Bon sang, Richard, pourquoi déformez-vous la vérité ? Vous savez, *vous devriez savoir* ce que tout le monde raconte, qu'elle vous rend bête, que vous avez jeté femme et enfant par-dessus bord, si bien que vous allez faire votre perte et celle de ceux qui se soucient de vous !

Bolitho revit en un éclair la grande demeure de Londres.

— Je n'ai jeté personne par-dessus bord. *J'ai trouvé* quelqu'un que je puis aimer. La raison n'a rien à voir là-dedans.

Il se leva et s'approcha des fenêtres.

— Vous devez savoir que je n'agis jamais à la légère dans ce genre d'affaire — et avec une brusque volte-face : Et vous me jugez, vous aussi ? Qui êtes-vous donc, Seigneur...

Ils se faisaient face, comme des ennemis. Bolitho reprit :

— J'ai besoin d'elle et je prie le ciel qu'elle ait toujours besoin de moi. Maintenant, point final, mon vieux !

Herrick prit plusieurs grandes inspirations et refit le plein des verres.

— Je ne pourrai jamais être d'accord, riposta-t-il en fixant Bolitho de ses grands yeux bleus, tels que celui-ci les avait perpétuellement en mémoire, mais je ne permettrai pas que cela m'empêche de faire mon devoir.

Bolitho retourna s'asseoir.

— Votre devoir, Thomas ? Ne me parlez pas de devoir, j'en ai un plein sac d'avance.

Il commençait à remettre ses pensées en ordre.

— Cette escadre combinée est sous notre responsabilité, à tous deux. Je ne mets pas en cause votre autorité et cela, vous devez le savoir. Je ne partage pas l'opinion qu'ont Leurs Seigneuries des Français, à supposer qu'ils en aient une. Pierre Villeneuve est un homme d'une grande intelligence, il n'est pas du genre à suivre à la lettre les instructions pour le combat. Et par ailleurs, il doit rester prudent car, s'il échoue dans sa mission de nettoyer la Manche en prévision de l'invasion, il passera à la guillotine.

— *Des barbares...* murmura Herrick.

Bolitho sourit.

— Nous devons explorer toutes les possibilités et conserver nos bâtiments regroupés, sauf pour les patrouilles. Lorsque l'heure viendra, il sera difficile de rallier Nelson et ce brave Collingwood pour aller les aider.

Il posa très lentement son verre.

— Vous savez, je ne crois pas que les Français attendront l'année prochaine. Ils ont hissé la voile. Et nous aussi, dit-il avec un coup d'œil au soleil qu'on apercevait entre les vaisseaux au mouillage.

Herrick se sentait plus à l'aise sur ce terrain, qui lui était plus familier.

— Qui est donc votre capitaine de pavillon ?

— Le capitaine de vaisseau Keen, répondit sèchement Bolitho en le regardant droit dans les yeux. Il n'y en a pas de meilleur. Enfin, pas depuis que vous avez été promu et que je ne peux plus vous avoir.

Herrick n'essayait pas de dissimuler son inquiétude.

— Ainsi, nous sommes tous dans le même bateau !

— Oui, approuva Bolitho, vous vous souvenez de Browne... Les heureux élus, il nous avait surnommés.

— Je n'ai pas besoin qu'on me le rappelle, grogna Herrick.

— Eh bien, Thomas, mon vieil ami, pensez-y, nous ne sommes plus si nombreux !

Il se leva et prit sa coiffure.

— Je dois retourner à bord de *l'Hypérion*. Plus tard, peut-être...

Il laissa sa phrase inachevée, puis posa sur la table la liasse de lettres adressées à Herrick.

— Elles viennent d'Angleterre, Thomas. Vous aurez davantage d'« informations », j'en suis sûr.

Leurs regards se croisèrent, et Bolitho conclut précipitamment :

— Autant que vous les obteniez de moi, en qualité d'ami, plutôt que d'avoir les oreilles rebattues de je ne sais quelles médisances.

— Je ne voulais pas vous blesser, protesta Herrick. C'est pour vous que je me fais du souci.

— Nous ferons cette guerre ensemble, Thomas, répondit Bolitho en haussant les épaules. Je crois que cela suffira à nous occuper.

Ils attendirent côté à côté à la coupée qu'Allday eût manœuvré le canot pour le ramener le long du bord. Allday n'avait jamais été pris de court jusqu'ici, il ne devait pas décolérer. Comme tout le monde, il avait cru qu'il resterait plus longtemps en compagnie de son vieil ami.

Bolitho se dirigea vers la porte de coupée, la garde mit ses mousquets au présentez-amies. Les baïonnettes brillaient comme des lames de glace. Il se prit le pied dans un anneau de pont et serait tombé si un officier ne lui avait pas tendu le bras pour l'assister.

— Merci, monsieur !

Il remarqua la soudaine inquiétude de Herrick, cependant que le major tanguait à côté de la garde sans pour autant laisser l'épée qu'il tenait dans sa main gantée quitter la position verticale.

— Vous vous sentez bien, sir Richard ? s'exclama Herrick.

Bolitho se concentrat sur le bâtiment le plus proche. Il grinça des dents en sentant cette brume lui recouvrir l'œil. Il s'en était fallu de peu. Cette visite avait laissé chez lui une telle émotion, un tel sentiment de déception, qu'il avait baissé sa garde. C'était comme à l'escrime, il suffisait d'une seconde.

— Oui, ça va, je vous remercie. Cela ne se reproduira plus, lui promit-il en le regardant droit dans les yeux.

Quelques marins étaient montés dans les enfléchures et poussèrent des vivats lorsque le canot, après s'être dégagé de l'ombre, arriva en pleine lumière. Allday, qui manœuvrait la barre, jeta un bref coup d'œil aux épaules carrées de Bolitho, à ce ruban si familier qui retenait ses cheveux noirs par-dessus le col. Allday ne le connaissait pas autrement.

Il écoutait les cris de joie, qui furent repris par un autre soixante-quatorze un peu plus loin. Quelle bande d'imbéciles ! se disait-il rageusement. Que savaient-ils exactement ? Ils n'avaient jamais rien vu, ils en connaissaient encore moins.

Mais lui avait observé, il avait senti de son canot ce qui se passait. Deux amis qui n'avaient rien à se dire, rien pour combler le fossé qui s'était creusé entre eux comme des douves autour d'une forteresse.

Il repéra un nageur qui regardait Bolitho au lieu de se concentrer sur sa pelle et le fixa jusqu'à le faire pâlir. Allday se jura qu'il ne se fierait plus jamais à quiconque sur sa bonne mine. *Qui n'est pas avec moi est contre moi, voilà comment on juge un homme.*

Bolitho se retourna soudain et abrita ses yeux pour le regarder.

— *Tout va bien*, Allday — il sentit que ses mots portaient. Allez, calmez-vous.

Allday en oublia les nageurs qui le regardaient et arbora un timide sourire. Même le dos tourné, Bolitho lisait dans ses pensées.

— Non, sir Richard, lui dit Allday, je me repassais des souvenirs.

— Je sais. Mais pour l'instant, ça déborde, je ne peux pas en parler.

Le canot vint mourir sur son erre jusque sous le grand porte-haubans et Bolitho leva la tête pour regarder la garde. Il hésitait.

— Je me dis parfois que nous entretenons de trop grand espoirs, mon vieil ami.

Puis il disparut, et un concert de sifflets annonça son arrivée sur le pont.

Allday secoua la tête en marmonnant :

— Je l'ai encore jamais vu comme ça.

— Quoi donc, bosco ?

Allday fit volte-face, des éclairs dans les yeux.

— *Hé toi, là-bas !* Surveille un peu ton aviron à l'avenir, ou je t'arrache la peau !

Oubliant l'armement, il resta les yeux fixés sur la muraille qui s'élevait devant lui. Vue ainsi d'aussi près, on distinguait les balafres laissées par les combats sur la peinture noire impeccable.

Il est comme nous autres, songeait-il, soudainement troublé. Il attend le dernier combat. Et quand ce jour-là arrive, on a besoin de tous les amis qu'on peut trouver.

## V L'HEURE DE L'ACTION

Appuyé sur un coude, Bolitho apposa sa signature au bas d'une nouvelle dépêche destinée à l'Amirauté. L'air était chaud et humide dans la grand-chambre et, en dépit des sabords et de la claire-voie ouverts, il sentait la sueur lui ruisseler dans le dos. Il s'était débarrassé de sa vareuse et avait déboutonné sa chemise jusqu'à la taille, mais cela ne faisait guère de différence.

Il lut la date de la seconde dépêche que Yovell poussait discrètement vers lui. Septembre. Plus de trois mois depuis qu'il avait dit adieu à Catherine avant de retourner à Gibraltar. Il jeta un coup d'œil par les fenêtres de poupe grandes ouvertes : de retourner à *tout cela*. Il y avait à peine une ride ce jour-là, la mer brillait comme de la glace, on avait presque mal à la regarder.

De l'eau avait coulé sous les ponts, décidément, lui semblait-il. Ces journées sans fin passées à patrouiller sous la menace d'un rude levantin<sup>8</sup>, ou au contraire à se retrouver encalminé sans le moindre petit souffle pour gonfler les voiles !

Cela ne pouvait durer, il avait l'impression d'être assis sur un baril de poudre ou pis encore. Ou bien était-ce dans sa tête, la tension née de ses propres incertitudes ? Les réserves d'eau douce étaient retombées au plus bas et cela risquait fort de créer quelques troubles dans les entreponts surpeuplés.

Et de l'ennemi, pas le moindre signe. *L'Hypérion* et ses conserves avaient pris position dans l'ouest de la Sardaigne, tandis que Herrick et son escadre-croupion poursuivaient leurs interminables patrouilles entre le détroit de Sicile et la baie de Naples, beaucoup plus au nord.

---

8 Vent d'est local (golfe du Lion).

L'autre occupant de la chambre toussota discrètement. Bolitho leva les yeux et lui dit dans un sourire :

— La routine, sir Piers, mais je n'en ai plus pour très longtemps.

Sir Piers Blachford se laissa aller dans son fauteuil puis étendit ses longues jambes. Les officiers de l'escadre avaient ressenti son arrivée à bord du dernier brick courrier comme une corvée supplémentaire : un civil envoyé là pour inspecter et mener une enquête, un gêneur qui dérangeait.

Il n'avait pas fallu très longtemps à cet homme étrange pour changer leur vision des choses. S'ils voulaient se montrer honnêtes, la plupart de ceux qui avaient mal pris son arrivée devaient avouer qu'ils seraient désolés de le voir partir.

Membre éminent de l'Académie de chirurgie, Blachford faisait partie des rares personnes appartenant à cette institution à s'être porté volontaires, sans tenir compte de la gêne que cela leur causerait, afin d'aller examiner au sein des escadres les types de blessures que l'on y traitait dans les conditions spartiates et souvent horribles qui règnent à bord d'un vaisseau de guerre. L'homme était habité d'une énergie sans bornes. Il ne se fatiguait apparemment jamais d'être transbordé d'un bâtiment à l'autre, rencontrait les chirurgiens et discutait avec eux, instruisait les commandants sur la meilleure manière de tirer parti des maigres ressources dont ils disposaient pour soigner les malades.

Et pourtant, il avait environ vingt ans de plus que Bolitho. Mince comme un fil, avec le nez le plus long et le plus pointu que Bolitho eût jamais vu. Ce nez ressemblait davantage à un instrument de chirurgie qu'à un appendice de sa figure. Il était très grand. Ses allées et venues dans les entreponts, ses visites dans les soutes et les infirmeries auraient eu de quoi venir à bout de son énergie et de sa patience, mais il ne se plaignait jamais. Il allait manquer à Bolitho. C'était un plaisir rare que de pouvoir converser à la tombée du jour avec un homme dont chaque mot méritait d'être écouté, au lieu de s'user à poursuivre un ennemi insaisissable.

Bolitho avait reçu par une goélette affrétée par la marine deux lettres de Catherine, emballées ensemble dans un même colis.

Elle était confortablement installée dans cette maison du Hampshire qui appartenait au père de Keen. C'était un homme qui comptait à la City de Londres, et il avait conservé cette maison de campagne où il se retirait parfois. Il y avait accueilli Catherine, tout comme Zénoria avant elle. L'échange de bons procédés valait dans les deux sens, car l'une des sœurs de Keen y séjournait également après que son mari, lieutenant de vaisseau dans la flotte de la Manche, eut péri en tombant à la mer. Cela constituait un réconfort, mais aussi un avertissement.

Il fit un signe de tête à Yovell qui rassembla ses papiers et disparut.

— J'espère que nous allons retrouver très bientôt votre navire, commença Bolitho. J'espère aussi que nous vous avons aidé dans vos travaux.

Blachford l'observait pensivement.

— Je suis toujours étonné du peu de pertes au regard de l'enfer qu'ils endurent. Il nous faudra un certain temps pour comparer nos résultats une fois de retour à l'Académie. Mais ce sera du temps bien employé : classer les différents types de blessures, les réactions que manifestent les victimes, répartir les plaies en fonction des causes – armes à feu, armes blanches, dilacérantes ou contondantes. Identifier vite les éléments du tableau peut faire gagner du temps et aboutir à sauver des vies. L'infection, la gangrène et la terreur qu'elles entraînent, chaque cas doit être traité différemment.

Bolitho essayait d'imaginer cette grande perche, avec sa mèche folle toute blanche, au beau milieu d'un combat. Étonnamment, ce n'était pas si difficile.

— Voilà une chose que nous redoutons tous, répondit-il.

Blachford esquissa un sourire.

— Cette franchise vous honore. J'ai peur que certains n'aient tendance à regarder les officiers de haut rang comme des êtres sans cœur qui recherchent uniquement la gloire.

Bolitho lui rendit son sourire :

— Vus de l'extérieur, nos mondes peuvent paraître très différents. Lorsque j'ai embarqué à bord de mon premier bâtiment, j'étais gamin. Il m'a fallu apprendre que cet univers confiné, effrayant, entre les ponts, n'était pas seulement un corps informe et sans âme. Cela m'a pris longtemps.

Ils contemplaient les reflets brillants qui dansaient sur l'une des pièces qui occupaient une partie de la chambre, au gré du vent qui faisait doucement danser *l'Hypérion*.

— Et ce n'est pas fini...

Il entendait par la claire-voie grande ouverte quelqu'un qui criait un ordre, le claquement de pieds nus sur le pont : c'était l'équipe de quart qui allait aux bras une fois de plus pour réorienter les énormes vergues afin de profiter au mieux du vent. Il entendait aussi Parris, ce qui lui rappela l'incident étrange survenu un jour que le levantin qui soufflait en tempête, fait plutôt rare, les avait emportés vers l'ouest, semant la confusion sur tout le bâtiment.

Un homme était passé par-dessus bord, sans doute comme le beau-frère de Keen. Tandis que le bâtiment s'éloignait, chassé par la tempête, le marin se débattait en attendant la mort. Car il était impossible à un vaisseau de virer de bord par un temps pareil sans courir le risque de démâter. Il était des commandants dont cette idée n'eût pas seulement effleuré l'esprit.

Keen était sur le pont. Il avait fait rappeler l'armement du canot pour faire jeter l'embarcation à la dérive. Visiblement, l'homme savait nager : cela lui laissait une chance de rejoindre le canot. Encore un point qu'auraient tranché autrement certains commandants, estimant qu'un canot avait beaucoup plus de prix qu'un vulgaire marin, voué de toute façon à une mort assurée.

Mais Parris s'était affalé dans le canot avec une poignée de volontaires. Le lendemain, le vent avait faibli en adonnant et ne se moquait plus de leurs efforts : ils avaient récupéré l'embarcation, ainsi que le marin à moitié mort.

L'épaule blessée de Parris le faisait souffrir, et Blachford l'avait examiné sur-le-champ, faisant de son mieux. Bolitho avait discerné chez Keen une nuance de respect et lui-même

avait noté cette espèce de détermination farouche que mettait Parris à faire ses preuves. Grâce à lui, une famille de Portsmouth attendrait encore pour porter le deuil. Blachford avait dû lui aussi réfléchir à cet événement, comme à tous les petits incidents qui, multipliés à l'intérieur d'une coque, en font un navire de combat. Il reprit :

— Votre officier a accompli un acte de bravoure, bien peu de gens auraient osé tenter la chose. Ce doit être terrible, de voir votre propre bâtiment s'éloigner irrémédiablement et vous laisser désespérément seul.

Bolitho appela Ozzard :

— Il y a du vin ? La meilleure façon de se faire mal voir à bord, plaisanta-t-il, consiste à demander de l'eau !

Le bon mot ne faisait que masquer le vrai. L'escadre était tenue de se disperser. S'ils ne faisaient pas aiguade... Il chassa cette pensée lorsque Ozzard entra dans la chambre.

Pendant tout ce temps-là, il sentait le regard de Blachford posé sur lui. Celui-ci ne lui avait parlé qu'une seule fois de son œil, et encore avait-il changé de sujet en voyant Bolitho prendre la chose à la légère.

— Vous devriez vous occuper de votre œil, revint-il soudain à la charge. L'un de mes confrères, excellent praticien, se ferait un plaisir de vous examiner si vous le lui demandiez.

Bolitho regardait Ozzard leur verser du vin. Rien sur le visage du petit homme ne pouvait laisser deviner que pas un seul mot ne lui échappait.

— Mais comment cela serait-il possible ? répondit Bolitho en tendant les mains. Abandonner mon escadre alors que l'ennemi peut arriver d'un moment à l'autre ?

Blachford n'en démordait pas.

— Vous avez un adjoint. Avez-vous peur de lui déléguer votre commandement ? J'ai entendu dire que vous étiez allé vous emparer vous-même de ce galion parce que vous ne vouliez pas risquer la vie de quelqu'un d'autre à votre place.

Bolitho se mit à sourire :

— Ou bien c'est parce que je me moque du danger...

Blachford avala une gorgée de vin sans quitter Bolitho des yeux. Il avait tout du héron posté dans les roseaux de Falmouth en train d'épier sa proie.

— Mais les choses ont changé ? fit le héron avec un clin d'œil.

— Vous vous moquez de moi.

— Pas exactement. Guérir les malades est une chose. Comprendre ceux qui décident qu'un homme doit vivre ou mourir est un aspect essentiel de mes travaux.

Bolitho se leva et commença à arpenter la chambre. Il était nerveux.

— Je suis comme un chat qui se retrouve toujours du mauvais côté de la porte. Lorsque je suis chez moi, je me ronge les sangs pour mes vaisseaux et mes marins. Et, une fois à bord, je donnerais cher pour revoir l'Angleterre un seul instant, pour sentir l'herbe sous mes pieds, l'odeur de la terre.

— Réfléchissez-y, lui dit doucement Blachford. Une autre tempête comme celle que j'ai subie à votre bord, la brûlure des embruns salés, les exigences incessantes de votre fonction, ce n'est pas exactement ce qu'il vous faut – et, cherchant à se faire direct : je vous le dis. Si vous ne prêtez pas attention à mes mises en garde, vous perdrez l'usage de cet œil.

Bolitho eut un sourire triste.

— Et si je délègue ma marque et mon pavillon, vous me garantissez la guérison ?

— Garantir... non ! Mais...

Bolitho lui tapota l'épaule :

— Et voilà, le *mais* ! Il y a toujours un *mais*. Non, je ne peux pas partir. Pensez ce que vous voudrez, mais *on a besoin* de moi ici – et, lui montrant de la main la surface de l'eau : Le sort de centaines d'hommes dépend de moi, au même titre que celui de leurs fils dépend peut-être de vos éventuelles découvertes, non ?

Blachford poussa un soupir.

— Ce que je pense ? Vous êtes une vraie tête de mule, voilà.

— Je ne me sens pas encore prêt à tâter de la balle à viande du chirurgien et je ne cours pas après la gloire, contrairement à ce que disent certains.

— Vous y songez tout de même.

Blachford attendit un peu avant d'ajouter :

— A présent, il existe aussi quelqu'un dont vous devez tenir compte...

Bolitho leva les yeux en entendant une voix lointaine qui criait :

— Ohé, du pont ! Voile devant, sous le vent !

Bolitho éclata de rire :

— Avec un peu de chance, c'est votre retour en Angleterre qui arrive. J'ai peur de ne pas devenir un adepte de vos méandres.

Blachford se leva à son tour et fut obligé de baisser la tête sous les barrots massifs.

— Je ne l'ai jamais imaginé, mais je suis désolé de m'en aller. Tout de même, demanda-t-il, l'air perplexe, comment savez-vous ce qu'il en est, au simple appel d'une vigie ?

Bolitho se mit à sourire :

— Aucun autre navire ne viendrait si près !

Plus tard, quand la distance se fut réduite, l'officier de quart put annoncer à Keen le nom du brick : *La Luciole*. Ce bâtiment qui, à l'égal du *Superbe* au sein de l'escadre légendaire de Nelson, navigue toujours pendant que les autres dorment.

Bolitho regardait charger sur le pont les coffres plus qu'usés de Blachford et ses grands registres.

— Vous allez faire la connaissance de mon neveu, lui signala-t-il. C'est un garçon de bonne compagnie.

Mais *La Luciole* n'était plus commandée par Adam Bolitho ; ce fut un nouveau commandant, tout jeune, que l'on vit arriver à bord du bâtiment amiral pour y faire son rapport.

Bolitho le reçut à l'arrière et lui demanda :

— Que devient mon neveu ?

Le commandant, qui avait l'air d'un aspirant essayant d'imiter ses supérieurs, lui expliqua qu'Adam avait obtenu sa promotion. Il ne savait rien de plus, et rencontrer en tête à tête un vice-amiral lui faisait perdre sa langue. Surtout un amiral désormais fort connu pour des raisons qui n'ont pas uniquement à voir avec la mer, se dit froidement Bolitho.

S'il s'en réjouissait pour Adam, que n'eût-il pas donné pour le revoir, néanmoins !

Keen resta à son côté pendant que *La Luciole* renvoyait de la toile et entamait une large boucle dans l'espoir de prendre un peu de vent. Il dit à Bolitho :

— Cela fait un drôle d'effet lorsque ce n'est plus lui qui le commande.

Bolitho leva les yeux vers les vergues brassées de *l'Hypérion*. La flamme pendait dans la lumière en se tordant mollement.

— Oui, Val, je lui souhaite bonne chance – il hésita, Dame Fortune lui revenant à l'esprit, puis : Avec des hommes comme Sir Piers Blachford, des hommes qui se soucient du long terme, la marine d'Adam sera peut-être plus sûre pour ceux qui y serviront.

Il ne quitta pas le brick des yeux jusqu'à ce qu'il leur montrât son cul. Ses hautes vergues se doraient au soleil. Dans deux semaines, *La Luciole* serait en Angleterre.

Keen s'éloigna, Bolitho commença à arpenter la dunette du bord au vent. Dans son ample chemise blanche, avec ses cheveux noirs qui volaient, il avait l'air de tout sauf d'un amiral. Keen se mit à sourire : *c'était un homme*.

Une semaine plus tard, la goélette la *Lady-Jane*, affrétée par l'Amirauté, arriva à la vue de la frégate *Tybalt* dont le commandant prévint immédiatement le vaisseau amiral.

Le vent bien établi avait considérablement tourné, si bien que la jolie petite goélette dut tirer des bords pendant des heures avant, que l'on pût échanger des signaux.

Bolitho se tenait avec Keen sur la dunette et observait ses voiles blanches qui reprenaient le vent à sa nouvelle amure. Les timoniers de Jenour hissaiient de nouveaux signaux d'aperçu.

— Ils ont l'air d'être pressés, nota Keen, cette goélette a du mal – et, faisant signe à Parris : Préparez-vous à mettre en panne, je vous prie.

Les coups de sifflet résonnèrent dans les entreponts, et les hommes jaillirent des panneaux pour rejoindre le pont et se regrouper près de leurs officiers mariniers.

Bolitho effleura sa paupière, appuya légèrement. Son œil ne l'avait plus que rarement gêné depuis le départ de Sir Piers

Blachford. Etait-il possible que son état s'améliorât, en dépit de ce qu'il lui avait dit ?

— La *Lady-Jane* a mis en panne, commandant. Elle affale son canot.

Un homme se mit à ricaner :

— Dieu de Dieu, on dirait que son capitaine a douze ans !

Bolitho observait la petite embarcation qui montait et redescendait sur la longue houle.

Il était dans sa chambre lorsqu'il avait entendu la vigie annoncer le signal du *Tybalt*. Il était occupé à rédiger ses ordres pour Herrick et ses commandants. *Fractionner l'escadre, sans retard.*

Il jeta un coup d'œil au passavant le plus proche, aux hommes qui, clos nu, s'étaient accrochés aux filets pour regarder le canot qui approchait. Est-il dérisoire de pester contre la routine des jours quand au lieu de cela on risque de mourir sans préavis ?

— Mettez en panne, je vous prie.

Parris s'empara de son porte-voix :

— Aux bras de hunier !

Même lui semblait avoir oublié sa blessure. *L'Hypérion* vint lentement dans le lit du vent, Bolitho gardait les yeux fixés sur le canot qui arrivait.

Et s'il ne s'agissait que d'une seule et simple dépêche, qui finalement ne contînt rien de notable ? Il se détourna pour cacher la colère qui le prenait contre lui-même. Mais bon sang, depuis le temps, il aurait dû s'habituer.

Le commandant de la *Lady-Jane*, un enseigne aux joues toutes roses du nom d'Edwardes, escalada la coupée en jetant autour de lui des regards effarés, comme s'il était pris au piège. Keen s'avança vers lui :

— Venez donc à l'arrière, monsieur. Mon amiral souhaite s'entretenir avec vous.

Mais Bolitho avait remarqué un second personnage que l'on hissait sans trop de cérémonie sur le pont, sous l'œil goguenard des marins qui se donnaient des bourrades dans les côtes.

— Alors, s'exclama Bolitho, vous ne pouvez décidément pas vous en aller !

Sir Piers Blachford leva le bras pour alerter un marin qui était à deux doigts de laisser tomber sa trousse à instruments sur le pont. Puis il répondit simplement :

— Je suis allé jusqu'à Gibraltar. Une fois là-bas, on m'a dit que les Français s'étaient massés à Cadix avec leurs alliés espagnols. Je ne voyais pas le moyen de rejoindre la flotte et j'ai donc décidé de revenir ici avec la goélette. J'ai tous les sacrements des autorités, sir Richard, ajouta-t-il avec un gentil sourire.

Celui que Keen esquissa à son tour s'effaça vite.

— Vous risquez surtout de rôtir au soleil ou de sécher jusqu'à la racine si vous restez avec nous, sir Piers !

Mais, ce disant, il regardait Bolitho, qui avait changé de tête. Cela l'émouvait toujours, ce simple fait de voir son expression, cet éclair soudain dans ses yeux gris.

Une fois revenu dans sa chambre, Bolitho ouvrit lui-même l'enveloppe de toile lestée. Les bruits du bâtiment étaient comme étouffés, à croire que *l'Hypérion* lui aussi retenait son souffle.

Les autres l'entouraient comme des acteurs qui n'ont pas appris leur rôle. Keen, jambes écartées, ses cheveux blonds et ses beaux traits éclairés par un rai de soleil. Yovell, près de la table, une plume à la main. Sir Piers Blachford, assis à cause de sa haute taille, mais étonnamment discret, comme s'il sentait qu'il devrait garder cette scène en mémoire. Jenour, près de la table lui aussi, si proche de Bolitho qu'il entendait son souffle saccadé. Et l'enseigne de vaisseau Edwardes, chargé de porter à toutes voiles les dépêches qu'on lui avait confiées sur le Rocher, qui avalait avec gratitude la chope qu'Ozzard lui avait mise dans la main.

Et puis naturellement, Allday. Etait-ce par hasard, ou bien avait-il pris place près du râtelier avec ses deux sabres pour marquer le coup ?

Bolitho commença d'une voix lente :

— Le mois dernier, Nelson a rentré sa marque et est retourné en Angleterre après avoir échoué dans sa tentative de contraindre les Français à la bataille. La flotte française est à Cadix, poursuivit-il avec un coup d'œil à Blachford, de même

que les escadres espagnoles. Le vice-amiral Collingwood a établi un blocus devant Cadix.

— Et Lord Nelson ? fit Jenour à voix basse.

Bolitho se tourna vers lui :

— Nelson a rejoint le *Victory*, il est sans aucun doute avec la flotte.

Personne ne dit mot pendant un long moment. Puis Keen demanda :

— Vont-ils sortir ? Ils sont obligés de sortir.

— Je suis d'accord, répondit Bolitho en mettant les mains dans le dos. Villeneuve est paré, il n'a pas le choix. Par où va-t-il partir ? Au nord, au sud, ou bien par ici, Toulon peut-être ?

Il examina tous ces visages attentifs.

— Nous serons prêts. Nous avons reçu ordre de nous préparer à rejoindre Lord Nelson, que ce soit pour renforcer le blocus ou pour nous battre. Seul Villeneuve sait ce qu'il en sera.

Il sentait tous ses muscles se relâcher l'un après l'autre comme si on lui avait ôté un grand poids des épaules. Il se tourna vers l'enseigne aux joues roses :

— Ainsi, vous repartez ?

— Oui, sir Richard — et, faisant un vague geste : Malte d'abord, et ensuite...

Bolitho voyait ses yeux briller : il était déjà mentalement en train de raconter à ses amis comment c'était lui qui avait passé le mot à toute la flotte.

— Je vous souhaite une bonne traversée.

Keen les quitta pour raccompagner le jeune homme à la coupée, et Bolitho ordonna :

— Signalez au *Tybalt*, à répéter à la *Phèdre* : « Se rapprocher de l'amiral, et les commandants à bord sans délai ! »

Jenour prit note dans son carnet et répondit :

— J'y vais immédiatement, sir Richard.

Et il partit en courant presque.

— Je vais envoyer la *Phèdre* rallier le reste de l'escadre, dit Bolitho en s'adressant à Blachford. Lorsque Herrick m'aura rejoint, j'ai l'intention de me diriger vers l'ouest. S'il doit y avoir combat, nous combattrons ensemble. Dans ce cas, ajouta-t-il en souriant, votre présence sera plus que bienvenue.

Keen était revenu et lui demanda :

— Vous allez envoyer la *Phèdre*, sir Richard ?

Val a eu la même idée que moi, songea Bolitho. Il se dit qu'il est bien dommage de ne pouvoir envoyer Adam annoncer les nouvelles à Herrick.

— Mais tout cela pourrait se terminer par un nouveau blocus ? demanda Blachford.

Keen secoua la tête :

— Je ne crois pas, sir Piers. Il y a trop de choses en jeu.

Bolitho l'approuva :

— Et l'une des moindres n'est pas l'honneur de Villeneuve.

Il s'approcha des fenêtres de poupe, se demandant combien de temps il faudrait à Dunstan pour revenir avec sa corvette au sein de l'escadre.

Ainsi, Nelson avait embarqué à bord de son *Victory* ? Lui aussi devait avoir le même sentiment. Il laissa glisser ses mains sur les bords usés des fenêtres en regardant la mer qui montait et retombait contre le tableau. Deux vieux bâtiments. Il songeait à la darse, lorsqu'il s'était arraché à Catherine pour la dernière fois. Nelson avait dû emprunter les mêmes marches. Un jour, ils se rencontreraient, c'était inévitable. Ce cher Inch l'avait vu, Adam avait fait sa connaissance. Il sourit à part lui : *Notre Grand Nel*.

Ils entendirent des gens qui parlaient à voix basse de l'autre côté de la portière, et Keen annonça :

— La *Phèdre* est en vue, sir Richard.

— Bien. Avec un peu de chance, nous l'enverrons là-bas avant le crépuscule.

Il se débarrassa de sa vareuse galonnée et alla s'asseoir à sa table.

— Je vais rédiger mes ordres, monsieur Yovell. Dites à votre adjoint d'en préparer des copies pour chacun des commandants.

*Dès réception de ces ordres, vous vous dirigerez aussi rapidement que possible...*

A tort ou à raison, c'était l'heure de l'action.

Herrick s'assit pesamment dans la grand-chambre de *l'Hypérion* et empoigna à deux mains sa chope de bière.

— Cela me fait une impression étrange — il baissa les yeux. Pourquoi cela ?

Bolitho arpenta la chambre. Il se rappelait ses propres sentiments lorsque les vigies avaient aperçu le *Benbow* et ses deux conserves aux premières lueurs de l'aube.

Il comprenait ce qu'éprouvait Herrick. Deux hommes qui se retrouvent comme des navires se croisent au milieu de l'océan. Et voilà qu'il était là. Même la froideur que Bolitho avait perçue entre Keen et lui lorsque le premier l'avait accueilli à bord ne pouvait l'empêcher de ressentir un certain soulagement.

— Maintenant que nous sommes réunis, Thomas, j'ai décidé de mettre cap à l'ouest.

Herrick releva la tête, mais ses yeux semblaient irrésistiblement attirés par la cave à vins fixée dans un coin. Il y voyait sans doute, une fois de plus, la main de Catherine.

— Je ne suis pas sûr que ce soit très sage.

Il fit la moue et, haussant les épaules :

— Enfin, dit-il, l'air pas très sûr de lui, si on nous demande d'épauler Nelson, autant être le plus près possible du détroit, j'imagine. Au moins, l'ennemi nous trouvera en face de lui s'il s'engage par là.

Bolitho écoutait les bruits de pieds au-dessus de lui, les hommes de quart étaient aux bras d'artimon, ils changeaient d'amure une fois de plus. Huit bâtiments de ligne, une frégate et une petite corvette. Cela ne faisait pas une flotte, mais il en était tout de même aussi fier qu'on peut l'être.

Il ne lui manquait qu'une seule unité, *La Mouette*, cette frégate légère prise aux Français, que Herrick avait envoyée en éclairage dans le nord pour y détecter la présence d'un éventuel trafic côtier, source possible de renseignements. Herrick reprit :

— Si les Grenouilles décident de ne pas s'aventurer au large, nous resterons dans l'ignorance de leur plan d'attaque. Et alors ?... Non, fit-il en écartant d'un geste Ozzard qui apportait un plateau et du bordeaux, je préférerais un peu plus de bière.

Bolitho détourna les yeux. Était-ce bien cela, ou Herrick se raidissait-il tellement dans la méfiance qu'il vouait à Catherine

qu'il en venait à refuser tout ce qui sortait de sa cave à vins ? Il essaya de chasser cette idée qui lui paraissait insensée, mesquine, mais sans y parvenir.

— Nous ferons mouvement en formations séparées, Thomas. Si le temps reste avec nous, nous conserverons un écart de deux milles ou davantage. Cela donnera plus de champ à nos vigies. Si l'ennemi est poursuivi dans notre direction, nous bénéficierons d'un joli préavis, hein ? — et, s'efforçant de sourire : Il est peu recommandé, dit-il, de traîner sur le chemin d'un taureau qui charge !

Herrick répondit avec une certaine brusquerie :

— Lorsque nous rentrerons au pays, qu'allez-vous faire ? — il fit glisser ses semelles sur le pont, puis : Partagerez-vous votre vie avec une autre ? demanda-t-il.

Bolitho dut écarter les jambes, car le navire gîtait davantage sous la traction de la toile que l'on venait d'établir.

— Je n'ai rien à partager, Catherine est ma vie.

— Dulcie m'a dit... — ses yeux bleus se baissèrent, il le regardait par-dessous — ... elle pense que vous le regretterez.

Bolitho jeta un bref regard à la cave à vins, à l'éventail replié posé par-dessus.

— Thomas, vous avez le choix, vous laisser emporter par le courant ou essayer de lutter contre lui.

— Notre amitié a une grande importance pour moi — il fronça le sourcil en voyant Ozzard arriver avec une nouvelle pinte — ... mais elle me donne aussi le droit de dire le fond de ma pensée. Je n'accepterai jamais cette... cette dame.

Il avait lâché les derniers mots lèvres pincées.

Bolitho le contemplait tristement.

— Ainsi, Thomas, vous avez pris votre décision.

Il alla s'asseoir et attendit qu'Ozzard eût rempli son verre.

— Ou bien vous êtes-vous rangé à celle des autres ? — et, devant son irritation : Peut-être l'ennemi décidera-t-il de notre avenir, ajouta-t-il.

Il leva son verre.

— Je vais vous dire une chose, Thomas. Que le meilleur gagne !

Herrick se leva.

— Comment avez-vous le cœur à plaisanter ?

La porte s'ouvrit et Keen passa la tête.

— Le canot de l'amiral attend, sir Richard — et, sans un regard pour Herrick : La mer est en train de forcir, j'ai cru bon...

Herrick cherchait des yeux sa coiffure. Il attendit que Keen fût sorti et ajouta d'un ton neutre :

— Lorsque nous nous reverrons...

Bolitho lui tendit la main :

— Comme deux amis ?

Herrick prit la main tendue dans la sienne, sa paume était toujours aussi vigoureuse.

— Oui, contre vents et marées.

Bolitho écoutait les bruits divers, Herrick que l'on saluait au sifflet à la coupée. Le retour à son bord allait être mouvementé.

Allday traînassait dans une autre coursive en astiquant vigoureusement le vieux sabre. Bolitho lui dit d'une voix lasse :

— On dit que l'amour est aveugle, mon vieux. Quant à moi, je crois que seuls ceux qui ne l'ont jamais connu sont aveugles.

Allday reposa en souriant le sabre dans son support.

S'il fallait la guerre, les risques d'un combat sanglant pour refaire briller les yeux de Bolitho, c'était tant mieux... Il fit :

— J'ai connu une fille, dans le temps...

Bolitho lui sourit, les mots qu'il avait écrits en rédigeant ses ordres lui revenaient à l'esprit.

*L'heure de l'action.*

Cela sonnait comme une épitaphe.

## VI

# LE CODE JUSTICE MARITIMES

La frégate de trente-six *La Mouette* était totalement noyée dans une brume épaisse. Les vigies voyaient à peine à quelques yards des deux bords et, du pont, les galhaubans et voiles qui pendaient lamentablement restaient invisibles.

Une brise humide soufflait très faiblement, mais la brume qui progressait à la même vitesse que le bâtiment ajoutait à la sensation d'immobilité.

De temps à autre, la voix désincarnée de l'homme de sonde s'élevait sur l'avant, mais ils avaient de l'eau, encore qu'on ne sût pas trop : si la brume se levait soudain, ils pouvaient aussi bien se retrouver près de la côte qu'au beau milieu d'une mer vide.

A l'arrière, près de la lisse de dunette, John Wright, le second, ne quittait pas des yeux la grand-voile ruisselante, à s'en faire pleurer. C'était un vrai cauchemar, on avait l'impression de s'enfoncer dans un édredon. Il imaginait le bâton de foc, tendu en avant comme la canne d'un aveugle. On ne distinguait plus rien derrière la tache pâle de la figure de proue, une mouette à l'œil féroce qui ouvrait grand le bec dans une posture de colère.

Tout autour de lui, les veilleurs observaient le spectacle, aussi immobiles que des statues. Et le timonier, le maître pilote, tout près eux aussi. L'aspirant de quart, le bosco, le visage aussi luisant d'humidité que s'ils s'étaient trouvés sous la pluie.

Nul ne disait mot, mais Wright se fit la réflexion qu'il n'y avait là rien de nouveau. Il soupirait après un commandement. N'importe quoi. C'était le prochain échelon à grimper, maintenant qu'il était officier en second. Cela dit, il n'avait pas fait une affaire en héritant d'un commandant comme Bruce Sinclair. Un homme encore jeune, vingt-sept ans selon Wright,

guère plus. Des pommettes racées, le menton toujours levé de quelqu'un qui veut se donner l'air hautain, toujours prompt à pourchasser le laisser-aller et l'inefficacité à son bord.

Un amiral venu un jour en inspection avait félicité Sinclair pour l'état impeccable de son bâtiment. Tout le monde circulait au pas de course sur le pont, les ordres étaient transmis encore plus vite. Tout aspirant ou officier marinier était tenu de signaler un homme qui aurait manqué à ces règles sous peine de sanction.

Ils avaient livré plusieurs combats singuliers face à des corsaires ou à des briseurs de blocus, et la discipline de fer imposée par Sinclair avait fait sentir ses effets, ce qui aurait rempli d'aise n'importe quel amiral.

Le maître pilote vint le rejoindre près de la lisse et lui dit à voix basse :

— Cette brume-là ne peut pas durer longtemps, monsieur Wright — il semblait inquiet —, à présent, nous sommes peut-être à plusieurs milles de la route. Ça ne me plaît guère.

Ils examinaient tous deux le pont supérieur lorsqu'ils entendirent un sourd grognement. Les hommes échangèrent des regards gênés.

Comme tous les vaisseaux de l'escadre, *La Mouette* se trouvait à court d'eau douce. Le commandant avait ordonné qu'on la rationnât sévèrement, sans considération de grade. Deux jours plus tôt, les restrictions étaient devenues encore plus draconiennes. Wright avait émis l'idée qu'ils pourraient relâcher dans une île, puisque l'on ne voyait nulle trace de l'ennemi, ne fût-ce que pour compléter partiellement les pleins. Sinclair lui avait jeté un regard glacial :

— On m'a donné l'ordre de chercher des renseignements sur les Français, monsieur Wright. Je ne peux pas me permettre de perdre mon temps à nourrir ces gens à la petite cuillère, sous l'unique prétexte qu'ils auraient du mal à supporter leur sort !

Wright regardait l'homme qui gisait près du passavant bâbord. Il était complètement nu, les jambes écartées retenues par les fers, les bras ligotés dans le dos à un canon, si bien qu'il ressemblait à un crucifié. De temps en temps, l'homme laissait dodeliner sa tête de droite et de gauche, mais sa langue était

trop pâteuse, sa bouche trop gonflée pour que ses plaintes fussent compréhensibles.

A bord des bâtiments du roi, les voleurs se faisaient copieusement détester. Et la justice expéditive qui se pratiquait dans l'entreport à l'égard de cette engeance était souvent plus cruelle que la justice officielle.

Ce marin, McNamara, avait volé pendant la nuit une touque d'eau douce, profitant de ce que le fusilier de faction avait été appelé par l'officier de quart.

Il s'était fait prendre sur le fait par un quartier-maître bosco à boire en cachette de cette eau croupie pendant que ses camarades dormaient dans leur hamac. Tout le monde s'attendait à un châtiment sévère, entre autres parce que McNamara était un récidiviste, mais la réaction de Sinclair avait laissé sans voix même les plus endurcis. Depuis cinq jours, il était sur le pont supérieur, subissant les ardeurs du soleil et le froid glacial des nuits. Nu, trempant dans ses excréments, des hommes punis l'arrosaient régulièrement d'eau de mer, plus pour laver le pont que pour apporter un faible remède à ses tourments.

Sinclair avait réuni les marins pour leur donner lecture des articles du Code de justice maritime applicables en pareil cas. Il avait conclu en disant que McNamara subirait trois douzaines de coups de fouet lorsqu'il aurait terminé d'exécuter cette première peine.

Wright fut pris d'un frisson : il était fort peu probable que McNamara vécût assez longtemps pour subir le châtiment du fouet. Le maître pilote lui glissa :

— Le commandant arrive, monsieur.

C'était ainsi : des chuchotements, la peur, une sourde haine pour l'homme qui régissait leur vie quotidienne.

Sinclair, en tenue impeccable, la main posée sur la garde de son sabre, se dirigea tout d'abord vers le compas, avant de gagner la lisse de dunette pour inspecter celles des voiles qui étaient encore visibles.

— En route noroît-quart-nord, commandant !

Sinclair attendit sans rien dire que Wright lui eût fait son rapport.

— Envoyez un mousse chercher votre coiffure, monsieur Wright. Nous sommes à bord d'un vaisseau du roi, pas sur un rase-cailloux de Bombay !

Wright s'empourpra :

— Je suis désolé, commandant. Avec cette chaleur...

— Oui. Cette chaleur.

Sinclair attendit qu'on eût envoyé un mousse en bas, puis laissa tomber :

— Je ne sais pas si je vais supporter longtemps de perdre ainsi mon temps.

Le malheureux étendu sur le pont poussa un nouveau grognement. Cela faisait un drôle de bruit, comme s'il faisait claquer sa langue.

Sinclair cria :

— Faites taire cet homme ! Quel enfoiré, je vais le faire lier et il subira le fouet sur l'heure si je l'entends encore piailler une seule fois ! — et se tournant vers l'arrière — bosco ! Veillez-y, je ne veux plus entendre les bêlements de ce voleur de merde !

Wright s'essuya les lèvres d'un revers de main. Elles étaient sèches, écorchées.

— Cela fait cinq jours, commandant.

— Moi aussi, je sais lire un calendrier, monsieur Wright.

Il se dirigea vers l'autre bord et se pencha pour regarder l'eau en mouvement contre la muraille.

— Cela pourra rendre service aux autres, et ils y regarderont à deux fois avant de suivre l'exemple de ce misérable !

Puis il ajouta brusquement :

— J'ai ordre de rejoindre l'escadre — un haussement d'épaules, il avait apparemment oublié le mourant. Et je vais manquer ce rendez-vous à cause de ce temps exécrable ! Ce qui est sûr, c'est que l'amiral Herrick va envoyer quelqu'un à notre recherche.

Wright aperçut le quartier-maître bosco disparaître derrière le mât qui oscillait alors qu'il se précipitait vers le marin nu. La seule idée de penser à ce qu'il devait éprouver le rendait malade. Sinclair se trompait au moins sur un point : la colère de l'équipage s'était finalement transmuée en un sentiment de sympathie. Sinclair avait ôté à McNamara le dernier lambeau de

dignité qui lui restait encore, il l'avait laissé macérer dans ses propres excréments comme un animal enchaîné, il l'avait humilié devant ses camarades. Mais le commandant poursuivait :

— Je ne suis pas du tout certain que notre vaillant amiral sache très bien quoi faire — et, sans cesser ses allées et venues : Si vous voulez mon avis, il se montre trop prudent.

— Sir Richard Bolitho doit bien avoir son idée, commandant.

— J'imagine — il semblait penser à autre chose. Il va sans doute regrouper les deux escadres, et après...

Il leva les yeux, le sourcil froncé, lorsqu'un cri le força de s'interrompre :

— La brume se lève, commandant !

— Mais bon sang, dites les choses précisément ! et, tourné vers son second : Si le vent se lève, je veux qu'on envoie toute la toile possible. Rappelez l'équipage. Ces feignants ont grand besoin qu'on les mette au travail pour s'occuper les doigts !

Sinclair ne pouvait maîtriser son impatience. Il s'avança sur le passavant tribord qui courait au-dessus d'une rangée de pièces et assurait la liaison entre la dunette et le gaillard d'avant, il s'arrêta à hauteur du maître bau et resta à regarder l'homme nu qui était là. La tête de McNamara reposait sur sa poitrine. Il était peut-être mort. Sinclair ordonna :

— Arrosez-moi cette racaille ! *Vous*, là-bas, donnez-lui quelques bons coups de canne !

Le quartier-maître bosco leva la tête, abasourdi par la brutalité de son commandant.

— Allez, quelques coup de canne ou je vous promets que vous allez le remplacer !

Wright ressentit un grand soulagement en voyant les marins courir aux drisses et aux bras. Au moins, le bruit étouffé des pieds nus couvrait les claquements de la baguette sur les épaules de McNamara.

Le second lieutenant arriva à l'arrière et dit au pilote :

— A la chambre des cartes, et vivement ! Nous devons faire un point dès que nous apercevrons la terre !

Wright gonfla les lèvres lorsque le pilote de quart vint lui rendre compte que l'équipage était paré à envoyer de la toile.

S'il n'y avait pas de terre en vue, que Dieu leur vînt en aide ! songeait-il, désespéré.

Il aperçut un pâle rayon de soleil qui perçait dans la brume et caressait les vergues de hunier avant de venir effleurer l'eau laiteuse.

L'homme de sonde lança :

— Pas de fond, commandant !

Wright se rendit compte soudain qu'il serrait si fort les poings qu'il en avait des crampes. Il se tourna vers le commandant qui se tenait à l'avant du passavant, une main posée sur un tas de filets à branle. Un homme qui n'avait que faire du monde entier, quoi qu'on pût en penser.

— Ohé, du pont ! Voile au vent sur l'avant !

Sinclair regagna l'arrière, les lèvres serrées.

Wright desserra sa cravate du doigt.

— Nous saurons bientôt qui c'est, commandant.

La vigie voyait sûrement ce bâtiment, ou au moins ses perroquets qui devaient émerger au-dessus de la bruine. L'homme reprit :

— Un anglais, commandant ! Vaisseau de guerre !

— Quel est l'imbécile qui est là-haut ? demanda Sinclair en essayant de percer la brume qui s'effilochait.

— Tully, commandant, un homme de toute confiance.

— Humm. Vaudrait mieux pour lui.

Le soleil inondait tout, éclairant les deux rangées de pièces, les glènes impeccablement lovées, les piques d'abordage à poste dans leurs râteliers autour du grand mât, alignées comme des soldats à la parade. Pas étonnant que l'amiral se fût extasié, songeait Wright.

Sinclair lui dit brusquement :

— Assurez-vous que notre identifiant est paré à hisser, monsieur Wright. Je n'ai pas envie qu'un capitaine de vaisseau ancien me prenne en défaut pour une histoire de signaux.

Mais l'aspirant chargé des signaux, un jeune garçon au visage inquiet, était déjà là avec ses hommes. On ne risquait

jamais de se faire prendre deux fois en défaut par le commandant.

Le petit perroquet jaillissait déjà de sa vergue à l'avant, et le maître pilote s'exclama :

— Enfin, ça se termine !

— Du monde aux bras — Sinclair, penché à la lisse, tendait le bras : Notez le nom de cet homme, bosco ! Bon sang de bonsoir, mais je n'ai que des bras cassés, aujourd'hui !

Le vent les faisait partir à la gîte, Wright voyait les embruns jaillir par-dessus la guibre. La brume s'évanouissait déjà au-dessus d'eux, s'entortillait autour des haubans et des enfléchures et laissait apparaître la surface des deux bords.

Le marin nu rejeta la tête en arrière et essaya de regarder, à moitié aveuglé, le gréement. Les fers avaient mis ses chevilles et ses poignets à vif.

— Parés sur la dunette !

— Sinclair se tourna vers eux. Parés aux signaux. Je ne voudrais pas qu'on me prenne pour un français !

Wright devait bien admettre qu'il s'agissait là d'une sage précaution. Un bâtiment fraîchement arrivé dans les parages pouvait très bien se rendre compte que *La Mouette* était construite à la française. Commence par agir, tu réfléchiras plus tard, telle était la loi lorsqu'on faisait la guerre sur mer.

La vigie cria :

— Frégate, commandant ! Elle est plein vent arrière !

— En route de collision, grommela Sinclair.

Il leva les yeux pour regarder la flamme, mais elle était encore cachée par un dernier lambeau de brume. Puis, comme dégagée à la vue par un rideau qui s'ouvre, la mer apparut, lumineuse et nette. Sinclair tendit le bras vers l'autre bâtiment, qui semblait littéralement émerger de l'eau.

C'était une grosse frégate ; Sinclair se tourna vers la corne pour s'assurer que, sur son bâtiment, les couleurs étaient bien frappées.

— Elle hisse un signal, commandant !

Sinclair regarda l'identifiant de *La Mouette* claquer à son tour en bout de vergue.

— Voyez-vous, monsieur Wright, lorsque vous contraignez les gens à travailler comme ils le doivent...

Mais la fin de la phrase se perdit, car quelqu'un hurlait :

— Bon Dieu ! *Elle met en batterie* !

Bas sur l'horizon, les flancs de la frégate s'étaient ouverts d'un seul mouvement et, brillamment éclairée par le soleil, la rangée de pièces jaillit sous leurs yeux.

Wright courut à la lisse en criant :

— Annulez les ordres ! Rappelez aux postes de combat !

Et c'est alors que tout explosa, un enfer hurlant de flammes et d'éclis qui tournoyaient dans tous les sens. Des hommes, des débris d'hommes qui laissaient sur le pont de grandes taches écarlates. Mais Wright était tombé à genoux, il comprit soudain que lui aussi hurlait.

Sa conscience le quittait, il n'eut pas le temps de voir cet horrible spectacle plus de quelques secondes. L'homme nu toujours attaché à sa pièce avait cessé de geindre : il n'avait plus de tête. Le mât de misaine basculait par-dessus bord, l'aspirant des signaux se tortillait sur le pont comme un chien malade.

Puis tout se brouilla avant de disparaître. Il était mort.

A bord de la *Phèdre*, le commandant Alfred Dunstan s'assit en croisant les jambes à la table de sa chambre exiguë et commença d'examiner la carte en silence.

En face de lui, son second, Joshua Meheux, attendait qu'il eût pris sa décision tout en écoutant les grincements et les claquements du gréement. A l'arrière, par les fenêtres grandes ouvertes, il apercevait les écharpes de brume qui suivaient la corvette. Il entendit le second lieutenant ordonner la relève des vigies postées dans la mâture. Par temps de brume ou de brouillard, la meilleure des vigies pouvait avoir la berlue. Au bout d'une heure ou à peu près, elle finissait par voir ce qu'on avait envie qu'elle vît. Une plaque de brouillard un peu plus sombre devenait rivage, ou encore le hunier d'un autre bâtiment en route de collision. C'était étonnant, ce talent que possédait Dunstan et qui faisait que son équipage comprenait exactement ce qu'il voulait.

Il jeta un regard sur la chambre exiguë, cette chambre dans laquelle ils avaient eu tant de discussions, avaient échafaudé tant de plans, fêté victoires ou naissances avec le même enthousiasme. Son œil s'arrêta sur les grandes bassines pleines d'oranges et de citrons qui occupaient presque tout l'espace disponible. La *Phèdre* avait pris en chasse un bâtiment marchand génois juste avant que la brume se mît à tomber.

Ils étaient à court d'eau potable, désespérément à court, mais le monceau de fruits frais que Dunstan avait *instamment sollicités*, comme il disait, avait momentanément rétabli la situation.

Dunstan leva les yeux de la carte et lui dit dans un sourire :

— Cette odeur, on se croirait à Bridport un jour de marché, non ?

Sa chemise était toute froissée et pleine de taches, mais mieux valait encore cela que de laisser croire à l'équipage que le rationnement de l'eau potable valait pour tout le monde, sauf pour les officiers.

Il donna un léger coup de pointes sèches sur la carte.

— Encore un jour de mieux, et j'aurais dû virer de bord. L'escadre a grand besoin de nous. Et en plus, le commandant Sinclair a un rendez-vous de secours. Sans cette brume, je suis sûr que nous l'aurions retrouvé depuis belle lurette.

— Le connaissez-vous ? lui demanda Meheux.

Dunstan baissa la tête comme pour se replonger dans ses calculs.

— J'ai *entendu parler* de lui.

Le second sourit intérieurement. Dunstan commandait, il n'en dirait pas plus à propos d'un autre commandant. Même à son cousin.

Dunstan se laissa aller en arrière et passa la main dans ses cheveux châtain.

— Dieu de Dieu, je me sens comme une putain bouffée par la vérole ! — un sourire, puis : Je pense que Sir Richard a l'intention de rallier la flotte de Nelson. Et encore, c'est nous qui subirons les reproches si les Français arrivent à le semer et viennent se réfugier au port dans les parages.

Il se pencha pour attraper quelque chose sous la table et en sortit une carafe de bordeaux.

— Bon, enfin, ça vaut toujours mieux que de l'eau.

Et il remplit deux grands verres.

— Je te fiche mon billet que notre amiral doit être assez énervé comme cela ! Bon sang, un homme qui accepte de se plier aux quatre volontés de l'Amirauté sans compter celles de ce snobinard d'inspecteur général, faut être taillé dans le roc.

— Comment était-il, comme commandant ?

Dunstan leva la tête, le regard perdu dans le vague.

— Courageux, très urbain. Direct.

— Vous l'aimiez bien ?

Dunstan avala son bordeaux. Cette question anodine l'avait pris au dépourvu.

— Je vénérais jusqu'au pont sur lequel il marchait. Et au carré, tout le monde en pensait autant, j'imagine — il hocha la tête. J'y retournerais sans barguigner.

Quelqu'un frappa à la porte et un aspirant, qui portait une chemise encore plus dégoûtante que celle de son commandant, passa la tête.

— Le second lieutenant vous présente ses respects, commandant, il pense que la brume est en train de se lever.

Ils levèrent la tête en sentant le pont frémir doucement, puis ce fut la coque qui commença à murmurer gentiment, comme si on la dérangeait.

— Bon sang, le vent se lève — les yeux de Dunstan en brillaient. Mes compliments au second lieutenant, monsieur Valiant. Je monte.

Lorsque le jeune garçon fut parti, il fit un clin d'œil à Meheux :

— Avec un nom pareil, il ira loin dans la marine !

Il s'empara de la carafe et fit une grimace : elle était presque vide.

— Ce bâtiment va bientôt devenir plus sec que d'habitude, j'en ai peur — et recouvrant son sérieux — bon, voici ce que j'ai l'intention de faire...

Meheux regarda la carafe : le panier à verres venait de trembler pendant de longues secondes. Leurs yeux se croisèrent et Meheux demanda :

— Le tonnerre ?

Dunstan attrapa son chapeau informe.

— Pas cette fois-ci, vingt dieux. Ça, c'est du bon vrai canon, cher ami.

Il passa un bras dans la manche de sa vareuse et commença à grimper l'échelle. Dans la brume qui se dissipait, il aperçut ses marins, immobiles, aux aguets. Un si petit bâtiment et tant d'hommes à son bord, songea-t-il vaguement. Il se raidit en entendant le grondement qui reprenait, il eut l'impression de ressentir une sinistre vibration s'emparer de toute la coque. Les visages se tournaient vers l'arrière, dans sa direction. Soudain, il se souvint de Bolitho, lorsque tous le regardaient comme s'ils espéraient obtenir de lui réconfort et salut, parce qu'il était leur commandant.

Dunstan passa une main dans sa vieille vareuse de mer aux boutons ternis. *Je suis prêt. A présent, c'est moi qu'ils regardent.*

Meheux fut le premier à ouvrir la bouche.

— Restons-nous au large en attendant de savoir ce qui se passe, commandant ?

Dunstan ne répondit pas exactement à sa question :

— Rappelez tout le monde. Faites rassembler les gens à l'arrière.

Les hommes arrivèrent en courant à l'appel des sifflets.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, entassés d'un bord à l'autre, Meheux le salua, l'air interrogateur, puis :

— Batterie basse dégagée, commandant, dit-il.

— Dans un instant, nous rappellerons aux postes de combat. Pas de vacarme, pas de tambours pour cette fois-ci. Vous gagnerez vos postes comme vous avez si bien appris à le faire.

Il voyait ceux qui étaient les plus proches de lui, ceux qui avaient l'air d'être aussi jeunes que leurs officiers, les vieux briscards grisonnants aussi, comme le bosco et le charpentier. Des visages qu'il s'était entraîné à distinguer et à reconnaître, si bien qu'il eût pu mettre un nom sur chacun d'eux, même dans la

nuit la plus noire. On disait que Nelson, son héros, se contraignait toujours à connaître ses gens, même depuis qu'il était amiral. Mais il ne souriait pas :

— Écoutez-moi !

Le grondement roulait en échos dans la brume. Chacun l'interprétait à sa manière : vaisseaux aux prises, grondement de vagues rageuses sur un récif, tonnerre au-dessus des collines comme dans les terres qui avaient vu grandir la plupart de ces hommes.

— Je vais conserver le même cap – il essayait de voir ce qui se passait au-dessus des têtes. L'un de ces vaisseaux est probablement ami. Nous irons rendre compte de nos découvertes à Sir Richard Bolitho et au reste de l'escadre.

Quelqu'un poussa un cri d'enthousiasme, déclenchant chez Dunstan un large sourire.

— Restez parés, les gars, et Dieu vous ait en garde !

Il recula un peu pour examiner la situation tandis qu'ils se dispersaient pour gagner leurs postes. Le bosco et ses hommes commencèrent à mettre en place les chaînes et les filets qui offriraient une certaine protection aux canonniers si le pire devait arriver.

Dunstan ajouta calmement :

— Je pense que nous avons retrouvé *La Mouette*.

Mais il garda pour lui le reste de ses réflexions, il espérait que Sinclair se tenait aussi paré à combattre qu'il était prompt à faire donner du fouet.

Le vacarme des portières de toile que l'on démontait, des réserves et des effets personnels que l'on descendait dans la cale, tout cela masquait un peu les coups de tonnerre que l'on entendait régulièrement dans le lointain.

Le lieutenant de vaisseau vint le saluer :

— Parés aux postes de combat, commandant.

Dunstan répondit d'un signe de tête, un autre souvenir de Bolitho lui revint :

— Dix minutes cette fois-ci, ils ne se tuent pas trop à la besogne. Mais sa bonne humeur reprit aussitôt le dessus, et il se mit à sourire :

— Bien joué, Josh !

Les voiles se remplissaient lourdement comme des géants qui gonflent leurs joues. Le pont commença à gîter et Dunstan ordonna :

— Serrez un brin, venez nord-quart-noroît !

Il s'aperçut que Meheux avait la main crispée sur la garde de son sabre.

— Les hommes sentent d'instinct ce qui se passe, lui dit-il. Les canonniers étaient accroupis près de leurs pièces, il voyait les mousses avec leurs seaux de sable, d'autres encore attelés aux bras ou qui s'agrippaient aux enfléchures, parés à bondir dans la mûtre si on donnait l'ordre d'augmenter la toile. Dunstan finit par se décider :

— Chargez, je vous prie.

Il y eut soudain un grand concert de clameurs et Dunstan vit la brume partir en volutes sous l'effet d'une violente explosion. Il ordonna sèchement :

— Faites charger, monsieur Meheux ! Gardez-les à votre main ! Les chefs de pièce se tournèrent face à l'arrière en levant le bras.

— Chargé partout, commandant !

Ils levèrent les yeux, la brume se dissipait plus rapidement, et l'on apercevait désormais le pavillon qui flottait au bout de sa corne.

Dunstan se pinça le menton :

— Cette fois-ci, en tout cas, nous sommes prêts.

La brume se faisait moins grisâtre, tous les regards étaient tournés vers l'avant. Quelque chose, comme une boule de feu, explosa soudain, le grondement roula en échos indéfiniment avant de se noyer dans le claquement de la toile et le bruit de l'eau le long du bord.

— Bâtiment par tribord avant, commandant !

Dunstan attrapa la première lunette à portée.

— Grimpez là-haut, Josh. Pour le coup, j'ai besoin d'une bonne paire d'yeux.

Tandis que le second s'élançait dans les enfléchures, un cri d'alarme se fit entendre sur le gaillard d'avant :

— Épaves droit devant !

Le second maître pilote de quart se jeta de tout son poids sur la roue et ses deux timoniers en firent autant, mais Dunstan cria :

— Annulez ! Comme ça !

Il passa de l'autre bord en se contraignant à marcher. Un objet qui faisait penser à un énorme harpon surgit devant les bossoirs. Mieux valait le percuter de face, songea-t-il amèrement. Les couples de la *Phèdre* n'avaient pas la solidité de ceux d'un vaisseau de ligne, pas même d'une frégate. Ce long espar qui pointait se serait fiché dans les œuvres vives comme un bâlier.

Il vit le mât brisé défiler le long du bord, traînant derrière lui des enfléchures arrachées et des lambeaux de toile carbonisée qui évoquaient des paquets d'algues. Il aperçut aussi des cadavres. Des hommes prisonniers du gréement, des visages sous l'eau qui regardaient le ciel ou dont le sang laissait comme un brouillard rosâtre.

Dunstan entendit un second maître bosco qui étouffait un sanglot en découvrant l'un de ces cadavres flottants. Il portait la même vareuse bleue que lui, la même cordelette blanche de sifflet.

Il n'était plus possible d'avoir le moindre doute sur celui qui avait perdu le combat.

Des vaguelettes commençaient à danser, le vent qui forcissait toujours ridait la surface de l'eau.

La brume se dissipait de plus en plus, découvrant une mer redevenue vide. Il se raidit en entendant d'autres cris qui venaient du château.

Un objet long et sombre, qui émergeait à peine des eaux agitées. Un objet totalement recouvert d'algues. L'un des vaisseaux que l'on aurait dû libérer pour l'envoyer subir le carénage dont il aurait eu grandement besoin. La chose était entourée de bulles gigantesques, de débris, de restes calcinés. La quille d'un navire.

Dunstan ordonna :

— Remontez d'un quart dans le vent. Du monde là-haut, monsieur Faulkner ! Et vite fait !

Loin au-dessus de cette scène, Meheux s'était accroché au croisillon de hune, à côté de la vigie, et regardait la brume tourbillonner devant lui. Il découvrit les mâts de perroquet de l'autre vaisseau, vergues brassées, puis, comme la brume continuait de dériver plus vite qu'eux, l'étrave et sa figure de proue dorée.

Il se laissa glisser le long d'un pataras et rejoignit Dunstan en quelques secondes.

Dunstan hocha lentement la tête.

— Nous nous souvenons tous les deux de *ce bâtiment-là*, Josh. C'est *La Conserve* – bon Dieu, je la reconnaîtrais n'importe où.

Il reprit sa lunette pour l'examiner. La frégate envoyait de la toile, sa coque luisante semblait rétrécir tandis qu'elle virait pour changer de cap. Elle venait sur la *Phèdre*.

Tout excité, l'aspirant leur montrait quelque chose du doigt :

— Commandant ! Il y a des hommes dans l'eau – il pleurait presque – des hommes à nous !

Dunstan fit pivoter légèrement son instrument et aperçut quelques silhouettes désarticulées. Certains s'étaient accrochés à des pièces de membrures, d'autres encore tentaient de maintenir leurs camarades à la surface.

Il grimpa dans les enfléchures et passa une jambe autour d'un hauban goudronné pour assurer sa prise. La vigie cria soudain :

— Navires en vue dans le nordet !

Mais Dunstan les avait déjà vus. Maintenant que la brume avait totalement disparu, l'horizon, net et lumineux, lui évoquait la lame d'un sabre.

— Ce doit être l'escadre ! fit quelqu'un. Ramenez-vous, les gars, coulez ces salopards !

Ses camarades commencèrent à lancer des vivats, mais leurs voix se brisèrent à la vue des survivants de *La Mouette*. Des hommes tout comme eux, qui parlaient les mêmes patois, portaient le même uniforme.

Dunstan gardait les yeux rivés sur les bâtiments qui apparaissaient à l'horizon, à s'en faire mal. Grâce au fort

grossissement de sa lunette, il distinguait déjà les barricades rouge et jaune des hunes de combat, un détail qui avait échappé à la vigie.

Il laissa retomber son instrument et se tourna tristement vers l'aspirant :

— Je suis obligé d'abandonner ces pauvres diables à leur sort, monsieur Valiant — et, insensible à l'horreur qui se peignait sur son visage : Josh, on vire de bord, il faut de toute urgence aller rendre compte à Sir Richard.

Meheux ne disait rien, atterré par l'ampleur du désastre. Son commandant lui montra l'horizon :

— Les Espagnols arrivent. Il y en a toute une escadre.

L'air se mit à vibrer dans le tonnerre d'un coup de canon. La frégate avait tiré un coup de réglage avec l'une de ses pièces de chasse. Le prochain...

Dunstan mit ses mains en porte-voix :

— Du monde là-haut ! Aux bras ! Paré à virer !

Il se mordit les lèvres : un second boulet venait de s'écraser en soulevant une énorme gerbe qui s'éleva jusqu'à la vergue de hunier. Les hommes couraient de partout pour exécuter les ordres. Les vergues commencèrent à pivoter et le pavois de la *Phèdre* s'inclina, comme s'il allait plonger dans l'eau.

Un troisième boulet s'écrasa un peu plus près. La frégate continuait d'envoyer de la toile, les vergues étaient noires de gabiers.

Meheux faisait de grands moulinets à ses gabiers volants avec son porte-voix. Il cria, haletant :

— S'ils trouvent l'escadre avant que nous ayons pu donner l'alerte...

Dunstan croisa les bras en attendant le coup suivant. Un seul de ces neuf-livres suffirait à désemparer son bâtiment, le ralentissant suffisamment pour le faire périr sous une bordée, comme cela venait d'arriver à Sinclair.

— Je crois que ce qui est en jeu, Josh, c'est bien plus qu'une escadre.

Un boulet s'écrasa sur le tableau et balaya sur sa lancée tout le pont, comme une pince de forgeron. Deux hommes

tombèrent, morts, sans avoir eu même le temps de pousser un cri. Deux autres prirent leur place.

— Allez, ma belle, avance, *avance* !

Il leva les yeux, les voiles se raidissaient, les mâts se courbaient comme des fouets de cochers.

*Pour une fois, tu es le bâtiment le plus important de la flotte !*

## VII AUX POSTES DE COMBATS

Le capitaine de vaisseau Valentine Keen escalada péniblement le pont qui gîtait fortement en rentrant les épaules pour se protéger du vent. A cette époque de l'année, songeait-il, la Méditerranée était capable de changer en un clin d'œil. Le ciel était obscurci de gros nuages joufflus, la mer avait perdu toutes ses nuances bleu sombre.

Il commença par observer l'horizon brouillé, les rangs pressés de vagues courtes couronnées de moutons blancs. Quelques gros grains étaient tombés pendant la nuit et il avait fallu rappeler tous les hommes disponibles pour récolter un peu d'eau de pluie dans des seaux de toile, dans la plus petite bâille. On en avait servi à tout l'équipage un grand verre, amélioré par une ration de rhum. Voilà qui vous redonnait du cœur à l'ouvrage.

Le pont s'éleva une fois de plus : *l'Hypérion* en effet serrait le vent d'aussi près qu'on pouvait l'oser, les huniers ferlés dégouлинаient d'embruns. Les autres vaisseaux avaient pris poste sur son arrière.

Comme l'avait fait remarquer Isaac Penhaligon, le maître pilote, il était difficile de louoyer pour attendre Herrick avec ce vent qui était repassé au nordet, sans y ajouter encore la peine de virer de bord et de revirer, quart après quart. S'ils se laissaient entraîner trop loin dans l'ouest, il leur deviendrait pratiquement impossible de remettre le cap sur Toulon, au cas où l'ennemi tenterait d'y rentrer.

Keen revoyait la carte dans sa tête. Ils étaient arrivés à ce point, une croix, l'intersection de quelques relèvements de terre et de la méridienne. Avec ce manque de visibilité, ils pouvaient tout aussi bien se trouver à plusieurs milles de la route estimée.

Il s'approcha de la lisse de dunette et examina le pont principal. Comme de coutume, les hommes s'y activaient en dépit du mauvais temps. Trigge, le maître voilier, avait envahi les lieux avec ses aides. Alênes et paumelles s'activaient dans tous les sens, comme la mécanique d'un moulin. Ils réparaient les voiles de gros temps que l'on avait remontées des soutes.

Trigge avait suffisamment de bouteille pour savoir que, s'ils devaient passer en Atlantique à la recherche de l'ennemi, le moindre bout de toile leur serait utile.

Et Sheargold le commis, le visage sévère, le sourcil froncé comme en toutes circonstances, surveillait quelques tonneaux de bœuf salé que l'on hissait par un autre panneau. Keen n'enviait guère les gens de son espèce. Sheargold devait prévoir chaque lieue, chaque retard ou contrordre soudain qui pouvait les expédier dans la direction opposée sans qu'ils eussent eu le temps de refaire les pleins.

Rares étaient ceux qui avaient jamais manifesté un peu de reconnaissance à Sheargold. Dans l'entrepont, l'opinion générale était que la plupart des commis se retiraient après avoir fait fortune, une fortune acquise au détriment des matelots et de leurs maigres rations.

Le major Adams se trouvait tout à l'avant, le corps incliné pour lutter contre la gîte. Il surveillait une escouade de fusiliers à l'exercice. Les tuniques écarlates et les baudriers blancs tranchaient sur la lumière lugubre qui baignait la scène.

Il entendait le bosco, Sam Lintott, qui discutait de leur nouveau canot avec l'un de ses adjoints. Celui-ci n'était autre que le dénommé Dacie, un homme au visage particulièrement ingrat. On avait raconté à Keen la part qu'il avait prise à l'opération contre le galion espagnol. Et, à le voir, il croyait volontiers ce qu'on lui avait dit. Avec son bandeau sur l'œil, son épaule de guingois, Dacie était à faire peur.

Le lieutenant de vaisseau Parris s'approcha et vint le saluer.

— Permission de faire l'école à feu sur la dunette dans l'après-midi, commandant ?

Keen approuva d'un signe de tête.

— Ils ne vont pas vous dire merci, monsieur Parris, mais je trouve que c'est une bonne idée.

Parris tourna son regard vers la mer.

— Croyez-vous que nous allons rencontrer les Français, commandant ?

Keen le fixa dans les yeux. Cet officier était visiblement ouvert et très à l'aise avec les matelots, mais il y avait autre chose chez lui, même au cours d'une simple conversation. Il avait envie d'un commandement ? Keen ne savait pas pourquoi il avait perdu le précédent. Il avait bien entendu parler de la haine que lui manifestait Haven. Peut-être avait-il déjà croisé le fer avec un officier supérieur. Il répondit enfin :

— Sir Richard est partagé entre la nécessité de surveiller les approches de Toulon et l'hypothèse assez plausible de devoir renforcer la flotte.

Il voyait encore Bolitho dans sa chambre, occupé à dicter des lettres à Yovell ou à son adjoint, expliquant au jeune Jenour ce que l'on attendrait de lui s'ils rencontraient l'ennemi. Keen avait déjà discuté avec lui des différents cas de figure. Bolitho avait alors paru préoccupé.

— Je n'ai pas le temps de convoquer tous mes commandants à bord. Je prie seulement le ciel qu'ils me connaissent suffisamment pour réagir convenablement lorsque j'en donnerai l'ordre.

*Je n'ai pas le temps.* C'était une phrase sinistre. Mais Bolitho semblait s'y résigner, comme si la bataille était inévitable.

— Je me demande si nous aurons l'occasion de revoir le vicomte Somervell, reprit Parris.

Keen se tourna vers lui.

— En quoi cela vous regarde-t-il ? — puis, s'adoucissant un peu :

Je pense, continua-t-il, qu'il est préférable qu'il ne s'approche pas trop de nous.

Parris hocha la tête.

— Oui. Je... je suis désolé d'avoir abordé ce sujet, commandant — et, lisant dans les yeux de Keen à quel point il était sceptique : Cela n'a rien à voir avec l'implication de Sir Richard.

Keen détourna les yeux.

— J'espère que c'est bien le cas.

La curiosité de Parris l'exaspérait. Et l'exaspérait encore davantage sa propre attitude, ce réflexe immédiat de protection. *Implication*. C'était sans doute le mot que tous employaient.

Keen se dirigea vers le bord au vent et essaya de se vider la tête. Il emprunta sa lunette à l'aspirant de quart et la pointa sur les vaisseaux qui suivaient dans les eaux.

Les trois soixante-quatorze réussissaient vaille que vaille à rester à poste. Le quatrième, *Le Capricieux* de Merrye, était à peine visible au milieu des embruns et de l'écume soufflée par le vent. Il se trouvait loin derrière les autres, le travail continuait à son bord pour remplacer le mât de hune emporté dans un grain avant qu'ils eussent eu le temps de réduire la toile.

Il se mit à sourire. La responsabilité d'un commandant ne connaissait nulle trêve. Celui que tous les autres considéraient comme un roi céleste n'en arpentait pas moins sa chambre en s'inquiétant de tout.

Une vigie héla :

— Ohé, du pont ! Signal du *Tybalt* !

Keen se tourna vers l'aspirant :

— Grimpez là-haut, monsieur Furnival. Le *Tybalt* doit avoir des nouvelles.

Un peu plus tard, Keen redescendit pour aller rendre compte à Bolitho.

— Le *Tybalt* aperçoit le reste de l'escadre dans l'est, sir Richard.

Bolitho jeta un dernier coup d'œil aux papiers répandus sur la table et lui fit un sourire. Il avait l'air fatigué, sa voix était lasse.

— Voilà une bonne nouvelle, Val – et, lui désignant un siège :

J'aurais aimé vous demander de vous joindre à nous, mais votre présence est nécessaire sur le pont tant que les bâtiments ne se sont pas rapprochés.

Après qu'il se fut retiré, Sir Piers Blachford lui dit :

— Un homme sympathique, je l'aime bien.

Il était à moitié assis dans l'un des fauteuils de Bolitho. *La posture du héron*.

Yovell ramassa ses lettres et les notes qu'il joindrait aux différentes copies.

Ozzard arriva pour ramasser les tasses à café vides, tandis qu'Allday, qui se tenait derrière la porte, astiquait consciencieusement le superbe sabre d'honneur. Celui dont avait fait présent à Bolitho la population de Falmouth en hommage à ses exploits dans cette mer où il se trouvait maintenant, exploits couronnés par le combat d'Aboukir.

Bolitho leva les yeux.

— Merci, Ozzard.

Blachford tapa du poing dans sa paume :

— Mais bien sûr, je m'en souviens à présent. Ozzard n'est pas un patronyme très répandu, n'est-ce pas ?

Le chiffon d'Allday s'arrêta sur la lame.

Blachford hocha la tête, tout lui revenait.

— C'est votre écrivain et toutes ces lettres qu'il a emportées pour les copier, voilà ce qui m'a remis la chose en mémoire. Dans le temps, ma famille utilisait les services d'un écrivain, du côté des docks de Londres. Chose inhabituelle.

Bolitho examinait la lettre qu'il devrait terminer lorsque les autres l'auraient laissé seul. Il voulait partager ce qu'il ressentait avec Catherine, lui dire à quel point il était inquiet de ce qui risquait d'arriver. Il avait l'impression de lui parler, comme dans ces moments où, alors qu'ils étaient allongés côte à côte, elle l'encourageait à s'ouvrir à elle afin de lui faire partager ces pans entiers de son existence qui restaient pour elle un mystère.

— Je ne lui ai jamais posé la question, répondit-il.

Mais Blachford n'avait pas entendu.

— Je ne sais comment j'ai bien pu faire pour oublier une histoire pareille, une affaire à laquelle j'ai été personnellement mêlé. C'est le crime le plus abominable qu'il m'ait été donné de constater, cela se passait presque en face de l'échoppe de l'écrivain. Mais bon sang, comment ai-je bien pu l'oublier ?

On entendit un fracas de vaisselle brisée dans l'office, et Bolitho fit le geste de se lever. Mais Allday lui dit précipitamment :

— J'y vais. Il a dû tomber.

Blachford reprit le livre qu'il avait commencé à lire et glissa négligemment :

— Pas étonnant, avec ces mouvements à vous donner la nausée.

Bolitho le regarda, mais rien n'apparaissait sur ce visage allongé qui pût suggérer autre chose qu'un intérêt passager. Il avait pourtant vu la tête que faisait Allday, l'avertissement muet qu'il lui avait lancé.

Une coïncidence ? C'était tellement fréquent. Bolitho réfléchit une seconde : *ai-je vraiment envie d'en savoir davantage ?*

Il se leva.

— Je vais aller faire ma promenade.

Mais, lorsqu'il quitta sa chambre, il sentit que Blachford le suivait des yeux.

Il leur fallut attendre jusqu'au lendemain, pas moins, pour voir les trois vaisseaux de Herrick arriver à portée de signaux. Bolitho regardait les pavillons s'envoler ; Jenour se montrait étonnamment dur avec les aspirants, comme s'il sentait de quelle humeur était son amiral.

Accroché à un hauban, Bolitho examinait les nouveaux arrivants, surpris de les voir, eux et ses propres soixante-quatorze, mettre en panne un peu en désordre après avoir réduit la toile, comme si c'était eux et non leurs commandants qui attendaient des ordres.

Le temps qui ne s'était pas amélioré avait transformé pendant la nuit la mer en une succession de lames bien franches. Bolitho protégea de la main son œil malade. Sa peau était humide et brûlante, comme lorsqu'il avait été pris de cette fièvre à laquelle il devait d'avoir rencontré Catherine.

Keen traversa le pont glissant et s'approcha de lui, la lunette passée sous le bras pour protéger l'optique des embruns salés.

— Le vent reste stable au nordet, sir Richard.

— Je sais.

Il essayait de ne pas entendre le bruit des pompes. Le vieux vaisseau souffrait beaucoup, les pompes étaient restées armées tout au long des quarts de nuit. Grâce à Dieu, Keen connaissait

son métier et usait pleinement de son autorité. A sa place, Haven aurait déjà fait fouetter ses marins malchanceux, songeait-il amèrement. Il ne s'était guère passé une heure sans que l'on dût rappeler l'équipage sur le pont pour renvoyer ou rentrer de la toile. Manœuvrer les pompes, saisir des apparaux qui partaient dans tous les sens avec ces mouvements désagréables – il fallait autant de patience que de discipline pour empêcher les hommes de se sauter à la gorge. Et les officiers n'étaient pas à l'abri de tels comportements. Les altercations prenaient des proportions démesurées lorsqu'un lieutenant de vaisseau avait quelques minutes de retard lors d'une relève de quart. Il avait entendu Keen reprendre l'un d'eux et lui rappeler de rester digne de son uniforme. Rien n'était facile pour personne.

Bolitho poursuivit :

— Si le temps empire, nous ne pourrons pas mettre les canots à la mer.

Il examinait ses bâtiments éparpillés. *On attendait qu'il se montrât le chef.* Il aperçut le *Benbow* qui s'inclinait fortement en venant dans le vent, voiles battantes qui fuyaient et luisaient dans ces demi-lumières comme des plaques de cuirasse. Herrick se préparait à venir le voir, en tête à tête. Cela lui ressemblait trop.

Mais son canot dut faire trois tentatives avant que le brigadier parvînt à crocher dans le porte-hauban.

Dans la chambre, les bruits étaient étouffés. Seule la ligne d'horizon penchée, brouillée par les vitres épaisse des fenêtres de poupe, semblait danser, comme pour projeter dans le vide les vaisseaux malmenés.

Herrick alla droit au fait.

— J'aimerais savoir ce que vous avez l'intention de faire. D'un signe de tête accompagné d'un « Non, merci ! » il refusa l'offre d'Ozzard qui arrivait avec son plateau. Puis, revenant à son sujet :

— Je n'ai pas envie de rester trop longtemps ici, hors de mon vaisseau amiral. Je n'aime pas du tout ça, ajouta-t-il avec un coup d'œil aux embruns qui dégoulinaien sur les vitres.

— Pas de nouvelles de *La Mouette*, Thomas ? répondit Bolitho — et, comme Herrick secouait la tête : J'ai envoyé la *Phèdre* à sa recherche.

Herrick se pencha en avant.

— Le commandant Sinclair sait ce qu'il a à faire. Il va retrouver l'escadre.

— J'aurai besoin de tous les bâtiments qui peuvent me servir en éclairage. Ce n'était pas une critique.

Herrick se détendit un peu.

— Je crois que nous devrions nous diriger vers Toulon. A ce moment-là, nous en saurons davantage, d'une manière ou d'une autre.

Bolitho posa les mains sur la table. Il sentait le bâtiment trembler autour de lui, le safran résistait à la barre et au vent.

— Thomas, si l'ennemi a l'intention de revenir en Méditerranée, nous risquons de perdre le contact avec lui, tout aussi aisément qu'il a échappé à Nelson en passant dans l'Atlantique — puis, éclaircissant sa pensée : J'ai l'intention de me diriger vers Gibraltar. Si nous n'avons toujours pas de nouvelles, nous franchirons le détroit pour rallier la flotte. Je ne vois pas d'autre solution.

Herrick le regardait, l'air têtu.

— Qu'est-ce qui nous empêche de rester ici à attendre ? Personne ne nous en blâmera. Mais on nous tombera dessus si nous manquons l'ennemi alors qu'il essaie de rentrer à Toulon.

— Je me blâmerai moi-même, Thomas. Ma tête me dit une chose, mon instinct m'en dicte une autre.

Herrick tendit l'oreille aux pompes.

— C'est si grave que cela ?

— Il peut encore étaler bien pis.

— J'ai renvoyé *L'Absolu* au port, il était dans un état lamentable.

— Mais j'en aurais eu l'usage, répliqua Bolitho, lamentable ou pas.

Herrick se leva et s'approcha des fenêtres.

— Je repars. Je ne veux pas vous manquer de respect, mais mon canot va avoir du mal à me ramener.

Bolitho se retourna.

— *Écoutez-moi*, Thomas. Je me moque de ce que vous pouvez bien penser de ma vie privée, encore qu'elle ne le soit plus tant que cela, ce me semble. J'ai besoin de vous, car nous allons nous battre — et, posant sa main sur son cœur : Je le sais.

Herrick le regardait comme s'il flairait un piège.

— Je suis votre adjoint et je serai prêt si nous devons combattre. Mais je persiste à penser que vous vous égarez.

— Mais vous ne voulez rien entendre, mon vieux ! répliqua Bolitho d'une voix pleine de désespoir. Je ne vous donne pas d'ordre, je vous demande votre aide !

Il surprit l'air étonné de Herrick lorsqu'il s'exclama enfin :

— Au nom du ciel, Thomas, faut-il que je vous supplie ? *Je suis en train de devenir aveugle* ! Ou alors, ce sujet croustillant n'est pas encore parvenu à vos oreilles ?

Herrick avait du mal à déglutir :

— Je n'avais pas la moindre idée...

Bolitho détourna son regard avec un haussement d'épaules.

— Si cela ne vous dérange pas, je vous demande de le garder pour vous — il fit brusquement volte-face et, d'un ton plus dur : Mais si je tombe, poursuivit-il, vous serez responsable de ces hommes, vous devrez leur faire accomplir des miracles si nécessaire. Bon, m'entendez-vous, à présent ?

Quelqu'un frappa à la porte et Bolitho cria :

— Oui !

La colère déformait sa voix.

Keen entra sans regarder personne.

— Signal de la *Phèdre*, amiral, répété par le *Tybalt*.

Herrick lui demanda précipitamment :

— Des nouvelles de *La Mouette* ?

Mais Keen ne regardait que Bolitho. Il devinait ce qui venait de se passer et souhaitait le partager avec lui. Il répondit sèchement :

— Coulée.

Bolitho croisa son regard, il lui était reconnaissant d'avoir interrompu cette scène. Cette fois-ci, il avait été à deux doigts de lâcher prise.

— D'autres nouvelles, Val ?

— Une escadre ennemie s'est mise en route, sir Richard. Elle a mis cap à l'ouest.

— Combien de vaisseaux ? demanda Herrick.

Keen persistait à éviter son regard.

— La *Phèdre* n'a pas encore fait son rapport. Elle a subi des avaries, elle a été prise en chasse – il avança d'un pas vers lui, puis laissa tomber les bras. Ce sont des espagnols, sir Richard. Des bâtiments de ligne, pour ce que nous en savons.

Bolitho passa la main dans ses cheveux et lui demanda :

— De combien de vaisseaux Nelson dispose-t-il ?

Keen commença par le fixer sans rien dire, puis son regard s'éclaira lorsqu'il comprit enfin.

— Aux dernières nouvelles, deux douzaines de bâtiments de ligne, sir Richard. On pense que les Français et leurs alliés espagnols en alignent plus d'une trentaine, parmi lesquels les plus gros premier rang jamais lancés.

Bolitho écoutait le mugissement du vent. *Diviser pour vaincre*. Villeneuve avait magnifiquement monté son affaire. Et maintenant, avec cette nouvelle formation que la *Phèdre* avait découverte par hasard, la flotte de Nelson allait se faire submerger, si débordée par le nombre que cela ne lui laissait guère d'espoir. Il conclut simplement :

— S'ils se glissent dans le détroit, nous ne pourrons jamais les rattraper à temps – puis, se tournant vers Keen : Signalez à la *Phèdre* de se rapprocher de l'amiral.

Comme il s'apprêtait à partir, il lui prit le bras :

— Et lorsque ces vaillants petits bâtiments seront là, signalez-leur simplement : « Bien joué. »

Lorsque Keen fut parti, Herrick dit à Bolitho d'un ton soudainement très déterminé :

— Je suis paré. Dites-moi ce que j'ai à faire.

Bolitho contemplait la mer à travers les fenêtres pleines de sel.

— Le minimum de signaux, Thomas. Nous en avons déjà parlé.

— Mais... votre vue ?

Il était pitoyable.

— Ah non, Thomas, plus de ça ! Cette jolie *Phèdre* m'a rendu la vue. Mais écoutez-moi bien. Si ma marque est abattue, le *Benbow* prendra ma place.

— Compris, fit Herrick avec un hochement de tête.

— Faites ce que vous dicte votre conscience, mon vieil ami, et ensemble, nous vaincrons !

Puis il se retourna de nouveau pour contempler les vagues et resta immobile jusqu'à ce qu'il eût entendu la porte se refermer.

## VIII

# A L'INSTANT DU DANGER

Bolitho leva les bras. Il essayait de contenir son impatience tandis qu'Ozzard lui boutonnait avec agilité son gilet blanc. Après le rationnement d'eau qu'ils avaient subi, cela lui faisait un effet étrange de se retrouver vêtu de propre de pied en cap. Il apercevait par-dessus l'épaule d'Ozzard Keen qui se tenait dans l'embrasure de la porte de manière à entendre les ordres que l'on criait là-haut et les réponses de la dunette.

*L'Hypérion* n'avait pas encore mis aux postes de combat ; il allait laisser Herrick et ses commandants le faire lorsqu'ils seraient prêts et à leur propre rythme.

L'équipage de *l'Hypérion* avalait un dernier repas pris à la hâte. Comment les hommes faisaient-ils pour manger quelque chose juste avant de se battre, voilà ce que Bolitho ne comprendrait jamais. Keen lui dit :

— Si les Espagnols continuent à se rapprocher, sir Richard, ni eux ni nous ne parviendrons à avoir l'avantage du vent. On dirait que l'ennemi vient en route de collision.

La concentration assombrissait son regard, il essayait d'imaginer les vaisseaux encore éloignés. Un jour de mieux, et l'ennemi aurait eu le temps de serrer les côtes espagnoles avant de s'infiltrer par le détroit.

Bolitho répondit :

— Il faut que je leur prenne l'avantage du vent. Sans cela, ce sera le combat singulier et nous serons débordés.

Il sentait le regard de Keen posé sur lui pendant qu'il imaginait à voix haute ce plan qu'ils visualisaient l'un et l'autre. Comme si l'heure du combat était déjà là.

— Nous resterons groupés jusqu'au dernier moment. J'ai l'intention de modifier la route sur tribord, et nous nous disposerons en deux lignes de file. Herrick sait ce qu'il a à faire.

Sa ligne sera la plus courte, mais peu importe. Une fois que la bataille sera engagée, nous pourrons nous jeter sur les espagnols et les mettre en désordre.

Il prit la vareuse et la coiffure que lui tendait Ozzard.

— Permettez-moi de protester, sir Richard... fil Keen.

Il jeta un coup d'œil aux galons dorés, à la médaille commémorative d'Aboukir que Bolitho allait porter autour du cou.

— ... Je connais vos façons de faire, j'ai partagé ce genre d'attente trop souvent avec vous pour l'avoir oublié.

Allday arriva par l'autre porte et alla chercher le vieux sabre. Il laissa tomber par-dessus l'épaule :

— Sauf votre respect, m'sieur Keen, vous perdez votre temps.

Ils se regardèrent. Mieux que quiconque, Allday se souvenait de Bolitho à bord de la *Phalarope*, pendant la bataille des Saintes. Vêtu de son plus bel uniforme, ce qui faisait de lui une cible rêvée pour les tireurs d'élite... *Pour que les hommes puissent me voir*. Ça oui, Allday savait pertinemment qu'il était impossible de le faire changer d'avis.

Bolitho passa les bras dans les manches de sa vareuse et attendit qu'Ozzard, dressé sur la pointe des pieds, eût terminé d'ajuster les épaulettes aux deux étoiles d'argent.

— Cette bataille n'est pas du genre à tester les forces de l'autre, Val. Nous ne pouvons même pas imaginer de perdre, l'affaire est vitale, il faut vous y faire.

— Je le sais bien, fit Keen avec un triste sourire.

Ils entendirent l'appel à moitié audible de la vigie et un officier arriva de la dunette en courant. Il jeta un regard à Bolitho et annonça :

— Le second vous présente ses respects, commandant — il détourna les yeux de l'amiral, puis : La vigie, dit-il, s'adressant bien à Keen, annonce que l'ennemi est en vue. Cap au sud-ouest.

Keen jeta un coup d'œil à Bolitho, qui approuva d'un signe. Il ordonna :

— Signal général : « Ennemi en vue ! »

Comme l'officier remontait en courant, Keen eut ce commentaire :

— Voilà qui est court et sans fioritures. Comme vous l'aimez, sir Richard.

Bolitho lui sourit, puis appela Ozzard d'un signe de la main :

— Vous pouvez évacuer la chambre. Les boscos attendent pour descendre dans la cale le mobilier et le reste – il posa la main sur son épaule pointue. Descendez avec eux, pas d'héroïsme aujourd'hui – et, voyant le regard plein de reconnaissance qu'il lui lançait : Je ne sais pas ce qui vous taraude, ajouta-t-il, mais je m'en arrangerai. Rappelez-vous bien ça, hein ?

Comme Ozzard commençait à ramasser tout ce qui traînait, Bolitho l'arrêta d'un cri :

— Non ! Pas ça !

Il lui prit l'éventail des mains et resta là à le contempler. Que de souvenirs !

Keen le vit qui le glissait dans la poche de sa vareuse avant de tendre la main vers sa coiffure.

— Je sais, Val, ce n'est pas grand-chose. Mais c'est tout ce que je possède d'elle.

Allday sortit de la chambre derrière eux, puis s'arrêta, le vieux sabre sur le bras, pour regarder une dernière fois cet endroit qu'il connaissait par cœur. Mais, cette fois-ci, pourquoi était-ce différent ? Le pronostic n'était pas bon, mais ce n'était pas nouveau non plus, et les ennemis étaient espagnols cette fois. Allday eut envie de cracher un bon coup : même les Grenouilles se battaient mieux. Il jeta un dernier regard alentour avant de se tâter la poitrine, là où une lame espagnole l'avait transpercé.

La chambre était déserte. Il tourna les talons, irrité de ce qu'il ressentait : il avait l'impression qu'elle resterait ainsi à jamais.

Une fois sur le pont, Bolitho se dirigea vers le milieu de la lisse de dunette et emprunta sa lunette à un aspirant plus ancien. Il le regarda de plus près, puis en fit autant avec les officiers et les pilotes qui se tenaient près de la barre. Tous avaient mis leurs meilleurs habits.

Il fit un grand sourire à l'aspirant :

— Voilà qui a été joliment fait, monsieur Furnival.

Puis il leva sa lunette et repéra presque immédiatement les voiles du *Tybalt*. En imprimant un léger mouvement à l'instrument, il distingua des taches sombres sur l'horizon, comme le bord ourlé d'un reflux vu de loin.

Il leva les yeux vers le ciel. La flamme pointait toujours à bâbord. Le vent était bien établi, sans être trop violent. Il se souvint d'une phrase que lui disait son père : *le vent qu'il faut pour se battre*. Mais il pouvait changer tout aussi vite, si l'envie lui en prenait.

Keen le regardait, ses cheveux blonds bouffaient sous le rebord de sa coiffure, bien qu'il eût adopté la mode de la coupe assez courte. Bolitho s'agrippa plus fortement à la lisse : *comme Adam*.

Il sentait sous ses mains le bois vieilli, chauffé par le soleil. Avec les années, il était couvert de stries et de crans, mais toutes ces mains qui s'étaient posées dessus l'avaient poli. Il observa un instant le major Adams et son lieutenant. Veales, en bas de la dunette. Le major fronçait le sourcil en sortant une paire de gants blancs tout propres.

— C'est l'heure, annonça Bolitho.

Keen lui fit signe qu'il avait entendu, les officiers se jetaient des regards, se demandant sans doute lesquels d'entre eux seraient encore debout lorsque la fumée se dissiperait.

— Le vent est bien établi, sir Richard, lui dit Keen. Ils seront sur nous avant midi.

Penhaligon laissa tomber d'une voix indifférente :

— De toute façon, c'est une belle journée pour ce que nous avons à faire.

Bolitho entraîna Keen un peu à l'écart.

— J'ai quelque chose à vous dire, Val. Nous allons rappeler immédiatement aux postes de combat. Ensuite, nous serons pris tous les deux par nos tâches. Au fil du temps, vous avez fini par représenter beaucoup pour moi et je tiens à ce que vous le sachiez.

— Je crois que je comprends ce que vous essayez de me dire, sir Richard, lui répondit calmement Keen. Mais cela n'arrivera pas.

Bolitho lui serra plus fortement le bras :

— Val. Val, comment savoir ? La bataille va être rude, peut-être la pire que nous ayons connue – et, avec un geste vers les vaisseaux qui suivaient derrière : *Tous ces hommes* qui sont là comme des animaux sans défense, qui font confiance à leur amiral pour les sortir de là, sans se soucier de l'enfer qui les attend !

— Ils vous suivront, répondit vivement Keen.

Bolitho esquissa un sourire.

— Cela rend les choses plus faciles à supporter. Et quant à vous, Val, que pouvez-vous bien éprouver en voyant les espagnols qui se préparent à l'affrontement ? Que sans moi vous seriez chez vous avec votre chère Zénoria.

Keen attendit pour répondre car Allday s'approchait avec le vieux sabre. Puis il dit seulement :

— Si je ne dois pas voir la fin de ce jour, j'aurai du moins connu le vrai bonheur. Et rien ne pourra me l'enlever.

Allday fixa à sa place le vieux sabre et fit jouer la lame dans le fourreau. Bolitho les regarda tous les deux :

— Très bien. Dites aux fusiliers de battre le tambour.

Il effleura la poche de sa vareuse et sentit l'éventail.

— Vous pouvez rappeler aux postes de combat, commandant.

Ils se faisaient face, et Keen salua réglementairement. Il essaya de sourire, mais ses muscles ne bougèrent pas :

— Le sort en est jeté.

Les battements des tambours, le martèlement des pieds nus alors que les hommes jaillissaient des panneaux et se répandaient sur les passavants, ce vacarme rendait toute conversation impossible. Bolitho voyait les canonniers se précipiter à leurs pièces, les gabiers grimper dans les hauts pour mettre à poste chaînes et filets, parés à faire les réparations nécessaires et à reprendre les épissures, même au plus fort du carnage.

Jenour arriva sur le pont, sa coiffure penchée sur le front, son magnifique sabre battant à son côté. Il avait l'air sévère, comme s'il avait vieilli.

Le silence était revenu. Parris se dirigea vers l'arrière et vint se présenter à son commandant.

— Paré aux postes de combat, commandant. Les feux sont éteints, les pompes armées.

Sans sortir sa montre, Keen lui répondit :

— Neuf minutes, monsieur Parris. Votre meilleur temps.

Bolitho sourit : que ce fût vrai ou non, ceux qui avaient surpris la petite phrase de Keen allaient la répéter sur tous les ponts. C'était bien peu de chose, mais cela aidait.

Keen revint à l'arrière :

— Paré, sir Richard.

Le voyant qui hésitait, Bolitho lui demanda :

— Qu'y a-t-il, Val ?

— Je me disais, sir Richard... Nous poumons peut-être demander aux fifres de nous jouer quelque chose ? Comme à bord de *La Tempête* ?

Bolitho contemplait la mer, de vieux souvenirs les rapprochaient une fois encore.

— Oui, faites.

Et tandis que le vieil *Hypérion* gîtait toujours tribord amures, alors que des silhouettes et des têtes de mâts toujours plus nombreuses émergeaient au bord de l'horizon, les fifres des fusiliers entonnèrent une marche gaillarde. Accompagnés par les tambours qui battaient sur la dunette, par les marins qui marquaient la cadence de leurs pieds nus sur le pont sablé, ils défilèrent comme s'ils étaient à la parade dans leur caserne.

Bolitho croisa le regard de Keen et lui fit un signe de tête. *La Fille de Portsmouth*. C'était le même air.

Bolitho leva sa lunette et examina soigneusement la ligne espagnole d'un bout à l'autre. Les deux vaisseaux les plus à l'arrière n'étaient pas en formation et Bolitho soupçonna le bâtiment en serre-file de rester à l'écart pour permettre à l'autre d'effectuer quelques réparations, comme avait fait *l'Olympe*.

Il se concentra sur la frégate qui naviguait isolée. Il était facile de comprendre comment le commandant de *La Mouette* avait pu se laisser abuser. Il fallait davantage qu'un pavillon étranger pour camoufler une frégate de construction anglaise.

Il savait que *La Conserve* avait été lancée sur la Medway, pas très loin de chez Herrick. Y pense-t-il en ce moment ? songea-t-il.

Douze bâtiments de ligne. Parris avait identifié le navire amiral qui se trouvait en tête pour l'avoir déjà croisé. C'était le *San-Mateo*, vaisseau de quatre-vingt-dix canons, navire amiral de *l'almirante* Alberto Casares, celui-là même qui commandait les escadres espagnoles à La Havane.

Casares savait par le menu la part qu'avait prise *l'Hypérion* dans l'attaque de Puerto Cabello. Certains de ces bâtiments devaient sans doute escorter les galions jusqu'en Espagne.

Bolitho se tourna vers *L'Intrépido*. Les deux escadres avaient au moins une chose en commun, deux frégates les séparaient.

Il entendit Parris qui disait aux aspirants des signaux :

— Ça va encore durer un bail.

Bolitho voyait les deux jeunes gens qui parvenaient difficilement à détacher les yeux de l'ennemi. Les choses sont bien pires, se disait-il, pour tous ceux qui n'ont jamais vu une ligne de bataille. Arriver au contact pouvait prendre des heures. Aux Saintes, il leur avait fallu une journée. On aperçoit d'abord les premières têtes de mâts qui grandissent à l'horizon, puis la mer est envahie progressivement jusqu'à en être totalement recouverte.

Un officier, dans une lettre qu'il avait écrite chez lui après les Saintes, avait décrit ainsi la flotte française : « Les vaisseaux grandissaient à l'horizon, comme les chevaliers en armure à Azincourt. » L'image était particulièrement bienvenue.

Bolitho s'approcha de la lisse pour inspecter le pont principal. Les hommes étaient prêts ; les chefs de pièce avaient choisi leurs boulets les plus ronds et leurs meilleures boîtes de mitraille pour la première bordée que l'on allait tirer à charge double. Cette fois, ils allaient devoir se battre des deux bords à

la fois, si bien qu'ils ne disposeraient d'aucun renfort. Il leur fallait trouer la ligne – ensuite, ce serait chacun pour soi.

Des fusiliers étaient installés dans les hunes de combat, les meilleurs tireurs que le major Adams eût pu trouver. D'autres armaient les pierriers, armes particulièrement vicieuses. Le gros du détachement de fusiliers était aligné sur la poupe, en attendant de se servir des filets de branle pour ajuster leurs cibles. Ils attendaient nonchalamment, dans un ordre relatif, tandis que le sergent Embree causait avec les uns ou les autres sans qu'on vît seulement ses lèvres remuer.

Penhaligon et ses seconds maîtres se tenaient près de la barre, on avait prévu deux timoniers en renfort au cas où il y aurait des pertes.

Sans parler des bruits de la mer ou des claquements de la brigantine, tout paraissait calme depuis que les fifres avaient cessé de jouer. Bolitho leva encore une fois sa lunette et aperçut un marin affecté à un dix-huit-livres du pont principal et qui s'était retourné pour le regarder.

Le vaisseau amiral ennemi était plus proche. Il distinguait maintenant quelques éclairs de lumière sur les sabres et les baïonnettes, des hommes escaladaient les enfléchures de misaine, d'autres se penchaient près de leurs pièces pour observer l'escadre qui s'approchait.

L'amiral espagnol s'attendait sans doute à voir son homologue s'engager dans un combat singulier. Son quatre-vingt-dix contre ce vieux troisième rang. Bolitho eut un sourire amer. Passer seulement derrière la poupe décorée du *San-Mateo* à ce stade de l'engagement serait déjà faire preuve de bien peu de sagesse. S'il se faisait massacrer en franchissant la ligne, les autres se retrouveraient dans un grand désordre et Herrick devrait porter tout le poids de l'attaque avec seulement trois vaisseaux.

Bolitho ordonna :

— Signalez au *Tybalt* de prendre poste derrière l'*Olympe*. Cela renforcera la ligne de Herrick.

Il entendit les pavillons monter aux drisses, mais ne quitta pas des yeux le gros vaisseau amiral espagnol.

Keen avait sans doute deviné ses pensées.

— Puis-je vous suggérer de franchir la ligne derrière le troisième ou quatrième vaisseau, selon ce qui se présentera ?

Bolitho lui sourit :

— Celui qui se trouvera le plus éloigné de ce joli petit bateau là sera le mieux. Jusqu'à ce que nous ayons un peu rétabli l'équilibre, en tout cas.

Jenour, qui se tenait près de l'équipe des signaux, avait entendu le commentaire de Bolitho. Était-ce forfanterie, ou croyait-il vraiment qu'il pouvait l'emporter en dépit de son infériorité numérique ? Il essaya de penser à ses parents, à ce qu'il allait leur écrire. Il se sentit vaciller en songeant que cette idée lui venait. Peut-être n'y aurait-il *plus de lettres du tout*. La terreur l'envahit, il leva les yeux vers la marque de Bolitho qui flottait en tête de misaine. *Il allait se faire tuer.*

L'aspirant Springett, le plus jeune du bord, fit son apparition sur le pont. Son poste de combat était dans l'entrepont, il était chargé de relayer les messages de l'arrière. Surpris par la lumière aveuglante du soleil après la pénombre qui régnait en bas, il cligna plusieurs fois des yeux.

Bolitho le vit se retourner et surprit son expression lorsqu'il aperçut les navires ennemis. C'était sans doute la première fois.

En ce bref instant, son bel uniforme et son poignard rutilant ne lui étaient plus d'aucune aide. Il mit ses deux poings sur sa bouche, comme pour étouffer un hurlement de terreur. Il était redevenu un enfant.

Jenour avait dû le voir lui aussi et s'approcha.

— Monsieur Springett, n'est-ce pas ? J'aurais besoin que vous m'assistiez.

Il lui montra du doigt Furnival, le plus ancien, et Mirrieles, un rouquin au visage couvert de taches de rousseur.

— Ces deux *vieux-là* ne suffiront pas à la besogne, j'en ai peur !

Les deux jeunes gens se mirent à sourire en se donnant des coups de coude comme s'il s'agissait d'une bonne blague.

L'adolescent se tourna vers eux, tétanisé. Il murmura :

— Merci, monsieur – et, sortant un bout de papier : Mr. Mansforth vous présente ses respects, monsieur ;

Puis il tourna les talons et s'engouffra dans la descente sans jeter un seul regard aux pyramides imposantes de toile.

Keen dit doucement :

— Votre aide de camp vient tout simplement d'épargner à ce gosse d'éclater en sanglots.

Bolitho observait les pavillons qui montaient de plus en plus nombreux aux vergues du *San-Mateo*. Se parlant à lui-même, il lâcha :

— Et Stephen Jenour s'est rendu service à lui-même, je crois bien.

Malgré le fracas de la houle, on percevait nettement le grondement des affûts qui roulaient pesamment. Un bruit qui ressemblait à un soupir sortit des rangs des marins lorsque de grandes ombres se dessinèrent sur le haut flanc du *San-Mateo*. Il avait mis en batterie sa bordée bâbord. On avait l'impression de regarder l'intérieur de bouches béantes.

Bolitho entendit une sonnerie de trompette, il imaginait les canonniers ennemis à leurs postes. Les yeux qui essaient de voir quelque chose par-dessus les gueules des pièces, les boulets et les charges à portée de main.

— Montrez le numéro du *Benbow*.

Bolitho entraîna Keen un peu plus loin tandis que la volée de pavillons montait à la drisse.

— Je n'ose pas attendre trop longtemps, Val.

Ils observaient tous deux les lignes de file qui convergeaient les unes vers les autres, comme une gigantesque pointe de flèche, et qui allaient bientôt se couper en un point virtuel dans l'ouest.

Il y eut une explosion sourde, et Bolitho vit un petit nuage de fumée qui dérivait lentement sous la muraille du *San-Mateo*. Le boulet frappa la mer, ricocha avant de retomber en soulevant une gerbe d'embruns à une demi-encablure. Coup de réglage ? Ou bien était-ce seulement destiné à raffermir le moral des marins espagnols qui souffraient comme ceux de l'*Hypérion* de cette attente insupportable ?

— Aperçu du *Benbow*, amiral !

*Faire aussi peu de signaux que possible.* Bolitho avait toujours pensé que ce principe partait d'une bonne idée.

L'ennemi pouvait sans trop de difficulté deviner ou déterminer le mouvement suivant en observant les signaux de son adversaire. Et il était assez probable que la prise, *l'Intrépido*, avait été capturée avant d'avoir pu détruire tous ses recueils de codes secrets. Lorsque ce malheureux Price avait échoué son bâtiment, il ne pouvait pas se douter de ce qui allait se passer en ce jour.

Bolitho se tourna vers Keen et son second :

— Nous allons virer par la contremarche. *L'Hypérion* et le *Benbow* resteront à la tête des deux divisions.

Il les vit hocher la tête ; Parris regardait ses lèvres comme pour essayer d'y lire ce qu'il n'avait pas dit.

— Nous serrerons le vent au plus près, ce qui réduira notre vitesse.

Il vit qu'ils comprenaient. Cela pouvait également signifier que cela laisserait à l'ennemi davantage de temps pour réorienter ses pièces. Bolitho gagna tribord et grimpa sur l'affût d'un neuf-livres de dunette en se retenant d'une main à l'épaule nue d'un servant.

Il voyait sur son arrière les mâts du *Benbow* derrière les autres et la marque de Herrick qui battait à l'artimon. Le signal d'aperçu flottait encore à bord du *Benbow*, car *l'Hypérion* avait laissé son indicatif hissé à bloc. On aurait dit une trompette qui lançait une charge de cavalerie dans les bouches de l'enfer. Mais une charge que rien ne pourrait arrêter une fois qu'elle aurait commencé. Bolitho sentit le dos du marin se raidir lorsqu'il se retourna pour le regarder. Bolitho lui rendit son regard. Dix-huit ans environ, un visage comme on en voyait autour des fermes ou sur les sentiers de Cornouailles. Mais pas en temps de guerre. Il lui dit :

— Naylor, je me trompe ?

Le jeune homme arbora un large sourire tandis que ses camarades échangeaient des clins d'œil.

— C'est exact, sir Richard !

Bolitho continuait de le regarder en songeant à cet aspirant mort de peur et à Jenour, qui craignait moins d'avoir peur que de le laisser paraître.

— Eh bien, Naylor, nous voilà devant l'ennemi. Qu'en pensez-vous ?

Naylor se retourna vers les vaisseaux les plus proches, qui arboraient d'immenses pavillons et de longues flammes de guerre dont certaines touchaient presque l'eau.

— Je crois qu'on peut se les faire — et hochant la tête, l'air assez satisfait : On va déblayer le passage pour les autres, sir Richard !

Quelques canonniers se mirent à pousser des vivats et Bolitho redescendit de son perchoir, un peu inquiet à l'idée que son œil malade pourrait choisir ce moment pour le trahir.

Ce n'était qu'un marin ordinaire qui, s'il survivait à cette journée, risquait de périr au cours d'une autre bataille avant d'avoir un an de plus.

Il songea soudain à la grande demeure de Londres, aux mots que Belinda lui avait crachés au visage. Il fit un signe d'approbation au dénommé Naylor.

— C'est donc ce que nous allons faire ! — et, se retournant vivement : Commandant !

Une fois encore, le temps semblait s'être arrêté pour eux deux. Bolitho continua d'un ton plus calme :

— Venez de trois rhumbs sur tribord, nord-quart-ouest !

Il fit un signe à Jenour :

— Maintenant !

Tout l'équipage à bord du vaisseau amiral de Herrick devait guetter le signal car, dès que les pavillons furent affalés, le *Benbow* sortit immédiatement de la ligne comme s'il partait tout seul à l'attaque.

Keen surveillait attentivement ce qui se passait. Houspillés par le porte-voix de Parris, des marins halaient sur les bras tandis que d'autres, dans le fracas des vergues qui pivotaient, libéraient la grand-voile.

Penhaligon dut écarter les pieds pour résister à la gîte sur bâbord. Le vent qui commençait à s'engouffrer dans les voiles brassées poussa le bâtiment en avant. Keen était près du compas, Bolitho ne l'avait même pas vu se déplacer.

— Rencontrez ! Gouverner comme ça !

Les voiles se gonflèrent flans un bruit de tonnerre comme pour protester, le flèche se mit à onduler du point de drisse au point d'amure comme s'il allait se déchirer. Il était impossible de serrer davantage le vent et, vues des vaisseaux espagnols, les voiles devaient donner l'impression de se recouvrir toutes dans l'axe.

Bolitho s'accrocha à la lisse pour observer l'ennemi. Quelqu'un tirait, mais les filets tendus au-dessus des canonniers du pont principal ainsi que la grand-voile gonflée dissimulaient les éclairs des départs.

Il aperçut le *Benbow* plein par le travers, à moins de trois encablures. Derrière, les autres suivaient par la contremarche. Le *Tybalt* avait changé brutalement de route pour prendre son poste au bout de la ligne.

Keen s'exclama :

— Bon Dieu, les Espagnols sont pris à revers !

Bolitho se concentra sur leur vaisseau amiral. Il avait l'air de s'éloigner de leur bâbord avant, les deux autres le suivaient toujours. Il cria :

— Chargez et mettez en batterie, Keen !

L'ordre fut répété le long des ponts, et il leur fallut moins d'une minute pour avoir à l'arrière les chefs de pièce qui faisaient face, le poing levé.

— Chargé partout, commandant !

— Ouvrez les sabords ! En batterie !

Avec de violents grincements, les lourdes pièces s'avancèrent jusqu'aux sabords. Du bord sous le vent, la mer léchait presque les gueules noires, comme si elle essayait de les refouler à bord.

Le pont de *l'Hypérion* trembla violemment lorsque le vaisseau le plus proche ouvrit le feu. Mais les deux petites divisions avaient pris l'amiral espagnol par surprise, la plupart de ses pièces étaient incapables de pointer. Plusieurs gerbes s'élevèrent par-dessus les passavants, Bolitho sentit le craquement si familier d'un boulet qui frappait les œuvres vives de *l'Hypérion*.

— A carguer les basses voiles !

Des balles passaient en sifflant au-dessus de leur tête, les canonniers s'accroupirent pour se mettre à l'abri. Les visages des hommes qui guettaient la cible à travers les sabords dégoulinaien de sueur.

Lorsque la voile de misaine fut enfin carguée, ils découvrirent le spectacle devant eux, comme si on venait de tirer un gigantesque rideau de scène.

Bolitho entendit un aspirant donner l'alarme. La poupe d'un espagnol venait de jaillir de nulle part, ou des profondeurs. De la haute galerie décorée, des tireurs tiraient au mousquet et on distinguait son nom, le *Castor*, au milieu des embruns.

— Batterie bâbord, parés !

Lovering, second lieutenant, recula derrière les pièces.

— Pointé comme ça !

Keen leva son sabre, l'abaissa vivement :

— Feu !

Sur le gaillard d'avant, la caronade bâbord cracha son énorme bombe en plein dans la poupe du *Castor*, avec des effets dévastateurs. Bolitho, qui entendit le fracas de l'explosion à l'intérieur de la coque, imaginait sans peine l'horreur semée par la mitraille mortelle qui balayait le bâtiment : aux postes de combat, un bâtiment de guerre est extrêmement vulnérable dès que l'ennemi parvient à passer sur son arrière.

De l'autre bord, un vaisseau tirait à travers la fumée et ses canons lâchaient des flammes orange vif.

— Feu !

Le grondement des canons assourdit complètement Bolitho. Tout le pont disparut dans la fumée qui montait en grosses volutes et les fragments de bourre calcinée. A tribord, *Le Tenace* avait engagé un autre bâtiment, et Bolitho distinguait encore les têtes de mâts qui émergeaient comme des lances de la fumée épaisse. Il sentit le pont qui se soulevait encore et encore, tandis que Parris criait : « Sur la crête, les gars ! »

La seconde division ouvrit le feu à son tour avec un bel ensemble ; le mât d'artimon du *Castor* commença à chavirer, suspendu encore provisoirement par les manœuvres et les haubans avant de basculer par-dessus bord dans un fracas de tonnerre.

Keen traversa la dunette, ses yeux pleuraient à grosses larmes. Les pièces de la batterie haute reculaient l'une après l'autre ou par paires dans leurs bragues, les servants se jetaient en avant avec leurs écouvillons et leurs pousse-bourre, parés à enfourner un boulet neuf. Ils faisaient ce qu'on leur avait appris et continuaient de tirer sans se soucier de ce qui se passait autour d'eux.

Jenour, que la fumée faisait tousser, put enfin crier :

— *Le Tenace* est entré en collision avec un espagnol, sir Richard ! — et, fermant les yeux à cause d'une balle de mousquet qui vint frapper le pont à ses pieds : Il demande assistance ! ajouta-t-il.

Bolitho hocha négativement la tête, et Keen répondit sèchement :

— Impossible !

Les pavillons qui traduisaient la réponse sans nuance de Keen montèrent avant de disparaître dans un gros nuage de fumée qui envahit le bord, la batterie basse venant de tirer à son tour par tribord.

Parris cria :

— On est passés, on est passés ! — et, agitant sa coiffure comme un fou : Hourra, les gars ! On a trouvé la ligne !

Sur l'arrière, des voiles de plus en plus nombreuses grandissaient comme des fantômes géants. *Le Croisé*, *Le Redoutable*... ce dernier sur le point d'aborder un espagnol qui avait perdu son appareil à gouverner à moins qu'on n'eût abattu ses timoniers.

— Paré à virer !

Bolitho passa sa lunette à un aspirant.

— Je n'en ai plus besoin !

Il avait les lèvres crispées.

— Ohé, du pont !

Il y avait quelqu'un tout là-haut, au-dessus de la fumée et du métal qui volait dans tous les sens, mais celui-là gardait la tête froide :

— *Le Benbow* a franchi la ligne !

Les vivats entrecoupés de toux reprurent de plus belle. La batterie bâbord tira une pleine bordée à travers la fumée.

Quelques coups frappèrent la muraille du *Castor*, les autres allèrent se perdre autour du vaisseau placé en seconde position dans la ligne ennemie.

— Virez, bâbord amures, monsieur Penhaligon ! Derrière, du monde aux bras !

Les fusiliers désignés à l'avance laissèrent là leurs mousquets et coururent aider. Quelques-uns de leurs camarades restèrent sur place, visant par-dessus les branles, la crosse coincée contre la joue, à la recherche d'une cible.

Levant les yeux, Bolitho aperçut des bouts de cordage coupés qui tombaient dans les filets. Plus haut, le ciel était toujours aussi calme.

Un boulet frappa la muraille bâbord avant de faucher les servants d'un dix-huit-livres, à l'avant. Bolitho serra les dents : deux hommes avaient été transformés en lambeaux sanglants, un autre roula sur le pont, sa jambe ne tenant plus que par un fil tenu.

Il essaya de se concentrer. A présent, tous ses vaisseaux devaient être engagés. Le grondement de la bataille semblait surgir de partout, comme si les bâtiments se battaient pour leur compte, cachés les uns aux autres par les volutes de leur propre fumée. Le son du canon se faisait plus aigu, comme des battements de tambour roulant en échos sur la surface de la mer, comme un signal du destin. Il cria :

— Signal général : « Rapprochez-vous de l'amiral. Reformez la ligne ! »

Bolitho se demandait comment ils arrivaient encore à se débrouiller de leurs pavillons.

— Aperçu général, sir Richard ! Enfin, je crois, se reprit Jenour avec une esquisse de sourire.

— Pas grave !

Bolitho s'approcha de la lisse en voyant un deux-ponts espagnol qui augmentait la toile et se détachait des autres. Ou bien son commandant voulait se rapprocher de son amiral, ou bien il essayait d'éviter le *Castor* désemparé.

Bolitho le désigna à Keen :

— Par ici, Val ! Engagez-le !

— Tribord, paré ! cria Keen.

Le vaisseau semblait prendre de l'erre au fur et à mesure qu'il se rapprochait, mais Bolitho savait qu'il s'agissait d'une illusion due à la fumée. Il vit l'espagnol virer de bord pour passer sur l'avant de *l'Hypérion*. On distinguait maintenant les couleurs rouge et or d'Espagne, la grande croix tracée sur la grand-voile.

Keen brandit son sabre :

— Pointé comme ça !

L'ennemi tira presque en même temps. Des morceaux de métal et des éclis balayaient le pont principal, les voiles se mirent à faser et à tressauter, elles avaient été percées au point que certaines ne retenaient même plus une bolée d'air. Bolitho s'essuya le visage et vit le mât de misaine de l'ennemi tomber au milieu de la fumée. Le gréement et des lambeaux de toile disparurent le long du bord dans des gerbes d'embruns.

Inutile pourtant de se leurrer : *l'Hypérion* avait été sévèrement touché. Bolitho avait senti une partie de la dernière bordée frapper les œuvres vives avec la force d'une falaise qui s'effondre.

Il commença à traverser le pont, mais son soulier heurta quelque chose. Baissant les yeux, il reconnut le jeune Naylor, allongé contre sa pièce désémparée. Il tentait de parler, le visage crispé par la souffrance et par l'effort, essayant de trouver ses mots.

Keen l'appelait :

— Par ici, sir Richard ! Je crois que nous pouvons...

Il pataugeait dans le sang. Il se tut en voyant Bolitho s'agenouiller près du marin à l'agonie.

Bolitho prit la main du jeune homme. Les Espagnols avaient dû ajouter de la mitraille à leur bordée. Naylor avait à moitié perdu une jambe, il avait au côté un trou où l'on aurait logé le poing.

— Ça va aller, Naylor.

Bolitho lui serra la main de toutes ses forces, le pont semblait se dérober sous lui. On avait besoin de lui, il y avait urgence. La bataille faisait rage sans discontinuer. On exécutait ses ordres, *quois qu'il advînt*.

Le marin hoqueta :

— Je... je crois que je suis en train de mourir, amiral.

Il avait les larmes aux yeux, il semblait indifférent à son propre sang qui s'écoulait sans discontinuer par les dalots. On eût dit qu'il était tout étonné de ce qui lui arrivait. Il essaya de déhaler son corps brisé plus loin du canon, Bolitho le sentit qui serrait soudain sa prise.

— Mais pourquoi moi, amiral ? reprit le jeune marin.

Puis il tomba en arrière, un filet de sang coulait à la commissure de ses lèvres.

*Pourquoi moi ?*

Keen attendit que Bolitho eût dégagé sa main avant de la reposer délicatement sur le pont.

— *Le Capricieux* arrive en renfort, sir Richard ! Mais il y a un autre espagnol qui rapplique par là !

Il regarda son bras tendu : sa manche était déchirée, il n'avait même pas senti la balle qui l'avait frôlé.

Bolitho s'approcha de la lisse et aperçut le second vaisseau qui dépassait celui qui venait de leur tirer dessus.

— Il tente de rallier son amiral, fit Bolitho en hochant la tête.

Keen appela d'un geste :

— Monsieur Quayle ! Faites passer à la batterie basse ! Nous engageons immédiatement celui-ci !

Le quatrième lieutenant ne faisait plus autant le fier. Il était presque fou de terreur. Keen se retourna :

— Monsieur Furnival !

Mais l'aspirant était tombé à son tour, tandis que son camarade restait près de Jenour, raidi, fixant les pavillons sur lesquels gisait son ami, comme s'il se reposait un instant dans la fureur de la bataille. Bolitho cria :

— Monsieur Quayle ! Descendez ! C'est un ordre !

Keen chassa les cheveux qui lui tombaient sur le front et comprit soudain que sa coiffure avait disparu.

— Bon Dieu ! dit-il simplement.

— Paré, commandant !

Keen abaissa son sabre :

— Feu !

L'une après l'autre, les pièces colorèrent l'eau entre les coques de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Ils entendirent distinctement les masses de métal lancées par *l'Hypérion* frapper le flanc de son adversaire, écrasant sans pitié hommes et canons.

La fumée s'envola rapidement, le vent forcissait, Keen s'exclama :

— Il va nous rentrer dedans ! Son safran est parti !

Bolitho entendit un grand bruit de plongeon et, lorsqu'il tourna la tête, vit quelques boscos qui s'éloignaient vivement du canon dessaisi. Le cadavre de Naylor était passé par-dessus bord. Il ne restait plus qu'une flaue de sang pour marquer l'endroit où il avait combattu avant de mourir.

Bolitho entendait encore le son de sa voix. *Pourquoi moi ?* Bien d'autres encore allaient pouvoir se poser cette question.

Il aperçut Allday, le coutelas au poing. Le regard froid, il attendait les Espagnols qui arrivaient.

Parris hurla :

— Parés à repousser l'abordage !

Le major Adams se précipita à l'avant, le bâton de foc de leur adversaire jaillit de la fumée et s'encastra dans le boute-hors de *l'Hypérion*. La secousse fut telle que même les canonniers s'interrompirent dans leur besogne.

Keen cria :

— Poursuivez le tir !

Dans la batterie basse, les trente-deux-livres tiraient sans relâche dans le petit triangle d'eau couvert de débris et envahi par la fumée. Une nouvelle bordée, et une autre encore avant que le bâton de foc de l'espagnol finît par se briser en mille morceaux. Dans un énorme fracas, le navire commença à défiler le long du bord, et puis, au bout d'un moment, les gueules des canons, amis et ennemis, s'écrasèrent les unes contre les autres.

Les mousquets tiraient des hauts, dans toutes les directions.

Des hommes sautaient sur leurs fusils ou s'effondraient en courant pour essayer de dégager les morceaux de gréement tombés et les poulies.

Dans les hunes de *l'Hypérion*, les pierriers rugissaient, Bolitho aperçut un groupe de marins espagnols qui se faisait

écraser alors qu'il s'avançait prudemment dans les filets d'abordage.

Keen cria :

— Nous ne gouvernons plus, sir Richard ! Il va falloir se débarrasser de celui-là, et je crois que l'autre deux-ponts est pris au piège !

— Faites évacuer l'entre pont, Val. Fermez les sabords ! Je veux tout le monde en haut !

Ils n'osaient pas tirer, avec l'autre bâtiment bord à bord. Ils étaient enchevêtrés l'un dans l'autre. Un seul morceau de bourre en flammes, et ils se retrouvaient tous deux en enfer.

Les marins de la batterie basse, à moitié nus, noircis par la fumée, émergèrent et allèrent rejoindre les hommes du major Adams qui se précipitaient pour repousser l'attaque.

Keen se débarrassa de son fourreau et soupesa la lame dans sa main. Cherchant des yeux dans la fumée, il rameuta ceux de ses officiers qu'il réussit à reconnaître au milieu de toutes ces silhouettes jaillissantes.

— Mais où est mon enfoiré de maître d'hôtel ?

Il accorda un bref sourire à Tojolms qui se précipitait pour venir le rejoindre, le coutelas levé pour éviter les autres marins qui couraient partout.

— Ici, commandant ! — il jeta un coup d'œil à Allday. Paré quand vous voudrez, commandant !

Keen s'arrêta un instant sur Parris qui se trouvait près de la lisse.

— Restez ici. Occupez-vous de la dunette.

Un bref coup d'œil à Bolitho, qui valait une poignée de main.

Il se dressa, courut le long du passavant tribord. Des ennemis faisaient irruption, d'autres leur tiraient dessus de leur bâtiment. Le lieutenant de vaisseau Lovering brandit son sabre en hurlant :

— Au gaillard d'avant, les gars !

Et il tomba, le sabre pendu au bout de sa dragonne. Un tireur invisible avait trouvé une victime.

Dacie, le bosco borgne, était déjà perché sur la guibre et faisait faire de grands moulinets à sa hache d'abordage, causant

des dégâts terribles. Il avait déjà abattu trois ennemis lorsque les fusiliers d'Adams sautèrent du pont pour le rejoindre. Leurs baïonnettes brillaient à travers les filets. Ils repoussèrent les hommes pris dans les mailles comme des mouches dans une toile d'araignée.

Les pierriers de hune reprirent le feu, quelques Espagnols qui étaient sur le point de rejoindre la première vague se firent écraser sous le déluge dévastateur de mitraille. Ceux qui avaient déjà pris pied à bord de *l'Hypérion* commencèrent à reculer, l'un d'eux jeta son coutelas lorsque les fusiliers réussirent à le coincer dans un coin, mais il était déjà trop tard pour qu'on fit quartier. La fumée continuait à dériver sur le pont et, lorsqu'elle se dissipa, il n'y avait plus que des cadavres. Les fusiliers tout joyeux passèrent sur le pont de l'ennemi.

Jenour était resté près de Bolitho, sabre au clair, il avait l'air d'un cadavre. Il cria :

— Deux des espagnols se sont rendus, sir Richard !

En dépit du cliquetis de lames et des tirs sporadiques de mousquet, ils distinguèrent quelques vivats à bord d'un autre vaisseau. Bolitho eut même l'impression d'entendre des fifres et des tambours.

Il escalada l'échelle de poupe et dut se frotter les yeux pour essayer de voir quelque chose dans la fumée épaisse. Il réussit seulement à apercevoir *Le Tenace*, complètement démâté, collé contre l'espagnol avec lequel il était entré en collision. Les couleurs britanniques flottaient sur son adversaire, Bolitho en déduisit que c'étaient les marins du commandant Thynne qui poussaient ces vivats.

Puis il découvrit le *Benbow* qui dépassait un autre espagnol désemparé et qui tirait une brève bordée tout en poursuivant sa route. Des mâts se dressaient comme des arbres tombés, il aperçut la marque de Herrick flottant au-dessus de la fumée, illuminée par le soleil.

*L'Hypérion* avait ouvert le chemin, se dit-il dans une bouffée de rage, exactement comme Naylor l'avait dit.

Allday cria soudain :

— Là-bas, regardez !

Se retournant, Bolitho vit un groupe de marins espagnols qui passaient par-dessus le passavant tribord, dégageant les filets au passage, sans que personne les eût remarqués. Ils avaient dû grimper en s'aidant des porte-haubans, on aurait dit des créatures marines.

Bolitho dégaina son sabre et aperçut quelques tuniques rouges d'Adams qui se frayaien un passage vers l'arrière de l'autre vaisseau. Ceux qui venaient de tenter ce nouvel abordage n'avaient aucune chance. Leur bâtiment allait être obligé de se rendre si l'autre deux-ponts ne venait pas à leur aide. Mais une nouvelle bordée projeta de la fumée et des débris très haut dans l'air et jusqu'au pont principal de *l'Hypérion*. L'un des bâtiments de Bolitho, probablement *Le Croisé*, l'avait pris en enfilade de l'étrave à la poupe.

Le petit groupe était commandé par un enseigne. Lorsqu'il vit Bolitho, il brandit son sabre et se rua à l'attaque.

Jenour lui fit face, mais l'Espagnol était bon escrimeur. Il fit sauter la lame bleutée comme s'il se fût agi d'un fétu, la renversa d'une torsion de poignet et l'envoya voler au loin. Il recula pour reprendre son équilibre et donner le dernier assaut, avant de fixer avec horreur la pique d'abordage qui venait de jaillir par l'échelle de dunette. Le marin poussa un cri effroyable, dégagea la pique et la plongea dans le ventre de l'enseigne.

Bolitho faisait face à un autre Espagnol qui n'était armé que d'un gros coutelas. Il cria :

— Mais rendez-vous, bon Dieu !

Pourtant, qu'il eût ou non compris, le marin ne montrait aucune volonté d'abandonner. La large lame décrivit un grand cercle, Bolitho sauta prestement sur le côté, manqua tomber lorsqu'un rayon de soleil perça la fumée et éblouit son œil malade. Cela lui était déjà arrivé. Comme s'il devenait soudain aveugle.

Il se sentit vaciller, il tendait son vieux sabre, incapable de le pointer.

Parris cria :

— Arrêtez cet homme !

Bolitho devait se contenter de deviner ce qui se passait, il attendait le coup atroce du coutelas qu'il ne voyait pas.

Quelqu'un se mit à hurler, des vivats éclataient ça et là, Bolitho devina que les hommes de Keen couraient à la poursuite du dernier de leurs agresseurs.

Comme paralysé, Allday leva son arme lorsqu'il vit l'autre plonger sur Bolitho, apparemment incapable de bouger. La lame frappa l'homme sur le côté de la tête comme un éclair, mais un éclair qui avait la force et l'expérience d'Allday. Comme il se retournait, toujours tâtonnant dans la lumière aveuglante, il vit Allday qui se précipitait vers lui.

Jenour entendit le coup alors qu'il se penchait vers les dalots pour récupérer son sabre. Parris, qui sanglotait de douleur après le coup qu'il avait reçu à l'épaule, vit le coutelas heurter l'Espagnol à hauteur de l'avant-bras. Et puis le bras tomba sur le pont avec le coutelas.

Allday cracha :

— Et celui-là, il est pour moi, matelot !

D'un dernier coup sur la nuque, il le réduisit définitivement au silence.

Il prit Bolitho par le bras :

— Ça va, sir Richard ?

Bolitho avala plusieurs grandes goulées d'air. Il avait l'impression que ses poumons étaient remplis de feu, il arrivait à peine à respirer.

— Oui. Oui, mon vieux. Le soleil...

Il se tourna vers Jenour :

— Vous avez fait preuve d'un courage magnifique, Stephen !

Mais, voyant Jenour changer soudain de figure, il crut d'abord qu'il avait été blessé. Des clameurs s'élevaient de l'autre bâtiment maintenu bord à bord par un fouillis de gréement. Lorsqu'une risée dissipa la fumée, Bolitho comprit pourquoi Jenour avait cet air désespéré. Il se retourna, posa la main sur son œil gauche, et sentit tout son être se figer.

Le *San-Mateo*, vaisseau amiral espagnol, s'était tenu à l'écart du combat, ou peut-être avait-il mis trop longtemps à arriver. Il luisait au-dessus de son reflet gigantesque. Sa coque ne portait pas la moindre souillure, pas la moindre égratignure, ses voiles élégantes étaient indemnes, sans le moindre trou. Il avançait très lentement, et Bolitho eut le temps d'enregistrer

que ses vergues étaient noires de gabiers. Il se préparait à virer de bord. A quitter le théâtre de la bataille.

Bolitho tremblait de tous ses membres, il avait l'impression que cela ne s'arrêterait jamais. Il entendit Parris qui criait :

— Seigneur ! Il va tirer !

Le *San-Mateo* avait mis toutes ses pièces en batterie. A cette distance de cinquante yards, il ne pouvait pas les manquer, même si deux de ses conserves se trouvaient sur le trajet de la bordée.

Le cerveau de Bolitho se refusait à comprendre ce qui arrivait. C'était *l'Hypérion* qu'ils voulaient. Cet insolent, qui arborait toujours sa marque à l'avant, qui avait rompu leur ligne, qui avait entraîné les autres à sa suite. Il se tourna vers Allday, mais il regardait le vaisseau amiral ennemi, son couteau pendait à bout de bras.

*Ensemble. Même maintenant.*

Et le vaisseau amiral tira. Le bruit fut assourdissant. Lorsque la bordée s'écrasa sur *l'Hypérion* à la dérive, Bolitho sentit le pont reculer comme s'il partageait leur agonie.

Il fut projeté sur le côté de la dunette. Il était sourd aux espars qui tombaient dans un fracas de tonnerre, aux hurlements des hommes avant que le gréement qui s'effondrait les projetât par-dessus bord comme des cadavres pris dans un gigantesque filet.

Il se traîna jusqu'à l'aspirant Mirrieles, le saisit par l'épaule pour le retourner sur le dos. Ses yeux étaient fermés, des traces humides qui ressemblaient à des larmes coulaient de ses paupières. Il était mort. Il aperçut Allday agenouillé qui, la bouche grande ouverte, essayait de reprendre son souffle. Leurs regards se croisèrent, et Allday essaya de lui faire un sourire.

Bolitho sentit que quelqu'un le tirait par les pieds, le soleil l'avait encore rendu aveugle et il gisait là, au milieu de ce massacre.

Puis la fumée descendit plus bas et le *San-Mateo* disparut à leur vue.

## IX

# DERNIER ADIEU

Sir Piers Blachford s'appuya contre la table d'opération de fortune. Le grondement du canon avait repris, tout le vaisseau tremblait violemment. Il essuya son visage ruisselant et dit :

— Emmenez cet homme. Il est mort.

Les aides du chirurgien se saisirent du cadavre dénudé et le tirèrent dans les ténèbres de l'entrepont.

Blachford tendit le bras et sentit le gros couple près de sa tête. Si l'enfer existe, songea-t-il, il doit ressembler à cet endroit.

Les lanternes qui dansaient au-dessus de la table rendaient la scène encore plus lugubre. Elles jetaient des ombres sur les formes courbes de la coque et éclairaient d'une lumière crue les formes inertes ou informes des blessés que l'on descendait sans discontinuer.

Il se tourna vers son compagnon, George Minchin, chirurgien de *l'Hypérion*, un homme au visage rude, avec quelques mèches de cheveux grisonnants. Il avait les yeux rougis et ce n'était pas dû seulement à la fatigue. Une grosse jarre était posée à côté de la table, le rhum aidait les malheureux blessés que l'on déposait sur la table à supporter la douleur ou les derniers moments. On les déshabillait puis on les maintenait en place comme des victimes sacrificielles jusqu'à ce que tout fût terminé. Minchin semblait boire plus que de raison.

Blachford avait vu les blessures les plus horribles : des hommes sans membres, des visages et des corps brûlés ou déchirés par les éclis. L'endroit servait habituellement de poste aux aspirants : c'était là qu'ils dormaient, mangeaient, étudiaient leurs manuels à la faible lueur des chandelles. Il débordait de souffrance. Il y régnait une odeur éœurante de sang, de vomissures, de douleur. Chaque départ de bordée, chaque fracas épouvantable des coups ennemis qui frappaient la

coque déclenchaient des cris et des grognements parmi les formes entassées là qui attendaient leur tour.

Blachford devait se contenter d'imaginer ce qui se passait là-haut, en plein soleil. Ici, dans l'entrepont, nulle lumière du jour ne pénétrait jamais. Sous la flottaison, c'était certes l'endroit le plus adapté à cette sale besogne, mais il n'en était pas moins révolté pour autant.

Il montra d'un geste les bassines répugnantes placées sous la table et à demi pleines de membres amputés, avertissement sans frais pour ceux qui allaient bientôt connaître un nouveau surcroît de souffrances. Ici, seule la mort pouvait vous apporter le réconfort.

— Sortez-moi ça d'ici !

Il entendait des coups de marteau tout près, dans l'étroite galerie de combat qui courait tout le long du bordé sous la flottaison. Elle formait comme un petit couloir entre les compartiments intérieurs et la coque, dont le charpentier et ses compagnons réparaient les trous causés par les boulets ou les voies d'eau. Les coups continuaient de pleuvoir sur le flanc.

Blachford entendit un long grondement droit au-dessus de sa tête. Il leva les yeux vers les barrots peints en rouge comme s'il s'apprêtait à les voir se courber. Une voix terrorisée appela dans l'ombre :

— Qu'est-ce que c'est, Toby ?

Quelqu'un lui répondit :

— Ils courrent dans la batterie basse, voilà ce que c'est !

— Mais pourquoi font-ils cela ? demanda anxieusement Blachford.

Minchin avala un plein quart de rhum et s'essuya la bouche du revers d'une main sale.

— Ils évacuent. Nous sommes bord à bord avec un de ces salopards. Ils ont besoin du moindre mathurin pour les foutre dehors !

Puis il cria d'une voix rauque :

— Au suivant, Donovan !

Il se tourna vers Blachford, l'air rancunier.

— C'est pas ce à quoi vous êtes habitué, j'imagine ? Pas de belles salles d'opération avec des rangées d'étudiants ignares

suspendus à vos lèvres – il cligna des yeux, de la fumée s'infiltrait depuis le pont. J'espère que vous aurez appris quelque chose d'utile aujourd'hui, *sir Piers*. A présent, vous savez ce que nous devons supporter au nom de la médecine.

Un de ses acolytes lui dit :

— Cui-ci est un officier, monsieur.

Blachford se pencha par-dessus la table. On enleva à l'enseigne sa chemise déchirée et on le coucha à plat.

C'était Lovering, le second lieutenant, qui avait été abattu par un tireur d'élite espagnol.

Blachford commença par examiner la terrible blessure qu'il avait au bras. A la lueur des fanaux qui dansaient, le sang paraissait noir et la peau était en lambeaux, là où la balle avait percé avant de toucher l'os.

Lovering le regardait, les yeux pleins de souffrance.

— Oh, mon Dieu, est-ce grave ?

Minchin posa la main sur son épaule nue. Elle était glacée et moite.

— Désolé, Ralph – un coup d'œil à Blachford, puis : Il faut enlever ça.

Lovering referma les yeux :

— Oh non, je vous en prie, pas mon bras !

Blachford attendit qu'un aide eût apporté les instruments. Il avait dû ordonner et ordonner encore qu'on les nettoyât. Pas étonnant que tant d'hommes mourussent de la gangrène. Il fit doucement :

— Il a raison, c'est pour votre bien.

L'officier tourna la tête pour ne plus voir la lanterne. Vingt-deux ans environ, songea Blachford. Lovering soupira :

— Pourquoi ne me tuez-vous pas ? Je suis foutu.

Des coups redoublés frappaient la coque, quelques instruments tombèrent. Blachford se baissa pour les ramasser et vit, tout étonné, un rat s'enfuir dans l'ombre. Minchin surprit sa moue de dégoût et se mit à sourire de toutes ses dents. Il était venu, avec ses discours de haut et puissant personnage. Mais que connaissait-il de la guerre ? Il vit du coin de l'œil un éclat de lumière sur le bistouri.

— Allez, Ralph.

Il lui mit une lanière de cuir entre les dents sans lui laisser le temps de protester.

— Quand ce sera fini, je vous ferai boire un fameux cognac.

Une voix cria dans la fumée :

— Encore un officier, monsieur !

Un aide leva la lanterne, Blachford aperçut l'enseigne de vaisseau Quayle qui s'effondrait contre un couple en essayant de se couvrir le visage avec sa vareuse.

Le lieutenant de vaisseau Lovering se débattait sur la table et, sans l'aide qui le maintenait par son bras valide, il aurait réussi à se remettre debout.

— Salaud ! Espèce de lâche !

Sa voix se perdit dans un souffle et il retomba sur la table, à moitié évanoui.

Blachford jeta un coup d'œil à Quayle. Il s'accrochait, les mains serrées, et pleurait comme un enfant.

— Traitez-le comme il vous plaira, mais c'est un blessé comme les autres !

Minchin remit la courroie en place entre les mâchoires de Lovering. Brutal, insensible, comme tous les gens qui faisaient ce métier. Il le prit par les épaules et attendit la première incision du bistouri. Avec un peu de chance, il allait perdre conscience avant que la scie eût commencé son œuvre.

Minchin pouvait oublier ce que Blachford et ses semblables pensaient des chirurgiens de marine. Il était même capable de ne pas faire attention aux souffrances de Lovering, même s'il avait toujours apprécié le jeune officier. Pour oublier tout cela, il concentra ses pensées sur sa fille qui vivait à Douvres et qu'il n'avait pas vue depuis deux ans.

— Au suivant !

On emporta Lovering, tandis que le membre amputé tombait dans la baille. *La moque à bidoche*, comme les hommes l'appelaient. Jusqu'à ce que vînt leur tour.

Blachford attendait un marin qui s'était fait écraser le pied par un affût. Près de lui, les infirmiers et leurs aides approchèrent les lanternes. Blachford regarda ses bras rougis jusqu'aux coudes. Minchin et les autres étaient dans le même état. *Etonnez-vous après cela qu'ils nous traitent de bouchers.*

L'homme commença par crier et par supplier, mais avala goulûment un quart de rhum que Minchin termina avant de dénuder le pied écrabouillé. La coque se remit à trembler, mais on avait l'impression que la bataille se calmait. Apparemment, les canons tiraient dans toutes les directions, on entendait parfois des cris ça et là entre les ponts, comme des esprits errants.

*L'Hypérion* avait sans doute été pris à l'abordage, décréta Blachford, à moins que l'ennemi n'eût reculé pour se regrouper. Il ne connaissait pas grand-chose à la guerre sur mer, honnis ce qu'on lui en avait raconté ou ce qu'il avait pu lire dans la *Gazette*. Ce n'était que depuis qu'il avait commencé à inspecter la flotte qu'il avait commencé à réfléchir à ces hommes qui décidaient de la victoire ou de la défaite, des hommes faits comme lui de chair et de sang.

— Suivant !

Cela ne s'arrêtait jamais.

Un fusilier descendit l'échelle en criant :

— On est à bord de l'espagnol, les gars !

Il disparut et Blachford entendit, tout ébahi, quelques blessés qui poussaient des vivats. Pas besoin de se demander pourquoi Bolitho aimait tant ses marins. Il baissa les yeux pour examiner le jeune aspirant. Un gamin.

Minchin explora le bord de la blessure qu'il avait au côté : on voyait les côtes toutes blanches dans une masse sanguinolente. Blachford lui dit doucement :

— Seigneur, il a l'air si jeune.

Minchin se tourna vers lui ; il voulait le blesser, le faire souffrir à tout prix :

— Eh bien, Mr. Springett n'aura guère le loisir de vieillir, sir Piers. Il a ingurgité un bon paquet de ferraille espagnole ! – et, d'un geste impatient : Emmenez-le !

— Quel âge avait-il ?

Minchin savait pertinemment qu'il avait treize ans, mais quelque chose le mit soudain en éveil. Cette accalmie subite, que même le grondement du canon dans le lointain n'arrivait pas à rompre. Le pont roulait plus mollement, comme si le vaisseau s'alourdissait dans l'eau. Les pompes marchaient toujours. Bon

sang, songea-t-il, on dirait qu'elles ne s'arrêtent jamais à bord de cette vieille baille.

Blachford remarqua le changement d'expression :

— Que se passe-t-il ?

— 'sais pas, répondit Minchin en branlant du chef.

Il jeta un coup d'œil aux formes des blessés, allongés le long du bordé. Certains étaient déjà morts, et personne n'y prêtait attention ni ne s'en occupait. D'autres attendaient là, attendaient toujours. Mais cette fois... Il répondit d'une voix brusque :

— Ce sont tous des marins. Ils *savent* que quelque chose ne tourne pas rond.

Blachford leva les yeux vers la descente noyée dans la fumée qui donnait accès au pont inférieur. On aurait cru qu'ils étaient les derniers êtres vivants encore présents à bord. Il sortit sa montre, la consulta. Minchin se baissa pour refaire le plein de son quart, ras bord. Il avait eu le temps l'apercevoir cette jolie montre en or au couvercle finement ciselé. Qu'il aille au diable !

Le tonnerre épouvantable de la bordée qui les étourdit ne ressemblait à rien que Minchin eût déjà connu. Il devait y avoir plusieurs pièces, et pourtant le bruit était comme soudé en un unique et gigantesque fracas qui vint percuter la coque. On aurait dit que c'était le son, et non la masse de métal, qui venait de s'écraser sur les pièces de bordé.

Le pont se dressa avant de trembler violemment en retombant sur le vaisseau à couple, mais le vacarme ne cessa pas pour autant. Il y eut un énorme craquement qui semblait venir d'en haut, suivi immédiatement par le fracas des espars et du gréement qui tombaient et par d'énormes chocs. Il devina qu'il devait s'agir des canons brutalement arrachés à leurs sabords.

Les blessés criaient, suppliaient, certains essayaient de se traîner vers la descente, mais les traces de sang qu'ils laissaient derrière eux témoignaient de l'inutilité de leurs efforts. Blachford entendit les espars brisés taper contre la coque, puis des hurlements qui venaient de la galerie de combat. Les fanaux s'étaient brisés, des hommes cherchaient à tâtons leur chemin dans l'obscurité.

Minchin se releva, ses oreilles tintant encore du bruit de l'explosion. Il vit d'abord des rats qui se faufilaient entre les corps de ceux qui ne souffriraient plus et secoua vigoureusement la tête pour tenter de remettre de l'ordre dans ses idées.

Comme il passait devant lui, Blachford le héla :

— Où allez-vous ?

— Dans mon infirmerie. Tout ce que je possède dans ce monde de merde est là-bas.

— Au nom du ciel, mon vieux, mais expliquez-moi ce qui se passe !

Minchin dut se retenir, le pont tremblait encore. Les pompes avaient fini par s'arrêter. Il répondit, furieux :

— Nous coulons. Mais je ne resterai pas ici pour voir ça !

Blachford regarda autour de lui. *Si je survis...* Puis il chassa toutes les idées qui lui passaient par la tête.

— Occupez-vous de ces hommes, faites-les monter sur le pont.

Les aides acquiescèrent, mais tous les yeux étaient fixés sur la descente. *Partir par le fond.* Leur vie. Leur foyer, que ce fût volontairement ou sous la contrainte de la presse. Non, c'était impossible. On entendait des bruits de souliers dans l'échelle, et Dacie, le quartier-maître bosco borgne qui les regardait d'en haut.

— Montez-vous, sir Piers ? C'est un sacré bazar là-haut.

— Et les blessés ?

Dacie s'accrocha à la main courante et essuya d'un geste son œil unique. Il mourait d'envie de courir, courir et courir encore. Mais toute sa vie durant il avait été dressé à rester à son poste, à obéir.

— Je vais demander, sir Piers.

Et il disparut.

Blachford ramassa sa sacoche et courut à l'échelle. Comme il grimpait les premières marches, il eut soudain l'impression de quelque chose d'étrange. Elles étaient inclinées de façon bizarre. Pour la première fois, il sentit un frisson de terreur le parcourir. Il songea à la colère de Minchin.

*Partir par le fond.*

Le lieutenant de vaisseau Stephen Jenour serrait fermement le bras de Bolitho, il l'avait sorti du pont. Le soulagement et l'horreur le mettaient hors de lui. « Merci mon Dieu, oh merci ! »

— Reprenez-vous, Stephen, lui dit Bolitho.

Il regarda la dunette puis, plus bas, le spectacle terrifiant. Pas étonnant que Jenour fût sur le point de craquer. Il avait sans doute cru un moment qu'il était le seul survivant.

On aurait dit que tout le vaisseau avait été intégralement dépouillé de tout, mis à nu, si bien que plus rien ne pouvait seulement cacher ses blessures. Le mât d'artimon était entièrement tombé, le petit mât de hune avait été abattu, comme frappé par une hache gigantesque, et pendait par-dessus bord dans un enchevêtrement de manœuvres. Des espars, des cordages, et des hommes. Des hommes qui flottaient au milieu des bouts, ou qui pendaient lamentablement comme des poissons morts.

Jenour souffla :

— Le second, sir Richard !

Il essayait de le lui montrer du doigt, mais tout son corps tremblait si violemment qu'il manqua tomber.

Bolitho, oubliant son propre désespoir, se précipita vers une échelle à demi détruite qui menait au pont supérieur. Les canons avaient été abandonnés dans toutes les positions, leurs servants gisaient alentour, ou essayaient de se traîner à l'aveuglette vers un panneau où ils pourraient s'abriter. Parris gisait sous un dix-huit-livres qui s'était renversé, les yeux tournés vers le ciel. Il aperçut soudain Bolitho.

Bolitho se baissa près de lui.

— Faites chercher le chirurgien, ordonna-t-il à Jenour.

Il lui tendit sa vareuse.

— Et allez-y en marchant calmement, souvenez-vous. Les survivants auront besoin de garder pleine confiance en nous.

Parris essayait de lui toucher le bras. Les dents serrées, il réussit à articuler :

— Mon Dieu, sale affaire ! — il tenta de remuer ses épaules, puis : Le *San-Mateo*, où en est-il ?

Bolitho hocha la tête :

— Il est parti. Continuer le combat n'avait plus de sens, quand on voit tout cela.

Parris laissa échapper un gros soupir.

— Une victoire — et, se tournant vers Bolitho, le regard suppliant : Mon visage, je n'ai rien, amiral ?

Bolitho fit un signe rassurant :

— Pas la moindre marque.

Il eut l'air rasséréné.

— Mais je ne sens plus mes jambes.

Bolitho se pencha sur le canon renversé. Le fût était encore brûlant d'avoir été utilisé, mais Parris n'en sentait rien. Il vit ses bottes en cuir de Hesse qui dépassaient de l'autre côté de l'affût. Les deux jambes devaient être écrasées.

— Je vais rester ici jusqu'à ce que quelqu'un arrive.

Il se tourna vers le pont dévasté. Seul le mât de misaine était toujours debout, sa marque flottait du maître mât au-dessus des voiles réduites en lambeaux.

Il sentit le pont trembler. Les pompes s'étaient arrêtées, sans doute faussées ou réduites en miettes. Il s'obligea à regarder la vérité en face : *l'Hypérion* agonisait, pendant qu'il attendait là. Il eut un regard pour l'aspirant Mirrieless, mort lui aussi, dont on avait traîné le corps jusque-là après qu'il eut été tué sur la dunette. Il avait seize ans. Exactement mon âge quand la quille de *l'Hypérion* a goûté à l'eau salée pour la première fois.

Il entendit des voix, des pas pressés, et aperçut quelques marins et fusiliers qui revenaient du deux-ponts espagnol toujours à couple. La chose était étrange, mais Bolitho n'avait jusqu'ici pas regardé une seule fois leur prise désemparée.

Il vit aussi Keen, le bras passé autour des épaules de Tojohns. Il avait un pansement sanguinolent à la jambe et s'approcha de lui en boitant.

— Je suis mort une dizaine de fois, sir Richard... Je vous croyais tombé pendant cette bordée — et, apercevant Parris : Nous devrions l'enlever d'ici.

Bolitho lui prit le bras :

— Val, *vous savez*, n'est-ce pas ?

Leurs regards se croisèrent.

— Oui, répondit Keen, il est en train de couler. Nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Il se tourna vers le canon hors d'usage, il était incapable de supporter la souffrance de Bolitho.

— Même si nous arrivions à passer les pièces par-dessus bord. Le temps joue contre nous.

Parris poussa un grognement et Bolitho demanda :

— La prise est-elle en sécurité, Val ?

— Oui. Il s'agit de *l'Asturias*, quatre-vingts canons. Il a été largement puni après cette canonnade, tout comme sa conserve. Mais il peut nous être utile pour relayer les signaux.

Bolitho essayait de mettre de l'ordre dans ses idées qui se bousculaient. Ses oreilles le faisaient encore souffrir, après cette terrible canonnade.

— Signalez au *Benbow* de s'assurer des prises et de donner la chasse aux autres avec tous les moyens disponibles. Les espagnols vont certainement tenter de se réfugier dans le port le plus proche – et, contemplant les ponts ensanglantés : En laissant amis et ennemis se débrouiller tout seuls !

Keen serra plus fortement les épaules de son maître d'hôtel.

— Venez, Tojohns ! Il faut rassembler l'équipage !

Bolitho ordonna à Jenour :

— Descendez et prenez la tête des boscos. Vous pouvez vous en charger ?

— Et lui, sir Richard ? demanda Jenour en montrant Parris.

— Je vais attendre le chirurgien. Il va vouloir amputer les deux jambes, j'en ai bien peur, lui confia-t-il à voix basse.

Parris lui dit d'une voix lasse :

— Je suis désolé de tout cela, sir Richard... – puis, étouffant le gémississement que lui arrachait la vague de souffrance qui le torturait : Je... j'aurais pu vous aider. J'aurais dû venir plus tôt lorsque j'ai appris que vous aviez des ennuis à Londres.

Il divaguait. Bolitho se pencha sur lui et lui prit la main. *Ou bien était-ce lui qui divaguait ?*

Parris poursuivit, sur le même ton détaché :

— *J'aurais dû* m'en douter. Je désirais tant obtenir un nouveau commandement, j'étais outré d'avoir perdu le précédent, je crois que je ne l'ai pas désiré assez fort.

Des silhouettes revenaient de l'autre bâtiment, on entendait des commandements dominer le chaos. Il vit Penhaligon, le maître pilote, qui arrivait de l'arrière démolé avec un de ses hommes. Il tenait la montre du bord, cette montre qu'il avait utilisée pendant toute sa carrière. Il écoutait à moitié les propos vagues de Parris, mais il pensait surtout à ce vaisseau qu'il avait connu mieux que tout autre. *L'Hypérion* avait porté la marque de trois amiraux, avait été sous les ordres de quinze commandants, sans compter les milliers de marins qu'il avait embarqués à son bord. Pas une seule campagne qu'il eût manquée, en dehors de ces années pendant lesquelles on l'avait transformé en ponton.

Parris reprit :

— Somervell m'est devenu très cher. C'est un sentiment contre lequel j'ai essayé de lutter, mais en vain.

Bolitho le regardait fixement. Au début, il ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

— Somervell et vous — *c'est cela* qui s'est passé ?

Cette découverte surgit soudain et il fut surpris de l'aveuglement dont il avait fait preuve. Ce dégoût qu'éprouvait Catherine pour Parris, non parce que c'était un coureur de jupons comme le prétendait Haven mais à cause de sa liaison avec son mari. *Il n'y a jamais eu d'amour entre nous*, il entendait encore presque ses mots, le son de sa voix. C'est sans doute pour cela que Parris avait perdu son commandement, la chose avait dû être enterrée par l'autorité supérieure, qui avait préféré étouffer le scandale.

Parris le regardait, l'air accablé :

— Oui, c'est bien cela. Je voulais vous le dire — à vous plus qu'à tout autre. Après tout ce que vous avez fait pour moi, pour ce bâtiment, tout ce que vous avez dû endurer à cause de ma folie.

Bolitho entendit Blachford arriver. Il aurait dû éprouver colère, répulsion, mais il était dans la marine depuis qu'il avait

douze ans. Ce qu'il ne savait pas encore à l'époque, il l'avait rapidement découvert. Il répondit doucement :

— Bon, eh bien maintenant, vous me l'avez dit – et, lui prenant l'épaule : Je vais m'entretenir avec le chirurgien.

Le pont se remit à trembler, des poulies brisées et des armes abandonnées chutèrent du passavant comme autant d'objets hétéroclites.

Blachford était blanc comme un linge, Bolitho devinait sans peine ce qu'il avait dû vivre en bas.

— Pouvez-vous opérer ici, sur le pont ?

Blachford acquiesça :

— Après ce que je viens de voir, je suis capable de faire n'importe quoi.

Keen descendait de la dunette et cria :

— Le *Benbow* vient de faire l'aperçu, sir Richard. Le contre-amiral Herrick forme tous ses vœux à votre endroit et s'offre à vous apporter toute l'aide nécessaire !

Bolitho lui sourit tristement :

— Dites-lui que je n'en ai pas besoin, mais remerciez-le.

Ce cher Thomas était toujours en vie et indemne. Grâces en fussent rendues à Dieu.

Keen se tourna vers Blachford qui, à genoux, ouvrait sa sacoche. On lisait dans ses yeux qu'il pensait : cela aurait pu être n'importe lequel d'entre nous, ou même nous deux. Il reprit :

— Six des espagnols se sont rendus, sir Richard, parmi lesquels *L'Intrépido* qui a été le dernier à s'y résoudre ; il s'est rendu au *Tybalt*.

On entendit le claquement sec d'une aussière qui lâchait, et Keen ajouta :

— Nous commençons à tirer rudement sur *l'Asturias*, sir Richard.

— Je le sais – il chercha autour de lui. Où est donc Allday ?

Un marin qui passait lui répondit :

— Il est descendu, sir Richard.

— Je crois que je sais pourquoi, fit Bolitho en hochant la tête.

— Je suis prêt, annonça Blachford.

Ils entendirent un nouveau claquement, mais cette fois-ci, il s'agissait d'un coup de pistolet. Bolitho et les autres virent le bras de Parris retomber sur le pont, le pistolet qu'il portait toujours sur lui fumait encore entre ses doigts.

Blachford referma sa sacoche et conclut calmement :

— Peut-être cela vaut-il mieux ainsi, en tout cas, mieux que tout ce que j'aurais pu faire. Un jeune homme si courageux, je crois qu'il n'aurait pas supporté de vivre comme un infirme.

Bolitho, après s'être découvert, se dirigea vers l'échelle de dunette.

— Laissez-le là où il est, il sera en bonne compagnie.

Un peu plus tard, il se fit la réflexion que cela ressemblait à une épitaphe.

Des tuniques rouges se mouvaient un peu partout dans le bord. Le major Adams, tête nue, mais apparemment indemne, hurlait des ordres.

— Les blessés d'abord, major, lui dit Bolitho. On les fait passer à bord de l'espagnol. Ensuite...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Au lieu de poursuivre, il se tourna vers le *Benbow* qui, accompagné du *Capricorne*, défilait le long de l'autre bord. Cette fois-ci, pas de vivats, Bolitho savait trop bien ce à quoi *l'Hypérion* devait ressembler. Etait-ce son imagination, ou bien les épaules noueuses de la figure de proue effleureraient-elles déjà l'eau ? Il resta à la regarder jusqu'à ce que son œil malade se fût mis à trembler convulsivement.

Il était incapable de penser à autre chose. *L'Hypérion* était en train de sombrer. Ils ne pouvaient même pas jeter l'ancre : dans ces eaux, la mer était sans fond. Le lieu exact du naufrage ne serait jamais connu.

Des hommes s'agitaient autour de lui mais, comme en ce jour où il avait hissé sa marque à bord, les visages qu'il voyait étaient bien différents. Il tâta l'éventail dans sa poche : *il voulait partager cet instant avec elle*.

Il aperçut Rimer, ce second maître pilote tout tordu qui était avec lui lors de l'attaque du galion. Il était assis contre une bitte, le regard fixe, immobile, figé comme à l'instant où une balle l'avait frappé. Loggie, le caporal d'armes, étendu de tout son

long en travers du corps d'un autre fusilier qu'il avait tenté de traîner à l'abri. C'est alors qu'un tireur l'avait abattu à son tour.

Les premiers blessés émergeaient d'un panneau. Quelques-uns se mirent à crier lorsque leurs blessures entrèrent en contact avec l'hiloire ou avec des palans, mais la plupart d'entre eux se contentaient de regarder dans le vide, comme Rimer. Ils n'avaient jamais pensé qu'ils reverraient la lumière du jour.

Allday vint le rejoindre. Il avait ramené Ozzard.

— Il était toujours dans la cale, sir Richard — et avec un petit sourire forcé : 'Savait pas que l'affaire était terminée, l'en a de la chance !

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il avait retrouvé Ozzard assis dans l'échelle qui menait à la cale, le sabre d'honneur de Bolitho serré tout contre lui, occupé à contempler les derniers reflets des fanaux sur l'eau noire qui montait doucement vers lui. Il n'avait même pas eu l'intention de s'échapper.

Bolitho prit le petit homme par l'épaule :

— Je suis très heureux de vous revoir.

— Mais tous ces meubles, lui répondit Ozzard, et la cave à vins de madame — il poussa un soupir —, tout est perdu.

Keen s'approcha en boitillant :

— Je ne veux pas vous déranger, sir Richard, mais...

— Je sais, Val, répondit Bolitho en se tournant vers lui.

Continuez à faire ce que vous devez, je m'occupe du bâtiment.

Et voyant que Keen ouvrait la bouche pour protester :

— D'une certaine façon, je le connais mieux que vous.

Keen se rendit à ses raisons.

— Bien, sir Richard. Il n'y en a plus pour très longtemps, dit-il après un coup d'œil aux aussières tendues à se rompre.

— Je sais. Dédoulez les amarres. C'est la première fois, ajouta-t-il presque pour lui-même, que je perds mon bâtiment.

Minchin arriva sur le pont avec l'un de ses assistants. Leurs vêtements étaient noirs de sang, ils portaient tous les deux un sac. Minchin s'approcha de Bolitho :

— Autorisation d'évacuer les blessés, sir Richard ?

— Bien sûr, et merci.

Minchin se força à sourire, il avait le visage défaït.

— Même les rats se sont enfuis.

— Évacuez avec les autres, ordonna Bolitho à Ozzard.

Ozzard serrait contre lui le vieux sabre.

— Non, sir Richard, je reste...

— Bon, concéda Bolitho, dans ce cas, restez ici, sur le pont.

Il se tourna vers Allday :

— Vous venez avec moi ?

Allday avait l'air désespéré. *Devez-vous vraiment sombrer avec lui ?* Et tout haut :

— Vous ai-je jamais abandonné ?

Ils se dirigèrent vers la poupe, descendirent la première échelle qui menait au pont inférieur. Les mantelets étaient toujours fermés, mais à bâbord la plupart avaient été ouverts par le souffle, et les pièces étaient sorties de leurs affûts. Il n'y avait pas trop de morts. Dieu soit loué, Keen avait fait évacuer le pont pour contrer l'espagnol qui les avait abordés. Mais il y en avait tout de même quelques-uns. Des silhouettes pantelantes, les yeux à demi clos comme pour se protéger de la lumière et de la fumée, et qui les regardaient passer. Il y avait un homme coupé en deux, tranché très proprement par un boulet alors qu'il courait vers sa pièce avec son écouillon. Et du sang, du sang partout. Pas étonnant que les pavois fussent peints en rouge, mais on le voyait tout de même. L'enseigne de vaisseau Priddie, adjoint au chef de la batterie basse, gisait face sur le pont, le dos transpercé par de longs éclis arrachés du pont. Il tenait toujours son sabre à la main.

En bas d'une autre échelle, dans l'entrepont, Bolitho dut se courber pour passer sous les barrots. Deux fanaux étaient restés allumés. Les morts étaient alignés bien en rang, on les avait recouverts de toile à voile. Il y en avait d'autres autour de la table d'opération, ils étaient restés là où ils avaient rendu l'âme après avoir attendu leur tour. Un lourd objet tomba sur le pont et, au bout de quelques secondes, commença à dévaler dans un grondement, comme un être vivant.

— Mon Dieu ! murmura Allday.

Bolitho le regarda. C'était sans doute un boulet de trente-deux qui s'était échappé de son panier et qui roulait sans s'arrêter vers l'avant.

Ils firent halte près de la dernière écoutille, Allday souleva le panneau. Il donnait accès à la cale, là où Ozzard courait toujours se réfugier lorsque le vaisseau était au combat.

Bolitho s'agenouilla pour essayer de percer l'obscurité tandis qu'Allday lui tenait la lanterne.

Il s'attendait à voir de l'eau entre les tonneaux et les caisses, les coffres et les meubles, mais tout était déjà envahi. Des barils flottaient dans l'eau noire qui léchait un fusilier mort alors qu'il essayait de grimper à l'échelle. C'était l'un de ceux que l'on plaçait en faction pour empêcher les hommes terrorisés de venir se réfugier là et tenter ainsi d'échapper à la bataille. Il avait sans doute été tué par un fuyard, ou bien, tout comme Ozzard, avait essayé de trouver un abri après s'être échappé de l'enfer qui régnait sur le pont.

Le pont recommença à trembler, et il entendit de gros fragments qui tapaient dans la galerie de combat. La plupart des charpentiers avaient dû s'y faire prendre au piège et étaient morts noyés.

L'entrepont, les cales, les magasins et les soutes situés plus bas étaient des endroits qui étaient toujours restés obscurs pendant les trente-trois années d'existence de *l'Hypérion*. Lorsqu'ils avaient réarmé le vieux vaisseau après un carénage mené à la hâte, il était assez probable que l'arsenal avait laissé passer quelque chose. Plus bas, là où la première bordée s'était écrasée contre la muraille, il y avait sans doute une zone un peu abîmée que personne n'avait vue, des membrures et des planches de bordé pourries jusqu'à la carlingue. Le dernier bombardement du *San-Mateo* lui avait porté le coup de grâce.

Bolitho attendit qu'Allday eût refermé le panneau puis reprit le chemin de l'arrière pour remonter l'échelle.

Tant de souvenirs allaient disparaître avec ce bâtiment ! Adam, qui y avait embarqué comme aspirant. Cheney, qu'il avait aimée à son bord. Et tant de noms, tant de visages. Certains de ces êtres étaient là, à bord des vaisseaux ravagés de l'escadre où ils s'occupaient à mettre les prises en sûreté après la victoire. Bolitho les imaginait qui contemplaient *l'Hypérion*, qui se souvenaient peut-être de lui tel qu'il avait été dans le temps, tandis que les plus jeunes, comme l'aspirant Springett...

Il étouffa un juron, mit la main sur ses yeux. Non, celui-là aussi avait disparu, avec tant d'autres dont il ne se souvenait même plus. Allday lui glissa :

— Je crois que nous ferions mieux de remonter, amiral.

La coque se remit à trembler et Bolitho crut apercevoir de l'eau à la lueur des fanaux, qui montait jusqu'aux coutures de pont. Elle allait bientôt recouvrir le sang autour de la table de Minchin.

Ils remontèrent dans la batterie basse et durent se jeter de côté pour éviter un gros canon de trente-deux qui s'ébranlait et commençait à dévaler la pente, comme poussé par des mains invisibles. *Chargez ! En batterie ! Feu !* Bolitho entendait encore les ordres criés par-dessus le vacarme de la bataille.

Arrivé sur la dunette, Bolitho retrouva Keen et Jenour qui l'attendaient.

— Le bâtiment est évacué, sir Richard, lui annonça tranquillement Keen.

Il tourna les yeux vers sa marque qui paraissait immaculée au soleil.

— Dois-je l'amener ?

Bolitho s'approcha de la lisse de dunette et s'y agrippa comme il l'avait fait tant de fois, d'abord comme commandant, puis comme amiral.

— Non, s'il vous plaît, Val. Il s'est battu sous ma marque, il la portera à jamais.

Il se tourna vers l'espagnol, *l'Asturias*. On distinguait nettement toutes les avaries qu'il avait subies, la muraille trouée par les bordées de *l'Hypérion*. On avait maintenant l'impression qu'il était plus haut sur l'eau.

Il contemplait toutes ces silhouettes qui gisaient ça et là, Parris dont le bras déjeté tenait toujours le pistolet qu'il avait décidé d'utiliser pour son dernier voyage.

Ils avaient réussi à chasser l'ennemi qui s'était éparpillé. Mais, lorsque l'on voyait tous ces vaisseaux désemparés, tous ces cadavres abandonnés, la victoire semblait bien peu de chose. Bolitho fit à voix haute :

— Tu es mon bâtiment.

Les autres étaient restés près de lui, mais il paraissait bien seul.

— Tu n'es plus qu'un ponton. Mais cette fois-ci, c'est un honneur ! — et, lâchant la lisse : Je suis prêt.

*L'Hypérion* mit encore une bonne heure avant de disparaître. Il s'enfonça lentement par l'avant. De la poupe de l'espagnol, Bolitho entendait la mer faire irruption par les sabords, balayant sur son passage tous les débris, avide de tuer.

Même les prisonniers espagnols agglutinés le long des pavois restaient silencieux.

Des branles, libérés de leurs filets, flottaient dans l'eau. Un cadavre abandonné près de la roue se mit à rouler sur lui-même, comme s'il faisait semblant d'être mort.

Bolitho serrait de toutes ses forces son sabre contre l'éventail qui se trouvait dans sa poche.

*Ils étaient tous en train de sombrer avec lui.* Il retint son souffle lorsque la mer envahit tout le pont jusqu'à la dunette. On ne voyait plus que la poupe et sa marque toujours en tête de mât. Il se souvint alors de ce que disait ce marin agonisant : *l'Hypérion* avait frayé le chemin, comme il l'avait toujours fait. Il dit à voix haute :

— Il n'y en aura jamais de meilleur que toi, vieille baille ! Lorsqu'il se tourna une nouvelle fois de son côté, il avait disparu. On ne voyait plus que des nuages de bulles, des débris et de l'écume pour signaler l'endroit où il avait entamé son dernier voyage vers le fond de la mer.

Keen regardait les survivants abattus qui se trouvaient autour de lui. Il partageait exactement les mêmes sentiments.

## EPILOGUE

Bolitho fit halte près du rebord de la falaise et resta là à contempler fixement la baie de Falmouth. Il n'y avait pas de neige sur le sol, mais le vent qui balayait les falaises et projetait de l'écume au-dessus des rochers était glacé. De lourds nuages sombres brillaient comme du grésil, la nuit allait tomber.

Il sentait ses cheveux mouillés par la pluie et pleins de sel voler au vent. Il avait observé un certain temps un petit brick qui tirait des bords pour remonter la rivière Helford, mais avait fini par le perdre de vue dans les embruns qui se levaient sur la mer comme un nuage de fumée.

Il avait peine à croire que le lendemain fût le premier jour de la nouvelle année. Même depuis qu'il était revenu, il se sentait toujours envahi par un sentiment d'incrédulité, de perte irréparable.

Lorsque *l'Hypérion* avait sombré, il avait essayé de se consoler en se disant que son sacrifice n'avait pas été vain, comme n'avait pas été inutile celui de tous les hommes morts ce jour-là en Méditerranée.

Si l'escadre espagnole avait réussi à rallier la flotte combinée rassemblée à Cadix, Nelson aurait peut-être été battu.

Bolitho avait pris passage à bord de la frégate *Tybalt* pour rallier Gibraltar et avait laissé le commandement de l'escadre à Herrick, encore que la majeure partie des bâtiments eussent le plus grand besoin de passer au bassin sans attendre.

Arrivé sur le Rocher, ce qu'il avait appris l'avait abasourdi. La flotte combinée avait appareillé sans plus attendre de renforts, mais, en dépit de son infériorité numérique, Nelson avait remporté une victoire éclatante. Une seule bataille avait suffi à écraser l'ennemi, à détruire ou à s'emparer des deux tiers des vaisseaux, ce qui ôtait à Napoléon tout espoir d'envahir l'Angleterre.

Mais cette bataille, qui s'était déroulée dans une mer difficile, au large du cap Trafalgar, avait coûté la vie à Nelson. Toute la flotte était plongée dans la douleur et, à bord du *Tybalt*, où personne ne l'avait jamais de ses yeux vu, les hommes étaient en état de choc, au-delà de toute expression, comme s'ils avaient été ses amis. Le déroulement de la bataille proprement dite s'effaçait derrière la mort de Nelson et, lorsque Bolitho regagna enfin Plymouth, il put constater qu'il en allait partout de même.

Il jeta un dernier regard à la mer qui bouillonnait autour des récifs puis serra son manteau autour de lui.

Il songeait à Nelson, cet homme qu'il avait tant espéré rencontrer un jour, pour lui parler en se promenant avec lui, entre marins. Leurs vies avaient été presque semblables, comme deux routes parallèles tracées sur la carte. Il se souvenait de l'avoir rencontré une seule fois, lors de cette malheureuse affaire de Toulon. Et curieusement, il ne l'avait vu que de loin, à bord du vaisseau amiral. Il avait fait un grand signe à Bolitho, alors jeune commandant. Avec son air miteux, il allait changer leur monde. Plus étrange encore, ce vaisseau amiral à bord duquel Nelson était venu prendre ses ordres était ce même *Victory*. Il songeait aussi à toutes ces lettres qu'il avait reçues de lui et en particulier aux dernières, pendant ces derniers mois à bord de *l'Hypérion*. Des lettres écrites de cette bizarre écriture penchée qu'il avait dû réapprendre après avoir perdu son bras droit. *Alors, vous comprendrez peut-être qu'ils font la guerre avec des mots et du papier au lieu de la faire avec des munitions et du bon et bel acier.* Il n'avait jamais mâché ses mots, y compris avec les plus hautes autorités.

Et ces mots encore, ces mots qui lui étaient si chers, lorsqu'il avait demandé puis obtenu avec tant de peine *l'Hypérion* comme vaisseau amiral. *Donnez à Bolitho le bâtiment qu'il désire. C'est un marin, pas un terrien.* Bolitho était heureux qu'Adam eût fait sa connaissance et que Nelson l'eût vu.

Il jeta un regard derrière lui au sentier en lacet qui partait de la falaise pour rejoindre le château de Pendennis. Les fortifications étaient à demi cachées par la brume, des nuages

bas plutôt. Tout paraissait gris, menaçant. Il ne se rappelait plus depuis combien de temps il marchait là, ni ce qu'il était venu y faire. Il ne se rappelait pas non plus depuis combien de temps il ne s'était pas senti aussi seul.

A son retour en Angleterre, il avait fait une brève visite à l'Amirauté pour y remettre son rapport. Aucun des chefs importants n'avait trouvé le temps de le recevoir. Apparemment, ils étaient tous occupés à préparer les funérailles de Nelson. Bolitho avait fait semblant de ne pas prêter attention à cette façon qu'on avait de le tenir à l'écart et il avait été heureux de quitter Londres pour regagner Falmouth. Il n'y trouva aucune lettre de Catherine, c'était comme s'il la perdait une nouvelle fois. Mais Keen la verrait lorsqu'il irait rejoindre Zénoria dans le Hampshire.

*Dans ce cas, je vais lui écrire.* C'était étrange, cette idée le rendait nerveux. Il se sentait peu sûr de lui, comme la première fois. Comment réagirait-elle en le retrouvant après cette séparation ?

Il continua de cheminer contre le vent, ses bottes faisant crisser l'herbe trempée. On allait inhumer Nelson à Saint-Paul avec toute la pompe et le cérémonial possibles.

Cette pensée le rendait amer : tous ceux qui chanteraient le plus fort ces chœurs de louange seraient également ceux qui l'avaient le plus envié et dénigré.

Il songea à sa demeure, encore cachée derrière le repli de la colline. A son soulagement, Noël était déjà passé lorsqu'il était revenu. Sa mauvaise humeur, son sentiment de solitude auraient jeté une ombre sur les réjouissances. Il n'avait revu personne, il imaginait qu'Allday était déjà rentré et faisait à Ferguson le récit de la bataille en y ajoutant, selon son habitude invétérée, quelques détails de son cru.

Bolitho avait repensé souvent à ce dernier combat. Au moins, il n'y avait pas eu de deuil à déplorer chez les habitants de Falmouth. Seuls trois marins de *l'Hypérion* en étaient originaires et ils avaient tous survécu.

Une lettre d'Adam l'attendait, unique rayon de lumière qu'il eût trouvé. Adam était à Chatham. Il avait été promu capitaine de vaisseau et commandait un cinquième rang tout neuf que

l'on achevait d'armer à l'arsenal royal de la ville. Il réalisait enfin son rêve, il l'avait bien mérité.

Il s'arrêta une fois encore, il se sentait las et songea soudain qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner. C'était l'après-midi, l'obscurité allait bientôt tomber, rendant le chemin dangereux. Il se retourna, son manteau battait autour de lui comme une voile.

Ses hommes s'étaient battus comme des dieux. La *Gazette* avait raconté la chose en quelques lignes car le pays était écrasé par le deuil de Nelson, qui rejetait tout le reste à l'arrière-plan. « Le 15 octobre dernier, à une centaine de milles dans l'est de Carthagène, des vaisseaux de l'escadre de la Méditerranée sous les ordres du vice-amiral Sir Richard Bolitho, chevalier du Bain, ont engagé une force espagnole très supérieure, comptant douze bâtiments de ligne. Après un combat féroce, l'ennemi s'est retiré, laissant six prises aux mains des Anglais. Dieu protège le roi ! » Aucune mention n'était faite de *l'Hypérion*, ni des hommes qui reposaient désormais en paix dans ses flancs. Bolitho pressa le pas et manqua vaciller. Ce n'était pas sa vue qui l'abandonnait, c'était l'émotion qui lui embuait les yeux.

Qu'ils aillent tous au diable, se dit-il. Tous ces hypocrites se préparaient à encenser le petit amiral dont ils n'avaient plus à redouter l'honnêteté. Mais le petit peuple, lui, se souviendrait de son nom et le ferait entrer dans l'éternité. Pour la nouvelle marine, celle que connaîtraient Adam et tous ceux qui lui succéderaient.

Il aperçut une silhouette qui marchait sur le sentier, là où il passait près du bord de la falaise. Il regarda plus attentivement, essayant de percer la brume et la pluie. Ce promeneur portait le même manteau bleu que lui.

D'ici une heure, moins peut-être, l'endroit allait être fort dangereux. Un étranger peut-être ?

... Elle s'approchait de lui, très lentement. Ses cheveux, aussi noirs que les siens, étaient détachés et volaient au vent qui venait de la mer.

Allday avait dû lui dire où il était. De toute la maison, il était le seul à savoir où il était allé marcher. Cette promenade

*spéciale* qu'ils avaient faite tous les deux après sa fièvre, il y avait une éternité.

Il courut vers elle, la maintint à bout de bras et l'admirait comme elle était, riant et pleurant à la fois. Elle portait ce vieux manteau de bord qu'il gardait chez lui pour aller se promener lorsqu'il faisait froid. Il y manquait un bouton, on avait fait une reprise près de l'ourlet. Lorsque le vent l'entrouvrit, il vit qu'elle portait par-dessous une robe d'un rouge sombre. Souvenir de la jolie voiture et de cette vie qu'ils avaient partagée dans le temps.

Il la pressa contre lui ; sa chevelure mouillée se plaquait contre son visage, il sentait ses mains qui le caressaient. Elles étaient glacées, mais ils ne s'en rendaient compte ni l'un ni l'autre.

— J'allais t'écrire...

Il était incapable de poursuivre.

Elle le regarda intensément, passa doucement le doigt sur un sourcil, au-dessus de son œil blessé.

— Val m'a tout raconté.

Elle appuya davantage son visage sur le sien, le vent faisait tourbillonner leurs manteaux.

— Mon cheri, le plus cheri entre tous les hommes, comme cela a dû être terrible, pour toi et pour ton bâtiment !

Bolitho la fit doucement pivoter et lui enlaça les épaules. Ils prirent le chemin qui grimpait à flanc de colline, et il aperçut la vieille maison grise. On voyait déjà quelques lumières derrière les fenêtres. Elle reprit :

— On prétend que je suis une vraie femme de marin. Comment aurais-je pu rester loin d'ici ?

Bolitho serra plus fort ses épaules, son cœur débordait, il était incapable de parler. Il lui dit enfin :

— Viens, je t'emmène à la maison.

Il s'arrêta en contrebas dans un creux pour l'aider à franchir le mur près de la vieille porte. C'est à cet endroit qu'enfant il jouait avec son frère et ses sœurs.

Elle le regarda, perchée sur le muret, posa les mains sur ses épaules.

— Je t'aime, Richard.

Il voulait que ce moment durât le plus longtemps possible, se laissant envahir par cette paix qui les récompensait comme un clin d'œil du destin. Il lui répondit seulement :

— A présent, c'est aussi ta maison.

L'ancien marin unijambiste, le nommé Vanzell, fit le salut à leur passage. Mais ils ne le remarquèrent pas.

*Le destin.*

Fin du Tome 17